

OEUVRES

DU

B. HENRI SUSO.

Poissy. — Typographie Arbieu.

ŒUVRES

DU

B. HENRI SUSO,

DE L'ORDRE DES FRÈRES PRÊCHEURS,

TRADUITES ET PUBLIÉES

PAR M. E. CARTIER.



PARIS,

SAGNIER ET BRAY, LIBRAIRES,

RUE DES SAINTS-PÈRES, 66,

1852.

Le révérend Père LACORDAIRE a bien voulu nous adresser l'approbation suivante :

A M. Étienne Cartier.

Paris, ce 20 novembre 1851.

Monsieur,

J'ai appris avec une joie sensible que vous vous proposiez de publier, sous le titre de *Bibliothèque Dominicaine*, une collection contenant la vie des principaux Saints de l'Ordre des Frères Prêcheurs, et une traduction de leurs ouvrages les plus importants. Je m'en réjouis pour l'Église en général, parce que ces vies et ces écrits sont une partie de sa gloire, et pour mon Ordre en particulier, parce que

vous ferez revivre ainsi les services qu'il a rendus et que vous les perpétuerez en les rajeunissant. Nous mêmes, enfants de cette milice, nous avons besoin d'en mieux connaître le passé ; nous l'étudierons, guidés par vous, et nous y puiserons sans doute une nouvelle ardeur pour suivre de loin les traces de nos pères. Nul plus que vous, Monsieur, par votre foi profonde, par votre connaissance dans l'art humain et l'art divin, par votre dévouement à notre Ordre, dont vous nous avez donné tant de preuves depuis de longues années, n'était plus capable d'entreprendre une œuvre aussi considérable et qui exige dans son auteur tant de mérites divers.

J'ose vous prédire un succès consolant de vos travaux. Les vies de nos Saints et leurs ouvrages n'ont jamais paru dans la langue française sous une forme qui en fit sentir la beauté, si ce n'est dans ces derniers temps, par quelques rares essais, dont vous serez, je n'en doute pas, l'heureux continuateur. Vous acheverez l'édifice que des mains amies ont déjà commencé,

et vous aurez ainsi l'honneur d'apporter une pierre au rétablissement d'un Ordre qui penchait vers sa ruine, mais que Dieu, dans sa miséricorde, semble appeler de toutes parts à de nouvelles destinées.

Je vous donne donc, Monsieur, autant qu'il dépend de moi, comme Provincial de l'Ordre pour la France et la Belgique, une entière approbation, et je prie Dieu, de qui tout succès dépend, d'ajouter à vos talents et à vos vertus de chrétien, les années dont vous avez besoin pour accomplir votre pieuse pensée.

FR. HENRI-DOMINIQUE LACORDAIRE,

PROV. DES FRÈRES-PRÊCHEURS.

AVANT-PROPOS.

Instaurare omnia in Christo.

Pourquoi cette publication au milieu des préoccupations qui nous assiégent? Est-ce l'heure des pieux récits et des méditations saintes, et ne fallait-il pas attendre le retour des esprits à la paix, pour commencer cette *Bibliothèque dominicaine?*

Nous n'ignorons pas ce qui se passe, et rien de ce qui intéresse notre pays ne nous est indifférent;

nous aimons d'un même cœur Dieu, l'Église et la France, et toute notre ambition est de les servir dans un même dévouement. Oui, nous vivons au jour le jour, entre la destruction du Passé et les obscurités de l'Avenir. Les partis campent sur des ruines et les augmentent en se les disputant. Les révolutions qui se succèdent n'ont jamais changé si brusquement les rôles, et les plus habiles tremblent dans l'attente du lendemain.

Mais qu'importe cette tempête sociale? Le temps conduit à l'éternité; la vie véritable est au delà de la mort. Ce qui s'agite autour de nous, c'est le combat du bien et du mal, auquel nous devons tous prendre part. Que peut redouter celui qui sert Dieu? Le soldat qui a foi dans sa cause, ne voit que le triomphe au milieu de la mêlée; laissons la Providence diriger les événements; seule, elle connaît le plan de la bataille : le tumulte extérieur des choses n'est rien; que chacun combatte à son poste, et qu'il sache que le vice, c'est la défaite, et la vertu, la victoire.

Tous les actes par lesquels nous pouvons influen-

cer le sort de notre pays, procèdent de deux causes contraires, l'Égoïsme et la Charité. De ces deux sources coulent pour les nations, la paix ou la guerre, la prospérité ou la mort. Sans la Charité, point d'unité, point d'ordre, point de devoirs : l'homme devient son centre; le plaisir et l'orgueil, ses seules inspirations : tout ce qui gêne sa liberté d'action est une oppression dont il veut s'affranchir. Si l'égoïste invoque la fraternité, c'est pour s'en faire une arme contre ce que la naissance et le mérite place au-dessus de lui ; il envie le bien qu'il n'a pas, attaque les lois pour les refaire à son profit, et la société n'est plus qu'un champ clos où la force brutale décide les rangs.

Pour celui, au contraire, qui s'agenouille avec amour devant notre Père qui est aux cieux, la société devient une famille dont le dévouement est la loi et le bonheur. Le prochain étant le vrai moyen de servir Dieu et de lui plaire, tout se divinise à ses yeux; c'est un besoin de descendre au plus petit pour partager ses souffrances. L'ambition sainte d'être utile aux autres, adoucit, harmonise tous les rapports; l'esprit de sacrifice s'infiltre partout, comme

une sève puissante qui fait naître de grandes choses.

Depuis l'origine, les hommes de la Charité et les hommes de l'Égoïsme se disputent le monde. L'Égoïsme l'emporte souvent parce qu'il a des auxiliaires dans notre nature tombée; mais lorsque la société s'affaisse dans la corruption des sens et de l'erreur, Dieu la sauve par la puissance de son amour. Jésus-Christ, son fils unique, auquel il a donné les nations en héritage, ne peut plus remonter sur la croix du Calvaire; mais il étend vers nous ses mains sacrées, et de ses plaies glorieuses s'épanche sur la terre, ce sang qui fait germer les saints. Alors la Charité a des chefs, et l'Église, qui semblait stérile, se réjouit bientôt dans la multitude de ses enfants. Quel événement que l'apparition d'un saint dans le monde! quelle fécondité de paroles et d'exemples! quelle perpétuité de vertus! quelle postérité d'enseignements! A quel temps et à quels lieux ne s'étendent pas ses pacifiques conquêtes? Aucune gloire humaine n'a d'aussi vastes horizons. Les batailles se taisent et la gloire s'efface; mais quand un homme a vécu de la vie de

Jésus-Christ parmi ses frères, son action se prolonge au delà de sa mort, et il sort de sa mémoire, une puissance qui triomphe du mal.

Ce ne sont pas des capitaines et des savants qu'il nous faut, ce sont des saints, et Dieu nous les donnera, parce qu'il ne nous refuse pas ce qui nous est nécessaire. La France, qui exerça sur l'Europe, au siècle dernier,une si funeste influence, semble avoir maintenant une mission toute contraire à remplir; jamais la Providence n'a fait si visiblement notre histoire; jamais les événements n'ont été si imprévus, et si le mal est déchaîné pour punir, Dieu se plaît à arrêter à chaque instant ses fureurs menaçantes. C'est une succession de calme et de tempête, d'espérances et de terreurs, qui démontre, d'une manière admirable, sa nécessité sociale; et au milieu des appréhensions redoutables de l'avenir, l'œil attentif peut distinguer les premières lueurs de ce jour que le comte de Maistre prophétisait au début de nos révolutions. La France aura le principal rôle dans cette régénération des sociétés modernes; elle sera, comme dans ses anciens temps, la fille aînée de l'Église et le soutien de la Papauté, ce

palladium de la civilisation. Elle précédera les peuples dans la vérité, comme elle les a précédé dans l'erreur, et nulle nation ne la surpassera en dévouement.

Déjà, pour qui écoute ses pensées et consulte les battements de son cœur, la France est chrétienne et par conséquent sauvée. Si l'Égoïsme fait des discours et des livres, la Charité fait des œuvres et le peuple finit toujours par comprendre la logique de l'expérience. Jamais la Charité n'a été plus active en France ; jamais elle n'a envoyé tant d'apôtres à tous les rivages, jamais elle n'a prodigué tant de trésors et de consolations. La Pauvreté volontaire renaît pour se consacrer à tous les malheurs, et l'Évangile renouvelle parmi nous, ses anciennes merveilles. Oui, la France est dans l'enfantement ; la rosée du ciel l'a rendue féconde, et les nuées d'en haut lui donneront des saints.

Nous saluons cet avenir avec amour, et quelque soit le temps qui nous en sépare, nous voulons y travailler dans la mesure de nos forces. C'est dans ce but que nous entreprenons cette publication.

Faire connaître les saints, c'est leur préparer des imitateurs. Nous remuerons la terre où le Père de famille jettera le bon grain et mûrira la moisson. L'Ordre de saint Dominique est le champ que nous avons choisi, parce que la résurrection des frères Prêcheurs en France nous semble un des grands miracles de la miséricorde de Dieu à notre époque. Cet Ordre, qui a nos plus intimes sympathies, est d'ailleurs un de ceux qui ont été le plus calomnié par l'histoire ; nous tâcherons d'en faire connaître le véritable esprit, par la vie et les œuvres des saints et des grands hommes qu'il a donné à l'Église, aux arts et aux sciences. La tâche est immense, et nous ne pouvons y consacrer que les rares loisirs d'une vie laborieuse ; mais Dieu, nous l'espérons, nous donnera des compagnons et des successeurs.

Le premier volume que nous offrons au public renferme les Œuvres du bienheureux Henri Suso, qui vécut au XIV[e] siècle. Ce siècle a beaucoup de rapport avec le nôtre, par ses tendances et ses agitations. Les empereurs d'Allemagne, continuellement en guerre avec l'Église, voulaient faire re-

vivre les temps païens à leur profit. Frédéric II avait rapporté d'Orient, où il avait trahi la cause des Croisés, le luxe du Bas-Empire et les mœurs des Mahométans. Il avait renouvelé l'orgueil, les débauches et la tyrannie des plus mauvais empereurs romains. Ses querelles avec le saint-siége et les excommunications qu'il avait méritées, avaient affaibli chez les peuples le respect de l'autorité. L'esprit d'indépendance et de révolte s'était communiqué du plus grand au plus petit; la soif de l'or et des jouissances matérielles troublait toutes les âmes, et l'égoïsme formulait hautement ses doctrines anarchiques.

C'est surtout à ces époques bouleversées que Dieu donne à l'Église le secours de ses saints. Le spectacle de l'erreur sépare de la foule ceux qui restent fidèles à la vérité. Ils se réfugient dans la vie religieuse comme dans leur unique asile. Ils ensevelissent leurs âmes dans le calme de la prière et l'obscurité des cloîtres; mais lorsque Dieu les a purifiés par son amour, il les renvoie, intrépides comme des lions, à ce monde qu'ils avaient fui comme de timides colombes; leur action puis-

sante arrête le mal et sauve la société, en la ramenant à l'Évangile.

Le bienheureux Suso exerça une grande influence sur son siècle, quoique sa vie n'ait pas été mêlée aux événements publics, comme celle de sainte Catherine de Sienne. La postérité ne connaît guères de lui que ses œuvres. Sa famille était une des plus nobles de l'Allemagne. Il s'appelait Henri de Berg, mais il préféra le nom de Suso, qui était celui de sa mère, pour honorer sa piété et se la rappeler sans cesse. Les historiens fixent sa naissance en 1300, et sa mort au 25 janvier 1366. Sa fête se célèbre le 2 mars dans l'ordre de saint Dominique, avec l'approbation de Grégoire XVI, donnée le 16 avril 1831 (1).

En 1613, des ouvriers qui travaillaient dans l'ancien cloître des Dominicains, à Ulm, découvrirent son corps parfaitement conservé et répandant une

(1) Sa vie se trouve écrite au 25 janvier de « l'*Année dominicaine*, ou les vies des saints, des bienheureux, des martyrs et des « autres personnes illustres ou recommandables par leur piété, de « l'une ou de l'autre sexe, de l'Ordre des Frères-prêcheurs, par le « R. P. Jean-Baptiste Feuillet. Amiens, 1678.

suave odeur. Les magistrats protestants de la ville firent refermer la tombe et la trace en fut perdue; car les fouilles qu'on fit pour la retrouver, pendant l'occupation des Français, n'amenèrent, à ce qu'il paraît, aucun résultat (1).

Les œuvres du bienheureux Suso, comprennent sa *Vie*, le *Livre de la Sagesse éternelle*, le *Traité de l'union de l'âme avec Dieu*, le *Colloque des neufs rochers*, quelques *Discours* et quelques *Lettres spirituelles*.

Sa *Vie* est la préface de ses œuvres et comme la mise en scène de sa doctrine. Cette révélation des secrets de son âme n'était pas destinée au public; il l'avait faite à une religieuse qu'il dirigeait afin de la soutenir dans ses espérances. Cette sainte amie se nommait Élisabeth Staeglin et portait l'habit de saint Dominique, dans le couvent de Thoesz, près de Winterthür. Elle mit par écrit les pieuses confidences de notre bienheureux et renferma son manuscrit, comme un trésor, dans un petit coffre

(1) Extrait de la Vie des âmes saintes, de Tersteegen. Bâle, 1811, premier cahier, p. 106.

qu'elle ne laissait ouvrir à personne. Mais un jour, une de ses compagnes lui dit : « Ma sœur, quel se-« cret céleste avez-vous dans ce petit coffre? Cette « nuit, j'y ai vu un enfant divin qui chantait, en « s'accompagnant sur un instrument délicieux; il « en tirait une mélodie si douce et si tendre qu'il « était impossible à l'âme de ne pas tomber dans les « joies de l'extase. Montrez-nous ce que vous tenez « caché, afin que nous en jouissions aussi. » Cette vision, qui rendait si bien la vie de Suso, autorisa quelques indiscrétions. Notre bienheureux l'apprit; son humilité alarmée exigea la remise du manuscrit qu'il voulut détruire; mais Dieu l'en empêcha, la sainteté de son serviteur lui appartenant et la gloire devant lui en revenir. Suso fut obligé de se soumettre. Il cacha seulement son nom sous le titre de *disciple de la Sagesse éternelle*, et le manuscrit ne devint public qu'après sa mort.

Rien n'est plus poétique que le récit de cette vie sainte; c'est l'épopée d'une âme qui veut s'unir à son Dieu, à travers les tentations du monde et les combats de la chair. Son enfance spirituelle se passe dans la douceur. Ce sont des chants joyeux, des

dévotions naïves, des visions, des extases délicieuses; puis, lorsque son cœur est plein d'amour, viennent les pénitences, les épreuves de la vie purgative et ces enseignements lumineux qui dissipent les ténèbres de notre intelligence et nous transforment en Dieu.

Il y a là, nous l'avouons, des pages capables de révolter notre délicatesse. Les austérités de Suso sont plus admirables qu'imitables, disent les Bollandistes, et notre Bienheureux ne les conseilla jamais lui-même. Gardons-nous cependant de faire trop de concessions à ces personnes du monde qui usent si facilement leurs jours dans des plaisirs coupables, et qui condamnent comme une folie et un suicide, les mortifications de la vie religieuse. La volupté est mille fois plus meurtrière que la pénitence, et la santé du corps se trouve même, dans la victoire qu'on remporte sur les sens. La souffrance volontaire est juste comme expiation de nos fautes; elle est logique comme hygiène de notre âme; mais par-dessus tout, elle est naturelle, comme expression de l'amour. Qui aime véritablement le comprendra. Qu'est-ce qu'un sacrifice pour

un ami? Qu'est-ce qu'une veille, une fatigue, une douleur pour une mère? Prouver qu'on aime, est un besoin; et qui prouve mieux, du plaisir ou de la souffrance? Mais quand celui qu'on aime souffre, et souffre pour nous prouver son amour, peut-on ne pas vouloir partager ses souffrances? C'est pour cela que les martyrs et les saints offrent à Dieu leur sang. Ils se passionnent pour la Croix, parce qu'ils y voient l'amour de Jésus-Christ, dont les supplices et la mort ont été volontaires; ils veulent l'imiter, et comme leur bien-aimé Sauveur désire encore souffrir pour les hommes et qu'il ne le peut plus dans la gloire, ils lui prêtent leurs corps afin qu'il continue sa passion sur terre et qu'il apaise, par des douleurs nouvelles, la justice rigoureuse de son Père. Ah! bénissons ce sang que les saints donnent à Dieu, ce sang qui nous sauve, ce sang qui rachète le sang, versé par l'orgueil ou perdu par la volupté. Si nous assistions aux conseils de la Providence, nous saurions combien une goutte de ce sang divinisé pèse dans la destinée des empires.

Henri Suso a beaucoup aimé la souffrance, parce qu'il avait, comme il le dit lui-même, un cœur riche

d'amour. Cet amour était tout à Dieu, mais il retrouvait tout en lui et son âme s'épanchait dans les créatures, pour les aider à bénir leur Créateur. Il avait des sourires pour toutes les joies, des larmes pour toutes les souffrances; la louange ou l'injure, le bonheur ou l'adversité le trouvaient doux et humble comme son divin maître. Jamais vie ne fut plus aimante et plus aimable.

Le principal ouvrage du bienheureux Suso, est le *Livre de la Sagesse éternelle.* Il était répandu au moyen âge comme le livre de l'*Imitation* l'est de nos jours. Son auteur l'avait appelé l'Horloge de la Sagesse éternelle, *Horologium Sapientiæ æternæ,* parce qu'il en comparait les développements à des rouages dont la marche devait régler les âmes dans leurs progrès vers Dieu. C'est en effet un ensemble d'enseignements admirables sur les différentes phases de la vie spirituelle, depuis l'étude pratique de l'humanité de Notre Seigneur, jusqu'au renoncement et à la perte de l'âme dans sa divinité. Il y a surtout des passages sublimes sur les causes de la passion de Jésus-Christ et sur la nécessité et le bonheur de la partager.

Le *Traité de l'union de l'âme avec Dieu* est moins étendu que le *Livre de la Sagesse éternelle* mais il est aussi remarquable par son onction et par la clarté avec laquelle sont exposées les vérités les plus élevées et les plus substantielles de la religion.

Le *Colloque des neuf rochers* explique, sous une forme allégorique, les rapports des créatures raisonnables avec la source unique de l'être et de la vie. Le tableau des vices du monde est d'une grande énergie. Nous n'avons pas cru devoir retrancher les reproches faits au clergé d'alors, parce que ces reproches, qui ne sont pas applicables au clergé de notre époque, montrent que l'Eglise n'a jamais accepté le relâchement de ses ministres, et qu'il vaut mieux pour elle, les injustices de la liberté que les séductions de la richesse et de la puissance.

Quelques discours et quelques lettres de Suso complètent ses œuvres et font connaître et admirer davantage la beauté de son âme.

Quoique nous ayons apporté tout le soin possible à cette traduction, nous sommes loin de croire qu'elle ne laisse rien à désirer, surtout sous le rap-

port de l'érudition. Notre but étant de faire une œuvre pieuse plutôt que savante, nous avons simplement suivi le texte italien publié par le Père De Nente, en 1663 (1), sur celui de Surius, et nous en avons adopté la disposition et les changements justifiés par la différence d'époque et de nation. Nous trouvons que l'ouvrage y gagne, et il a de plus le précieux avantage d'avoir été imprimé à Rome, avec l'approbation du Maître du sacré palais.

Les œuvres du bienheureux Suso ont été composées en allemand; quelques-unes cependant ont été aussi écrites en latin par l'auteur, comme on en a la preuve dans le prologue de son principal ouvrage, l'*Horologium sapientiæ æternæ*. Ces œuvres se répandirent rapidement dans l'Europe, et des traductions en furent faites dans toutes les langues. La Bibliothèque nationale possède une traduction en vers français du *Livre de la Sagesse éternelle*, faite, en 1389, par un religieux de saint François. Les éditions les plus estimées sont celles d'Ausbourg, par Antoine Sorgen, en 1482, et par Jean Othmar, en 1512.

(1) Vita et opera spirituali del beato Enrico Susone, religioso estatico dell' ordine di S. Domenico. 1 vol. in-4°. Rome, 1663.

Nous possédons une édition gothique de l'*Horologium*, imprimée, à Cologne, par les Frères Prêcheurs eux-mêmes, et datée du 7 septembre 1509. Pour toutes les indications bibliographiques des œuvres de Suso, nous renvoyons à la notice étendue des Pères Quetif et Echard (1), et à la préface de la dernière édition allemande, publiée en 1829 et enrichie d'une remarquable introduction sur la Mystique, par le célèbre J. Gœrres.

Nous offrons avec bonheur notre travail à nos frères. Puisse-t-il leur être doux et profitable, comme il l'a été à nous-même. Il y a, nous l'espérons, dans ce volume, des pages dont Dieu se servira pour consoler et réjouir bien des âmes. Nous saluons ces âmes dans la charité de Notre Seigneur, et nous recommandons à leurs prières les développements de l'ordre des Frères Prêcheurs, en France.

(1) Scriptores ordinis prædicatorum. 1 vol., p. 656.

(2) Suso's Leben und Schrifls, Herausgegeben von M. Diepenbrock. Regensborg. 1829.

VIE DU BIENHEUREUX SUSO.

Elizabeth Staeglin.

VIE

DU

BIENHEUREUX HENRI SUSO.

I

Des premières années du bienheureux Suso, et des tentations qu'il éprouva au commencement de sa conversion.

Il y a maintenant au Ciel un bienheureux que vit naître autrefois l'Allemagne. Dieu l'appela dès son enfance à l'état religieux, et, le revêtit, à l'âge de treize ans, dans la ville de Constance, de l'habit du glorieux père saint Dominique. L'Église le nomma frère Henri, et le monde Suso.

Les commencements de son noviciat furent éloignés de la perfection religieuse; sa piété fut faible d'abord, son cœur s'abandonna aux futilités de la terre, il ne s'appliqua point à éviter les petites fautes, et à pratiquer les règles de son Ordre, quoiqu'il évitât pourtant les péchés plus graves et tout ce qui pouvait ternir la réputation d'un religieux. Il persévéra, dans sa dissipation et ses négligences jusqu'à l'âge de dix-huit ans. La divine Sagesse l'éclaira alors, et le conduisit merveilleusement des ténèbres de son imperfection à la

grande lumière de la vérité. Pendant ces cinq années d'un noviciat peu exemplaire, Dieu, qui l'avait choisi pour l'élever à un haut degré de sainteté, ne l'abandonna jamais ; il l'assista et le sauva en troublant miséricordieusement son âme. Il n'y avait pas de paix et de tranquillité pour Suso toutes les fois qu'il se laissait trop captiver par les affections de famille, par la société de ses amis ou par les plaisirs et les jouissances matérielles. Il sentait alors qu'il devait chercher quelque chose qui calmât mieux les besoins de son cœur ; ce trouble intérieur, ce dégoût continuel, ces pénibles remords le tourmentèrent jusqu'à ce que Dieu, dans sa bonté, visita le silence de sa cellule et blessa si amoureusement son cœur qu'il le détacha de toutes ses anciennes habitudes et de toutes les créatures. Frère Henri, vaincu par cette force mystérieuse et toute-puissante, sentit enfin son âme heureuse et tranquille.

Sa vie fut dès lors changée, et ses compagnons, qui ne savaient pas la cause de cette différence, l'expliquaient de mille manières, sans découvrir la vérité. Comme ce saint jeune homme, touché de la grâce divine, se sentait fortement porté à fuir tous les obstacles qui pouvaient l'éloigner de Dieu et voulait se détacher violemment de toutes les créatures, le démon lui livra un grand combat et s'efforça de lui faire abandonner la sainte résolution qu'il prenait de laisser le monde et de se vaincre lui-même ; aussi les tentations vinrent-elles l'assaillir et l'ennemi de nos âmes s'acharnait surtout à lui murmurer sans cesse : Frère Henri, pourquoi cherches-tu avec tant d'emportement à quitter ton genre de vie ; souviens-toi donc que commencer le bien est facile ; mais y persévérer est vraiment impossible. Frère

Henri lui opposait les inspirations de Dieu lui-même: l'Esprit-Saint qui m'appelle et qui est tout-puissant peut faire en moi ce qui est facile et ce qui est difficile; et le tentateur continuait : Oui, on ne peut douter de la puissance de Dieu ; mais ce qui est bien incertain, c'est la correspondance à la grâce : Peux-tu y compter? Suso répondait : Puisque Dieu m'a appelé, c'est qu'il ne veut pas m'abandonner. Je le sens qui m'invite à le servir et qui me promet son secours. Comment, lorsqu'il m'attire, lorsque je me donne à lui et que je me jette dans ses bras, comment se retirerait-il pour me laisser tomber?

Cette tentation vaincue, une autre se présenta à son âme, semblable à la voix d'un ami qui ne voulait que son bien; elle disait : Certainement il ne faut point changer de résolution, et tu dois régler mieux ta conduite à l'avenir; mais entreprends ta conversion doucement et avec prudence, sans te jeter tout à coup dans une vie austère et trop rigoureuse; c'est en modérant ton ardeur que tu pourras réussir. Personne ne devient saint tout à coup et les choses violentes ne sont pas durables. Donne à ton corps ce qui lui est nécessaire de sommeil et de nourriture, traite-le doucement et applique-toi seulement à éviter le péché. Sois dans ton intérieur aussi bon que tu le voudras; mais reste en public dans de sages limites et ne te fais pas remarquer de manière à révolter tout le monde. Tu sais ce qu'on dit : Pourvu que le cœur soit saint, tout le reste va bien. Ne peux-tu donc pas conserver des relations agréables tout en pratiquant la vertu? Vois donc les autres; ils espèrent bien se sauver sans suivre la vie pleine de rigueurs que tu as le dessein d'entreprendre. Mais la divine

Sagesse qui voulait faire de Suso son confident et son bien-aimé lui découvrit le danger de ces conseils en disant à son âme : Celui qui veut commencer une vie sainte par la tiédeur, verra bientôt ses bonnes résolutions s'évanouir; on quitte vite le bien qu'on entreprend avec négligence. Celui qui pense vaincre son corps révolté, et le tenir sous la loi de l'esprit en vivant au sein des délicatesses et des satisfactions sensuelles est un insensé dépourvu de toute espèce de jugement; vouloir jouir du monde et servir Dieu est une impossibilité dont la réalisation détruirait la morale et la parole de Jésus-Christ; si tu veux me servir, il faut le faire avec courage, et commencer ton œuvre en renonçant au monde et à toi-même.

Frère Henri, fortifié par ces conseils de la divine Sagesse, après avoir beaucoup réfléchi, finit par prendre une forte résolution; il se confia entièrement à Dieu, se sépara des hommes, et renonça à toutes les consolations qu'il pouvait en attendre.

II

Dieu fortifie notre bienheureux par une vision céleste.

Frère Henri vivait dans la plus profonde retraite, mais son âme ardente et avide de doux épanchements éprouva, en s'éloignant de ses compagnons, de grandes tentations et des peines plus cruelles que la mort. Quelquefois, vaincu par la nature, il retournait à ses anciens amis pour se distraire un peu; mais dans leur commerce il ne trouvait aucune joie, et il les quittait plus triste encore, parce que leurs divertissements lui déplaisaient, et que

leurs reproches étaient pleins d'amertume. Henri, lui disait-on, pourquoi ces nouveautés? pourquoi cette vie bizarre que vous voulez entreprendre? la vie ordinaire est la plus sûre ; c'est déjà beaucoup de faire ce que font les autres; votre façon d'agir ne peut vous conduire qu'à de mauvais résultats. Mais lui se taisait et s'éloignait en pleurant, et en disant dans son cœur : O Dieu, qui êtes si bon, voyez quels combats me livrent mes amis; je le sais bien, le meilleur parti eût été de les fuir, parce que les hommes ne peuvent me donner la paix ; si je ne les avais point recherché, aurais-je vu et entendu ce qui fait maintenant le sujet de ma peine? Au milieu de ses chagrins, la croix la plus pesante était de ne trouver personne qui partageât ses sentiments et qui pût l'écouter; aussi, ses jours s'écoulaient dans l'affliction et les larmes, son âme souffrait de la solitude et languissait dans l'isolement : cet état finit pourtant par lui paraître délicieux.

Un jour qu'il ressentait vivement sa peine et qu'il était seul dans l'église à pleurer et à gémir, Dieu se plut à le consoler par une vision céleste. Son âme fut transportée dans une des régions pures et resplendissantes du ciel, et il y vit des choses divines et ineffables; dans cette contemplation son cœur était brûlé d'une flamme si ardente, son esprit était si heureux et si absorbé que tout sentiment humain s'éteignit, qu'il ne pensa ni à lui ni au monde et qu'il ignora si ce ravissement eut lieu le jour ou la nuit, avec ou sans son corps. Cet état dura une heure et demie, et cette goutte délicieuse de la vie éternelle qui coula du sein de Dieu sur le cœur d'Henri, calma ses peines et le fortifia dans ses résolutions, en lui donnant un avant-goût des douceurs célestes. Quand

il revint à lui, il sembla sortir d'un autre monde, et son corps était si abattu, si douloureux qu'il disait : Je ne sais si, à l'heure de ma mort, je souffrirai davantage. Il tombait et retombait à terre; des soupirs profonds sortaient de sa poitrine et sa bouche laissait échapper ces cris plaintifs : O mon Dieu ! mon Dieu ! où étais-je, où suis-je maintenant? Qui m'a ravi les biens ineffables que je possédais? Quand jouirai-je encore de cette éblouissante clarté? Oh ! bien certainement, mon Jésus, ni le temps, ni l'éternité ne pourront effacer de mon âme la grâce que vous venez de me faire. O douceur délicieuse ! ô beauté incomparable ! ô source d'éternelles jouissances ! si ce n'est point là le Ciel lui-même, je ne sais pas ce que peut être le séjour de Dieu, le Paradis.

Frère Henri conserva longtemps, dans les puissances de son âme, la mémoire et le goût de cette extase, comme un vase conserve l'odeur d'un parfum, et le souvenir de cet instant si doux, de cette lumière céleste, excitait toujours davantage la soif ardente qu'il avait de Dieu.

III

Frère Henri se passionne pour l'éternelle Sagesse.

Aidé par ce secours divin, frère Henri s'affranchit des affections humaines, et se livra tout entier à la solitude et au silence de l'âme. Il parvint à consacrer tous ses instants à une contemplation intérieure qui tendait sans cesse à jouir de la divine Sagesse; ce violent désir naquit dans ce cœur, si enclin à aimer, dès son jeune âge, en voyant dans les saintes Écritures que l'éternelle Sagesse s'offre aux hommes comme une tendre vierge qui les sé-

duit par des charmes incomparables, qui gagne leurs âmes par ses saintes et douces leçons. Car elle leur découvre la fausseté, l'inconstance des autres affections, et leur fait comprendre la félicité, la douceur ineffable de son amour.

Ce jeune homme, captivé comme le cerf l'est par l'odeur de la panthère, se passionna pour l'éternelle Sagesse. Un jour, entendant lire à table quelques-unes de ses délicieuses paroles, dans les livres de Salomon, il se prit à gémir, à soupirer, à brûler d'une véritable flamme pour une vierge si adorable. Mon cœur, disait-il en lui-même, mon cœur est jeune, ardent et porté à l'amour; il m'est impossible de vivre sans aimer; les créatures ne sauraient me plaire et ne peuvent me donner la paix; oui, je veux tenter fortune et tâcher d'obtenir les bonnes grâces de cette divine et sainte amie dont on raconte des choses si admirables et si sublimes; que je serais heureux si je pouvais avoir son amitié et jouir de sa tendresse!

Peu après, il entendit encore lire à table ces autres paroles de la divine Sagesse : « La Sagesse est plus écla-
« tante que le soleil, elle est plus belle que l'harmonie
« des cieux; et quand on la compare à la lumière, on la
« trouve préférable. Aussi je l'ai aimée, je l'ai recherchée
« dès mon enfance, je l'ai demandée pour épouse et je
« suis devenu l'adorateur de ses charmes [1]. Avec cette
« épouse, je resplendirai devant tous les peuples, tous
« m'honoreront, les jeunes gens comme les vieillards; je

[1] Est enim hæc splendidior sole et super omnem dispositionem stellarum, luci comparata invenitur prior. Hanc amavi et exquisivi a juventute mea et quæsivi eam mihi in sponsam assumere et amator factus sum formæ illius. Sap. VII. 29. VIII. 2. 10. 13. 16 et passim.

« rendrai mon nom immortel et je laisserai à mes descen-
« dants un souvenir qui ne s'effacera pas ; et puis, quand
« cette épouse céleste viendra habiter mon cœur, comme
« mon âme se reposera doucement en elle ; sa présence
« et ses entretiens ne peuvent causer d'ennui et d'amer-
« tume ; elle apporte toujours, au contraire, une paix
« et une joie continuelle. C'est avec la Sagesse que le
« Seigneur a bâti la terre au-dessus des abîmes, et c'est
« la prudence qui a ordonné les cieux ; c'est la Sagesse
« qui rend féconds les fontaines et les gouffres ; c'est
« elle qui nourrit les nuages de rosées. Oh ! celui qui
« l'aime, cette Sagesse, qui l'embrasse, la possède et la
« suit dans tous ses sentiers, n'a pas à craindre les
« égarements et les chutes. Quand il voudra dormir,
« il ne sera point réveillé par les fantômes de l'épou-
« vante ; son repos sera assuré et son sommeil toujours
« délicieux. »

IV

De quelques tentations du démon pour le distraire de l'amour de l'éternelle Sagesse.

L'âme d'Henri se nourrissait de ces paroles de Salomon écrites à la louange de l'éternelle Sagesse, et cette méditation augmentait son amour. Mais le démon, qui déteste la lumière et la vérité, le tourmentait, et cherchait à le détourner de sa route ; il lui présentait des pensées opposées à ses saints désirs. Que fais-tu, disait-il, à quoi penses-tu, Henri, quelle folie de vouloir aimer ce que tu ne connais pas, ce que tu n'as jamais vu ; ne vaut-il pas mieux posséder une petite chose certaine que d'en tenter une grande qui est bien douteuse ? Quand

on recherche l'amitié d'un homme puissant et illustre, on travaille des mois et des années sans réussir; que sera-ce donc pour toi, qui es si petit devant Dieu! Comment pourras-tu jamais obtenir l'amitié de la Sagesse éternelle? Ce qu'elle ordonne n'est-il pas même trop difficile pour ta jeunesse? si c'était une amie discrète qui te permît de penser à toi et à ton bien-être, tu pourrais justifier ton amour; mais ne veut-elle point que ses amants soient les ennemis d'eux-mêmes; qu'ils se privent de sommeil, de nourriture, de vin, de délassements, de plaisirs; et, ce qui est plus cruel, ceux qui n'obéissent pas à ses ordres seront dans les adversités et les piéges de la mort; il est écrit: « Celui qui aime le vin et « la bonne chère [1] ne peut réussir, » et encore: « Pares- « seux, quand quitteras-tu ta couche, quand sortiras-tu « de ton sommeil? Tu épargnes tes mains, et tu te repo- « ses. Mais voici la pauvreté qui vient à grand pas, et le « besoin qui attaque comme un homme armé [2]. » Une amie peut-elle dire à ses amis des choses si dures?

L'inspiration lui venait d'en haut pour répondre à ces attaques: Quel est l'amant qui n'a point souffert? N'est-ce pas une loi de l'amour que celui qui veut aimer se soumette à la peine et à la douleur; aimer est d'ordinaire un martyre, et ne vaut-il pas mieux supporter les rigueurs de ce martyre en aspirant à une amie, à une épouse si noble, si glorieuse et si divine? Voyez quelles fatigues, quels dégoûts et quels déboires endurent les amants du monde.

[1] Qui amat vinum et pinguia, non ditabitur. Prov. XXI. 17.

[2] Usquequo piger dormies? usquequo de somno consurges? pauxillum manus conseres, ut dormias; et veniet tibi quasi viator egestas et pauperies quasi vir armatus. Prov. V. 9. 10. 11.

C'est ainsi qu'il encourageait son âme à la persévérance ; mais le grand combat intérieur ne cessait pas ; tantôt il se sentait plein d'un saint courage, tantôt il se voyait abattu et captivé par les choses terrestres et passagères. Cette agitation, cette fluctuation entre Dieu et le monde l'affligeait et le troublait ; mais à la fin pourtant la résolution de se donner entièrement à Dieu triomphait et l'arrachait aux affections d'ici-bas. Un jour, sa force s'accrut beaucoup en entendant lire à table ces paroles de l'éternelle Sagesse : «Comme le thérébinthe, j'ai étendu mes « rameaux et ce sont des rameaux d'honneur et de gloire ; « je suis comme le Liban dans sa jeunesse, je remplis les « lieux que j'habite, et ma bonne odeur est un baume « sans mélange. Celui qui me trouvera, trouvera la vie « et le Seigneur sera la source de son salut [1]. » A ces paroles étaient opposées celles qui parlent des amours profanes : « J'ai trouvé la femme plus amère que la mort ; « elle est semblable au piége du chasseur, son cœur est « un filet tendu et ses mains de véritables chaînes ; l'ami « de Dieu la fuira, mais le pécheur deviendra sa proie [2]. »

V

L'éternelle Sagesse lui apparaît.

Alors, le jeune Henri s'écriait : Que ces paroles sont

[1] Ego quasi terebinthus extendi ramos meos, et rami mei honoris et gloriæ. Eccl. xxiv. 22.— Quasi Libanus non incisus, vaporavi habitationem meam, et quasi balsamum non mistum odor meus. Id. 21. — Qui me invenierit, inveniet vitam, et hauriet salutem a Domino. Prov. viii. 35.

[2] Inveni amariorem morte mulierem, quæ laqueus venatorum, est, et sagena cor ejus, vincula manus illius. Qui placet Deo, effugiet illam ; qui autem peccator est, capietur ab illa. Eccl. vii. 27.

vraies, la femme, c'est la mort ; l'éternelle Sagesse, c'est la vie ; aussi, je veux décidément la prendre pour épouse et me donner tout entier à son service et à son amour. Oh ! si je pouvais la voir au moins un fois ; si j'obtenais la grâce de lui parler, combien je m'estimerais heureux. Que doit être celle qui parle si éloquemment d'elle-même, et qui promet de si grands biens à ses adorateurs ; est-ce Dieu, est-ce une science, un symbole, une créature de la terre ou du ciel ?

Au milieu de ces élans, la divine Sagesse lui apparut au loin, élevée sur une colonne de nuée, et sur un trône d'ivoire, avec une majesté plus brillante que le matin, plus éblouissante que le soleil ; sa couronne était l'éternité ; son voile et son vêtement, la félicité ; son langage, la douceur ; et ses embrassements, l'abondance et la possession de tout bien ; elle paraissait à la fois éloignée et proche, sublime et humble ; évidente et cachée, simple et pourtant incompréhensible ; plus élevée que les hauteurs des cieux, plus profonde que les abîmes de la mer ; c'était comme une reine qui régnait avec puissance jusqu'aux limites de la terre, et qui gouvernait tout créature avec douceur ; tantôt elle lui semblait une pure et charmante vierge ; tantôt un jeune homme d'une exquise beauté ; tantôt c'était une maîtresse savante en toute chose ; tantôt une tendre amie qui se tournait doucement vers lui et lui souriait avec grâce et majesté, en lui disant : *Fili, præbe mihi cor tuum* : « Mon fils « donne-moi ton cœur. » Alors il se précipitait à ses pieds et lui rendait les plus humbles, les plus amoureuses actions de grâces.

L'éternelle Sagesse disparut, et laissa son cœur plein de pensées célestes et d'enthousiasme pour sa beauté.

D'où peut donc, disait-il, venir tant d'amour, d'amabilité, de beauté, de splendeur, de grâces et de charmes ! Tant de choses précieuses peuvent-elles avoir une autre origine que le sein fécond de la divinité même. Me voilà donc, éternelle Sagesse, tout entier à votre amour ! Oui, je vous veux, je vous choisis pour ma bien-aimée, pour la souveraine de mon cœur ; et c'est avec les sentiments les plus vifs de mon âme que je vous embrasse, que je m'attache à vous. En vous est réuni d'une manière ineffable tout ce qu'on peut imaginer de beau, de précieux, d'aimable, de parfait ; vous seule êtes un fleuve éternel de délices, une fontaine d'où s'échappent tous les biens, un abîme incompréhensible de grâce et de bonté.

Depuis ce moment, dès que le jeune Henri entendait des paroles ou des chants d'amour, il se recueillait en lui-même et sentait aussitôt une force divine entraîner et son esprit et son cœur vers sa chère et bien douce amie. Qui pourrait dire combien de fois, les yeux pleins de larmes, il l'embrassa au fond de son cœur, et la pressa contre sa poitrine dans une sainte ardeur ; il s'attachait à sa bien-aimée, semblable au petit enfant qui, dans les bras de sa mère, s'attache à ses mamelles et se cache dans son sein ; cet être faible agite sa tête et son petit corps pour atteindre celle qui le nourrit et lui témoigner par des caresses et des baisers la joie de son cœur ; ainsi s'agitait et se tourmentait l'âme d'Henri en présence de la divine Sagesse, tout enivré qu'il était par le torrent des consolations célestes. O très-doux Jésus, disait-il en lui-même, si cette reine toute-puissante devenait ma fiancée, que je serais heureux ! Oh ! Sagesse éternelle, soyez donc la dame et la souveraine de mon âme, la source féconde

de toute grâce. En vous, je trouve les richesses, les honneurs, la vertu, la puissance, la gloire, tous les biens à la fois ; puis-je vouloir autre chose, ai-je encore un désir à former en ce monde ? Oh non ! vous seul serez ma beauté, ma lumière, mon trésor. Et, dans l'exaltation de sa joie, il s'écriait : « J'aime la Sagesse par-dessus la « santé, par-dessus la beauté ; je l'ai choisie pour ma « lumière, parce que c'est une lumière intarissable, et « tous les biens me sont venus avec elle [1]. »

VI

Comment le bienheureux écrit sur sa poitrine et dans son cœur le saint nom de Jésus.

Cependant l'âme d'Henri devenait une fournaise divine, et son cœur se consumait dans les flammes impétueuses de l'amour. Une fois qu'il ressentait plus vivement l'ardeur de la charité de notre Seigneur Jésus-Christ, il se retira dans le secret de son oratoire pour donner issue par ses soupirs à cet incendie intérieur, et pour passer tout le jour dans la douce contemplation de son bien-aimé Sauveur : Ah ! si je pouvais, lui disait-il, tendre Jésus, imaginer un signe d'amour qui fût une marque éternelle de la réciprocité de nos sentiments et une preuve pour le ciel et pour la terre que moi, je suis à vous, et que vous, vous êtes à moi ! Tout à coup rempli de ferveur, il se découvre la poitrine, et prenant un canif, il dit à Dieu : Maître tout-puissant,

[1] Super salutem et speciem dilexi illam et proposui pro luce habere illam : quoniam inextinguibile est lumen illius, et venerunt mihi omnia bona pariter cum illa. Sap. VII. 10. 11.

donnez-moi la force d'accomplir, le désir que j'ai de vous graver jusqu'au fond de mon cœur. Et en disant ces mots, il commença avec le tranchant du fer à se couper et se lacérer la poitrine jusqu'à ce qu'il eut formé les lettres du saint nom de Jésus et qu'il l'eut gravé dans la chair qui recouvrait son cœur; le sang ruissèle de son sein sur tout son corps, la douleur est vive; mais son amour est si violent qu'il l'oublie et qu'il se contemple avec bonheur, ainsi tout ensanglanté. Il sort de sa chambré dans cet état et court aux pieds d'un crucifix; là il se prosterne en disant : O amour unique de mon cœur et de mon âme! O mon Jésus, voyez donc l'ardeur de ma passion pour vous! Je vous ai imprimé dans ma chair; mais je ne suis pas satisfait, je voudrais aller plus loin et arriver jusqu'au centre de mon cœur; je ne le puis, mais que votre tendresse accueille ma prière; qu'elle supplée à ce qui me manque, et puisque vous le pouvez, gravez vous-même votre saint nom au fond de ce cœur, et cela avec des lettres éternelles que rien ne puisse effacer et détruire en moi.

Ces blessures de l'amour saignèrent longtemps; quand elles se cicatrisèrent, le nom de Jésus resta imprimé sur sa chair comme il l'avait désiré, et ces lettres, longues comme une articulation du petit doigt, parurent sur sa poitrine jusqu'à sa mort; à chaque battement de son cœur, le nom de Jésus se faisait sentir d'une manière toute particulière. Il eut grand soin, pendant toute sa vie, de cacher cette grâce aux hommes; il la confia seulement à un de ses amis intimes auquel il montra une fois dans le plus grand secret sa poitrine où était le nom de Jésus. Quand il lui survenait quelques épreuves cruelles, il découvrait son cœur et la contemplation de cette mar-

que d'amour le consolait tout à coup et l'aidait à porter ses croix; alors il disait à Dieu : « Mon très-aimable Jésus, « les amoureux du monde ont coutume d'attacher à leur « vêtement le portrait, l'image de leurs amies; moi, j'ai « fait plus, puisque je vous ai gravé sur mon cœur et « dans ma chair même. »

VII

De quelques autres consolations qu'il reçoit du Ciel.

Frère Henri reçut encore d'autres consolations. Un jour qu'il était assis dans sa cellule, il entra dans une extase où il vit sortir de son cœur un rayon d'une pure lumière, et dans son cœur même briller et resplendir une croix d'or magnifique, toute garnie de pierres précieuses, sur lesquelles était gravé le nom de Jésus. Cette lumière envahissait toute sa poitrine, et il cherchait à la voiler avec ses vêtements; mais les rayons en étaient si abondants et si vifs qu'il ne pouvait en cacher l'éclat. Une autre fois, étant retourné le matin à sa cellule pour se reposer, il commençait à fermer les yeux pour prendre un peu de sommeil, lorsqu'il fut réveillé par le tambour et les voix des gardes de la citadelle qui saluaient l'aurore : il secoua aussitôt sa somnolence, se leva de son siége et se prosterna contre terre en saluant son étoile d'amour, la Reine souveraine du Ciel; il lui chanta dans son âme un cantique délicieux avec cette effusion de joie que font paraître pendant l'été les petits oiseaux des champs quand ils saluent le lever du soleil. Une voix mélodieuse lui répondit intérieurement par ces mots : *Maria, Stella maris, hodie processit ad ortum.*

« Voici Marie, l'Étoile de la mer qui se lève. » Alors son allégresse n'a plus de bornes; il chante avec Marie, qui chante dans son cœur; il répète les paroles qu'il avait entendues; et, tout entier à celle qui lui parle, il s'efforce de s'unir à elle par ses adorations, par ses aspirations les plus fortes et les plus passionnées. Et Marie, se penchant avec bonté vers son serviteur lui dit : « Plus tu m'embrasseras amoureusement sur la terre, « plus je t'embrasserai tendrement en paradis; plus ton « âme m'aura poursuivie d'un amour chaste et dégagé « des sens, plus aussi au jour de l'éternelle clarté, tu « régneras attaché et uni à mon cœur. » Ces paroles anéantirent d'amour le saint jeune homme, et de ses yeux s'épanchaient deux fontaines de larmes.

Des grâces semblables lui étaient accordées pendant ses prières du matin, lorsqu'à l'aurore il se prosternait trois fois en embrassant la terre et en saluant ainsi l'éternelle Sagesse : *Anima mea desideravit te in nocte, sed et spiritu meo in præcordiis meis de mane vigilabo ad te* [1]. « Mon âme a soupiré après vous toute la nuit, et dès le « matin, mon esprit s'est empressé de vous louer du plus « profond de son être. » — Tantôt il s'adressait à sa chère étoile de lumière et d'amour, à Marie, la mère du Verbe incarné, tantôt au Séraphin, le plus élevé du ciel, à celui qui, de tous les esprits bienheureux, ressentait davantage l'amour de l'éternelle Sagesse, et il activait tellement son ardeur pour Dieu qu'il devenait comme un foyer d'amour, et que ses paroles étaient des flammes qui embrasaient tous les cœurs.

Au temps du carnaval, ayant passé toute une nuit en

[1] Isaïe. XXVI. 9.

oraison, le matin, à l'instant où le jour allait paraître, les anges descendirent dans sa cellule et chantèrent : *Surge, illuminare Jerusalem quia venit lumen tuum et gloria Domini super te orta est* [1]. « Levez-vous, illuminez-« vous, Jérusalem, parce que votre lumière a paru, et que « la gloire du Seigneur brille sur vous. » Frère Henri, en entendant ce chant du paradis, pleura avec tant d'abondance que son visage était tout inondé de larmes. Son enivrement fut si grand que son corps ne put le supporter, et les anges se virent forcés de se taire. Une autre fois, il fut transporté au sein d'une grande lumière, et il se trouva près de son ange gardien. « Esprit « tout aimable, lui dit-il, vous que Dieu a bien voulu me « donner pour gardien et pour consolateur, je vous con-« jure, par l'amour que vous avez pour votre créateur et « votre Dieu, de ne me quitter jamais, et de ne point « m'abandonner tant que je vivrai dans cette vallée de « larmes. » L'ange lui répondit : « Pourquoi t'adresser à « moi, crains-tu de te confier à Dieu ? Apprends et crois « que du sein de son éternité il t'a aimé et t'aime avec un « amour si grand qu'il ne veut jamais t'abandonner, et « qu'il se plaira toujours à résider dans ton cœur. » Frère Henri demanda à l'ange qu'il lui fût permis de voir comment Dieu habitait son cœur, et il lui fut répondu : « Fixe les yeux sur ta poitrine, et tu verras ce que l'a-« mour divin opère en toi. » Et le saint vit sa poitrine transparente comme du cristal, et il aperçut dans la retraite la plus intime de son cœur l'éternelle Sagesse qui s'y reposait dans une paix profonde. A ses côtés, et s'appuyant sur son sein, l'âme d'Henri s'efforçait de se

[1] Isaïe. LX. 1.

transformer en elle, et de se cacher dans les bras de son Rédempteur, pour s'y endormir dans les délices de l'extase.

Ces visites du ciel se renouvelaient souvent pour notre cher Henri, pendant sa jeunesse, et surtout lorsqu'il se trouvait triste et abattu par la rigueur de ses austérités. Alors les anges venaient le consoler par leurs chants, et l'invitaient à chanter lui-même ; ils le prenaient par les mains pour le faire danser et chanter avec eux. Ces danses n'étaient pas humaines et ne ressemblaient en rien aux nôtres ; elles étaient spirituelles et intelligentes ; c'était comme un élan de Dieu, une joie avec Dieu, un retour à Dieu, un flux et un reflux dans cet abîme immense de la divinité. Ces plaisirs célestes lui faisaient si bien oublier toutes ses peines, qu'il lui semblait ne les avoir jamais souffertes ; et son ange gardien lui disait : « Reste avec nous, Henri, et la « douleur, la tristesse déserteront ton âme ; chante joyeu« sement dans notre compagnie, participe à nos diver« tissements, et tu ne sentiras plus le poids de tes afflic« tions. Henri, le bonheur et l'allégresse que tu ressens « en nous entendant, nous l'éprouvons, nous, quand tu « souffres pour l'amour de Jésus-Christ, quand tu chan« tes et tu bénis l'éternelle Sagesse au milieu de tes « peines. »

Les anges rendirent témoignage devant les hommes de la sainteté d'Henri et la firent connaître particulièrement à un grand serviteur de Dieu, qui le vit en esprit entouré d'une foule de petits anges qui le caressaient au moment où il célébrait à l'autel. Ce serviteur de Dieu, leur demandant pourquoi ils l'entouraient ainsi et l'embrassaient avec tant d'affection : « Ce jeune homme, ré-

« pondirent-ils, est notre plus cher ami et nous lui « témoignons la' familiarité et les sentiments les plus » tendres, parce que Dieu entretient dans son âme des « vertus ineffables et lui porte tant d'amour, que tout ce « qu'il demandera il l'obtiendra sans être jamais refusé. »

VIII

De ses rapports avec les âmes du Purgatoire.

Frère Henri vivait dans une si grande pureté d'âme, un tel détachement de la terre et un tel goût du Ciel que Dieu lui faisait connaître les choses de l'autre vie et lui apprenait ce qui se passait dans le paradis, l'enfer et le purgatoire; les âmes innombrables de ceux qui mouraient lui apparaissaient et lui révélaient leur état, leurs joies ou leurs peines. Il vit entre autres, l'âme d'un nommé Eckard; ce saint homme lui raconta qu'il était dans le Ciel, heureux, inondé d'un gloire ineffable et réellement tout transformé en Dieu; frère Henri lui demanda comment se reposent en Dieu ceux qui désiraient ici-bas satisfaire la vérité suprême par un abandon total et une confiance véritable et parfaite envers le créateur? L'âme d'Eckard lui répondit : « Ceux-là sont les biens-aimés, « et leurs âmes sont dans le ciel délicieusement unies à « Dieu et toutes submergés dans l'abîme de son essence « divine; et comme cet abîme de la Divinité n'a pas de « forme, de mesure et de limites, aucune expression ne « peut rendre la félicité de ces âmes bienheureuses qui « sont toutes noyées en Dieu. — Dites-moi au moins, ré- « pliqua Henri, quel est, dans notre pèlerinage, l'exer-

« cice spirituel le plus utile et le plus efficace pour arriver « à cette parfaite béatitude? — L'âme répondit : C'est de « renoncer à soi et à toute propriété en se confiant aveu- « glément à Dieu; c'est de recevoir tout ce qui arrive « comme venant du Créateur et non de la créature ; c'est « d'être patient et doux avec ceux qui nous poursuivent « comme des loups furieux. »

Il vit aussi l'âme de frère Jean Fucrer de Strasbourg, qui lui dévoila toute la beauté de sa gloire. Henri lui demanda quelle était la plus grande douleur que put supporter le juste et la plus méritoire pour obtenir le ciel? Et l'âme lui répondit : « La plus grande douleur du juste « et la plus méritoire est de se trouver abandonné de Dieu, « de s'oublier soi-même et de se faire violence au point « de se résigner par amour à rester privé de Dieu, autant « qu'il plaît à Dieu lui-même ; » puis elle disparut.

Une autre fois, parmi beaucoup d'autres âmes, il vit l'âme de son père qui avait vécu très-attaché au monde; elle lui apparut toute souffrante et toute affligée, lui faisant comprendre par là les peines cruelles qu'il endurait dans le purgatoire, et lui demandant le secours de ses prières; notre Henri répandit des larmes si ferventes qu'il la délivra bientôt, et elle revint le remercier de son bonheur. L'âme de sa mère, qui avait été une femme d'une grande sainteté, le visita aussi pour le consoler et l'entretenir des ineffables récompenses dont elle jouissait en paradis. Ces visites des anges et des âmes l'encourageaient beaucoup, et le fortifiaient de plus en plus dans le service de Dieu.

IX

Comment frère Henri se tenait à table et se nourrissait.

Frère Henri avait coutume de prendre la nourriture de son corps en se recueillant profondément en Dieu. Avant de se mettre à table, il s'abaissait en la présence de l'éternelle Sagesse et la priait au fond de son cœur de vouloir bien lui tenir compagnie et partager son repas. O mon très-doux Jésus ! disait-il, c'est de toute l'affection de mon âme que je vous fais cette invitation, et que je vous conjure de vouloir bien vous asseoir à ma table, vous qui me nourrissez avec tant de bonté à la vôtre ; et quand il s'y plaçait, il s'imaginait qu'il était en face ou à côté de Jésus, et que cet hôte divin lui accordait une grâce toute particulière en l'honorant de sa présence. Aussi tenait-il les yeux de son âme sans cesse fixés sur lui, et il baissait quelquefois humblement la tête comme pour se pencher et se reposer sur ce sein percé d'une lance à cause de nos crimes. A chaque chose qu'on lui servait, il levait ses regards au Ciel pour offrir cette nourriture à Dieu et demander à la divine Sagesse qu'elle voulût bien la bénir. « Oui, disait-il, vous qui m'aimez tant, vous mon Jésus et « mon Dieu, mangeons ensemble, bénissez mon repas et « partagez-le avec moi; » lorsqu'il buvait, il présentait son verre à Jésus-Christ en le priant de vouloir bien y boire aussi. Le peu qui lui était absolument nécessaire pour étancher sa soif, il le prenait en cinq fois pour honorer les cinq plaies du Rédempteur, et la dernière fois était partagée en deux gorgées, parce que du côté de notre Seigneur, avaient coulé de l'eau et du sang.

Pendant ses repas, il s'occupait à chaque bouchée de quelques pensées pieuses; mais il prenait toujours la première et la dernière en union de la charité ardente du Séraphin le plus élevé du ciel, et en participation avec le cœur le plus enflammé de la terre, et il suppliait Dieu de vouloir bien pénétrer son âme de ces deux amours. Quand il trouvait quelque mets désagréable, il le mettait d'abord dans le cœur sanglant de Jésus et le mangeait ensuite avec courage.

Il aimait beaucoup les fruits et les pommes; mais Dieu lui en accordait rarement. Un jour qu'il priait, il lui sembla voir quelqu'un lui offrir une pomme en disant : « Prends cette pomme, puisque ton bonheur est de man-« ger des fruits.—Non, répondit Henri, mon unique bon-« heur est dans l'éternelle Sagesse. — Tu parles contre la « vérité, répliqua-t-on, car tu aimes beaucoup les fruits. » Henri plein de honte pleura amèrement, et voulut rester deux ans sans en toucher, sans en manger. La troisième année, comme les fruits étaient très-rares, et qu'on n'en donnait pas au réfectoire, le saint demanda à Dieu qu'il en envoyât à lui et à tous les religieux; cette grâce lui fut accordée; car le lendemain au matin, il se présenta au couvent une personne inconnue apportant au supérieur beaucoup d'argent, qui paraissait tout neuf; elle le lui donna à la condition qu'il achèterait des fruits pour les religieux, et qu'il en fournirait abondamment le réfectoire pendant plusieurs jours. Frère Henri mangea de ces fruits et remercia Dieu; il divisait les plus belles pommes en quatre morceaux, trois en l'honneur de la très-sainte Trinité et le quatrième en mémoire de l'amour avec lequel la Sainte Vierge donnait des fruits à l'Enfant-Jésus. Quand il mangeait ou buvait avec trop

d'empressement et qu'il allait au delà du strict nécessaire, il se mettait en la présence de sa divine fiancée, le chagrin dans le cœur, la honte sur le visage et il lui demandait pardon en s'engageant à expier sa faute par de rudes pénitences.

X

Dans quel esprit et avec quel amour de la Sagesse frère Henri commençait le premier jour de l'année.

Dans la ville de Souabe où il naquit, se conserve la coutume de fêter le commencement de chaque année. Pendant les premières nuits de janvier, les jeunes gens du monde vont chanter et faire de la musique à leurs amies dans l'espoir d'obtenir d'elles des couronnes ou quelques fleurs. Frère Henri se rappela cette coutume et voulut, comme l'aurait fait le plus jeune et le plus passionné, aller trouver aussi sa sainte amie et réclamer d'elle les fleurs du premier jour de l'an.

Prosterné devant une image de la Sainte Vierge qui pressait son Fils sur son sein, il se mit à chanter avec l'accent de l'âme, les louanges de Marie, la suppliant les larmes aux yeux de demander à son Fils une couronne et de suppléer à ce qui pouvait lui manquer pour l'obtenir. Puis, quand il eut fini le cantique à Marie, il s'adressa à son amie la Sagesse et la salua humblement du plus profond de son cœur ; il exalta sa vertu, sa noblesse, sa grâce et sa miséricorde, unie à son éternelle majesté, sa beauté souveraine préférable à la beauté de toutes les jeunes filles et de toutes les fiancées du monde. Il employait tantôt les chants, tantôt les paroles, tantôt



les pensées et les désirs les plus ardents ; il lui demandait à être le chantre céleste de ses vertus auprès de tous les cœurs qui savent aimer. Il voulait réunir en lui-même les pensées, les paroles, les affections de toutes les âmes saintement passionnées, pour s'en composer un cantique sublime d'amour qui louerait dignement la divine Sagesse sa noble fiancée. « O ma sainte et char-« mante amie, lui disait-il, soyez la Pâque-Fleurie, l'été « joyeux de mon cœur, le commencement de mon année « et l'heure qui m'apporte tous les biens; oui, soyez l'a-« mie la plus doucement aimée, la plus désirée de mon « cœur dans sa jeunesse, l'amie qui me fait renoncer à « tous les amours trompeurs. Que cette nuit soit réjouie « par vos grâces les plus douces ; accordez-moi une de « vos couronnes et tressez-moi une belle guirlande qui « puisse parer mon cœur de mérite et de vertu. Votre « infinie libéralité, votre tendre bonté, votre grande mi-« séricorde ne me laisseront jamais partir sans avoir « rien obtenu; en vous, comme dit saint Paul (II Cor. 1), « ne se trouve point à la fois le oui et le non. Vous dites « oui toujours, vous m'accorderez donc ce que je désire, « ô ma souveraine ; et tandis que ces amoureux aveugles « et insensés reçoivent une couronne faite par les mains « profanes de leurs maîtresses, vous me donnerez au-« jourd'hui au lieu de cette récompense frivole, une « grâce toute spirituelle et une lumière divine sortie de « vos mains pour que je puisse vous posséder et vous « aimer pendant toute l'éternité. Ainsi-soit-il. »

XI

Quelles pensées notre bienheureux avait quand il célébrait la messe.

Il est impossible de dire avec quelle dévotion sensible frère Henri célébrait le saint sacrifice de la messe et combien il était embrasé d'amour, surtout lorsqu'il disait à la préface : *Sursum corda, gratias agamus Domino Deo nostro*, Élevons nos cœurs et rendons grâce au Seigneur notre Dieu. Une fois il fut ravi en extase à ces paroles, et il les prononça sous l'influence de cette grâce avec tant d'ardeur que les assistants s'aperçurent de son état et lui demandèrent quelles pensées l'occupaient alors. Le saint leur répondit : « Trois pensées surtout agitent et enflam- « ment mon cœur, tantôt l'une après l'autre, tantôt tou- « tes ensemble. D'abord je contemple en esprit tout mon « être, toute mon âme, mon corps, mes forces et mes « puissances, et autour de moi toutes les créatures dont « le Tout-Puissant a peuplé le ciel, la terre et les élé- « ments, les anges du ciel, les bêtes des forêts, les habi- « tants des eaux, les plantes de la terre, le sable de la « mer, les atomes qui volent dans l'air au rayon du so- « leil, les flocons de neige, les gouttes de la pluie et les « perles de la rosée. Je pense que jusqu'aux extrémités « les plus reculées du monde, toutes les créatures obéis- « sent à Dieu et contribuent autant qu'elles peuvent à cette « mystérieuse harmonie qui s'élève sans cesse pour louer « et bénir le Créateur. Je me figure alors être au milieu « de ce concert comme un maître de chapelle, j'applique « toutes mes facultés à marquer la mesure; j'invite,

« j'excite par les mouvements les plus vifs de mon cœur, « les plus intimes de mon âme à chanter joyeusement « avec moi : *Sursum habemus ad Dominum, gratias aga-* « *mus Domino Deo nostro;* élevez vos cœur ! nous les avons « vers le Seigneur, rendons mille actions de grâce au « Seigneur notre Dieu.

« Je considère ensuite mon cœur et ceux de tous les « hommes, je pense à la joie, à l'amour, à la paix de ceux « qui se consacrent uniquement à Dieu ; puis aux mal- « heurs, aux tortures, aux remords, à l'agitation de ceux « qui se passionnent pour le monde avec tant de sollici- « tude et d'ardeur. Alors j'appelle de toutes mes forces « tous les hommes qui peuplent la terre à s'élever avec « moi jusqu'à Dieu pour le louer et le bénir. Je m'écrie : « O pauvres cœurs des hommes, surmontez donc le flot « qui vous entraîne, sortez enfin du vice et de la mort, « rompez les chaînes de votre dure prison, secouez le « sommeil de votre apathie; qu'une sainte et véritable « conversion vous conduise à Dieu pour le remercier et « le servir ! *Sursum corda, gratias agamus Domino Deo* « *nostro.*

« Enfin je m'adresse à ces âmes innombrables qui ont « bonne volonté, mais qui ne s'abandonnent point entiè- « rement à Dieu. Je pleure et je gémis amèrement sur « elles, parce que, dans leur déplorable erreur, elles ne « peuvent jouir ni de Dieu ni des créatures, mais qu'elles « s'égarent à la vaine poursuite des choses de la terre. Je « les invite, je les excite à mépriser avec courage l'a- « mour frivole des créatures, à se donner à Dieu pour « toujours, à l'aimer avec confiance, et à le remercier « en disant : *Sursum corda ! gratias agamus Domino Deo* « *nostro.* »

XII

Comment le bienheureux honorait la purification de la Vierge Marie.

Au temps de la purification de la Vierge, pour se préparer dévotement à la recevoir dans le Temple, frère Henri choisissait les trois jours qui précédaient cette fête et il honorait symboliquement la virginité, l'humilité, la maternité de Marie, en faisant brûler un cierge à trois branches et en récitant chaque jour, trois fois le *Magnificat.* Le matin de la solennité avant que le peuple vint à l'église, il allait se prosterner devant le maître-autel, et il y méditait les gloires de Marie, jusqu'au moment où elle vint apporter son cher Fils au Temple; alors il se levait, et s'imaginant qu'elle était arrivée à la porte de l'église, il appelait tous les amis de Dieu et allait avec eux jusqu'à la porte et sur la place à la rencontre de la sainte accouchée. Quand il l'avait trouvée, il la priait de vouloir bien s'arrêter un peu avec son cortége pour entendre un cantique que son cœur voulait lui chanter dans le silence de son âme, avec l'aide de tous ceux qui l'aimaient; et il entonnait avec tendresse cette hymne spirituelle : *Inviolata, integra et casta es Maria, quæ est facta fulgida cœli porta, suscipe pia laudum præconia, o benigna! quæ sola inviolata permansisti;* « Vous êtes pure, vous êtes chaste et « sans tache, ô Marie! aussi vous êtes devenue la porte « éblouissante du ciel; recevez le pieux tribut de nos « louanges, ô Vierge compatissante qui seule avez con- « servé votre pureté! » A ces dernières paroles il baissait

humblement la tête, et suppliait Marie d'avoir compassion de son cœur si pauvre et si chargé de péchés, puis il se levait et, se dirigeant vers l'autel, il la suivait en tenant son cierge dont il faisait briller la clarté mystérieuse pour demander à Marie qu'elle ne laissât jamais éteindre dans son cœur la lumière de l'éternelle Sagesse et la flamme du divin amour. Il s'adressait à tous les amis de Dieu, les engageant à chanter avec lui l'hymne : *Adorna thalamum*, etc., et à recevoir le Sauveur et sa Mère avec les sentiments les plus vifs d'amour et de louanges.

Arrivé à l'autel, au moment où Marie allait offrir son cher fils au vieillard Siméon, il la suppliait, humblement prosterné à terre, les yeux et les mains levés vers le ciel, de lui montrer son enfant, de lui permettre d'embrasser, ses pieds, ses mains, de le confier un instant à son âme. Marie consentait, et frère Henri, tout tremblant de joie et d'amour, prenait Jésus dans ses bras, le pressait sur son cœur, l'embrassait et l'embrassait encore, comme s'il l'eût réellement possédé. Il contemplait avec bonheur ses yeux éblouissants, son visage pur comme le lait, sa bouche ravissante, ses petites mains, son corps blanc comme la neige, ses membres enfantins, et divinisés par quelque chose de céleste. Dans son ravissement et son extase, il était tout ému et tout étonné de voir le créateur de toutes choses à la fois si grand et si petit, si beau et si sublime dans le ciel, si faible et si pauvre sur la terre. C'était au milieu de ses chants, de ses pleurs, de ses actions de grâce qu'il rendait le divin Enfant à Marie et qu'il l'accompagnait au chœur et dans les cérémonies de la fête.

XIII

Comment il passait l'époque du carnaval et fêtait le mois de mai.

Quand venait la septuagésime, et que commençait le carnaval, ce temps où les mondains se livrent plus que jamais à leurs folies, frère Henri recueillait son âme et commençait dans sa cellule un carnaval bien différent.

Il pensait d'abord combien sont courts, fugitifs et passagers les plaisirs du carnaval, et combien se perdent d'âmes, qui échangent alors une jouissance éphémère contre un malheur éternel ; il pleurait amèrement tous les péchés et les injures qui se commettent contre Dieu, et récitait avec l'esprit contrit de David le psaume : *Miserere mei*, *Deus*. Après avoir ainsi pleuré, il méditait les consolations célestes que la divine Sagesse accorde à ceux qui l'aiment, lorsqu'elle se récrée pour ainsi dire avec eux et fait goûter à leurs cœurs les prémices de la vie bienheureuse ; il se rappelait avec quelle bonté sa divine fiancée avait bien voulu le consoler et le combler de faveurs ; et il la bénissait, la remerciait.

Comme pendant le carnaval, il châtiait son corps plus qu'à l'ordinaire, et se laissait presque mourir de faim, de soif et de froid, il se sentit un soir trembler et faiblir au point qu'il fut obligé d'aller se réchauffer près du feu ; mais il s'en éloigna bientôt en pleurant et en gémissant. Intérieurement conduit par la divine Sagesse, il retourna bien vite à sa cellule et la nuit il fut ravi en extase ; il lui sembla être dans une infirmerie pour se refaire un peu et il entendit au dehors la voix mélodieuse d'un enfant de douze ans, qui chantait avec

2.

tant de douceur qu'aucune musique humaine ne lui était comparable. Le saint, vaincu par ce charme, ne pensa plus à boire, à manger et à se chauffer; mais il disait avec ardeur : « Qui chante ainsi au dehors? Je « n'ai jamais entendu sur terre un chant si doux et si « agréable. » Un beau jeune homme, plus âgé, qui était présent, lui dit : « Cet enfant chante pour toi, Henri, et « c'est pour te plaire que sa voix est si douce. — Puis- « que Dieu veut bien se souvenir de moi, répondit-il, « qu'il commande à ce chantre céleste de chanter en- « core. » Et l'enfant chanta trois airs d'une voix enfantine et gracieuse, et quand il eut fini, il s'approcha du lieu où était Henri et présenta sans se montrer une branche de fruits qui ressemblaient à des fraises. Le jeune homme, qui était près du saint, prit des mains de l'enfant cette branche, et lui offrit en disant : « Prends, « mon cher ami, les fruits de ton aimable maître, le bel « enfant, le Fils de l'Éternel que tu as entendu chanter « te les donne; si tu savais combien tu lui es cher! » Le saint prit les fruits avec une grande joie et dit en se voyant entouré d'une multitude d'anges : « Que je suis « heureux d'être l'objet des faveurs de ce divin Enfant, « cette grâce m'excitera toujours à l'aimer; dites-moi « donc, mes bons amis, qui êtes venus du ciel avec lui, « s'il n'est pas bien juste que j'aime beaucoup ce gra- « cieux et céleste Enfant. Oh! si je pouvais faire quelque « chose qui lui fût agréable, si je pouvais connaître ses « désirs, comme je tâcherais de les satisfaire; » puis, s'adressant à celui qui lui avait déjà parlé : « Ce que je « pense et ce que je dis ne vous semble-t il pas juste? « —Très-juste, répondit l'ange en lui souriant avec dou- « ceur, tu as mille raisons pour l'aimer, puisqu'il te re-

« garde et t'aime avec tant de bonté ; aime-le donc de « toutes les forces, de toutes les puissances de ton âme, « et apprends que son désir est que tu souffres à l'ave- « nir des douleurs et des croix accablantes pour l'amour « de lui. — Me voilà prêt, dit Henri ; mais ne pourrais-je « point obtenir la faveur de le voir pour le remercier de « son présent ? » L'ange lui répondit : « Approche-toi de « la fenêtre de cette chambre, et tu le verras. » Henri s'approcha, ouvrit la fenêtre et aperçut un enfant d'une beauté si ravissante qu'on ne pouvait trouver et imaginer rien qui pût lui être comparé ; il voulait s'approcher davantage et se jeter à ses pieds, l'enfant le regardant affectueusement le bénit et disparut. Frère Henri sortit de son extase, revint à lui et remercia Dieu d'un si saint carnaval.

Il avait aussi coutume de fêter le premier jour du mois de mai, comme les jeunes gens du monde qui portent en chantant des chansons sur les places et dans les rues, un rameau vert et fleuri qu'ils appellent le *mai ;* frère Henri choisissait pour son mai la sainte croix, pensant que jamais les champs et les forêts n'avaient produit un arbre si beau et si riche en fleurs, en feuilles et en fruits. Il plaçait donc la croix sous ses yeux et chantait : *Salve, crux sancta! salve, mundi gloria!* « salut, « croix sainte ! sainte gloire du monde ! » Et il ajoutait : *Salve, cœlestis arbor salutis perpetuæ in qua crevit fructus sapientiæ;* « Salut, arbre céleste du salut éternel sur le- « quel a mûri le fruit de la Sagesse. »

Puis, comme il se pratique dans son ordre, il l'adorait en s'inclinant profondément devant elle, et son imagination cherchait à la parer de six manières. Il offrait au lieu de toutes les roses du monde, un amour sincère

et ardent; au lieu de toutes les violettes, une humble obéissance ; au lieu de tous les lis, ses chastes embrassements ; au lieu de toutes les fleurs qui naissent dans les champs, les prairies et les bois, les baisers spirituels de son cœur ; au lieu du chant des oiseaux qui voltigent et se posent sur les rameaux des arbres, les louanges les plus affectueuses de son âme; enfin au lieu des ornements et des beautés dont s'embellit le printemps, son cœur plein de joie et d'amour tressaillait dans ce cantique : « O arbre précieux et béni, soyez ma force pendant cette vie, qui passe comme un instant, et faites « que je puisse toujours vous célébrer et vous bénir, « jusqu'à ce que je savoure enfin vos fruits de vie et « d'immortalité. »

XIV

Dans quel esprit notre bienheureux assistait Jésus-Christ sur le Calvaire.

Dans les commencements de sa conversion et pendant les premières années de sa jeunesse, Dieu entoura frère Henri de consolations intérieures et le nourrit avec le lait du ciel sans y mêler l'amertume de la terre. Tout enivré des douceurs d'en haut, il se sentait plein d'attrait pour les choses divines; mais lorsqu'il fallait imiter et partager la douloureuse passion de Jésus-Christ, la chose lui paraissait difficile et dure. Jésus-Christ le reprit une fois avec sévérité : « Ignores-tu donc Henri, lui « dit-il, que je suis la porte par laquelle doivent passer « tous les vrais amis de Dieu qui veulent arriver à l'éter- « nelle félicité ; comment veux-tu parvenir jusqu'à ma

« divinité, si tu ne suis d'abord la voie rude et doulou-
« reuse de mon humanité. » Le saint fut épouvanté de ces paroles, et, quoiqu'elles fussent pénibles, il voulut en occuper continuellement sa pensée, et il comprit des choses qu'il avait ignoré jusqu'alors.

Son âme, parfaitement résignée, s'abandonna au gré de la volonté divine, et se laissa conduire où Dieu voulait le mener. Depuis cette époque toutes les nuits après matines, il se retirait dans un coin du chapitre pour s'exercer sur la passion de Jésus-Christ et prendre part à toutes ses douleurs en les méditant et en y compatissant ; il se promenait d'abord de long en large dans la salle afin de secouer l'engourdissement du sommeil, et de se préparer à la contemplation des souffrances de notre Sauveur. Puis, commençant à la dernière cène, il suivait Jésus-Christ d'un lieu dans un autre, et après qu'il l'avait conduit chez Pilate, et assisté à son jugement, il allait avec lui, la croix sur les épaules, du prétoire à la montagne du Calvaire.

Arrivé à la porte extérieure du chapitre, il se mettait à genoux comme pour baiser les traces de son divin maître, qui, après sa condamnation, se traîna jusqu'au lieu de son supplice, et il récitait le vingt-unième psaume : *Deus, Deus, meus, respice in me*, etc. Quand il avait fini, il allait au cimetière du couvent, et pour s'aider dans ses méditations il imaginait quatre endroits par lesquels il devait passer avec le Sauveur pour arriver à la porte de Jérusalem. Dans le premier endroit, il s'excitait fortement à abandonner ses amis, ses biens, et toutes les jouissances temporelles pour vivre dans une pauvreté volontaire et pour souffrir, en l'honneur de Jésus-Christ, un exil sans aucune consolation. Dans le second, il se

proposait de mépriser tous les honneurs, tous les emplois et de rechercher au contraire, pendant toute sa vie, le mépris du monde en pensant à son divin maître, qui, sous le poids de la croix, était devenu plus vil qu'un ver de terre et s'était rendu volontairement l'opprobre des hommes et la dérision du peuple. Dans le troisième endroit, il embrassait la terre, et il renonçait généreusement pour remercier et honorer son Sauveur sanglant et abattu, au repos, à toutes les aises, jouissances et satisfactions de la chair. Il méditait le verset du vingt-unième psaume, où Jésus-Christ s'écrie : *Aruit tanquam testa virtus mea et lingua mea adhæsit faucibus meis et in pulverem mortis deduxisti me.*— « Ma force se dessèche comme « l'argile dans la fournaise, ma langue s'est attachée à « mon palais et vous m'avez réduit en poussière des « tombeaux. »

Il contemplait alors son Sauveur marchant couvert de sang, accablé de douleur, d'angoisses, et livré à la fureur des soldats qui ne lui laissaient seulement pas reprendre haleine, et il s'étonnait parce que tous les yeux ne se remplissaient pas de larmes et tous les cœurs de gémissements à la vue d'un spectacle si lamentable. Enfin au dernier endroit, et près de sortir de la ville, il devançait Jésus, se mettait à genoux et baisait la terre en demandant au Seigneur de ne point aller à la mort sans lui. Cette prière était fervente comme s'il avait vu réellement cette scène douloureuse; et il laissait passer le cortége de mort en disant : *Ave Rex noster, fili David*, etc.

Il fixait ensuite ses regards sur la Sainte Vierge, et quand il voyait passer devant lui cette pauvre mère, et qu'il avait contemplé son visage tout bouleversé et abattu, sa pâleur, ses gestes attendrissants, le déluge de ses

larmes, ses profonds soupirs et ses cris déchirants, il se prosternait par terre et embrassait la trace de ses pas en disant : *Salve regina, mater misericordiæ.* Et il la laissait passer, puis il se relevait et se hâtait tant, qu'il rejoignait Notre Seigneur et montait avec lui au Calvaire, en récitant la prophétie d'Isaïe qui décrit si bien Jésus allant à la mort et qu'on lit à l'office du Vendredi Saint [1]. Il protestait alors à Jésus que jamais il ne refuserait de souffrir pour lui et qu'il s'abandonnerait tout entier à sa volonté divine. Passant enfin par la porte du chœur, et montant jusqu'à la chaire de l'église, il contemplait, en versant un torrent de larmes, son Rédempteur dépouillé, crucifié, élevé en l'air, déchiré et mourant; il se prosternait devant la croix, et il suppliait Jésus, puisqu'il se donnait à lui de toute la sincérité de son cœur, de ne jamais permettre qu'il s'éloignât de lui, ni dans la prospérité, ni dans le malheur, ni dans la vie, ni dans la mort.

Après les douloureuses funérailles de Jésus-Christ, notre bienheureux imaginait le soir pendant le *Salve regina* des Complies, un autre voyage spirituel pour consoler Marie, la ramener du Calvaire et la reconduire à sa maison. Il allait d'abord au sépulcre où se tenait la Sainte Vierge et il l'avertissait qu'il était temps de retourner chez elle. Quand on entonnait le *Salve regina*, il s'inclinait humblement, offrait dans son âme un appui à cette mère affligée pendant la procession qui se faisait alors; et la soutenant toujours, il s'apitoyait sur ce triste cœur torturé par les plus cruelles angoisses, sur

[1] Quis credidit auditui nostro et brachium Domini cui revelatum est, etc. Isaïe. LIII.

cette âme maternelle abreuvée de mépris et de confusion sur le Calvaire. « O bonne et tendre mère, lui disait-il, « pour la consoler, souvenez-vous que c'est par cette « voie douloureuse que vous êtes parvenue au royaume « d'amour où vous êtes maintenant une reine toute-« puissante, une mère pleine de miséricorde, notre vie, « notre douceur et notre espérance ! » Arrivé à la porte de Jérusalem il contemplait Marie entrant dans la ville, tombant en défaillance, tout teinte et toute inondée du sang qui avait découlé des plaies de son Fils crucifié, il la saluait encore et l'embrassait respectueusement à ces paroles : *Eia ergo Advocata nostra.* « Consolez-vous, lui « disait-il, consolez-vous et reprenez courage ; n'est-ce « pas par ce sang précieux que vous devenez l'avocate, « la protectrice de tous les fidèles. Au nom de cette « scène douloureuse, au nom de Jésus crucifié, mort et « déposé sur vos genoux, jetez un regard bienveillant « sur mon âme, et quand elle sortira du corps qui l'em-« prisonne, présentez-la au doux, au tendre Jésus, à Jésus « mon Rédempteur, à Jésus le fruit béni de votre sein « virginal. » Son imagination le conduisait jusqu'à la porte de la maison de Marie, il la saluait encore humblement à ces paroles : *O clemens! o pia! o dulcis virgo Maria!* Il la suppliait de vouloir bien le défendre des assauts de l'ennemi et le sauver à l'heure de la mort. Après avoir ainsi loué la clémence, la bonté, la douceur de cette mère de toutes les grâces, il lui disait adieu, et la laissait se retirer dans sa maison.

XV

De son rigoureux silence.

La divine Sagesse excitait sans cesse l'âme d'Henri à rechercher avec soin le calme de l'esprit et la tranquillité du cœur. Sachant que le silence était le moyen d'y parvenir, il s'appliqua si scrupuleusement à l'observer que pendant trente ans il ne parla jamais à table, excepté une fois, dans un bateau qui le ramenait avec ses frères du chapitre général. Pour dompter mieux sa langue et n'être jamais empressé et bavard, il se proposa trois grands modèles de silence : saint Dominique, saint Arsène et saint Bernard, s'obligeant à ne jamais parler sans leur permission. Quand il était dans la nécessité de le faire, il leur demandait leur bénédiction dans cet ordre : à saint Dominique lorsqu'il s'agissait d'une chose qu'on pouvait faire en temps et lieu convenable; à saint Arsène, lorsqu'il savait que ses habitudes et ses exercices n'en pouvaient souffrir; à saint Bernard, lorsqu'il jugeait qu'il n'en pouvait résulter aucun trouble, aucune inquiétude pour son âme. Dans les autres cas il fuyait toujours et se renfermait dans le plus absolu silence. Les étrangers l'appelaient-ils au parloir du couvent, il s'appliquait, 1° à les recevoir tous avec bonté; 2° à les satisfaire en peu de paroles; 3° à les renvoyer avec quelques consolations; 4° à se maintenir toujours dans la modestie la plus parfaite, et à se préserver de tout ce qui pourrait troubler son repos en l'attachant au monde et aux créatures. Puis il retournait dans sa cellule, pur et tranquille comme il en était sorti. Son imagination n'y rapportait aucun fan-

tôme, aucun souvenir des choses humaines ; il semblait n'en avoir rien vu, rien entendu, parce qu'il ne s'occupait dans toutes ces affaires que de ce qui pouvait intéresser le service de Dieu et le salut des âmes. On comprenait combien il aimait à se taire, en voyant avec quel soin il mesurait ses paroles et calculait leur effet, avec quelle attention et quelle vigilance sur lui-même il conversait et traitait avec les hommes.

XVI

De ses grandes mortifications.

Frère Henri était dans la fleur de sa jeunesse, d'une nature vive, ardente et fortement portée aux plaisirs, il ressentait sans cesse les attaques et les combats de la chair, et pour la soumettre à l'esprit, il inventait des pénitences si rigoureuses, si impossibles à imiter, qu'elles feront frémir le lecteur. D'abord, il se revêtit d'un cilice et se ceignit d'une chaîne de fer qui lui déchirait le corps. Il la garda jusqu'à ce que la quantité de sang qu'il perdait l'obligea à la quitter, mais pour la remplacer il se fit une espèce d'habit tissu de cordes dans lesquelles étaient cent cinquante pointes de fer si aiguës et si terribles, qu'appliquées sur la chair, elles la perçaient et faisaient autant de douloureuses blessures. Ce vêtement avec lequel il dormait la nuit lui couvrait et lui serrait les côtés et une partie des reins et du corps. On ne peut dire le supplice qu'il endurait en été lorsqu'épuisé par le voyage, la prédication ou la lecture, il étendait sur son lit ce corps tout haletant, tout couvert de blessures et tout dévoré par les vers qui

s'engendraient dans sa chair et s'y nourrissaient de ses sueurs et de son sang. Aussi pendant la nuit, il se contractait, se repliait sur lui-même et vaincu par la douleur il se tournait tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, comme le ver que le fer a blessé. Quelquefois, il se trouvait dévoré d'une si grande quantité de ces animaux dégoûtants et affamés, qu'il lui semblait être au milieu d'une fourmilière, et dans ce tourment il disait avec raison : « O Dieu, que cette mort m'est amère! si des « lions et des tigres me dévoraient, je mourrais sur-le- « champ et d'un seul coup; mais avec ces vers qui me « rongent la chair et s'abreuvent de mon sang, je meurs « à chaque minute sans pouvoir jamais mourir entière- « ment. »

Sa constance fut admirable : l'été et ses chaleurs, l'hiver et ses longues nuits, la fatigue et la violence de la douleur ne purent jamais l'ébranler et lui faire abandonner ou adoucir la rigueur de ses pénitences. Pour se priver de tous les adoucissements qu'il aurait pu se donner en touchant aux endroits malades, il se fit une espèce de collier d'où pendaient deux courroies ou plutôt deux anneaux de cuir où il plaçait ses mains et ses bras pendant la nuit, et qu'il fermait et serrait ensuite avec un cadenas. Par ce moyen, ses poignets étaient tellement liés et enchaînés au cou, qu'il ne pouvait se servir de ses mains et se secourir lui-même, sa cellule eût-elle été toute en flammes ; il passait ainsi la nuit, et c'était seulement lorsque paraissait le jour qu'il s'en délivrait en ouvrant le cadenas. Il supporta ce martyre jusqu'à ce que ses mains, blessées par ces entraves, commencèrent à trembler et à se paralyser; mais pour n'y rien perdre, il imagina deux gants grossiers, comme ceux

que prennent les paysans pour couper la vigne et les broussailles et il les garnit de pointes de fer de telle manière qu'ils ressemblaient à des étrilles ou à des cardes. Il mettait ces gants la nuit, et si par hasard en dormant il voulait ôter son cilice, éloigner les pointes de fer et se soulager d'une manière quelconque, les vers qu'il avait irrité par cet attouchement le tourmentaient et le rongeaient plus que jamais. Souvent pendant son sommeil, en se grattant la poitrine et le corps, il se déchirait tant, qu'il semblait avoir passé par la griffe des ours. La chair de ses bras s'en allait en lambeau et tout son corps était rouge, sanglant et enflammé. Quand il était trop déchiré, et que les plaies couvraient les plaies, il se soignait pendant plusieurs jours; mais bientôt il rouvrait ses blessures en les touchant et les déchirant avec ses gants terribles. Ces souffrances ou plutôt cet affreux martyre dura seize à dix-sept ans, c'est-à-dire jusqu'au moment où la nature ne pouvant résister davantage, un ange l'avertit et l'assura que Dieu ne voulait pas qu'il continuât de semblables pénitences. Le saint obéit aussitôt et jeta tous ses instruments dans la rivière.

XVII

Il porte pendant plusieurs années une croix garnie de pointes.

Notre bienheureux était si touché de la passion et de la mort de Jésus-Christ, son divin maître, qu'il lui semblait n'avoir rien fait, s'il n'imprimait pas sur son corps quelque signe sensible qui fût pour lui un souvenir continuel du supplice de la croix. Il se fit donc une croix de bois longue d'une palme et large en proportion, sur

laquelle il planta trente clous en honneur et reconnaissance de toutes les plaies que Jésus-Christ souffrit pour nous prouver son amour. Il plaça cette croix sur ses épaules, de telle sorte que la pointe des clous appuyait sur ses omoplates, et il la porta ainsi nuit et jour pendant l'espace de huit ans; la dernière année il y ajouta au milieu sept pointes fortement rivées et tournées contre sa chair, de manière à la déchirer et à la mettre tout en sang, voulant honorer ainsi le cœur de Marie, blessé sur le Calvaire et déchiré par la cruelle mort de son fils. Lorsqu'il commença à mettre cette croix sur ses épaules nues, la violence du mal lui fit croire qu'il ne pourrait jamais tant souffrir, et il se mit à émousser et aplatir les clous avec un caillou; mais il s'en repentit bientôt, et, tout honteux de son peu de courage, il commença à refaire les pointes avec une lime. Cette croix, clouée sur sa chair et ses os, était comme un bourreau qui le torturait et le couvrait de blessures. Quand il marchait ou qu'il était couché, il lui semblait avoir un vêtement d'épines, et toutes les fois qu'on le touchait quelque part, il souffrait mille morts. Il n'employa pourtant qu'un moyen pour tempérer et adoucir l'excès de ses douleurs, ce fut d'écrire sur la croix qui les lui causait le doux nom de Jésus.

Comme si ces pénitences n'étaient point assez rigoureuses, il se donnait la discipline deux fois le jour, la première en méditant Jésus-Christ flagellé, la seconde en le contemplant mourant sur le Calvaire, et il recommençait encore lorsqu'il croyait avoir fait quelques fautes en mangeant, en buvant ou en parlant. Enfin, il inventa tant de disciplines et d'instruments armés de balles, d'éperons et de pointes de fer pour torturer son

corps, que le récit en fait horreur, et qu'il paraît impossible qu'un homme puisse se traiter si durement. Un jour, se trouvant en public avec deux jeunes personnes, il leur serra la main sans aucune intention mauvaise ; mais, dès qu'il fut éloigné, il en eut un grand chagrin et crut avoir commis une faute qui méritait le plus grave châtiment. Se retirant aussitôt à l'écart, il se frappa contre la croix qu'il portait sur les épaules, se jetant dessus avec une telle force que les clous lui entrèrent dans la chair et dans les os. Puis il se priva d'aller au chapitre où les anges venaient assister à ses méditations, et il chercha à expier sa faute en demandant pardon à Dieu et aux saints, en se donnant la discipline et en se frappant plus de trente fois contre sa croix comme nous venons de le dire.

Le saint avait l'habitude de se retirer après matines dans la chapelle du chapitre, et là seul il se prosternait cent fois la face contre terre, embrassant le pavé et méditant chaque fois la passion de notre Seigneur. En se baissant et en se relevant si souvent, il remuait dans sa chair les clous de sa croix et s'occasionnait des douleurs incroyables. Puis il se frappait avec des fouets garnis de fer et de molettes avec tant de force que le fer en était aplati, et qu'un jour sa discipline s'étant brisée en trois morceaux, les molettes s'éparpillèrent au loin. Quand il voyait son corps si maltraité, il prenait compassion de lui-même, il demandait à Dieu avec larmes de vouloir bien lui pardonner ses péchés, et il cherchait à se consoler en pensant qu'il ressemblait à Jésus flagellé. Les religieux de son couvent effrayés d'entendre les coups qu'il se donnait, cherchaient à l'arrêter, et dès qu'Henri se voyait découvert, il cessait ; mais il lavait alors ses

blessures avec du vinaigre et du sel, et il trouvait, en paraissant ne rien faire, un remède plus douloureux que ses blessures même.

Le jour de saint Benoît, qui était l'anniversaire de sa naissance, il alla se cacher au sortir de table dans un lieu obscur et secret. Puis il se dépouilla de ses vêtements et commença à se donner une cruelle discipline. Mais en se frappant, il s'ouvrit une veine du bras gauche d'où jaillit sur le plancher une grande quantité de sang. Son bras resta noir, enflé et paralysé. Il eut si grand peur qu'il ne savait que faire et qu'il cessa de se battre. Il se passa alors une chose miraculeuse : une sainte religieuse, nommée Anne, qui était en oraison dans une ville éloignée, fut transportée en vision à l'endroit où le saint s'était flagellé. Ayant vu les coups cruels qu'il se donnait, elle en eut compassion et avança le bras pour recevoir le coup qu'Henri se destinait. Il lui sembla être frappée elle-même, si bien qu'au sortir de son extase, elle vit son bras tout livide et tout noir, et elle le garda malade pendant quelque temps.

XVIII

De la dureté de son lit.

Le lit sur lequel dormait frère Henri était d'une extrême dureté, il n'avait dans sa cellule ni matelas, ni couvertures, et ses meubles consistaient en une vieille porte sur laquelle il étendait une petite natte de joncs qui lui arrivait seulement aux genoux ; c'est là qu'il se reposait ou plutôt qu'il se torturait. Au lieu d'un oreiller, il mettait à son chevet un sac plein de paille d'avoine, et il se

couchait habillé comme il était pendant le jour; il ne quittait que ses chaussures. Aussi son repos était loin d'être une jouissance. Il portait des bas de crin tout hérissés, une chemise grossière et pesante, des caleçons garnis de pointes de fer; les clous de sa croix déchiraient ses épaules; la dureté de son lit et de son oreiller brisaient ses membres; ses bras étaient liés et ses mains recouvertes de fer. Il était obligé de dormir dans cet état, replié sur lui-même et immobile, parce que, s'il avait le malheur de remuer, il souffrait bien davantage de sa croix, et les clous qui perçaient ses os lui causaient des douleurs inexprimables. Aussi poussait-il alors vers le ciel de profonds soupirs et des cris déchirants. Pendant l'hiver, le froid rigoureux de son pays le faisait souffrir encore davantage. Ses pieds nus et découverts se crevassaient et se couvraient de tumeurs, ses jambes s'enflaient comme celles des hydropiques, ses cuisses étaient couvertes du sang qui tombait de ses flancs déchirés par les pointes de son cilice, son dos était lacéré par les clous de la croix, ses bras, ses mains étaient liés et tremblants, enfin tout son corps épuisé était brisé par la dureté de sa couche. Voilà le repos et le sommeil que notre bienheureux s'accordait.

Il avait beau mourir de froid, il se tenait pendant la nuit, après les matines, plus d'une heure sur un marbre glacial devant le maître-autel, et il supporta avec tant de constance les plus rigoureux hivers, qué pendant l'espace de vingt-cinq ans, il ne s'approcha jamais du feu; et jamais il ne se permit un mouvement qui put alarmer la chasteté de son âme ou de son corps. Il ne faisait qu'un repas très-frugal par jour, ne mangeant jamais de poissons, de viande, d'œufs, et se contentant de pain,

de légumes et de fruits. Il observa scrupuleusement son vœu de pauvreté et ne voulut jamais recevoir ou toucher d'argent, qu'il en eût ou qu'il n'en eût pas la permission. Ses vêtements étaient très-pauvres, et nous avons dit quels étaient les meubles qui décoraient sa cellule.

XIX

Comment notre bienheureux souffrait le tourment de la soif.

Plus frère Henri se torturait par ces cruelles mortifications, plus son âme désirait ardemment trouver quelques nouveaux moyens de souffrir davantage. Sachant que la soif est le plus terrible des supplices, il commença par diminuer ce qu'il buvait ordinairement et se réduisit à une très-minime quantité de vin. Pour ne point outrepasser la mesure qu'il s'était fixée, il se procura une petite tasse qu'il portait toujours avec lui. Quand la soif devenait intolérable, il s'humectait la bouche avec quelques gouttes d'eau comme le font les malades et les fiévreux. Mais augmentant peu à peu son abstinence, il finit par se priver entièrement de vin, et n'en but pendant longtemps que le jour de Pâques; il s'accordait un peu d'eau et encore au dîner seulement. Cette mortification lui fut très-pénible, et il la pratiqua avec tant de sévérité qu'il ne voulut jamais soulager sa soif en s'accordant quelques gouttes de plus. Dieu voulut bien le soutenir par sa grâce toute-puissante. Un jour qu'il levait les yeux au ciel, il entendit une voix d'en haut qui disait dans son cœur: « Rappelle-toi, Henri, combien fut « terrible ma soif lorsque j'étais sur la croix, dans les « dernières angoisses de la mort. Quoique je fusse le

« créateur de toutes les fontaines, je n'ai pu obtenir « alors pour me soulager que du fiel et du vinaigre. « Supporte encore avec patience la soif que tu éprouves, « si tu veux suivre mes traces. » Le bienheureux, pour imiter Jésus-Christ et lui obéir, passa encore tout le jour sans boire, quoiqu'on fût au fort de l'été. Le soir, il ressentit une soif ardente ; son corps affaibli et haletant soupirait après un peu d'eau ; ses lèvres se desséchaient à l'intérieur et à l'extérieur, sa langue s'entr'ouvrait, se crevassait, et sa soif devenait si violente qu'au moment où on jette à l'office de l'eau bénite sur les religieux, il ouvrait avidement la bouche pour en recueillir quelques gouttes. A souper, il quittait la table sans toucher le vin qu'on servait, et au milieu des ardeurs qui le tourmentaient, il levait les yeux au ciel en disant : « Recevez, ô « Père céleste, ce vin en sacrifice, comme si c'était le « sang de mon cœur, et offrez-le à votre cher fils altéré « et mourant sur la croix. »

Quelquefois il s'arrêtait à la fontaine du couvent et contemplait cette eau qui jaillissait claire et limpide et s'écoulait en mille ruisseaux ; il gémissait et soupirait en sentant augmenter sa peine, et il disait à Dieu : « O « bonté éternelle! que vos jugements sont cachés; je « suis près du lac de Constance et du Rhin ; je touche à « cette fontaine, et de toute cette eau, il n'y en a pas « une goutte pour moi. » Il continua longtemps cette mortification, et jamais elle n'aurait été adoucie, si Dieu ne l'avait adoucie lui-même.

Le dimanche des noces de Cana, frère Henri étant à table et ne pouvant rien manger à cause de la sécheresse de sa bouche, quitta le réfectoire des religieux et alla se cacher dans sa cellule ; là, vaincu par la violence de la

soif, il pleura amèrement sur lui-même, et ne pouvant supporter davantage son supplice, il cria vers Dieu : « Seigneur tout-puissant, vous qui connaissez les peines « et les douleurs de ceux qui vous servent, prenez pitié « de la soif qui me dévore, et voyez comme je souffre « sur cette terre. J'aurais pu me procurer tout ce qui « me fallait pour vivre, et me voilà réduit à un tel « état de besoin et de misère que je ne puis rien pren- « dre, pas même une petite goutte d'eau pour calmer « ma soif brûlante. » Au milieu de ses gémissements, il entendit une voix divine qui disait à son âme : « Du « courage, frère Henri, cesse tes gémissements et ranime « ton cœur et tes forces, tu touches à la fin de tes pei- « nes; voici venir les jours de joie et de rafraîchissement. »

XX

Frère Henri est consolé par Notre-Seigneur Jésus-Christ et par sa sainte Mère.

Dès la nuit suivante, frère Henri reçut les consolations promises. Etant en oraison, il fut ravi en extase, et la vierge Marie lui apparut, ayant à ses côtés son cher fils sous la forme d'un enfant de sept ans. Cet enfant tenait à la main un petit vase rempli d'une eau céleste ; alors la vierge Marie prit des mains de son fils le vase, et l'offrit à frère Henri en lui disant d'y boire ; frère Henri le prit avec une sainte avidité et y but une liqueur d'une saveur, d'une douceur, d'une vertu si grandes, que sa soif se calma, et qu'il se trouva selon son désir tout rafraîchi, tout consolé.

Le saint revenu à lui, conserva la plus vive reconnais-

sance d'une si grande grâce; il bénissait sans cesse Marie avec amour et pensait à elle toutes les fois qu'il voyait une femme. Le jour suivant, il en rencontra une dans la rue la plus sale de la ville, et il se mit aussitôt dans la boue pour la laisser passer par le seul endroit sec qu'il y avait. La femme remarqua cet acte d'humilité et lui dit : « Mon père, que faites-vous, vous êtes prêtre « et religieux; pourquoi me céder le chemin à moi qui ne « suis qu'une pauvre femme, pourquoi me traiter ainsi « et me faire rougir de confusion ? » Frère Henri répondit : « Ma sœur, j'ai l'habitude d'honorer et de vénérer « toutes les femmes parce qu'elles rappellent à mon « cœur la puissante reine du ciel, la mère de mon Dieu, « envers qui j'ai tant d'obligation. » La femme leva les mains et les yeux au ciel en disant : « Je supplie cette « puissante reine que vous honorez en nous autres « femmes de vouloir bien, avant votre mort, vous favo- « riser de quelque grâce particulière. »

Peu de temps après, frère Henri étant sorti du souper sans boire, revint à sa cellule tourmenté par la soif, comme à l'ordinaire ; la nuit, une femme belle et majestueuse lui apparut et lui dit : « Je suis la Vierge Mère « que tu aimes. C'est moi qui ai déjà soulagé ta soif en « t'abreuvant d'une liqueur céleste, et dorénavant, toutes « les fois que tu souffriras ce tourment, j'aurai compas- « sion de toi et je te soulagerai ; » et frère Henri s'écria : « Auguste souveraine, je ne vois dans vos mains ni « tasse, ni vase d'eau ou de vin, comment soulagerez- « vous ma soif? — Je te donnerai, répondit la sainte « Vierge, une liqueur salutaire, et cette liqueur décou- « lera du fond de mon cœur même. » Ces paroles troublèrent le saint; et tout accablé de son indignité, il

tremblait et n'osait plus rien dire. Alors la sainte Vierge le consola avec bonté en ajoutant : « Puisque Jésus-« Christ a bien voulu t'accorder les douceurs de l'amour « et se reposer dans ton âme pour récompenser la sé-« cheresse de cette soif dévorante que tu souffres pour « lui, ne puis-je pas aussi te consoler et te rafraîchir? « Ce ne sera ni de l'eau, ni du vin que je te verserai; « mais de mon cœur s'épanchera dans ton cœur, une li-« queur précieuse, une liqueur spirituelle d'une pureté « incomparable et divine. » Alors, le saint goûta cet ineffable breuvage dont lui parlait Marie, sa soif fut soulagée, et il lui resta dans la bouche un grain de manne d'un goût délicieux et d'une blancheur semblable à celle de la neige. Le bonheur qu'il épouva le fit fondre en larmes et son âme s'épuisait à remercier la sainte Vierge d'une si grande grâce.

Marie ne s'arrêta pas à cette faveur; la même nuit elle apparut à un grand serviteur de Dieu et lui commanda d'aller trouver frère Henri et de lui dire de sa part : « Jadis, j'ai allaité saint Jean-Chrysostôme, lorsqu'il était « enfant, une fois qu'il priait devant une de mes images, « je l'ai pressé dans mes bras et je lui ai permis de por-« ter les lèvres à mon sein pour y savourer mon lait « virginal. Je t'ai fait la même grâce cette nuit, et pour « gage de cette faveur, tout ce que tu diras sera plus « pur, plus fervent, et la foule accourra pour l'enten-« dre. » Le serviteur de Dieu répéta ces paroles de Marie au bienheureux qui s'écria en levant vers le ciel ses mains, ses yeux et son cœur : « Que bénie soit cette « source divine qui s'élance sans cesse du sein de Dieu « même! Que bénie soit la mère de toutes les grâces qui « a bien voulu accorder un si grand bienfait à son indi-

« gne serviteur. » Le saint homme son ami ajouta : « Apprenez aussi que Jésus et Marie ont bien voulu me « visiter et me parler de vous avec tendresse et amour. » La sainte Vierge avait à la main une coupe remplie d'eau ; elle l'offrit à son fils en le priant de la bénir, l'enfant Jésus la bénit, changea l'eau en vin, et dit : « Jusqu'à « présent, mon serviteur s'est abstenu de vin et a souf- « fert beaucoup de la soif ; à l'avenir, je veux qu'il boive « du vin et qu'il rétablisse ses forces épuisées. De plus, « je veux avec cette coupe pleine de mon sang, le laver « entièrement pour guérir toutes ses plaies, le délivrer « de ses croix volontaires et en faire un homme selon « mon cœur. »

Frère Henri fut grandement consolé par la visite de cet ami, et se remit par obéissance à boire du vin comme il le faisait autrefois ; il était alors si abattu et si usé par les rigueurs continuelles de ses pénitences, qu'il ne lui restait réellement plus qu'à mourir. Dans l'impossibilité de supporter davantage ces mortifications excessives, il les abandonna, après les avoir pratiquées pendant vingt-deux ans, c'est-à-dire depuis l'âge de dix-huit ans jusqu'à l'âge de quarante. Il y renonça parce que Dieu lui fit comprendre que toutes ses pénitences et ses combats contre ses sens et son corps, n'étaient point un grand progrès dans la perfection chrétienne, mais seulement un bon commencement, un acheminement vers la vertu et qu'il fallait s'exercer d'une manière plus élevée, s'il voulait devenir parfait.

XXI

Comment le bienheureux fut conduit par un ange à l'école d'une plus haute sagesse et d'une plus grande perfection.

Frère Henri se reposait donc de toutes ses souffrances corporelles, et souhaitait ardemment se conformer au bon plaisir de la volonté divine. Une nuit, après matines, étant assis dans sa cellule, il fut ravi en extase pendant qu'il méditait ; il lui sembla voir venir à lui un ange sous la forme d'un ravissant jeune homme qui lui dit : « Frère Henri, il y a assez longtemps que tu étudies à « une petite école et que tu suis les basses classes ; il « faut maintenant t'instruire à une école supérieure, « donne-moi la main, viens avec moi et je te conduirai « à un maître d'une sagesse sublime. Ses leçons t'ap-« prendront une science divine qui éclairera ton esprit, « donnera une véritable paix à ton cœur, et te fera heu-« reusement achever ce que tu as si heureusement « commencé. » Le saint se leva tout joyeux, et prit la main du jeune homme qui parut le conduire dans un pays spirituel, et dans une maison immense qui ressemblait à un couvent, et où demeuraient des hommes d'une intelligence merveilleuse. Il fut introduit par l'ange et reçu par tous avec une grande bonté. Le supérieur de cette réunion l'aperçut et lui dit avec un sourire : « Certainement ce nouvel arrivant deviendra un « grand maître dans la science que nous enseignons, « pourvu qu'il ait le courage et la constance de porter « des chaînes. » Henri ne comprenant pas ces paroles, se tourna vers l'ange et lui dit : « Quelle est cette aca-

« démie; et que peut-on y apprendre? » L'ange répondit : « La science sublime de cette école est une abné-« gation parfaite de soi-même, une résignation qui nous « fait tellement renoncer et mourir à notre volonté, que « dans toutes les circonstances où Dieu nous met par « lui-même, par les créatures, par le malheur et la pros-« périté, nous nous efforçons de conserver notre cou-« rage et l'égalité de notre âme, en restant aussi indif-« férent que le permet la faiblesse humaine, et en « n'ayant d'autre but que celui de louer et d'honorer « Dieu, comme Jésus-Christ a loué et honoré son père « céleste. » Ces choses plurent beaucoup à frère Henri, et il dit sur-le-champ qu'il voulait étudier avec ardeur, et vaincre toutes les difficultés pour apprendre à cette école une si haute sagesse. Il commençait déjà à se fatiguer et à entreprendre beaucoup de choses, lorsque l'ange l'arrêta en lui disant : « Cette science demande un « esprit tranquille, et oblige à un grand calme. Moins on « travaille et plus on avance, parce que la propriété des « actions empêche d'acquérir cette science qui regarde « uniquement l'honneur de Dieu. »

L'extase cessa, et frère Henri, revenu à lui, réfléchit et trouva que tout ce qu'il avait entendu était conforme à l'Évangile de Jésus-Christ. Jette les yeux sur toi-même, Henri, se disait-il, examine avec droiture l'intérieur de ton âme, et tu verras qu'avec toutes les afflictions et les pénitences que tu as choisies selon ta volonté, tu n'as encore rien fait, et que tout est à recommencer, parce que jamais tu n'as renoncé à toi-même; parce que jamais tu ne t'es livré à la main de Dieu afin de souffrir pour son amour toutes les peines extérieures et intérieures qui peuvent t'attaquer. Tu as toujours été comme un

lièvre timide et peureux qui se cache dans un buisson et qui tremble, qui redoute la mort à la chute de la moindre feuille. Vois combien tu crains les persécutions des hommes, comme tu es bouleversé quand tu rencontres des personnes qui te contredisent. Tu devrais te livrer volontairement aux injures et t'exposer à la mort, et tu prends la fuite, tu te caches au lieu d'aller au-devant du mal. Si on te loue, tu souris; la joie anime aussitôt ton cœur et ton visage. Si on te blâme, tu t'affliges, et tu laisses paraître ton chagrin même à l'extérieur. Il est donc bien nécessaire d'aller à une plus haute école de sagesse et d'esprit pour entrer dans la voie du Seigneur. Dieu éternel, s'écriait-il avec un profond soupir, comme je vois maintenant clairement la vérité! Hélas! hélas! quand mourrai-je à moi-même? quand m'abandonnerai-je donc véritablement à Dieu !

XXII

Comment frère Henri reçut d'un ange l'épée et les armes de chevalier.

Le bienheureux Henri avait, par l'ordre de Dieu, renoncé à ses rigoureuses pénitences qui avaient usé et presque détruit ses forces. Sa santé délabrée commençait à reprendre et à reverdir; il pleurait de joie en se rappelant les cruelles et sanglantes chaînes qu'il avait portées, pendant tant d'années, et il ne pensait pas aux maux qui pouvaient venir. « Soyez béni, mon Dieu, disait-il, voici l'hiver qui a passé, qui s'est éloigné : *Jam hyems transiit et recessit*. Je vais maintenant vivre des jours tranquilles, sans combattre si durement; je calmerai ma soif avec

l'eau et le vin, je coucherai sur un lit meilleur, et mon paisible sommeil ne sera pas troublé par toutes ces pointes de fer, qui souvent me faisaient soupirer après la la mort comme après la fin de mon supplice. J'ai bien assez, j'ai même trop usé mes forces je puis maintenant prendre du repos. »

Tout cela était le langage trompeur des sens, et il ne savait point encore ce que Dieu voulait faire de lui. Cette paix dura quelques semaines, mais un jour qu'il était assis dans sa cellule, et qu'il méditait sur ce texte de Job : *Militia est vita hominis super terram* — la vie de l'homme sur la terre est un combat. — Il entra comme à l'ordinaire tout à coup en extase, et il vit un jeune homme qui portait une armure de chevalier, et qui l'en revêtit en disant : «Tu as assez combattu comme fantassin, dé-« sormais Dieu veut que tu le serves comme un géné-« reux chevalier. » — Le bienheureux regardait ces armes, et disait dans son étonnement : « Que faites-vous « de moi? pourquoi ce changement et comment devenir « chevalier? comment vais-je être chevalier, moi qui « jouis maintenant du repos et de la tranquillité. Je me « soumets puisque Dieu l'ordonne; mais ma noblesse « me serait plus chère si j'avais pu la gagner dans quel-« que glorieux combat. » Le jeune homme souriant lui repondit : « Ne te tourmente pas de cela; les occasions « de bien combattre ne te manqueront pas; les soldats « de Jésus-Christ ont à soutenir des guerres plus terri-« bles, et à remporter des victoires plus brillantes que les « Hector, les Achille, les César, que tous les capitaines « et les héros que les poëtes et le paganisme ont tant « célébrés. Si tu crois que Dieu t'a déchargé de tes péni-« tences pour que tu suives tranquillement ton plaisir et

« tes aises, tu es dans une grande erreur. Dieu t'a dé-
« livré, non pas pour que tu sois ton maître, mais pour
« remplacer tes mortifications par des chaînes plus lour-
« des et plus douloureuses. »

Ces paroles ébranlèrent frère Henri et l'épouvantèrent.
« Seigneur, dit-il à Dieu, à quoi me destinez-vous donc?
« Je pensais avoir fini et je n'ai pas commencé. Vous
« voulez me faire souffrir et apesantir votre main sur
« moi. Serais-je le seul pécheur dans le monde, le seul
« misérable indigne de consolation ? Les autres seraient-
« ils justes et saints, puisque vous les épargnez et que
« vous tournez contre moi toute votre colère? Ne suf-
« fit-il pas de m'avoir accablé d'infirmités et de tenta-
« tions pendant ma jeunesse, d'avoir combattu de tant
« de manières ma chair délicate? Il me semble pourtant
« Seigneur, que vingt-deux ans de souffrance devraient
« vous satisfaire. — Non, répondit le Seigneur, tu n'es
« point assez exercé, assez éprouvé; si tu veux que les
« choses aillent bien pour toi, il faut que tu sois tour-
« menté de mille façons, et jusque dans les parties les
« plus intimes de ton cœur. — Mais au moins, répliqua
« Suso, je vous prie en grâce d'être assez bon pour me
« découvrir quelles sont les croix que vous me prépa-
« rez...» — Le Seigneur répondit : « Lève les yeux au
« Ciel, et si tu peux compter les étoiles, tu sauras le
« nombre des afflictions qui t'attendent, et de même que
« les étoiles sont immenses et qu'elles paraissent petites
« aux yeux des hommes, de même les croix que tu por-
« teras paraîtront légères à ceux qui ne les connaissent
« point, tandis que tu sentiras combien elles sont dures
« et pesantes. — Seigneur, dit Suso, faites-les-moi con-
« naître d'avance, pour que je puisse m'y préparer. »

— Et Dieu répondit : « Il vaut mieux pour toi que tu les « ignores, parce qu'elles te décourageraient. Pourtant je « veux bien t'en découvrir trois parmi toutes celles que « je te prépare. La première croix sera celle-ci. Autre- « fois tu te frappais de tes propres mains tant que tu « voulais, et tu t'arrêtais quand tu avais pitié de toi-même. « Maintenant tu seras entre les mains des autres, tu « seras maltraité et frappé sans pouvoir te défendre. De « plus tu perdras l'estime et la considération de beau- « coup, et cela te sera plus pénible que cette croix pleine « de clous qui déchirait ta chair et tes épaules. On te « louait, on t'admirait dans tes mortifications volon- « taires; mais quand tu souffriras désormais, tu seras « abaissé, méprisé et tourné en ridicule par tout le « monde. La seconde croix sera celle-ci : Quoique tu te « sois martyrisé par de nombreuses et cruelles tortures, « tu as conservé ton cœur d'homme et ta nature aimante; « tu jouis de l'affection de beaucoup de monde. Mais là « où tu avais trouvé de la confiance, de l'estime et de « l'amour, tu rencontreras désormais partout une insi- « gne déloyauté, tu seras tellement joué et accablé que « tu deviendras le chagrin et le désespoir du petit nom- « bre qui te restera fidèle. Voici la troisième croix : « Jusqu'à présent je t'ai nourri comme un petit enfant « du lait de ma divine grâce, et cela avec tant d'abon- « dance, que tu te sentais souvent plongé dans un « océan de délices. Désormais, je retirai mes grâces « et mes consolations; je te livrerai à la pauvreté, à « l'aridité spirituelle; tu seras abandonné de Dieu et « des hommes, tourmenté de toutes les manières par « tes amis et tes ennemis, et ce que tu rechercheras, « ce que tu tenteras pour te consoler et te soulager

« dans tes angoisses, tournera toujours contre toi. »

Cette extase glaça Henri d'épouvante et le fit trembler de tous ses membres. Il se leva et se précipita par terre en étendant les bras en croix. Il cria vers Dieu, le cœur tout déchiré et la voix pleine de larmes, conjurant sa bonté de vouloir, s'il était possible, lui épargner tant de misères ; mais se soumettant humblement s'il le fallait à l'accomplissement de son éternelle volonté. Pendant qu'il était ainsi prosterné dans les soupirs et les pleurs, il entendit une voix qui lui disait intérieurement : « Aie « bon courage, car je serai avec toi et je te rendrai vic- « torieux dans tous tes combats. » Alors il se releva et se remit entièrement entre les mains de Dieu.

Quelque temps après, se tenant un matin dans sa cellule, toujours triste et préoccupé des peines qui l'attendaient, une voix lui dit : « Ouvre la fenêtre, regarde et « apprends. » Il obéit et vit à l'entrée du couvent un chien qui avait dans sa gueule un mauvais morceau d'étoffe. L'animal jouait avec ce lambeau, le jetait en l'air, le reprenait, le mordait et le mettait en pièces avec ses pattes et ses ongles. A cette vue, frère Henri comprit toutes ses douleurs dans l'avenir ; il tourna les yeux au ciel et gémit profondément. Alors une voix lui dit : « C'est « ainsi que tu seras traité par la bouche et les langues de « tes frères. » Comme je ne puis éviter ces croix, pensa frère Henri, que mon âme se confie en Dieu et qu'elle souffre sans se plaindre comme ce morceau d'étoffe. Il quitte la fenêtre et va à la porte du couvent ramasser le chiffon qu'il conserva pendant plusieurs années ; et lorsque dans ses peines il était tenté d'impatience, il le plaçait sous ses yeux en se rappelant le silence qu'avait gardé cet être insensible entre les dents du chien ; il

rentrait en lui-même et portait patiemment sa croix sans parler et sans se plaindre.

XXIII

Le bienheureux se prépare dans la solitude à bien souffrir.

Les croix arrivèrent bientôt, et lorsque Henri était injurié par les siens et qu'il détournait la tête par dégoût et par indignation, il entendait au fond de son âme les reproches de Jésus-Christ, qui lui disait : « Ai-je dé-« tourné la tête quand les hommes m'injuriaient et me « crachaient au visage? » Il se corrigeait alors, allait trouver ceux qui l'avaient maltraité et leur parlait avec douceur. Au commencement de ces épreuves, il s'adressait à Dieu et le suppliait de vouloir bien le délivrer. Jésus-Christ, qui voulait l'instruire, lui apparut le jour de la Purification, sous la forme d'un enfant, et le reprit ainsi : « Henri, tu n'as pas encore appris la véritable « manière de souffrir. Quand, pour mon amour, tu sup-« portes une croix, ne pense point à l'instant où tu la « quitteras et où tu te reposeras, mais endure-la avec « patience, supporte-la avec courage; qu'elle te soit une « expérience pour l'avenir, et que la constance te pré-« pare à en recevoir une autre, lorsque celle-là sera « passée. La jeune fille qui, dans un champ, cueille des « roses pour sa parure ne se contente point d'en prendre « une seulement, mais elle retourne chez elle avec tout « un bouquet. Ces croix font le mérite, la beauté de ton « âme. Ne crains pas que ce buisson d'épines et de « fleurs arrête les rayons de ma grâce ; à travers les « ombres de ces branches, ma lumière t'arrivera en si

« grande abondance que tu pourras, au sein même « de l'affliction, convertir beaucoup de pécheurs. »

Fortifié par les leçons d'en haut, frère Henri attendait avec résignation les croix que le Seigneur lui réservait. La solitude lui parut favorable à ces nouveaux combats; il résolut de fuir pendant dix ans la conversation de tous les hommes, et de vivre dans un entier isolement du monde. Au sortir de table, il courait s'enfermer dans son oratoire, n'allait jamais à la porte du couvent et ne sortait pas dans la ville pour voir et entretenir qui que ce fût. Il s'imposait, quand il marchait, le recueillement et la retenue la plus grande, ne levant jamais les yeux et ne les laissant errer sur la terre qu'à la distance de quatre ou cinq pas. Il fit peindre dans l'étroite cellule où il s'était emprisonné les images des saints Pères, avec quelques-unes de leurs maximes et de leurs pensées; mais à peine le peintre avait-il esquissé au charbon son ouvrage, qu'un mal très-grave lui vint aux yeux. Il eût été arrêté pendant plusieurs mois si le bienheureux ne l'avait guéri sur-le-champ en touchant du doigt d'abord les images des saints Pères, puis les yeux de l'artiste.

C'est dans cette retraite, qu'il avait choisi pour conserver la paix, que commença précisément la guerre. Il y vécut dans de tels combats et de telles afflictions intérieures, qu'il n'avait pas un instant de repos et qu'il semblait que Dieu eût permis à tous les démons de l'enfer de le tourmenter le jour et la nuit. Un matin, se sentant malade, il crut devoir aller dîner à l'infirmerie pour manger un peu de viande dont il se privait ordinairement; il y alla, dîna et revint à son oratoire; mais voici qu'une troupe de démons se présentèrent à lui, et l'un d'eux se mit à déclamer ce texte de l'Ecriture : *Adhuc*

escæ eorum erant in ore ipsorum et ira Dei ascendit super eos [1] : « Leur nourriture était encore dans leur bouche « et la colère de Dieu descendit sur eux. » Il ajouta : « Ce religieux est digne de mort, et je serai son bour- « reau. » Il voulut le tuer; mais les autres démons ne s'entendirent pas sur les moyens de le faire souffrir davantage. Alors le démon, qui en voulait au religieux, lui dit : « Puisque je ne puis t'ôter la vie, je te torturerai « avec ce fer, et tu vas sentir autant de douleur et de « tourments que tu as eu de plaisir à manger de la « viande. » Et lui mettant son fer dans la bouche, il lui déchira tellement les gencives, et lui causa un si grand mal de dents, que pendant trois jours il ne put absolument rien manger.

XXIV

Comment Dieu instruisit le bienheureux par l'exemple d'un jouteur.

Dans sa jeunesse, frère Henri désirait ardemment plaire à Dieu et mener une vie sainte, mais sans fatigue et sans douleurs. Dieu lui fit comprendre son erreur par le monde lui-même. Un jour qu'il allait prêcher, il monta sur un bateau pour traverser le lac de Constance. Parmi les passagers se trouvait un jeune homme richement vêtu; frère Henri l'aborda et lui demanda qui il était et ce qu'il faisait. Le jeune homme lui répondit qu'il était maître d'escrime et de joute, et qu'il apprenait aux nobles et aux chevaliers à jouter et à combattre corps à corps. Ces joutes se faisaient devant les

[1] Ps. LXXVII. 34.

dames, et le vainqueur obtenait de la plus belle un anneau d'or pour récompense. Le serviteur de Dieu lui demanda quelques autres détails, il ajouta : « Pour obtenir « cet anneau d'or, il faut combattre sans jamais faiblir ; « supporter de nombreuses blessures, et recevoir les « coups de ses rivaux avec sang-froid, générosité et cou- « rage. Il ne suffit pas de commencer, il faut soutenir « le combat jusqu'à la fin et montrer toujours aux « dames un visage joyeux, serait-il tout couvert de « sang. Celui qui se plaint devient la risée de tous les « spectateurs. »

Alors le serviteur de Dieu quitta le jeune homme et médita ces paroles pendant toute la nuit. Cet exemple le remplissait de confusion, et il disait en soupirant et en gémissant : « O Dieu ! quelle leçon je reçois; ces cheva- « liers, ces hommes du monde, pour plaire à une femme, « pour en obtenir une frivole récompense, s'exposent à « tant de fatigues, à tant de dangers ! ne serait-il pas « plus juste que nous, serviteurs de Dieu, nous sup- « portions avec courage les peines les plus dures pour « gagner une éternité de jouissance. Seigneur, vous avez « bien voulu me compter au nombre des soldats de votre « sacrée milice ! Divine Sagesse, miroir d'éternelle clarté, « image de Dieu même, fleur de beauté, dame la plus « gracieuse et la plus aimable, vous qui régnez au ciel ! « oh ! si je pouvais obtenir de vous un anneau de chas- « tes fiançailles, comme je supporterais volontiers tout « ce qu'il vous plaîrait d'ordonner. » Ces pensées faisaient couler ses larmes, et le remplissaient d'ardeur.

Lorsqu'il fut arrivé au lieu de sa prédication, Dieu lui envoya de telles douleurs qu'il tomba presque dans le désespoir. Ses amis étaient touchés de son état, et il ou-

4

bliait déjà l'exemple des jouteurs et les résolutions qu'il avait prise; son esprit bouleversé se laissait aller à l'impatience. Pourquoi Dieu, disait-il, me traite-t-il ainsi! Le jour suivant, comme il priait au matin, son cœur entendit ces paroles : « Henri, où est donc ton humeur « guerrière et ta valeur? Serais-tu donc un soldat inu- « tile et poltron, un vrai chevalier de théâtre? tu es « joyeux dans la prospérité, mais quand le malheur « arrive tout est perdu, et tu te laisses abattre comme « une femme. Est-ce ainsi que tu veux acquérir de la « divine Sagesse l'anneau de son amour? » — Mais, « Seigneur, répondait le bienheureux, je puis bien « m'abandonner à tout et souffrir pendant quelque « temps; mais les croix ne me laissent aucune relâche. « — Mais aussi, l'anneau de gloire que je destine à mes « braves est un bien éternel. — Je le sais bien, et je me « repens de mon péché; puis-je cependant, au milieu « de mes afflictions, m'empêcher de pleurer et de gémir? « — O honte, ô bassesse de sentiments, tu veux donc te « montrer faible comme une femme? Que diront dans le « ciel tous les saints qui te regardent? ne vois-tu pas « que tu vas devenir la fable de cette noble assemblée, « de tous les grands du paradis. Allons, essuye tes « larmes, montre un cœur et un visage contents, et que « Dieu, que les anges et les hommes ne te voieut jamais « pleurer au sujet de tes croix. »

Et le bienheureux secoua son chagrin, la sérénité et le sourire reparurent sur son visage; il remercia Dieu de ses afflictions et prit la résolution de ne se jamais laisser abattre dans ses épreuves.

XXV

Des croix et des tentations intérieures de notre bienheureux.

Ainsi qu'il lui avait été annoncé, les croix qu'il eut à supporter d'abord furent intérieures et très-pénibles. Les trois plus pesantes furent celles-ci : 1° une tentation continuelle contre la foi et les principaux mystères. Plus il cherchait à la combattre par l'étude, et plus il en était tourmenté. Cette affliction dura neuf ans, et on ne saurait dire les larmes qu'elle lui fit répandre pour obtenir le secours du ciel. Mais enfin Dieu eut compassion de lui, le délivra et lui accorda une croyance claire et surnaturelle de tous les mystères de la foi. 2° Une tristesse profonde qui pendant huit ans pesa sur son âme comme une lourde montagne. 3° Une tentation de désespoir. Le démon lui persuadait qu'il était réprouvé dans les décrets éternels, et qu'il aurait beau faire, toutes les bonnes actions imaginables ne pourraient le sauver de la damnation. S'il se mettait en prière, s'il allait à l'église ou s'il assistait au chœur, les mêmes pensées désespérantes le poursuivaient, et toujours le démon le tourmentait en lui criant : « Malheureux, à quoi te sert donc ce que tu « fais pour le ciel, puisque tu es déjà maudit et que tu « mourras maudit. Comment veux-tu lutter contre un « décret du Tout-Puissant; pourquoi chercher à te ra« cheter de l'enfer. Souviens-toi que tu t'es rendu dès « le commencement coupable du crime de simonie, « puisque tu es venu dans le couvent par intérêt et dans « l'espérance de posséder des biens temporels. Ne sais« tu pas que les choses saintes, et surtout la vie monas-

« tique demandent d'autres pensées. Avec un si criminel « commencement peux-tu prétendre à une bonne fin; « sois donc mieux avisé; car c'est une grande folie de « faire le bien inutilement et de supporter tant de fati- « gues pour n'en tirer aucun fruit. » Frère Henri souffrit cette tentation pendant dix ans, et son âme en fut tellement accablée qu'il s'écriait parfois en gémissant : « Malheureux que je suis! que faire, où me réfugier? Si « j'abandonne le cloître et si je retourne dans le monde, « je suis damné, si je reste ici, je ne me sauverai pas « davantage. Mon Dieu, mon Dieu! fut-il jamais créa- « ture plus à plaindre que moi; pourquoi suis-je né, si « je dois être toujours malheureux, oui, malheureux « dans le temps et malheureux dans l'éternité! » Il soupirait ainsi, il gémissait, il frappait sa poitrine. Dans son doute et son désespoir, il ne trouva aucune consolation jusqu'au moment où il se décida à découvrir son état à Eckard, théologien d'une grande sainteté, qui le calma par ses conseils et le délivra enfin de cet enfer qu'il avait enduré pendant tant d'années.

Il ne convenait pas que cette lampe brûlât toujours dans l'obscurité et que frère Henri vécut ainsi dans le silence et la solitude. Dieu lui fit connaître sa volonté par plusieurs révélations et l'envoya travailler dans le monde au rachat des âmes. Il rencontra dans sa mission des croix sans mesure et sans nombre; mais aussi ses prédications gagnèrent à Dieu des âmes innombrables. comme l'apprit d'en haut une sainte religieuse, qui était sa fille spirituelle. Elle vit frère Henri sur une montagne où il célébrait la messe. Il était entouré d'une grande foule qu'il avait converti, et il priait pour ce peuple avec tant de puissance, qu'aucun ne devait être damné. Une

autrefois elle le vit couronné de roses blanches et de roses rouges, et Dieu lui révéla que frère Henri, son serviteur, était arrivé à une haute sainteté par sa pureté intérieure et par les croix excessives qu'il lui avait envoyées pour en faire une image vivante de son fils crucifié. Ainsi fallait-il considérer comme des faveurs de la grâce divine, les occasions continuelles de souffrir, les travaux, les persécutions, les calomnies, les mépris, les faux témoignages de tout le monde, les infamies, et le danger de mort auquel il avait été toujours arraché. Le diadème d'or dont on orne la tête des saints figure la béatitude éternelle dont ils jouissent dans le ciel, tandis que la couronne de roses rouges que portait frère Henri représentait la grandeur de ses afflictions et le mérite de ses peines. Frère Henri fut délivré de ses travaux, et pour le consoler dans ses douleurs, Dieu lui accordait des rapports continuels avec les anges qui s'entretenaient familièrement avec lui, le fortifiaient et l'encourageaient d'une façon merveilleuse.

XXVI

De quelques-unes des persécutions que souffrit le bienheureux.

Dès que le bienheureux eut quitté sa solitude pour travailler au salut des âmes, les persécutions des hommes vinrent l'assaillir en toutes sortes de manières et d'occasion. Un soir qu'il était agenouillé dans une petite chapelle, devant un crucifix en grande vénération parmi le peuple à cause des nombreux miracles qu'il avait opérés, il y fut aperçu seul et à une heure avancée, par une petite fille de sept ans. Lorsqu'il eut fini sa

prière, il se retira à l'auberge; mais, la nuit, des voleurs forcèrent la porte de la chapelle et la dépouillèrent entièrement. Le matin, la nouvelle s'en répandit dans toute la ville et y causa une indignation générale. Le gardien de la chapelle chercha le voleur, et la petite fille qui avait vu la veille frère Henri devant le crucifix l'accusa du sacrilége. Malgré le peu de crédit qu'aurait dû trouver ce témoignage, on y crut, et tout le monde se déclara contre le serviteur de Dieu. Le peuple, qui se laisse toujours guider plutôt par la passion que par la raison, ne chercha point à examiner la vérité et à obtenir l'aveu du coupable, mais ne s'occupa que du genre de mort qu'on devait lui infliger, chacun s'érigeant en juge et prononçant sur le châtiment que méritait un si grand crime. Quand le bienheureux apprit que l'effervescence du peuple se tournait contre lui, il fut si affligé de se voir sur le point de perdre à la fois la vie et l'honneur qu'il se plaignit à Dieu d'une accusation si infâme et si calomnieuse. « Seigneur, s'écria-t-il, si vous m'en-
« voyez des souffrances je les recevrai avec joie, mais
« pourquoi voulez-vous que je perde l'honneur et la ré-
« putation? Comment pourrai-je vous servir et travailler
« au salut des âmes si je suis déshonoré et regardé
« comme un voleur? J'aurais le courage de supporter
« toute autre affliction, mais celle-ci est trop forte pour
« mon âme. » Après cette prière, il se décida à se cacher dans cette ville jusqu'à ce que la tranquillité fût revenue. Dieu vint à son secours et le délivra heureusement de cette calomnie.

Frère Henri quitta ce lieu, et alla dans une ville voisine où cette accusation de vol s'était déjà répandue. C'était pendant le carême, et il arriva qu'un crucifix de

marbre versa du sang par le côté. Ce miracle attirait un grand concours de peuple. Le saint y alla, s'approcha du crucifix, recueillit du sang sur son doigt, et appela les assistants en témoignage de ce qui s'était passé, sans décider si c'était une chose surnaturelle ou feinte. On commença à douter dans la ville au sujet de ce sang qui découlait du marbre, les opinions se partagèrent ; et on finit par dire que ce religieux s'était coupé le doigt avec avec lequel il avait touché le crucifix, pour obtenir de l'argent et des aumônes. On l'accusa de supercherie, et les magistrats de la ville ordonnèrent qu'on le cherchât et qu'on l'emprisonnât pour avoir si indignement trompé le peuple. Frère Henri fut forcé de prendre la fuite, et le sénat lança contre lui une sentence qui promettait une forte somme à qui le livrerait mort ou vivant, et il ne fut en sûreté que lorsqu'il eut quitté le territoire de la ville.

On ne saurait dire tous les jugements téméraires et injustes que le peuple portait contre lui partout où il allait ; si quelqu'un, moins précipité ou mieux informé prenait sa défense et le disait innocent, tout le monde se soulevait avec tant d'acharnememt, qu'on était forcé de se taire ou de laisser croire à la calomnie. Sans cesse frère Henri était soumis à de nouveaux outrages. Une personne respectable qui savait combien ces mauvais traitements étaient injustes, et qui se sentait émue de compassion, l'engageait à se justifier près du sénat, et à obtenir des attestations légales de son innocence avec lesquelles il pût sauver son honneur. Frère Henri répondit : « Si je ne recevais pas de Dieu d'autres croix « que celle-ci, peut-être pourrais-je me défendre avec « des lettres du sénat; mais j'en reçois de semblables en

« si grand nombre que je ne veux faire autre chose qu'o-
« béir et souffrir. Je remets ma cause entre les mains de
« Dieu sans résister et me défendre. »

XXVII

Des larmes qu'il répand pour ramener une sœur perdue.

Le bienheureux avait une sœur religieuse dans un monastère ; elle oublia le saint état qu'elle avait choisi et les promesses qu'elle avait faites. Elle négligea Dieu pour se livrer aux amitiés mondaines qui conduisent toujours à la perte de l'honneur et de l'âme. C'est ce qui arriva à cette malheureuse : elle tomba dans le péché et en arriva au point de laisser le cloître et l'habit religieux pour prendre la fuite. Quand frère Henri apprit la conduite de sa sœur, il en fut si affligé que la douleur le mit hors de lui-même ; il allait à travers le couvent, la figure bouleversée et méconnaissable ; il tâchait de savoir où elle s'était réfugiée, et comme il n'apprenait rien de certain, il s'adressait aux autres religieux pour avoir leurs conseils, mais tous le repoussaient et le fuyaient. Alors se recueillant en Dieu :
« Voici bien une autre croix, se disait-il, vois comme
« tout le monde te fuit, mais ne perds pas courage, il
« suffit que Dieu t'écoute, offre-lui cette perte de ton
« honneur et de ta réputation, foule aux pieds toute
« honte humaine, prends des informations et tâche de
« sauver cette âme qui se perd ; affronte pour elle tous
« les précipices, et parcours, s'il le faut, le monde
« entier. »

Ayant enfin découvert où elle s'était réfugiée, il se

mit en route le jour de la fête de sainte Agnès. C'était alors l'hiver, les chemins étaient remplis de boue et tout rompus par les pluies ; aussi le voyage fut pénible, et il tomba dans un fossé ; mais l'amour de sa sœur lui faisant braver toutes les peines et les fatigues; il trouva enfin dans une hôtellerie celle qu'il cherchait. Lorsqu'il la vit sans voile et avec le costume d'une femme de mauvaise vie, et qu'il l'eut abordée, il tomba en défaillance à ses pieds ; et quand il fut revenu à lui, il versa un déluge de larmes, poussa des gémissements, des cris déchirants. « Mon Dieu, mon Dieu, disait-il, pourquoi « m'avez-vous abandonné ! » Puis la voix lui manquait, la chaleur et la vie le quittaient encore ; et quand il revenait à lui, il embrassait sa sœur en lui disant : « Ma « fille, ma sœur, dans quel état vous trouvez-vous ! dans « quel abîme épouvantable êtes-vous tombée ! O Agnès, « ô vierge si pure, que le jour de votre fête m'est dou- « loureux et cruel ! » Et il tomba encore évanoui, pâle et mourant. Quand la sœur d'Henri vit ses larmes, ses évanouissements, entendit ses cris lamentables, elle fut changée et se jeta aux pieds du saint en criant : « Mon « maître, mon père ! ô jour fatal de ma naissance, pour- « quoi ai-je vu la lumière, puisque je devais perdre, « mon Dieu, ma virginité, mon honneur ; puisque je « devais vous causer tant d'angoisses ? Hélas, puissé-je « expier sans cesse ma faute et mourir de confusion et « de douleur ! Comme je suis maintenant misérable et « odieuse au ciel et à la terre ! oui, j'ai perdu ma répu- « tation et la vôtre, j'ai déchiré votre âme, je ne pourrai « jamais me dire votre sœur. Mon père, vous qui êtes « l'ami de Dieu, au nom de son amour, pardonnez-moi « et remettez-moi dans mon premier chemin ! »

Frère Henri, un peu consolé par ces paroles, répondit :
« Ma fille, la joie de mes premières années, venez,
« pressez mon cœur sur votre cœur et ressuscitez-le,
« car vous l'avez tué ; laissez-moi baigner votre visage
« de mes larmes, et pleurer ma pauvre sœur. Oh ! qu'elle
« est grande, qu'elle est pénible la perte que nous avons
« faite de Dieu, de l'âme et de la réputation. Miséricor-
« dieux Jésus, de quel coup ai-je été frappé ! Mais ne
« pleurons plus, puisque votre âme est retrouvée ; oui,
« venez, ma fille bien-aimée, aujourd'hui je recouvre
« une sœur chérie, et je vous pardonne vos égarements
« avec la douceur et la miséricorde que je réclame moi-
« même de Dieu à l'heure de ma mort. Non-seulement
« j'oublie toutes les peines et les fatigues endurées pour
« vous, mais je veux encore prendre sur moi toutes les
« dettes que le péché vous a fait contracter envers Dieu ;
« je ne cesserai jamais de vous aider à y satisfaire, et
« je vous défendrai encore auprès de tous les hommes ! »
La sœur repentante se remit entre les mains de son frère qui la plaça dans un couvent plus régulier et plus sévère ; elle y vécut saintement jusqu'à sa mort. Frère Henri se consola et rendit grâces à Dieu, car pour ceux qui l'aiment, tout devient un bien. *Quia diligentibus Deum, omnia cooperantur in bonum.*

XXVIII

Frère Henri est accusé d'avoir empoisonné les fontaines.

Un jour frère Henri ayant quitté le couvent pour une affaire dont il était chargé, arriva dans un lieu où étaient réunis un grand nombre de marchands à l'occa-

sion d'une foire. Le bruit courait alors que les Juifs empoisonnaient toutes les eaux de l'Europe. Le compagnon du saint, qui l'avait quitté un instant, fut soupçonné, pour quelques paroles indifférentes ou pour quelques raisons frivoles, d'être de leur complot. On l'entraîna sur-le-champ, et comme il cherchait à se défendre en disant que pareil projet ne s'était jamais offert à son esprit, et qu'il était seulement venu pour accompagner frère Henri, qui était chargé d'une affaire importante, on l'emprisonna, et on tâcha d'arrêter le religieux dont il parlait dans la persuasion que c'était là le principal coupable. Le peuple se répandit dans les places et dans les rues en criant : Mort, mort au traître ! — Cherchons-le et tuons-le ! — Chacun courait où il espérait le trouver, rompant les portes, bouleversant les maisons, ouvrant les meubles, défaisant les lits, entrant partout sans rien épargner. Quelques personnes de la ville, qui connaissaient le saint, rendirent témoignage de ses vertus et protestèrent que ce religieux était si bon qu'il lui eût été impossible de songer seulement à un crime si abominable ; mais leurs discours firent peu d'impression sur cette foule égarée qui n'écoutait que le premier bruit et ne songeait qu'à saisir le prétendu coupable. Frère Henri ne voyant pas revenir son compagnon demanda simplement où il était, et quand il sut qu'il était en prison, n'écoutant pas la crainte qu'il pouvait avoir pour lui-même, il fit tant auprès du gouverneur qu'il obtint sa délivrance malgré tous les obstacles.

Mais à peine était-il sorti de chez le gouverneur, qu'une grande fermentation s'éleva parmi le peuple ; on chargeait frère Henri de malédictions et d'imprécations, on tâchait de le découvrir pour le jeter dans le Rhin. Au

milieu du pressant danger qui le menaçait lui et son compagnon, le bienheureux ne savait quel parti prendre. Il résolut de fuir secrètement pour laisser calmer le tumulte et de se retirer dans une ville voisine, mais personne ne voulut le recevoir et le cacher. Alors il alla se réfugier dans la haie d'un jardin, et là, à travers les épines, il levait vers le ciel ses yeux encore plus remplis de sang que de larmes. « O père d'éternelle bonté, disait-il, « que faites-vous? comment ne secourez-vous pas votre « malheureuse créature, lorsqu'elle se trouve dans de « telles angoisses. Miséricordieux Seigneur, m'avez-vous « donc tant oublié ! mon père, qui êtes si tendre et si bon, « je vous en conjure, secourez-moi dans cette extrémité, « mon cœur se meurt de crainte, je perds tout espoir, et « pour remplir le vœu féroce de cette populace, il ne me « reste plus qu'à être noyé, ou brûlé, ou percé d'une lance « et abandonné aux corbeaux; oui, je vous recommande « mon âme désolée. Que votre tendresse s'alarme enfin « de la mort cruelle qui me menace; hélas! ceux qui me « cherchent pour me tuer ne sont pas loin. »

Dieu n'abandonne jamais réellement ses serviteurs; un prêtre qui passait par le jardin aperçut le bienheureux et entendit ses plaintes déchirantes, il le retira du buisson, l'arracha des mains de la populace, le conduisit dans sa maison et le garda toute la nuit. Le lendemain frère Henri partit avant l'aurore, et échappa ainsi à la mort qui le menaçait.

XXIX

Comment le bienheureux convertit un assassin et court de grands dangers.

Frère Henri revenait de Flandre par l'Allemagne et côtoyait le Rhin, lorsqu'un soir il arriva dans un bois. Il était seul ; son compagnon, plus jeune que lui, avait pris les devants et l'attendait plus loin. En avançant dans le bois, il aperçut une belle jeune femme et un homme terrible, ayant une grande épée à son côté et une lance sur ses épaules. Frère Henri trembla à cette vue, parce qu'il savait que cet endroit était infesté de voleurs et d'assassins. Aussi forçait-il le pas pour fuir cette mauvaise rencontre ; mais la jeune femme le rejoignit et lui dit : « Mon père, je vous connais, et je vous « conjure par l'ardeur que vous avez de sauver les âmes, « de vouloir bien entendre ma confession. » Le bienheureux la confessa, mais en tremblant pour sa vie, surtout quand sa pénitente lui dit : « Mon père, ayez « compassion de mon malheur; cet homme est un as- « sassin de grande route, qui tue, dépouille tous les « voyageurs et ne vit que de brigandages. Il m'a trom- « pée, il m'a enlevée de la maison de mon père, il m'a « emmenée de force et m'a contrainte d'être sa femme; « voyez dans quel malheur je me trouve. » Sa confession étant terminée, elle alla parler en secret au voleur et lui persuada de se confesser.

Frère Henri trembla de tous ses membres et crut sa mort certaine en voyant le brigand venir à lui tout armé; fuir était impossible, crier était inutile; mais ayant ap-

pris de sa femme que ce religieux était un saint et que ceux qui se confessaient à lui feraient une bonne mort, le brigand pria frère Henri de vouloir bien le confesser. Celui-ci y consentit ; ils se retirèrent sur la lisière du bois et sur les bords du Rhin. Parmi ses péchés, le voleur raconta que, peu de jours avant, il avait rencontré dans le même chemin un prêtre vénérable, qu'il avait feint de vouloir se confesser, mais qu'après avoir dit quelques péchés il lui avait percé le cœur et la gorge de sa lance, l'avait tué, dépouillé, puis jeté dans le fleuve. Frère Henri crut entendre sa sentence de mort, et quand le voleur eut fini, il tomba par terre de frayeur, et les yeux fixés sur l'épée de l'assassin, il se recommanda à Dieu et attendit le nouveau crime de son terrible pénitent ; mais le voleur avait été tellement touché des paroles du bienheureux, qu'au lieu de le tuer il le releva, le rassura, se recommanda à ses prières, l'accompagna avec sa femme jusqu'à l'extrémité de la forêt, et le laissa s'éloigner sans lui faire aucun mal. Frère Henri pria Dieu avec tant de confiance que le brigand se convertit plus tard, et le saint confesseur reçut dans une vision l'assurance qu'il était sauvé.

En revenant un jour de prêcher à Strasbourg, notre bienheureux tomba dans l'eau avec un traité spirituel qu'il avait composé ; sa vie était en grand danger et le courant l'emportait avec une force irrésistible, lorsqu'un jeune homme de Strasbourg arriva et vit le péril de Suso. Il se déshabille sur-le-champ, se jette à la nage et sauve le livre et son auteur. Mais il courut pendant l'hiver un bien plus grand danger ; il voyageait alors par obéissance dans une voiture et côtoyait un lac profond grossi par des pluies abondantes ; le cocher né-

gligent laissa les chevaux s'approcher trop du bord, et la voiture versa dans le lac. Le bienheureux tomba dessous, et les chevaux l'entraînèrent jusqu'à un moulin où quelqu'un le secourut et le retira avec beaucoup de peine et d'efforts. Frère Henri, tout mouillé et tout glacé par la rigueur de la saison, ne découvrit au loin aucun endroit pour se sécher et fut obligé de continuer sa route quoique ses vêtements gelassent sur lui. Il arriva enfin à un bourg où il frappa de porte en porte en demandant un gîte pour l'amour de Dieu ; mais on le chassa partout, et il fut obligé de s'éloigner. Il tomba par terre mourant de froid et il se mit à gémir vers Dieu en disant : « Ne valait-il pas mieux, Seigneur, périr dans l'eau ? Que vais-je maintenant devenir, si les personnes de ce bourg me rebutent ? Du moins ne m'abandonnez pas, vous qui êtes mon guide. » — Ces plaintes furent entendues d'un pauvre paysan qui passait par le chemin. Ce brave homme le voyant pleurer ainsi au milieu des frissons de la mort, eut compassion de lui, le prit et le conduisit à sa demeure, où il le réchauffa toute la nuit et lui prodigua tous les soins possibles.

XXX

Dieu accorde à notre bienheureux un peu de repos.

Dieu réglait ainsi les peines de son serviteur, lui accordant le remède comme il voulait et quand il voulait, mais ne l'abandonnant jamais entièrement. Pour l'ordinaire, un péril en précédait toujours un autre, et une affliction était la préparation à une affliction plus grande encore. Frère Henri était si accoutumé aux croix qu'il

s'étonnait quand Dieu lui accordait quelque trève, et il répondit à des religieuses qu'il visitait et qui lui demandaient comment allaient ses affaires : « Il me semble « qu'elles vont mal et que Dieu m'oublie, puisque voilà « un mois tout entier que je n'ai rien souffert et que je « n'ai été lésé ni dans ma personne, ni dans mon corps, « ni dans mon honneur et ma réputation. C'est vrai- « ment là une chose extraordinaire. » A peine avait-il dit ces paroles qu'un frère de son Ordre arriva pour l'avertir qu'un seigneur d'un lieu qu'il nommait le cherchait tout en fureur et voulait le tuer. Il avait juré devant lui de le frapper partout où il le rencontrerait, et beaucoup de parents ou amis de ce jeune seigneur avaient fait le même serment; et cela, parce qu'une de ses filles avait embrassé, avec d'autres, les exercices spirituels de la vie contemplative, et qu'il avait persuadé à une jeune mariée de ne regarder son mari qu'avec une grande retenue et à travers un voile. Le religieux ajoutait que ce seigneur et ses amis étaient persuadés que toutes les personnes qui fréquentaient frère Henri se perdaient et se corrompaient. En entendant ces choses, le bienheureux leva les mains au ciel, rendit grâces à Dieu, et quitta tout joyeux le couvent. Dieu se souvenait de lui, puisque la calomnie des hommes le poursuivait avec tant d'acharnement, et que leur ingratitude seule le payait des services qu'il leur avait rendus.

XXXI

Frère Henri se plaint à Dieu de ses afflictions.

A cette époque, si féconde en afflictions, frère Henri se sentit une fois si malade et si faible qu'il alla cher-

cher quelques secours à l'infirmerie. Il prit à table la dernière place et s'y tint humble et silencieux suivant sa coutume. Mais là, comme ailleurs, il trouva l'occasion d'exercer sa patience ; car ceux qui servaient l'accablèrent de mépris, d'outrages, et joignirent même les mauvais traitements aux injures. Cette épreuve était dure, et le pauvre Henri ne put retenir ses larmes. « Miséricor-
« dieux Jésus, s'écriait-il du fond de son cœur, n'est-ce
« point assez de m'accabler de peine le jour et la nuit ;
« pourquoi changer encore en fiel amer le peu de nourri-
« ture que je veux prendre. » Il ne put supporter son affliction et quitta précipitamment la table pour aller se cacher dans son oratoire, où il se plaignit amoureusement à Dieu. « O mon doux maître, lui dit-il, vous qui êtes le
« père de tous les hommes, jetez les yeux sur votre pau-
« vre serviteur, et veuillez, je vous en prie, vous expli-
« quer avec moi. Je sais bien que votre souveraine ma-
« jesté n'a, envers moi, ni grandes ni petites obligations ;
« mais il me semble que votre bonté infinie doit con-
« soler les âmes affligées, et que vous ne vous offense-
« rez pas si un cœur accablé et abandonné espère en
« votre grâce et vous adresse ses plaintes. Seigneur,
« vous connaissez toutes choses, et je puis invoquer vo-
« tre témoignage ; comment vous ai-je servi ? N'ai-je
« point commencé dès le sein de ma mère à montrer un
« cœur tendre et sensible ? Ai-je jamais pu voir un de
« mes frères dans l'affliction sans être ému jusqu'au
« fond de moi-même ? Comment aurais-je donc pu con-
« trister volontairement quelqu'un ? Ceux avec qui j'ai
« vécu le savent bien ; jamais je n'ai mal pensé de per-
« sonne, jamais je n'ai mal interprété les actions des
« autres, je les ai toujours excusées au contraire, et

« lorsque je n'ai pu le faire et en dire du bien, j'ai gardé
« le silence et je me suis éloigné. Quand j'ai su que
« quelqu'un avait été blessé dans son honneur, non-
« seulement j'en ai eu compassion, mais encore je me
« suis fait son ami pour qu'il recouvrât facilement l'es-
« time qu'il avait perdue. Ne m'a-t'on pas appelé le père
« assuré des malheureux, l'ardent ami des amis de Dieu.
« Tous les affligés qui se sont adressés à moi m'ont
« quitté joyeux et consolés, car je pleure avec ceux qui
« pleurent, je mêle mes gémissements à leurs gémisse-
« ments, je les reçois tous avec une tendresse de mère,
« et je parviens toujours à leur rendre la joie et la tran-
« quillité. Quand quelqu'un m'a offensé, je lui ai par-
« donné sur-le-champ, comme s'il n'avait pas eu l'inten-
« tion de le faire. Mais pourquoi parler des hommes,
« puisque je n'ai jamais pu voir un animal même, un
« agneau, un insecte souffrir sans en être véritablement
« ému, et sans vous demander à vous, mon Dieu, qui
« êtes tout-puissant, de vouloir bien le soulager. Oui,
« tout être vivant a trouvé en moi un sentiment de ten-
« dresse et d'amour. Comment donc, miséricordieux
« Jésus, permettez-vous si souvent que je sois méprisé,
« injurié, outragé par ceux qui m'entourent. Voyez,
« Seigneur, mon affliction, et consolez-moi, puisque
« vous le pouvez. »

Lorsque frère Henri eut ainsi soulagé son cœur dans le sein de son Dieu, la paix revint, et il entendit en lui-même ces paroles célestes : « Henri, les plaintes que tu
« m'adresses sont bien puériles, et ce n'est pas éton-
« nant, car tu n'as jamais bien médité les paroles et les
« actions de Jésus-Christ ton Sauveur. Il ne suffit point
« à Dieu que tu aies un cœur tendre et sensible, c'est

« le courage et la perfection qu'il te demande; ce n'est « pas assez que tu souffres avec résignation les offenses, « il veut encore que tu meures véritablement à toi-même, « et que, quand tu auras été injurié, tu ne te couches « jamais sans avoir été trouver celui qui t'a offensé pour « fléchir sa colère et calmer sa dureté par la douceur de « tes paroles, la sérénité de ton visage, et par tes ma- « nières tendres et affectueuses. Cette conduite humble « et patiente désarme la haine, la fureur, et rien ne peut « arrêter son triomphe. C'est là l'éternelle voie de per- « fection enseignée par Jésus-Christ lorsqu'il dit à ses « disciples : Voici que je vous envoie comme des agneaux « au milieu des loups. »

Frère Henri fit un retour sur lui-même et médita cette doctrine céleste. Il éprouva d'abord beaucoup de peine, d'ennui et de répugnance à la suivre; mais il se fit violence et finit par s'y soumettre entièrement. L'occasion de la mettre en pratique ne tarda pas à se présenter. Un laïque l'outragea contre toute raison. Frère Henri supporta ses injures et garda le silence, mais dès qu'il fut seul, il se repentit de n'avoir point fait ce qui lui avait été ordonné. Le soir il attendit le laïque à la porte, se jeta à ses pieds, et le conjura humblement de vouloir lui pardonner pour l'amour de Dieu tout ce qui l'avait irrité contre lui. Le laïque, vaincu par tant d'humilité, se repentit de sa conduite, et, à son tour, il demanda pardon en pleurant. Depuis il triompha toujours ainsi de ses ennemis et de ses détracteurs, en employant contre eux des paroles affectueuses, un visage tranquille et les actes d'une humilité profonde.

XXXII

Le nombre et la pesanteur de ses croix le réduisent à l'extrémité.

Souvent il arriva que notre bienheureux dans le cours de ses afflictions, se réveillait pendant la nuit, tout rempli d'une terreur extraordinaire et inexplicable. Il commençait alors le psaume : *Deus, Deus meus, respice in me.* « Mon Dieu, mon Dieu, jetez les yeux sur moi ; » parole que Jésus-Christ lui-même prononça sans doute sur la croix quand il se vit abandonné de son Père et des hommes. Il achevait le psaume sans pouvoir calmer son effroi, et il comprenait que Dieu lui préparait de nouvelles et de rudes épreuves. « O mon Jésus, disait-il devant le « crucifix, de quelle croix, de quel supplice suis-je me« nacé ? venez à mon aide, et appliquez-moi les mérites « de votre mort sainte et innocente ! » Et les croix arrivaient bientôt, non pas une à une, mais par torrent, et on ne saurait les raconter parce qu'elles surpassent l'imagination et tout ce qu'avait déjà souffert le bienheureux; il suffit de dire qu'il faillit y succomber.

Il était alors éloigné du couvent, étendu sur un lit, comme privé de vie, prêt de rendre le dernier soupir, et si pâle, si insensible, qu'un de ses amis ne sentant en lui aucune chaleur et aucun mouvement croyait qu'il n'existait plus et le pleurait en disant : « O mon Dieu, le voilà « donc éteint ce cœur si parfait, ce cœur qui vous aimait « avec tant d'ardeur, et qui vous a gagné des âmes en si « grand nombre ! Pourquoi n'avez-vous pas prolongé « cette vie pour votre gloire et pour le bonheur des hom« mes ? » Frère Henri, au milieu de son anéantissement

extatique, se sentant défaillir, et sur le point d'expirer s'adressait à Dieu, et lui recommandait son âme avec ces paroles suppliantes : « Oh ! éternelle vérité, abîme iné-
« puisable et impénétrable à toute créature, voici votre
« pauvre serviteur à l'agonie. Mon dernier soupir est une
« prière, et je vous adore, Dieu tout-puissant, qui con-
« naissez tous nos secrets et que personne ne peut trom-
« per ; vous connaissez seul l'état de mon âme et ce qu'il
« y a entre vous et moi. Par moi-même je n'ai qu'à im-
« plorer les trésors de votre miséricorde ! Père de clé-
« mence et de tendresse, je me repens bien amèrement
« des fautes que ma volonté a commises contre votre
« vérité suprême. Lavez mes erreurs dans votre sang
« précieux, rappelez-vous combien je l'ai aimé, com-
« bien je l'ai exalté. Et vous, très-chaste Marie,
« tendez-moi une main secourable et accueillez mon
« âme avec douceur, puisque après Dieu vous êtes
« mon unique joie, ma force et mon unique espérance.
« O ma maîtresse et ma mère, je remets mon esprit
« en vos mains. *O domina, et mater mea, in manus tuas,*
« *commendo spiritum meum.* Et vous, grands saints que
« j'ai affectionnés d'une façon toute spéciale, saint Ni-
« colas, mon pretecteur, intercédez pour moi dans ce
« dernier passage. Esprits bienheureux, anges purs, vous
« qui si souvent m'avez visité et consolé dans mes afflic-
« tions, voici le moment de m'assister, et de me défendre
« contre les assauts terribles de mes ennemis. Je vous
« rends mille actions de grâces, ô Jésus, de mourir l'es-
« prit tranquille avec toute ma connaissance, dans l'union
« de la foi catholique, sans douter et sans craindre. C'est
« de bien grand cœur que je pardonne à tous ceux qui
« m'ont offensé, comme vous avez pardonné à vos bour-

« reaux sur la croix. Que votre très-saint corps que j'ai « reçu aujourd'hui en disant la messe malgré mon indi- « gnité me soit un viatique et me conduise à la douce « contemplation de votre visage. Je vous recommande « mes enfants spirituels avec les sentiments que vous « avez eu en recommandant vos disciples à votre Père. « Oui, maintenant je vais abandonner les créatures et « me plonger tout entier dans le sein de votre divinité, « dans la source de mon salut éternel. » Après cette prière, le bienheureux resta immobile et sans vie. Mais Dieu, qui l'avait réduit en cet état pour glorifier sa miséricorde dans son serviteur, le ranima, le guérit, le fortifia et lui rendit le courage, la force et une nouvelle existence.

XXXIII

Frère Henri invite tous les affligés à souffrir avec joie.

Notre Seigneur, qui voulait accroître les mérites du bienheureux par toutes les épreuves, lui apprit dans une vision comment il devait bénir Dieu et rapporter à sa gloire toutes ses croix, qui, semblables à des épines cruelles, lui déchiraient l'âme et le corps. Aussi il disait : « Seigneur, dans mes prédications et dans mes écrits, « j'ai toujours loué et publié votre grandeur, je vous ai « célébré pour tout ce que j'ai trouvé de bon et de beau « dans vos créatures. Maintenant je veux entonner un « nouveau cantique que vous m'avez appris au milieu de « mes afflictions. Oui, je le désire de toutes les forces de « mon âme, puissent toutes les croix et les peines que « j'ai souffertes dans ma vie, puissent les douleurs, les « chagrins de tous les hommes, les souffrances des bles-

« sés, des malades, les gémissements des affligés, les
« larmes des malheureux, les mépris et les outrages des
« opprimés, les besoins des veuves, des orphelins, la soif
« ardente et la faim de tous les nécessiteux; puissent le
« sang versé par tous les martyrs, les mortifications et
« les rudes pénitences de vos amis, les douleurs, les
« afflictions secrètes et publiques que les justes ont souf-
« fertes dans leur âme, leur corps et leurs biens, au sein
« des honneurs, de l'adversité ou de la gloire; puisse en-
« fin tout ce qu'on a souffert et tout ce qu'on souffrira
« dans le monde être à la louange et à la gloire de notre
« Seigneur Jésus-Christ dans tous les siècles des siècles!
« Je veux suppléer tous ces affligés qui n'ont point su pro-
« fiter de leurs afflictions et reconnaître votre bonté par
« leur résignation et leurs actions de grâce. Et je vous
« prie d'agréer leurs peines afin qu'elles glorifient votre
« Fils unique et qu'elles les soulagent dans la vie ou
« dans la mort. Pauvres affligés qui êtes attachés à la croix
« avec moi, écoutez bien, je vous en conjure : Jésus-
« Christ notre grand modèle, n'a pas eu dans cette vie
« un seul jour joyeux, sans cesse il a souffert pour nous;
« ne devons-nous pas supporter nos afflictions avec al-
« légresse, puisque par elles nous avons le bonheur de
« lui ressembler. N'entendez-vous pas ces douces pa-
« roles : « Mes enfants, réjouissez-vous, et dans vos
« peines, fixez vos yeux et votre esprit sur moi. Mon
« origine était céleste et pourtant j'ai vécu pauvre et dé-
« pouillé dans ce monde; j'étais délicat et j'ai beaucoup
« souffert. Je quittais des joies infinies et je n'ai connu
« parmi vous que les douleurs et la croix. » Allons donc,
« soldats courageux et invincibles, revêtez-vous de force
« et d'ardeur. Quelqu'un hésiterait-il à porter sa croix à

« la suite de son chef victorieux? C'est une faveur inappréciable que de pouvoir vivre comme Jésus-Christ, et « si nous étions libres de choisir, dans le chemin qui « mène à la gloire, les épines ou les fleurs, il faudrait « préférer les épines. Quel amant ne désire point ressembler à ce qu'il aime? Assemblez-vous donc, affligés, opprimés, malheureux, vous tous qui souffrez dans le « monde, venez former une couronne à notre Sauveur. « Ouvrons tous ensemble nos cœurs desséchés à cette « source vive de toutes grâces comme une terre altérée « s'entr'ouvre pour recevoir du ciel les trésors de la pluie : « notre aridité, nos désolations, nos douleurs, nos croix « nous feront entrer dans les plaies de Jésus ; notre sang « nous méritera son sang précieux, qui lave et purifie « toutes les âmes souffrantes. »

XXXIV

Quelles sont les grâces que Dieu accorde à ses serviteurs affligés.

Frère Henri fut si bien consolé par la divine Sagesse, qu'il supporta depuis ses peines avec une véritable joie. « Si quelqu'un, disait-il, souffre quelques peines, je le « plains beaucoup, car pour moi, je puis dire qu'il me « semble n'avoir pas souffert en ce monde, j'ignore vraiment ce que c'est qu'une croix, qu'une affliction « tandis que je connais bien la joie et le bonheur. » Il s'adressa un jour à Dieu et le supplia de vouloir lui révéler les grâces qu'il répandait en cette vie sur les affligés, et Dieu lui répondit dans une vision : « Mes amis « que j'afflige vivent dans l'allégresse et supportent tout « pour mon amour avec un généreux courage, parce

« qu'ils savent bien que leur patience aura son jour de « triomphe et que leur récompense sera d'un prix infini. « N'est-il pas juste que ceux qui souffrent beaucoup et « qui sont sans cesse malheureux au milieu du monde, « deviennent les délices de mon cœur et vivent dans un « océan de grâces, au sein d'une joie spirituelle inalté- « rable. Apprends donc que tous mes serviteurs qui sont « morts et ressuscités avec moi jouissent surtout de « trois grâces particulières. La première est la permis- « sion de désirer et demander tout ce qu'ils veulent « dans le ciel et sur la terre. J'accorde tout à leur inter- « cession. La seconde est une paix intérieure et déli- « cieuse que ne peuvent leur ravir ni les anges ni les « hommes, ni aucune créature. La troisième est une « abondance de douceurs et de caresses divines que je « leur prodigue intérieurement, de sorte qu'ils sont une « même chose avec moi. Sans cesse ils vivent en moi et « moi je vis en eux. Ainsi pour ce moment d'affliction « si court et si passager, l'amour qui me lie à l'âme qui « souffre ne s'éteindra jamais, il commence dans cette « vie et dure dans l'autre éternellement. »

Le bienheureux Suso désira savoir de la divine Sagesse comment les serviteurs de Dieu souffrent et ne sentent pas pour ainsi dire leurs souffrances, Dieu lui répondit dans la même vision : « Il faut d'abord que mon serviteur aime la « mortification et l'abnégation et qu'il meure entièrement « à lui et à toutes les créatures. Ce degré de perfection « est bien rare, mais celui qui y est arrivé s'élève rapide- « ment à Dieu et se transforme tellement en sa première « origine, qu'il ne songe à lui et aux autres créatures « qu'en Dieu seulement; cela fait naître en son âme un « amour et une vive jouissance des œuvres de Dieu

« comme si Dieu n'avait rien fait dans ce monde, mais
« qu'il lui eût abandonné sa puissance divine pour tout
« créer lui-même. L'amour et la joie font régner l'âme
« sur les œuvres de Dieu comme si elles étaient les
« siennes et dès lors elle peut désirer et obtenir tout ce
« qu'elle veut, puisqu'elle s'est approprié le ciel, la terre
« et toutes choses. Est-il étonnant alors que les afflic-
« tions et les croix ne l'impressionnent point comme
« elles impressionnent ceux dont le désir formel est de
« ne pas souffrir. Les saints ne sont pas plus que les
« autres hommes insensibles à la douleur; elle a même
plus de prise sur eux, car le plus souvent de longues
« pénitences ont épuisé leurs forces. Mais leur âme est
« à l'abri de toute atteinte puisqu'elle ne recherche et
« n'aime que la croix. Aussi rien au dehors ne dénote
« l'impatience. Jamais le moindre geste, la moindre pa-
« role contraire à la résignation et à la douceur. Leurs
« corps souffrent, mais leur âme s'enivre de Dieu et sa-
« voure dans l'extase un bonheur ineffable. Comment
« au sein de cette essence divine dans laquelle ils sont
« tout transformés, pouvoir ressentir la tristesse et la
« douleur? L'amour qui les anime fait qu'ils ne peuvent
« plus prendre la douleur pour une douleur, l'affliction
« pour une affliction. Ils ne connaissent en Dieu qu'une
« paix profonde et inaltérable et tout cela vient de ce
« qu'ils ont enchaîné et détruit leur volonté propre pour
« s'appliquer avec une immense ardeur à accomplir la
« volonté de Dieu. Son bon plaisir leur est si cher que
« toutes les peines et les afflictions leur deviennent dé-
« licieuses et qu'ils ne peuvent alors désirer et vouloir
« autre chose.

« Il ne faut pas croire pourtant qu'il est défendu aux

« saints de demander à Dieu d'adoucir leurs souffrances « et de les délivrer du mal. Dieu lui-même a voulu qu'ils « le demandent dans leurs prières. Mais ils ne le font « que dans les limites d'une entière soumission de leur « jugement et de leur volonté à la divine Providence; ils « ne s'y opposent jamais parce qu'ils savent que les « croix viennent d'un père sur la bonté duquel ils peuvent « se reposer et puisque Dieu est un bien essentiellement « plus intime et plus présent à sa créature que la créa- « ture ne l'est à elle-même, il leur est impossible d'agir « contre sa volonté, ne fût-ce qu'un instant. D'ailleurs « ne connaissent-ils pas mieux que personne les tour- « ments inévitables qui attendent ceux qui s'opposent à « la volonté divine et veulent la faire plier à leurs ca- « prices? Ceux-là ne goûteront que la paix des damnés « et seront à jamais rongés d'un sombre désespoir, tandis « que ceux qui se sont dépouillés de leur volonté propre « jouissent d'une paix continuelle et inaltérable dans la « prospérité comme dans le malheur. Dieu qui habite en « eux y fait ce qu'il lui plaît et les gouverne en toutes « choses. Comment une croix peut-elle être dure et « pesante, si dans cette croix même, ils voient Dieu, ils « trouvent Dieu, ils se réjouissent du bon plaisir de « Dieu, sans ressentir la moindre opposition de leur « volonté? Aussi toutes les délices du ciel les inondent « et leur vie intérieure est une fête éternelle. »

XXXV

Des fruits admirables que produisaient les prédications du bienheureux.

Les pères de l'Ordre de Saint-Dominique connaissant l'éminente sagesse, la grande vertu de frère Henri et la grâce toute particulière qu'il avait pour convertir et sauver les âmes s'empressaient de l'envoyer dans les différentes villes et contrées de l'Allemagne pour qu'il consacrât son talent à l'édification des peuples. Le bienheureux remplit sa mission avec tant de zèle et de sagesse qu'il devint bientôt le plus célèbre prédicateur de son temps. Ses paroles célestes triomphaient de tous les cœurs, les arrachaient à l'amour du siècle et faisaient embrasser une vie exemplaire même à ceux qui étaient souillés des vices les plus honteux; le démon qui se voyait arracher toutes ses conquêtes entrait en fureur, et suscitait une foule d'obstacles au bienheureux. Une sainte religieuse nommée Anne, que dirigeait frère Henri, le vit dans une extase tout entouré d'une multitude de démons qui criaient en rugissant : « Moine maudit, al« lons, que faut-il lui faire? unissons-nous, foulons-le « aux pieds, jetons-nous sur lui et massacrons-le ; » et ils juraient au milieu de leurs blasphèmes de se venger et de le tourmenter dans son corps, dans son honneur, dans sa réputation, par toutes sortes de moyens et de violences. Quand frère Henri eut appris cette conjuration de l'enfer, il craignit une nouvelle épreuve et se retira dans sa chapelle dont il fit neuf fois le tour en priant et en invoquant le secours des neuf chœurs des anges contre tant d'ennemis cruels qui en voulaient à

son honneur et à sa vie. Les anges lui apparurent et lui dirent pour le consoler : « Ne crains rien, Henri, parce « que le Seigneur est avec toi et ne t'abandonnera « point au moment du péril. Poursuis ton entreprise et « rappelle les âmes à la vérité et à la vertu. » Le saint consolé consacra de nouveau toutes ses forces à exhorter, à prêcher, à confesser ; et là où se trouvait une âme perdue il y courait aussitôt pour la conquérir.

Prêchant une fois dans un monastère, il rencontra un prêtre et une religieuse qui, sous des prétextes spirituels, avaient entre eux une dangereuse amitié. Le démon les abusant, ils ne croyaient faire aucun mal, parce que leurs rapports avaient un but religieux. Leur aveuglement était si profond qu'ils voyaient dans leur intimité une chose sainte et divine. Le bienheureux interrogé si la conscience pouvait permettre ces rapports, répondit que non, et prouva que les amitiés des religieux et des religieuses ont toujours une fin déplorable et ne sont que des piéges de l'enfer. Il fit comprendre que les raisons fondées sur des apparences de vertu étaient mauvaises et contraires à l'esprit de Dieu et du christianisme. Alors cette amitié cessa, le prêtre et la religieuse changèrent de conduite, évitèrent toute espèce de rapports, et le démon rugit comme un lion déchaîné appelant à lui tout l'enfer pour se venger d'avoir ainsi perdu sa peine. Frère Henri alla aussi visiter un homme qui ne s'était point confessé depuis dix-huit ans, et il le pressa avec tant d'instance et de larmes que ce pécheur finit par se repentir ; mais avec une contrition si parfaite, qu'il se confessa en versant un torrent de larmes, et qu'il mourut peu de temps après comme un saint. Une autre fois il convertit douze femmes de

mauvaise vie. Cette conversion lui attira beaucoup de peines et de dangers, et encore ces malheureuses furent tellement poursuivies par leurs corrupteurs que dix retombèrent dans leur péché, et que deux seulement persévérèrent dans le bien. Les pays où il prêchait étaient livrés aux plaisirs des sens, beaucoup de dames du monde et même beaucoup de religieuses en ressentaient les atteintes. Elles gémissaient de ne trouver personne pour confesser leurs fautes secrètes et soulager leur conscience. Mais dès qu'elles apprirent l'arrivée du bienheureux, elles coururent à lui sachant combien il était doux, compatissant, et avec quel amour et quelle charité il s'occupait du salut des âmes. Frère Henri les accueillit avec bonté. Il pressentit bien pourtant que cette démarche pourrait nuire à sa réputation, et qu'il lui serait difficile d'éviter les mauvais propos du peuple toujours prêt à calomnier les religieux qui sont en contact avec le monde. Une dame d'une haute naissance, qui était malheureusement tombée dans le péché, s'en était repentie amèrement; mais sans l'avouer à un confesseur, elle pleurait dans le secret de son âme, et se recommandait à la Sainte Vierge qui daigna lui apparaître et lui ordonner d'aller se confesser à frère Henri. Cette dame répondit qu'elle ne le connaissait pas; alors la Sainte Vierge ouvrit son manteau et lui dit : « C'est ce « religieux que tu vois sous mon manteau, regarde-le « et tu le reconnaîtras. Je l'aime et je le protége; adresse- « toi à lui, car il est le père des malheureux, et il te con- « solera. » Cette dame ayant pris des informations alla trouver frère Henri, et le reconnut pour le religieux de sa vision. Notre saint l'écouta, la confessa et la rendit à sa première vertu.

XXXVI

D'une grande épreuve qu'eut à supporter le bienheureux.

Frère Henri ne cessa point d'être en butte à la calomnie que l'enfer soulevait contre lui. Un jour qu'il était en extase, il se sentit comme forcé de chanter la messe des martyrs quoique ce ne fût pas le temps, et il entonna l'introït : *multæ tribulationes justorum.* « Les tribulations « des justes sont innombrables. » Il comprit que Dieu lui préparait une épreuve cruelle et un nouveau martyre. La tristesse et l'accablement le saisirent, et le cœur tout agité il s'écriait : « O mon Jésus, mes croix ne sont donc « pas finies ! » Son imagination le torturait sans cesse par la pensée de peines menaçantes, ses jours s'écoulaient dans l'amertume la plus profonde, quoiqu'il ignorât encore le supplice que Dieu lui destinait. Voici enfin ce qui lui arriva.

Parmi les personnes qu'il avait ramenées à Dieu, se trouvait une femme de Satan, impie et débauchée, mais habile et dissimulée; elle trompa le saint pendant longtemps. Henri croyant qu'elle était sincèrement dans le chemin de la vertu, non-seulement lui servait de directeur, mais encore s'intéressait à elle et fournissait à tous ses besoins, dans la sainte pensée qu'il la fixerait par là davantage dans le bien. Cette femme avait eu un fils, que par intérêt et pour sauver l'honneur d'un homme, elle voulait attribuer à un autre. Le saint s'y opposa comme il le devait, mais ne l'abandonna point pour cela. Plus tard ayant découvert qu'elle vivait dans le déréglement comme par le passé, il l'abandonna peu à peu, ne s'occupa plus de ses affaires et ne fournit plus à ses besoins.

Alors cette méchante femme entra dans une grande colère et menaça frère Henri de se venger s'il ne réparait le tort qu'il lui faisait en cessant ses aumônes et de le couvrir de honte lui et tout son Ordre en soutenant qu'il était le père de son enfant. Le saint fut effrayé et ne sut d'abord quel parti prendre. Mais il se décida à abandonner entièrement cette femme, et à remettre entre les mains de Dieu le soin de son honneur et de sa réputation. Aussitôt ce monstre, que le démon semblait animer et conduire, alla publier dans tous les couvents et par toute la ville qu'elle avait eu un enfant de frère Henri. Cette infâme calomnie occasionna un grand scandale. Le serviteur de Dieu fut si sensible à ce coup qu'il en pensa mourir de douleur; il n'osa plus paraître en public et se retira dans la solitude où il priait sans cesse dans les soupirs. « Voici donc, Seigneur, disait-il, voici le mo-
« ment terrible, voici mon dernier jour. Comment sera-
« t-il possible que je supporte cette honte qui me tor-
« ture et me déchire l'âme, et pourquoi ne suis-je pas
« mort avant d'être ainsi déshonoré aux yeux du
« monde. Tendre et miséricordieux Jésus, vous savez
« avec quel ardent amour j'ai toujours honoré votre saint
« nom, avec quel zèle j'ai cherché dans mes prédications
« à le faire aimer et louer en tout lieu. Comment per-
« mettez-vous que le mien subisse un tel affront? que
« va dire l'Ordre auquel j'ai l'honneur d'appartenir? Mon
« cœur éprouve une angoisse insupportable et ne peut
« arrêter ses gémissements. Et mes amis, mes enfants
« spirituels qui m'ont toujours cru sage et vertueux, tous
« vont s'éloigner de moi comme d'un fourbe et d'un cor-
« rupteur. Tous ceux qui me rencontreront fuiront en
« me méprisant et m'insultant. »

Pendant qu'il se désolait ainsi, une femme vint le trou ver et lui dit : « Ne vous affligez pas, mon père, je vais « prendre cet enfant, je le tuerai ou je l'enterrerai vivant, « et dès qu'il aura disparu, on ne parlera plus de vous et « j'aurai sauvé votre réputation. — Dieu me préserve, « répondit frère Henri, de faire périr un innocent pour « sauver mon honneur. — Mais si vous ne voulez pas « qu'il périsse, laissez-moi l'emporter demain matin, je « le déposerai dans l'église avec les enfants trouvés, on ne « me verra pas et il sera impossible de le reconnaître. « — Non, je ne le veux pas davantage. — Mais vous allez « vous nuire en mettant contre vous les apparences et « vous verrez s'accréditer le mensonge de la mère. — J'ai « confiance en Dieu, et j'espère qu'il m'aidera à nourrir « cet enfant. Donnez-le-moi, je veux le voir. »

Quand il l'eut pris entre ses bras, l'enfant lui sourit. Le bienheureux l'embrassant et le pressant sur son cœur disait : « Pauvre petit enfant, ta cruelle mère t'abandonne « et Dieu veut que je te serve de père ; je suis heureux « de lui obéir, et je te reçois non pas des hommes, car « je suis innocent, mais des mains de Dieu même. Oui « tu seras l'enfant de Dieu et le mien, devrais-tu m'oc- « casionner mille tourments. Le Seigneur te bénira, les « anges te protégeront. Le même pain nous servira, et « je te ferai tout le bien possible pour l'honneur et la « gloire de Dieu. » Dès ce jour il fit pourvoir aux besoins de cet enfant qu'il retira à sa mère. Cette femme, surprise de tant de sainteté, rougit de honte et disparut.

Cependant la calomnie se propageait. Un des parents du bienheureux vint le trouver et lui déclara qu'il voulait se venger de cette femme, la tuer et jeter son corps à la rivière. « Oh ! ne le faites pas, répondit Henri, et

« qu'on ne fasse jamais mal à personne à cause de moi.
« Une telle action serait odieuse et barbare. Laissez-moi « souffrir et obéir à Dieu en tout ce qu'il ordonne. J'ai « remis cette affaire entre ses mains et je me confie à « son secours. » Il voulut au milieu de cette affliction aller visiter deux amis intimes dans l'espérance d'en recevoir quelque consolation. Mais cette visite eut un tout autre résultat. Car l'un d'eux l'accabla d'injures, lui reprocha sa faute, et le chassa en lui disant de ne jamais reparaître devant lui. « Mon cher frère, lui dit Henri, si « Dieu avait permis que vous fussiez tombé dans le mal« heur que j'éprouve, je serais bien vite accouru pour « vous aider à en sortir, et vous, au lieu de me consoler, « vous m'accablez de vos injures et de vos mépris. » L'autre ami lui dit : « Sortez d'ici et que je ne vous voie « jamais. Non-seulement vous êtes perdu, mais encore « vos sermons ne seront plus écoutés, vos livres même « et vos écrits seront rejetés et brûlés. » Le saint répliqua : « Dieu me fait espérer que mes livres et mes écrits « seront un jour plus aimés et plus recherchés que ja« mais. »

La seule chose qui le consolait dans son malheur, était de penser que les bruits publics n'étaient point parvenus à son Ordre. Dieu lui ôta même cette espèce d'adoucissement, car le général de son Ordre et le provincial de l'Allemagne vinrent dans le pays où demeurait la méchante femme qui l'avait déshonoré. Le bienheureux souffrit beaucoup quand il l'apprit, car il pensa que celle qui l'avait calomnié partout ne l'épargnerait point auprès de ses supérieurs, et qu'il serait perdu à tout jamais dans leur esprit. Le démon le tenta alors de désespoir et de défiance envers Dieu qui retardait tant son se-

cours, et qui semblait l'abandonner et se jouer de ses peines. Frère Henri résista avec courage, mais il éprouva la vérité de ces paroles de Dieu : « Qu'il est bien diffi-
« cile à l'homme de renoncer à soi-même, et de suppor-
« ter avec calme et patience les coups redoublés de l'ad-
« versité. » Sa douleur était si profonde qu'il passait le jour à pleurer, à gémir et à se plaindre à Dieu dans la prière. « Mon tendre Jésus, disait-il, que voulez-vous
« donc faire de moi ? » Et une voix intérieure lui répondait : « Henri, où est donc ta confiance en Dieu, où
« est donc cette égalité d'âme dans la bonne et mau-
« vaise fortune que tu prêchais toi-même. » « Mais Sei-
« gneur, répliquait-il, vous demandez où est ma rési-
« gnation, et moi je vous demanderai où est votre mi-
« séricorde. J'ai perdu l'honneur et je n'attends plus de
« mes supérieurs que ma condamnation, l'arrêt de mon
« supplice, et vous vous taisez encore. J'ai pensé que
« vous étiez un père tendre et fidèle qui n'abandonniez
« jamais ceux qui se confient à vous, et voilà que vous
« me refusez toute espèce de secours. Est-ce pour moi
« seul que les trésors de votre bonté seraient fermés ?
« Votre cœur célébré partout, comme le plus compatis-
« sant et le plus dévoué m'aurait-il abandonné. Qu'ai-je
« donc fait pour que vous détourniez de moi votre doux
« visage, et les yeux clairvoyants de votre miséricorde?
« Oh ! regards de mon Dieu, cœur de mon Jésus, non ja-
« mais je n'aurais cru que vous vous détournassiez ainsi
« de vos serviteurs. Du sein de votre miséricorde infinie,
« venez au secours de votre enfant qui est perdu, qui ex-
« pire. Et vous, justes, affligés, amis de Dieu, ne vous
« scandalisez point de mes plaintes. J'étais résigné aussi
« et lorsque l'affliction ne faisait sentir son amertume

« qu'à ma bouche, à ma langue, il m'était doux d'en par-
« ler. Mais maintenant mon cœur n'est plus qu'une
« plaie, et les blessures que Dieu m'a faites ont atteint
« mes entrailles et le centre de mon être. Je ne suis
« plus que douleur. Comment puis-je encore être calme
« et résigné ? »

Au milieu de ses plaintes il fut ravi en extase, et la religieuse qui jadis lui avait prédit ces afflictions, lui apparut au milieu d'une grande lumière, et lui dit de se réjouir parce que l'épreuve allait finir et que la justice divine allait frapper ses détracteurs, et le rendre, en faisant éclater son innocence, plus cher que jamais à son Ordre et au monde. Cette prédiction ne tarda point à s'accomplir : la femme qui l'avait calomnié mourut subitement ainsi que beaucoup de ceux qui l'avaient peréscuté, les autres perdirent la raison ou moururent sans sacrement. La mort frappa aussi un supérieur de son Ordre qui l'avait maltraité. Tout le peuple reconnut l'innocence du bienheureux et fut grandement édifié de sa patience, de sa foi et de sa charité.

XXXVII

Des fatigues que la charité du bienheureux lui faisait supporter pour le salut des personnes religieuses.

Cette tempête contre son honneur s'étant ainsi dissipée, frère Henri rendit à Dieu les actions de grâces les plus tendres et les plus vives. La paix et la joie revinrent dans son cœur, et il disait souvent que, pour tout au monde, il ne voudrait pas avoir perdu cette occasion de souffrir, parce qu'il savait bien que la grâce de Dieu lui

avait fait acquérir plus dans cette seule épreuve que dans toutes celles de sa jeunesse, et qu'il se sentait plus animé que jamais à la conversion des âmes. A cette époque, dans un grand nombre de couvents d'hommes et de femmes, la règle s'était relâchée, l'esprit du monde se glissait partout, et souvent un habit sacré couvrait un cœur bien profane. Frère Henri s'en affligeait beaucoup et ressentait plus de peines du peu de vertu des religieux, que de la perte des mondains. Aussi apportait-il le plus grand zèle à les gagner à Jésus-Christ. Il eut occasion de rappeler à la vertu une religieuse égarée et livrée à de coupables affections. Il l'éloigna des frivolités du siècle, et lui fit prendre Dieu pour son unique appui. Cette personne, vaincue par le zèle et les discours du bienheureux, se laissa persuader ; mais, poursuivie sans cesse par ceux qui l'avaient perdue, elle retourna bientôt à ses anciennes habitudes. Alors le bienheureux lui annonça que la résistance à la grâce tournerait à sa honte. En effet, ayant fait pour elle beaucoup de prières et de mortifications, Dieu l'exauça. Cette religieuse fit une grave maladie qui la rendit bossue et difforme, lui ôta tous ses charmes et l'obligea, bon gré mal gré, à changer de conduite.

Dans le même couvent se trouvait une autre religieuse d'une haute naissance qui menait une vie dissolue. Elle abhorrait et détestait le saint dans la crainte qu'il la retirât du bourbier où elle était enfoncée et où elle se complaisait, comme dans un paradis. Enfant de ténèbres, elle fuyait la lumière. Sa sœur, qui était d'une grande vertu, suppliait frère Henri de vouloir bien la secourir et la ramener à une vie plus honnête. Le saint lui répondit : « Je sens qu'il me serait plus facile d'a-

« baisser les cieux que de convertir cette malheureuse. »
« Pourtant, lui disait la sœur, si vous intercédiez bien « auprès de Dieu, vous ne seriez pas repoussé. » Le serviteur de Dieu pria pour la pécheresse, et se présenta une fois pour lui parler; mais celle-ci furieuse lui jeta des regards menaçants, et lui cria : « Que voulez-vous? « Retournez à votre cellule, et ne me parlez jamais de « changer de vie; j'aimerais mieux perdre la tête que « de me confesser, j'aimerais mieux être enterrée toute « vivante que de vous obéir et de quitter mes habitudes. » Sa sœur cherchait toujours à la faire consentir à écouter frère Henri. Enfin, elle trouva une occasion de la mettre dans l'impossibilité de l'éviter. Alors le saint lui dit en versant des larmes : « O vous, qui êtes toute belle, vous l'é- « pouse choisie de Dieu, jusques à quand laisserez-vous « cette âme si noble et ce corps si parfait sous la puissance « du démon. Dieu vous a faite si aimable et si gracieuse, « pour que vous vous donniez à lui, qui est la fleur des « amants. Les roses du printemps n'appartiennent-elles « pas à celui qui les a fait naître? Souvenez-vous de ce « chaste amour qui commence sur la terre et qui dure « toute l'éternité; goûtez un peu de cette douce paix que « donne une vie sainte et pure, et puis réfléchissez aux « misères, aux infidélités, aux douleurs, aux peines, à « la perte de la fortune, de la santé, de l'honneur, de « l'âme, à tous les malheurs enfin qui abreuvent ceux « qui boivent à la coupe empoisonnée de l'amour pro- « fane. Songez surtout aux tourments éternels qui les « attendent dans l'autre vie. Allons, ma fille, vous, si « douce et si charmante, donnez tout ce que vous avez « en vous de bon et d'aimable à ce Dieu qui fut de toute « éternité votre bon maître, et je vous promets que vous

« serez sa bien-aimée et qu'il vous sera fidèle en cette « vie et en l'autre. »

Pendant qu'il parlait d'une manière si touchante, la religieuse pleurait, et quand il eut fini elle leva les yeux au ciel, et déclara hautement qu'elle se confiait à ses soins; puis se tournant vers ses compagnes, elle dit : « Adieu, mes sœurs, je me détache de vous et du monde, « pour me consacrer jusqu'à la mort à Jésus-Christ, et « pour pleurer mes fautes dans la solitude. Hélas ! que « j'ai jusqu'à présent follement dissipé mes jours ! » Frère Henri la dirigea, et pendant plusieurs années la vit s'avancer à grands pas dans la perfection. Longtemps après elle tomba malade, et le saint entreprit un voyage pour l'assister et la consoler. La route était longue, et comme il était accablé de fatigue, son compagnon lui conseilla de demander à Dieu de vouloir bien lui envoyer le secours de quelque monture. Implorons sa divine bonté, répondit-il en demandant lui-même cette faveur. Comme ils étaient en prière, ils virent sortir d'une forêt qui était à leur droite un cheval sans maître, tout sellé, tout bridé, et il s'approcha de frère Henri comme pour l'inviter à monter sur son dos Frère Henri comprit que c'était un présent du Ciel et l'accepta ; il arriva bientôt au monastère où l'appelait son ardente charité, et quand il fut descendu, le cheval disparut par le même chemin sans qu'on ait pu découvrir à qui il appartenait.

XXXVIII

Notre bienheureux est nommé prieur d'un couvent.

Dans toutes ses prières, frère Henri demandait à Dieu de lui apprendre à souffrir; aussi la divine Sagesse ne

lui enseignait que les croix, et les afflictions. Un jour qu'il était dans son oratoire, Jésus-Christ lui apparut crucifié sous la forme d'un chérubin ayant six ailes. Sur les deux ailes d'en bas était écrit : *Afflictionem sponte suscipe;* sur les deux ailes du milieu : *Feras crucem æquanimiter;* et sur les deux d'en haut : *Disce pati Christi formiter*, c'est-à-dire : Reçois avec plaisir les afflictions ; porte la croix avec résignation, et apprends à souffrir à l'exemple de Jésus-Christ. Ces mots indiquaient les degrés de perfection dans la souffrance; soumission prompte de la volonté, égalité de l'âme, toujours calme dans le malheur ou le bonheur, et souffrance en union avec la charité de Jésus-Christ.

Le bienheureux comprit dès lors que Dieu l'appelait à une nouvelle croix; et en effet, les pères de son couvent l'élurent prieur. C'était une charge d'autant plus pesante que les religieux l'avaient choisi, non pour qu'il rétablît la règle, mais pour qu'il soutînt la maison qui se trouvait surchargée de dettes et de besoins. Frère Henri accepta cette dignité en gémissant, et déclara dans le premier chapitre que pour le temporel il ne ferait pas autre chose que de se confier au père saint Dominique ; puisqu'en mourant il avait promis d'assister ses religieux, il ordonna de prier pour la maison, et de chanter le lendemain matin l'office du glorieux fondateur. Les religieux murmuraient de sa confiance : mais le lendemain, pendant qu'on chantait la messe et que le prieur était encore au chœur, un chanoine de ses amis le fit appeler et lui donna une grande somme d'argent, en lui disant que Dieu lui avait ordonné pendant la nuit de l'aider, et que pour obéir, il lui apportait de l'argent et lui en apporterait davantage, parce

qu'il connaissait la pauvreté de la maison, et son peu d'expérience dans les affaires temporelles. Ainsi le bienheureux, dès les premiers jours de sa charge, pourvut pour toute l'année la maison de grains et de vin, et les religieux furent confondus.

Non-seulement Dieu et saint Dominique le secoururent dans cette occasion, mais ils l'assistèrent encore pendant toute la durée de sa charge. Les aumônes furent si abondantes qu'il put, sans toucher aux revenus du couvent, le fournir abondamment de tout. Le chanoine mourut, et laissa une grande somme d'argent à frère Henri pour qu'il la distribuât aux serviteurs de Dieu qui étaient dans le besoin, et surtout à ceux que le bienheureux connaissait pour les plus saints. Ce legs fut la cause de beaucoup d'ennuis; car un jeune débauché, héritier du chanoine, vint trouver le prieur et lui déclara que s'il ne lui donnait une grande partie de cet argent qui lui revenait, il le frapperait et le tuerait, comme il avait déjà fait à un autre religieux. Mais frère Henri persista à suivre fidèlement la volonté du chanoine, tout en craignant beaucoup pour sa vie. Dieu le rassura en faisant mourir le jeune homme lui-même. Vinrent ensuite plusieurs personnes d'un collége auquel le chanoine avait fait espérer une partie de sa succession; elles le prièrent de distribuer à l'établissement une portion des aumônes, et comme frère Henri résista, elles commencèrent à murmurer partout, et à calomnier les choix qu'il faisait, de manière à nuire à son honneur et à sa réputation. Le bienheureux, accoutumé à souffrir, supporta patiemment cette croix, et continua à distribuer, avec la permission de ses supérieurs, l'argent qui lui était confié, en suivant toutes les formalités pres-

crites et sans s'écarter des intentions du donateur. Peu de temps après, l'âme du chanoine lui apparut, le remercia de sa fidélité et des désagréments qu'il avait eu à essuyer pour l'amour de lui, et promit de le protéger du haut du ciel dont il jouissait déjà.

XXXIX

De la sainteté de sa mère et de ses amis.

Au nombre des grâces que Dieu fit au bienheureux, on peut compter celle d'avoir une mère d'une éminente sainteté qui le consola souvent dans ses peines; elle-même souffrit beaucoup dans son intérieur, car elle avait un mari méchant et dissolu qui ne lui ressemblait en rien. Cette sainte femme s'appliqua avec tant d'amour à méditer la Passion du Sauveur que pendant trente ans elle ne put assister au saint sacrifice de la messe, sans verser des torrents de larmes sur les mystères de Jésus crucifié. Elle l'avoua elle-même à son cher fils avant de mourir. L'amour de Jésus-Christ et la vivacité de ses sentiments lui occasionnèrent une maladie qui dura près de trois mois, et qu'elle supporta avec tant de résignation et avec tant de désirs de Dieu, que toute sa maison en fut édifiée; notre bienheureux surtout se réjouit de voir sa mère arrivée à un si haut degré de perfection. Un jour qu'elle était à l'église devant un autel où était représentée la descente de croix, elle se mit à méditer ce sujet, et elle ressentit une telle douleur que son cœur en fut tout brisé. Elle défaillit, et on la transporta sans connaissance chez elle, où elle resta au lit depuis le commencement du carême jusqu'au vendredi

saint. Elle mourut au milieu de ce jour, au même instant que notre Seigneur, et son âme s'éleva au ciel.

Frère Henri étudiait alors à Colognes; sa mère lui apparut pendant la nuit toute resplendissante de gloire. « Mon fils, lui dit-elle, aime de toutes tes forces le Dieu « tout-puissant, et sois bien persuadé qu'il ne t'aban« donnera jamais dans tes travaux et tes peines. J'ai « quitté le monde, mais ce n'est pas là mourir puisque je « vis heureuse dans le paradis où la miséricorde divine « a récompensé l'amour immense que je portais à la « Passion de notre Sauveur Jésus-Christ. » « O ma sainte, « ma tendre mère, s'écria Henri, aimez-moi tou« jours dans le ciel comme vous l'avez fait sur terre et « ne m'abandonnez jamais dans mes afflictions. La bienheureuse disparut, et son fils resta inondé de bonheur.

A cette même époque il se lia d'amitié avec un religieux de son ordre et de son âge; leurs épanchements et leurs saints entretiens lui procurèrent des instants délicieux. Ce fut à ce confident qu'il montra le nom de Jésus qu'il avait écrit sur son cœur et dans sa chair même. Ces deux amis convinrent ensemble que quand un d'eux mourrait, l'autre serait obligé de dire à son intention une messe le lundi et le vendredi de chaque semaine. Son compagnon étant mort le premier, frère Henri remplit fidèlement le pacte sacré, mais finit par l'oublier pourtant quelquefois. Le défunt lui apparut la nuit et lui rereprocha en gémissant de manquer à sa promesse. Frère Henri l'assura qu'il ne l'avait jamais oublié dans ses prières. «Cela ne me suffit pas, dit le mort, ce sont des messes qu'il me faut; le sang de Jésus-Christ peut seul éteindre les flammes qui me brûlent » Le bienheureux

lui promit de nouveau de célébrer pour lui le saint sacrifice; il le fit, et délivra cette âme qui revint le remercier de l'avoir tirée du purgatoire.

Suso avait aussi deux amis d'une grande sainteté, mais dont les vies étaient bien différentes. L'un avait des jours heureux et tranquilles, et jouissait d'une grande réputation dans le monde; l'autre, au contraire, restait inconnu et vivait sans éclat au milieu des épreuves nombreuses que Dieu lui envoyait. Tous deux moururent, et Frère Henri désirant savoir quel était leur partage dans la gloire, Dieu permit que le premier lui apparût, et lui dit qu'il était dans le purgatoire pour avoir ressenti quelques mouvements d'orgueil au milieu des honneurs dont on l'entourait, qu'il n'y avait pas assez résisté, et que le feu le purifiait de cette faute, mais qu'il touchait au moment de sa délivrance. Celui au contraire qui avait vécu dans des épreuves continuelles s'était envolé au ciel sans obstacles et sans expiation.

XL

Du bien que faisait frère Henri et de sa mort glorieuse.

Dieu qui, dans sa bonté, envoyait tant de croix à notre cher Henri, l'affligeait et le consolait tour à tour, pour que l'expérience lui apprît à consoler les affligés qui accouraient à lui de toutes parts. Cet habile maître leur prodiguait les secours de sa sollicitude et de son immense charité. Il nous suffira d'en citer quelques exemples.

Une sainte religieuse, nommée Anne, dont nous avons déjà parlé, ayant imploré saint Jean l'Évangéliste, son maître et son protecteur, et lui ayant demandé de vou-

loir bien la soulager dans les peines, le saint apôtre lui apparut et lui dit qu'il voulait lui-même lui donner un confesseur d'une vertu et d'une habileté très-grandes, qui la soutiendrait dans toutes ses croix ; il lui nomma frère Henri, et lui commanda de se mettre sous sa direction : elle le fit, et le bienheureux la soutint dans toutes ses peines, jusqu'à la mort. Une autre religieuse, qui vivait loin de lui dans l'affliction la plus profonde, fut consolée par le secours de ses prières, et le saint lui écrivit qu'il avait, dans une vision, acquis la certitude que Dieu lui avait pardonné tous ses péchés. Un homme qui ressentait de grandes peines intérieures en fut tellement accablé qu'il tomba dans le désespoir, et voulut aller se jeter à la rivière. Mais il entendit tout à coup la voix de son bon ange qui lui disait : « Éloigne-toi vite « de cette rivière et va trouver frère Henri Suso ; écoute « ses avis et tu seras consolé. » Cet homme obéit à la voix du Ciel et vint ouvrir son cœur au bienheureux, qui changea ses tentations continuelles et ses chagrins en une paix profonde et une grande joie spirituelle.

Un religieux était poursuivi et tenté du démon de tant de manières, qu'il pleurait sans cesse et ne savait pas comment se guérir de ses peines. Il alla trouver frère Henri qui en eut compassion et promit de le secourir, il le recommanda en effet à Dieu toute la nuit ; le matin, le démon lui apparut sous la forme d'un Éthiopien, ses yeux étaient enflammés d'une fureur infernale et ses mains étaient armées d'un arc. Le bienheureux lui ordonna au nom du Dieu vivant de dire qui il était. Le démon répondit : « Je suis l'Esprit de blasphème, et tu sauras « bientôt ce que je veux. » Le religieux parut en même temps, et le démon, tendant son arc, lui tira dans la poi-

trine une flèche qui le renversa par terre. Le démon insulta le serviteur de Dieu, et voulut frapper aussi frère Henri, qui invoqua le nom de Marie en disant : *Nos cum prole pia benedicat virgo Maria.* « Que la sainte Vierge « et son divin enfant nous bénissent ! » Ces paroles glacèrent d'épouvante l'ennemi infernal qui disparut aussitôt. Frère Henri raconta au religieux l'attaque du démon, le fortifia et lui donna de très-sages avis.

En finissant de raconter la vie du bienheureux frère Henri Suso, il est impossible d'omettre les témoignages d'amour que Jésus-Christ lui donna en récompense de la fidélité inébranlable avec laquelle ce tendre cœur se remit tout entier entre les mains de son Dieu. Il lui prodigua sans cesse les lumières de la divine Sagesse et le chérit au point qu'il lui dit dans une vision de sa jeunesse : « Henri, ne crains rien, je serai avec toi, je te « secourrrai dans toutes tes peines, parce que je t'aime « d'une manière toute spéciale. Pour preuve de ma ten- « dresse, je veux changer ton nom, tu ne seras plus « frère Henri, tu seras frère Amant; si le monde l'i- « gnore, les anges du ciel le sauront, et les hommes « même l'apprendront un jour afin qu'ils voient com- « bien mes serviteurs me sont chers. » Frère Henri ne voulut point par humilité faire connaître ce nom que Dieu avait bien voulu lui donner, un ami intime connut seul ce secret, et ses écrits ne le dévoilèrent qu'après sa mort.

Ainsi dès sa naissance il fut l'objet des complaisances du Ciel, les anges le visitèrent continuellement, les saints l'assistèrent dans tous ses travaux, et la sainte Vierge lui donna un breuvage céleste pour le récompenser de ses rigoureuses pénitences, la divine Sagesse

l'éclaira de mille manières, le saint nom de Jésus brilla sans cesse sur sa poitrine et dans son cœur; en un mot, il vécut toujours dans l'union et l'amour de son Dieu. Qui pourrait raconter ses visions, ses extases, ses saintes défaillances et les révélations qu'il obtint du ciel?— Ces célestes faveurs étaient pour lui des choses ordinaires et continuelles, comme pour nous le sommeil et la nourriture.

Son Ordre, édifié de ses merveilleux exemples, l'admira pendant sa vie, comme après sa mort. A Cologne, où il avait étudié, on voulut honorer ses talents du titre de MAÎTRE. Mais le saint refusa toujours cet honneur, parce que Jésus-Christ le lui avait défendu, en lui disant que le grade était au-dessous de lui, puisqu'il avait appris et savait la grande science de ramener à Dieu et convertir à la vérité les âmes par ses prédications. Ses supérieurs apprécièrent son humilité et le nommèrent Prédicateur général de l'Allemagne. Les résultats de son apostolat furent immenses, parce qu'il sut joindre à ses prédications un grand zèle à confesser et une onction qui pénétrait toutes les âmes.

Il composa, dans la langue de son pays, un grand nombre d'ouvrages qui furent examinés par son Provincial, docteur d'une science profonde, qui les approuva et les recommanda comme remplis de l'esprit des saintes Écritures. Ce docteur étant mort, et ayant eu pour successeur un frère nommé Bartholomé, le bienheureux se plaignit dans ses prières de la perte qu'il avait faite, puisqu'il ne pourrait plus communiquer ses ouvrages afin de les faire revoir et corriger. Mais son supérieur lui apparut glorieux et resplendissant de lumière, et lui dit que ses livres contenaient une sainte doctrine, et

qu'il ferait une chose agréable à Dieu en les communiquant aux personnes pieuses, ce qu'il fit dès lors.

Les miracles que Dieu opéra par son moyen, et les effets surprenants de ses prédications rempliraient tout un livre, et son Ordre ne les nota point, peut-être parce que sa vie tout entière était une grande merveille. Prêchant une fois à Cologne, son visage devint par trois fois resplendissant comme le soleil, et tout le peuple qui vit cette lumière en fut frappé d'étonnement. Il arriva un jour dans une hôtellerie où le vin manquait; on lui en avait donné un peu par charité; il le bénit et le multiplia tellement que vingt personnes qui étaient avec lui en prirent tant qu'elles voulurent. Les grands voyages qu'il faisait, le plus souvent à pied, le nombre et la gravité des peines qu'il éprouva le mirent deux fois à l'agonie, et deux fois, Jésus-Christ et son ange gardien qu'il invoquait, le ranimèrent et le guérirent en un instant. Enfin il rendit la santé à une foule de malades; car tout ce qu'il demandait à Jésus-Christ lui était accordé.

Après avoir, pendant de longues années, saintement travaillé au service de Dieu et de l'Église, après avoir versé des torrents de larmes en méditant continuellement la Passion et la mort de Jésus-Christ, après avoir adressé à sa majesté divine les élans de l'amour le plus pur, après avoir été l'amant de l'éternelle Sagesse, et s'être soumis à la solitude, aux jeûnes, aux cilices, aux chaînes, aux glaces, aux clous et aux croix; après avoir été poursuivi par mille tentations extérieures et intérieures, diffamé par tout le monde, méprisé, injurié, outragé par les étrangers et par les siens, éprouvé de Dieu en mille manières et crucifié avec Jésus-Christ,

frère Henri, rassasié de la vie, et brûlant des désirs du ciel, termina sa carrière au milieu de regrets universels et mourut dans le couvent d'Ulm en Allemagne, riche de grâces, armé des sacrements de l'Église et les yeux levés au ciel. Il passa de cette vie mortelle à la gloire du paradis, le 25 janvier 1365. Son corps fut enseveli dans l'église de son couvent devant l'autel de saint Pierre martyr, et Dieu attesta par de nombreux miracles la gloire et la félicité de son serviteur. Son Ordre le présenta au souverain pontife en même temps que saint Thomas, pour que son nom fût inscrit au catalogue des saints.

LE LIVRE

DE LA

SAGESSE ÉTERNELLE.

I

Comment Dieu attire à lui des âmes qui s'entendent appelées sans reconnaître sa voix.

Le Disciple. O Dieu qui êtes la douceur même, vous savez que dès mes premières années, mon âme a ressenti un désir, une soif d'amour dont elle ignorait la cause. Depuis longtemps mon cœur soupire après un bien qu'il ne peut voir, qu'il ne peut atteindre et dans cet instant même, je sens que je désire, que j'aime et je ne sais ce que je désire et ce que j'aime. Il faut que ce soit une grande chose puisqu'elle attire mon cœur avec une telle puissance et je sens que tant que je ne la possèderai pas, je ne pourrai vivre tranquille. Je me souviens qu'aux jours de mon enfance, je m'adressais aux créatures dans lesquelles j'espérais trouver l'apaisement de mes affections, mais je me trompais; plus je m'attachais à elles, plus le bien que je cherchais me fuyait; ces créatures qui m'avaient séduit, me disaient toutes : Nous ne sommes pas le bien que tu cherches, cherche-le ailleurs, si tu veux le trouver. Et ce bien, je le désire, je le veux plus que jamais. Je sais ce qu'il n'est pas, mais j'ignore ce qu'il est. Dites-moi donc,

Dieu tout-puissant, ce qui m'appelle avec tant de charme, ce qui m'attire, ce qui me captive de la sorte.

La Sagesse. Et tu ne le connais pas ! c'est cependant ce qui t'a si doucement pressé, ce qui t'a si souvent arrêté dans tes égarements, ce qui t'a poursuivi, éclairé jusqu'à ce que, dégagé des choses créées, tu lui aies été uni par les liens de l'amour.

Le Disciple. Mais si je ne l'ai jamais vu, si je n'ai jamais eu le bonheur de le rencontrer, qu'y a-t-il d'étonnant que je ne sache pas ce que c'est ?

La Sagesse. C'est ta faute si tu as vécu dans cette ignorance. La familiarité des créatures t'a rendu négligent et paresseux dans tes recherches. Mais maintenant, ouvre les yeux intérieurs de ton âme et vois qui je suis. Je suis le bien suprême, Dieu, la vérité, la Sagesse éternelle qui, du sein de mon éternité, t'ai choisi par amour, et qui te réclame comme le prédestiné de ma Providence.

Le Disciple. C'est donc vous, ô très-douce Sagesse, qui êtes le bien que je cherchais depuis si longtemps et que j'appelais jour et nuit, par mes larmes et mes soupirs? pourquoi tant différer la grâce de votre lumière ? Pourquoi ne pas vous révéler plutôt à mon cœur? Hélas, quels chemins difficiles j'ai parcouru sans vous atteindre !

La Sagesse. Si je m'étais montrée dès l'origine, tu ne goûterais pas, tu ne comprendrais pas ma bonté comme tu peux maintenant la goûter et la comprendre ; c'est par le désir qu'on acquiert la jouissance et jamais on arrive à ma lumière sans de pénibles efforts.

Le Disciple. O Bonté immense, comme vous m'avez traité

avec tendresse ! Lorsque je n'étais pas, vous m'avez créé; lorsque je vous abandonnais vous me cherchiez; lorsque je vous fuyais, vous m'arrêtiez et vous me ranimiez dans votre charité. Si je pouvais multiplier mon cœur pour vous aimer mille fois davantage, pour vous louer sans cesse, que je serais content ! Combien est heureuse l'âme qui est l'objet de votre miséricorde et que vous embrasez tellement de votre amour qu'il n'y a plus pour elle de repos qu'en vous. Puisque vous êtes cette Sagesse éternelle que j'aime et que j'adore, ne méprisez pas votre créature, mais regardez avec compassion mon pauvre cœur tout glacé par les vanités de ce monde. Délivrez-le de ses liens et de ses ténèbres; éclairez-le et faites-moi la grâce de pouvoir m'entretenir avec vous. Peut-on s'aimer et ne rien se dire ? vous le savez bien, mon cœur n'a d'autre plaisir que de penser à vous, de soupirer après vous. La seule ambition de celui qui aime est de jouir de ce qu'il aime; si vous voulez que je vous aime seul et que je vous aime davantage, montrez-vous dans une plus vive lumière et donnez-moi une plus grande intelligence de votre bonté.

La Sagesse. Quand les créatures quittent Dieu, elles descendent par une pente naturelle, des choses supérieures aux choses inférieures; mais lorsqu'elles retournent à leur principe, elles doivent aller des plus humbles aux plus élevées. Si donc tu veux connaître et contempler ma divinité, commence à me connaître et à m'aimer dans les tourments de ma douloureuse humanité. C'est pour toi le plus court chemin de la béatitude.

Le Disciple. Eh bien ! Seigneur, au nom de cet amour qui vous fit abandonner pour cet exil, le trône et le sein de votre Père, au nom de cet amour qui vous fit endurer

les angoisses d'une horrible mort, daignez montrer à mon âme ces formes touchantes que votre amour a voulu revêtir sur l'arbre sanglant de la croix.

La Sagesse. Plus je me suis laissé vaincre par l'amour, plus la mort qu'il m'a fait endurer a été affreuse, plus aussi je dois être aimable aux âmes droites et pures. C'est dans l'horreur de ma passion que brille la force et la puissance de ma charité ; le soleil se connaît par son éclat, la rose par son parfum et le feu par sa chaleur. Écoute donc avec quel amour et quelles angoisses j'ai souffert pour ton salut.

II

Comment on parvient à la divinité de Jésus par les douleurs de son humanité.

La Sagesse. Médite ma passion, ô mon fils, pour graver en toi les supplices cruels auxquels je me suis soumis : tu sais, qu'après la dernière cène, dans le jardin des Oliviers, j'ai accepté pour obéir à mon Père, la plus horrible mort. La croix qui m'attendait m'épouvantait tellement qu'une sueur de sang découla de tous mes membres; je fus pris, chargé de liens, traîné dans la ville, chargé de coups et de crachats, injurié, calomnié, jugé digne de mort et conduit à Pilate devant qui j'étais comme un doux agneau parmi les bêtes féroces ; rappelle-toi cette robe blanche dont on me revêtit par dérision chez Hérode, et mon corps flagellé, ma tête couronnée d'épines, et ce bois d'infamie avec lequel je sortis de Jérusalem, aux cris du peuple : crucifiez-le ! crucifiez-le ! Que ton âme me contemple ainsi humilié, méprisé et re-

gardé par tous comme un impie, un misérable, digne de la mort la plus cruelle.

Le Disciple. O mon Jésus, si les commencements de votre passion sont si affreux, quelle sera donc sa fin? Si je voyais un pauvre animal traité de la sorte, je ne pourrais en supporter la vue. O combien plus doit déchirer mon âme, le spectacle de votre passion! mais pourquoi, ô Sagesse éternelle, lorsque je désire contempler les joies de votre divinité, pourquoi m'offrez-vous au contraire les déchirements de votre humanité? vous me présentez l'amertume, lorsque j'ai soif de vos douceurs, quelles sont vos intentions? je soupire après le lait de votre tendresse, et vous m'excitez aux combats, vous donnez le signal des blessures et des douleurs.

La Sagesse. La douceur s'acquiert par l'amertume, et on n'arrive aux grandeurs de ma divinité que par les humiliations de mon humanité. Plus celui qui veut s'élever sans le secours de mon sang fait d'efforts, plus il tombe misérablement dans les ténèbres de l'ignorance. Mon humanité sanglante est la porte lumineuse que tu désires; dépouilles-toi donc de tes faiblesses de cœur et prends les armes pour marcher à mes côtés. Il ne convient pas que le serviteur se repose dans les délices, lorsque son maître combat vaillamment au milieu des glaives ennemis. Viens avec moi et ne crains rien; je te revêtirai de mes armes, et tu partageras mes peines et mes blessures; que ton âme soit forte et généreuse, apprends que pour soumettre la nature au joug de la perfection, il faut souffrir bien des croix et bien des morts dans ton cœur. Je te ferai ressentir vivement ma sueur de Gethsémani et ton jardin portera des fleurs rouges et sanglantes; tu seras arraché de ta vie paisible, insulté et chargé

des liens des méchants ; tes ennemis te tourmenteront par de secrètes calomnies et tu seras publiquement couvert de confusion. Les jugements téméraires t'accableront et tes proches deviendront les détracteurs de ta vie sainte. Tu seras flagellé par les mauvaises langues, couronné par les mépris, et tu pourras de la sorte porter avec amour, ma passion dans ton cœur. Enfin tu prendras avec moi le chemin du Calvaire, courbé sous le poids de la croix, lorsque tu auras renoncé à ta volonté, lorsque tu te seras quitté entièrement toi-même, vivant libre et affranchi de toute créature comme celui qui va mourir et qui cesse en expirant tout commerce avec le monde.

Le Disciple. O mon Jésus, que ces choses sont dures et que ces voies sont difficiles à suivre ! La frayeur me saisit et je tremble de tous mes membres, jamais je ne pourrai supporter de semblables travaux.

III

Des motifs de l'Incarnation et de la Passion de Jésus-Christ.

Le Disciple. Permettez-moi de vous faire une demande. Ne pouvez-vous pas trouver, ô Sagesse éternelle, un plan plus facile et plus doux pour vous et pour moi ? Pourquoi ne pas prendre un autre moyen de me sauver et de me prouver votre amour sans vous condamner à la souffrance et sans m'obliger à souffrir avec vous ?

La Sagesse. L'abîme impénétrable des desseins avec lesquels ma providence gouverne le monde, ne peut être compris ni par toi ni par aucune créature. J'avais certainement mille moyens de sauver le genre humain, mais dans l'état où étaient les choses, il était impossible d'en

trouver un plus convenable. L'auteur de la nature ne recherche pas ce qu'il peut faire, mais bien ce qui convient le plus à chaque chose et tout ce qu'il fait est plutôt pour satisfaire aux besoins de ses créatures que pour montrer sa toute-puissance. Les hommes pouvaient-ils mieux comprendre les secrets de Dieu qu'en me voyant revêtu de mon humanité. L'homme s'était privé des joies éternelles par un amour déréglé; il ne pouvait remonter à la source de la béatitude que par la voie de la douleur. Mais comment l'homme pouvait-il entrer dans une voie si nouvelle et si dure sans y avoir été précédé par Dieu même? Si tu étais condamné à mort et qu'un ami voulut mourir à ta place, ne dirais-tu pas: oui, mon ami ne pouvait pas me prouver davantage la sincérité, la grandeur de son affection, rien ne pouvait me le rendre plus cher que ce qu'il veut faire pour moi. Et c'est là le but de mon amour infini, de mon ineffable miséricorde, de ma divinité, de mon humanité, de ma tendresse pour toi. Tout ce que j'ai fait est pour t'appeler, t'attirer, te persuader de m'aimer comme je t'aime. Quel cœur de rocher n'attendrirait pas un amour semblable? examine et cherche si dans l'ordre de la création, je pouvais trouver un moyen plus magnifique de satisfaire la justice, de prouver la miséricorde, d'élever ta nature et de t'ouvrir les trésors de ma bonté; non, rien ne pouvait réconcilier le ciel et la terre, comme la sagesse de la croix et les douleurs de ma mort.

Le Disciple. O Sagesse! mes yeux s'ouvrent maintenant à la lumière et j'aperçois les rayons de votre vérité. Je reconnais que votre passion et votre mort sont les preuves les plus évidentes que vous puissiez donner de l'ardeur de votre amour. Mais hélas! ô mon Jésus, pour un corps

faible et lâche comme le mien, il me semble bien difficile de vous suivre au Calvaire.

La Sagesse. Ne crains pas de défaillir dans le chemin de ma croix. Pour celui qui aime Dieu de tout son cœur et qui lui est uni par l'esprit d'amour, la croix même rend tout si facile, si léger, si supportable qu'il n'est jamais tenté de se plaindre. Personne n'est plus consolé que celui qui partage ma croix et mes douceurs coulent en abondance pour l'âme qui s'abreuve au calice de mes amertumes. Si l'écorce est amère, le fruit est d'un goût délicieux, et l'on ne regrette jamais la peine quand on songe à la récompense. Arme-toi donc de lumières, médite mes promesses et regarde la couronne : viens avec confiance et sois persuadé que l'âme qui commence à combattre avec moi est presque déjà victorieuse.

IV

Jésus-Christ a souffert pour être imité.

Le Disciple. O mon très-doux Jésus, combien je vous remercie de m'avoir consolé et encouragé par vos paroles. Il me semble qu'avec votre aide et votre compagnie, je pourrai tout faire et tout supporter, continuez donc à me découvrir les trésors de votre passion.

La Sagesse. Je fus cloué à l'arbre de la croix où m'avait étendu l'amour, et sur ce bois du sacrifice, tout mon corps fut défiguré, toute ma beauté disparut. J'avais les yeux ternes et livides, les oreilles remplies d'injures et de blasphèmes, l'odorat tourmenté par des odeurs immondes, la bouche abreuvée d'amertume, et toute ma chair délicate était sillonnée de plaies affreuses.

Je ne pouvais trouver dans l'univers entier le plus léger soulagement. Ma tête, appesantie par la douleur pendait sur ma poitrine, mon cou était gonflé de meurtrissures, mon visage était couvert de crachats, tout mon extérieur était d'une horrible pâleur et la majesté de tout mon corps avait tellement disparue que je ressemblais à un misérable lépreux; et cependant j'étais la Sagesse éternelle, plus belle que le soleil.

Le Disciple. O miroir resplendissant de toutes les grâces, vous qu'aiment et que désirent les anges, ô Verbe de lumière, les délices du paradis et la gloire du ciel, si du moins j'avais pu dans ce moment, avoir sur ma poitrine, votre aimable visage, si pâle, si sanglant, si défiguré, je l'aurais lavé avec les larmes de mon cœur, et mon âme se serait un peu soulagée par ses sanglots. Oh! que n'ai-je pas en moi tous les gémissements et toutes les pleurs des saints.

La Sagesse. La manière la plus vraie de compatir à ma douleur est de l'imprimer par des actes, dans son âme et dans son corps. J'aime mieux le détachement de tout amour terrestre, l'étude fidèle de mes exemples, et la transformation d'une âme qui imite ma passion, que tous les gémissements du monde, que toutes les larmes possibles, fussent-elles plus abondantes que toutes les gouttes de pluie qui sont tombées du ciel. Car c'est avant tout pour être imité que j'ai voulu souffrir; c'est pour imprimer dans mes élus ma douloureuse image que je suis monté sur la croix. Je suis loin cependant de rejeter les larmes d'une sainte compassion.

Le Disciple. Seigneur, je veux à l'avenir m'appliquer plus à imiter votre vie et votre passion, qu'à la plaindre et la pleurer : mais enseignez-moi, ô Sagesse

éternelle, comment je dois vous ressembler dans vos tourments.

La Sagesse. Refuse-toi tout plaisir et toute satisfaction des sens. Fuis toute curiosité des yeux et des oreilles, fais ce qui te répugne, mon amour te le rendra doux et agréable. Refuse constamment tout adoucissement à ton corps; ne trouve de plaisir et de repos qu'en moi; supporte avec douceur et humilité les défauts d'autrui; aime qu'on te méprise; combats tous les appétis; foule aux pieds et détruis tes désirs : ce sont là les premières leçons qu'on reçoit à l'école de la Sagesse. Elles se trouvent et se lisent dans le livre ouvert de mon corps crucifié. Lorsque tu seras arrivé à faire ces choses, examine bien si tu es pour moi ce que je suis pour toi, et tu verras l'infinie différence.

V

Avec quel esprit d'amour Jésus-Christ souffrit pour nous.

Le Disciple. Ce que vous dites est vrai, Seigneur; mais je suis si insensible à vos douleurs, si oublieux de vos bontés et des trésors que vous nous avez acquis par votre passion, que je vous prie de m'expliquer encore votre amour afin de me porter davantage à vous aimer, à vous glorifier, à vous imiter.

La Sagesse. Médite donc avec quelle constance j'ai souffert et tu comprendras mon amour. Tu sais que ce qui augmente un bienfait c'est l'élan du cœur qui le donne; eh bien ! non-seulement j'ai voulu souffrir pour vous, mais par excès d'amour, j'ai voulu souffrir tout ce qu'il était possible de souffrir. Je voulais pouvoir dire

aux hommes : voyez, si dans tout l'univers, vous trouverez un cœur plus plein d'amour que le mien. J'ai voulu que toutes les parties de mon corps fussent frappées, blessées, déchirées comme mon cœur afin qu'il n'y eut rien en moi qui ne souffrît pour vous et qui ne vous prouvat ma tendresse infinie.

Le Disciple. O très-doux Jésus, quels désirs, quelle ardeur pour souffrir, quelle immense charité ! Mais encore une fois, ne pouviez-vous pas racheter l'homme et sauver mon âme sans ces excès d'amour ? ne pouviez-vous pas choisir des peines plus douces et des preuves de tendresse moins éclatantes ?

La Sagesse. Souviens-toi que je suis Dieu et que mon amour ne peut être qu'infini. Non, le malade consumé par la soif de la fièvre, ne soupire pas davantage après les boissons rafraîchissantes ; le mourant ne désire pas plus se rattacher à la vie et jouir encore de la lumière du Ciel, que je n'ai désiré secourir les pécheurs et montrer à toutes les âmes combien j'aime et combien je mérite d'être aimé. On pourrait plutôt faire recommencer les jours qui ne sont plus, et rendre leur beauté aux fleurs desséchées que de mesurer mon amour pour toi et pour les autres hommes. Il n'y a pas une partie de mon corps qui n'ait eu sa douleur et qui n'ait été marquée du signe de mon amour ; mes mains et mes pieds étaient percés par les clous, mes jambes brisées de fatigue, tous mes membres étendus immobiles sur la croix ; mon dos déchiré de blessures n'avait pour se reposer qu'un bois dur et raboteux ; mon corps, affaissé sur lui-même, était penché vers la terre, mon sang y ruisselait en abondance ; ma vie et ma jeunesse s'obscurcissaient et s'échappaient par toutes mes blessures, et cependant mon âme

était calme et mon cœur se réjouissait de tant souffrir pour toi.

Le Disciple. O douleur ineffable, ô amour admirable, incompréhensible, ô mon Jésus, quand pourrai-je vous aimer, comme je le dois et comme je le désire !

VI

Gémissements du Disciple.

Eh bien, mon âme, rentre en toi-même, chasse au loin toutes les choses extérieures et renferme-toi dans le silence de ton cœur ; il faut toutes tes forces et tes puissances pour suffire à cette immense douleur et pour sonder ces abîmes de misères où tu es tombée. Que de mon sein noyé de larmes, s'élancent des gémissements et des cris si perçants qu'ils retentissent à travers les vallées, les montagnes, les eaux et qu'ils soient entendu, dans le ciel par tous les saints du paradis ; oui, je dirai : O vous qui êtes insensibles, que ne puis-je vous émouvoir par les sanglots de mon cœur, et par les flots de mes larmes amères; que ne puis-je vous faire partager ma douleur en vous dévoilant les peines qui me consument et me déchirent. Malheureux que je suis ! Le Père céleste avait créé mon âme au-dessus de tous les êtres corporels, il l'avait ornée de ses dons et l'avait choisie pour son épouse bien-aimée et je me suis éloigné de lui, je l'ai perdu. O Père ! ô amour ! hélas ! hélas ! infortuné que je suis, qu'ai-je fait ? qu'ai-je perdu [1]. En vous perdant, je me suis perdu moi-même, j'ai perdu l'amitié des anges du ciel, tout bonheur s'est évanoui ;

[1] Hæi mihi, hæi mihi, o me miseram quid feci ? quid perdidi ?

mon âme est restée seule et dépouillée. Tous ceux qui prétendaient m'aimer m'ont indignement trompé et sont devenus mes bourreaux. Ils m'ont tout ravi en m'ôtant la grâce de mon unique et véritable ami. N'ai-je pas bien raison de pleurer maintenant ? où trouverai-je quelques consolations, quelques secours? Le monde entier m'a abandonné et moi j'ai quitté mon Seigneur et mon Dieu! Comment suis-je tombé dans une si profonde misère? O jour et heure déplorables de ma chute, vous, roses d'amour, lys d'innocence, entendez mes gémissements et en voyant ma tige desséchée et stérile, comprenez combien fanent vite les fleurs que le monde a touchées. Il faudra donc à l'avenir que ma vie soit une mort, ma joie une tristesse, ma jeunesse une langueur et cependant tout ce que je puis souffrir n'est rien à comparer à ma faute. Le plus grand de mes tourments, l'enfer de mon pauvre cœur, c'est d'avoir offensé Dieu. Hélas, malheureux que je suis, moi que vous aviez prévenu avec tant de bonté, que vous aviez averti avec tant de douceur, que vous aviez traité avec tant de familiarité, j'ai pu mépriser vos grâces et vous oublier. O dureté du cœur humain qui peut commettre de semblables fautes; ô cœur plus insensible que le rocher, comment n'es-tu pas brisé par la douleur? Autrefois mon âme était appelée l'épouse bien-aimée du roi de gloire, elle ne mérite pas maintenant le nom de sa plus vile servante. J'ai honte de lever les yeux au ciel et ma langue est muette en sa présence. O mon Dieu, comme le monde me pèse et que je voudrais être au fond d'un bois épais où personne ne me verrait ni ne m'entendrait; là, mon cœur pourrait se soulager par des cris et par des pleurs. Ma seule consolation est dans les gémissements. O pé-

ché, ô péché, où m'as-tu conduit! Monde trompeur, malheur à qui te sert! J'ai déjà reçu de toi ma récompense, le prix de mon esclavage; car je suis odieux à tout le monde et je me fais horreur à moi-même. O vous qui êtes riches des dons de votre royal époux, âmes pures et saintes qui évitez nos fautes et qui savez conserver votre première innocence, vous êtes heureuses et bien heureuses. Vous ne comprenez peut-être pas votre bonheur parce qu'avec une conscience toujours pure, on ignore le tourment d'un cœur souillé par le péché. Moi, je gémis, je suis inconsolable; quelles délices je goûtais lorsque j'étais avec vous, mon Jésus, mon bien-aimé, que j'étais joyeux et tranquille et je ne connaissais pas mon bonheur. Qui me donnera les moyens d'exprimer toute ma peine? Oh! si j'avais l'étendue du ciel, les eaux de la mer, les plantes de la terre pour rendre ce que souffre mon pauvre cœur et les malheurs irréparables que je me suis attirés en offensant l'époux bien-aimé de mon âme! pourquoi donc ai-je reçu le jour, et que me reste-t-il, sinon les abîmes d'un éternel désespoir?

VII

L'éternelle Sagesse console son Disciple.

La Sagesse. Pourquoi te désespérer? ne suis-je pas venu dans ce monde par amour pour toi, pour te réconcilier avec mon Père, et pour te rendre une gloire plus grande que celle de l'innocence?

Le Disciple. Quelle est cette voix qui parle si doucement à mon cœur et qui console mon âme rejeté du ciel et de la terre?

La Sagesse. Tu ne me reconnais pas? pourquoi tomber dans l'abattement? l'excès de ta douleur t'égare, mon fils bien-aimé, ne sais-tu pas que je suis la Sagesse du Père si pleine de tendresse et de bonté. Oh! oui, je suis un abîme de miséricorde que les saints eux-mêmes ne peuvent mesurer et qui est toujours ouvert pour recevoir tous les cœurs humiliés et contrits. N'ai-je pas déjà souffert pour toi la pauvreté, l'exil, la mort de la croix, et me voici encore pâle et sanglant, avec ce même amour qui m'a placé entre ton âme et les justes rigueurs de mon Père. Je t'appartiens, je suis ton frère, ton époux, et j'ai oublié tes offenses comme si tu ne les avais jamais commises; mais à l'avenir, livre-toi tout à moi et ne te sépare jamais de ma volonté.

Relève donc la tête, regarde-moi, prends courage et purifie-toi dans mon sang; pour gage de notre réconciliation, prends cet anneau, ce vêtement, cette chaussure, et célébrons d'amoureuses fiançailles; car en vérité, ton âme sera mon épouse chérie et bien-aimée; ta douleur m'a séduit et je n'ai pu résister à tes gémissements. J'ai tant de compassion pour les cœurs affligés! l'univers entier brûlerait, les flammes ne dévoreraient pas plus avidement une poignée de paille que mon insatiable miséricorde ne reçoit une âme pénitente.

Le Disciple. O Père miséricordieux, mon doux frère, mon aimable époux, la seule joie de mon cœur, vous voulez donc m'écouter, me pardonner malgré mes bassesses et mon indignité! quelle grâce, quelle clémence, quelle miséricorde! Je vous adore, je vous bénis, je vous remercie, je me prosterne à vos pieds et je vous offre votre Fils unique, mort pour moi sur la croix: c'est l'arc-en-ciel de la paix qui vous fera oublier toutes mes ini-

quités. Oui, je renais dans les bras de Jésus crucifié, je me plonge dans ses plaies, j'attache mon âme à son âme, mon cœur à son cœur, afin que vivant, ou mort, je ne sois jamais séparé de ses tendres embrassements. Désormais, plutôt la mort, le purgatoire ou l'enfer qu'une offense contre mon Seigneur et mon rédempteur. Que ne puis-je adresser au ciel des gémissements capables de me briser le cœur. Je voudrais me voir mourir de l'excès de ma douleur parce que plus vous me pardonnez avec bonté mes péchés, plus je me reproche amèrement de vous avoir offensé et d'avoir montré tant d'ingratitude envers votre miséricorde infinie.

Quelle action de grâce vous rendrais-je, ô Sagesse éternelle, ma douceur, ma consolation, pour avoir par vos plaies, fermé mes blessures, que nulle créature ne pouvait guérir. Enseignez-moi du moins la manière de porter dans mon corps les marques de votre amour, afin que le monde entier, que les anges et les saints du ciel sachent bien que je ne suis pas insensible à l'infinie charité qui vous fait secourir un malheureux sans espoir.

La Sagesse. Si tu es spirituellement crucifié avec moi, tu porteras dans ton corps les signes de mon amour ; donne-moi généreusement tout ton être, tout ce qui t'appartient sans jamais rien reprendre ; ne touche qu'au strict nécessaire, et alors tes mains seront attachées à la croix. Fais ce qui est bien avec joie, force et persévérance, et ton pied gauche sera uni au mien. Fixe en moi seul ton âme inconstante, ton cœur volage et tes pensées errantes, et ton pied droit sera crucifié ; prends garde que l'énergie de ton corps et de ton âme ne s'affaiblisse avec le temps et te laisse retomber dans la nonchalance et tu auras tes bras étendus sur la croix toujours prêts à

faire ma volonté. Épuise ton corps dans les exercices spirituels en l'honneur de mes jambes défaillantes et ne lui permets jamais de satisfaire ses désirs. Les dégoûts, les épreuves, les afflictions qui viendront te surprendre et t'accabler, t'uniront à moi dans les étreintes de ma Passion et tu revêteras par l'amour ma douloureuse ressemblance. Ta privation de toutes consolations, tes combats contre la nature me rendront ma vigueur première; les douleurs de ton corps seront comme un lit de repos pour mes membres fatigués, ta haine contre le péché réjouira mon âme, ta tendresse adoucira mes douleurs et ta ferveur m'enflammera d'amour.

Le Disciple. J'attends de vous ces dons, ô Sagesse éternelle, et je soumets ma volonté à votre bon plaisir, car vous servir est facile et votre joug est véritablement doux et léger; ils le savent surtout ceux qui ont déjà porté le joug accablant de l'iniquité.

VIII

Combien la tiédeur de l'âme est dangereuse.

Le Disciple. O mon très-doux Seigneur, combien je suis heureux lorsque je vis avec vous, et combien je suis triste et défaillant, lorsque je m'égare loin de vous au milieu des créatures, ne fut-ce qu'un instant. Je ressemble au jeune faon qui a perdu sa mère et que poursuivent les chasseurs. Il fuit tout tremblant et ne s'arrête que lorsqu'il est en sûreté dans le lieu secret qui l'a vu naître; et moi je fuis, je cours vers vous et je soupire avec ardeur après les eaux vives que vous répandez. Une heure sans vous me paraît une année, un jour sans

votre douce intimité me semble une éternité. O mon Jésus, vous êtes pour moi un bel et doux ombrage, un arbrisseau fleuri, un rosier tout chargé de roses délicieuses. O Jésus, étendez vers moi les rameaux sacrés de votre divinité et de votre humanité. Votre visage, Seigneur, rayonne la grâce, votre bouche répand des paroles de vie, vos entretiens sont des miroirs de perfection, d'humilité, de mansuétude. O bienheureuse contemplation des saints ! ô combien j'envie celui que vous favorisez de votre tendresse !

La Sagesse. Hélas, beaucoup y sont appelés mais combien peu sont élus !

Le Disciple. Est-ce-vous, Seigneur, qui les rejetez ou bien s'éloignent-ils eux-mêmes de vous?

La Sagesse. Regarde cette vision que je te présente et comprends-en la signification. Voici une ancienne ville fortifiée qui tombe en ruine ; les fossés se comblent, les murailles se fendent, les tours s'écroulent et toutes les maisons se délabrent ; les habitants qui s'y agitent en grand nombre ressemblent plutôt à des bêtes qu'à des hommes. Vois maintenant ce pèlerin vénérable qui s'apuie sur son bâton ; il est pauvre, étranger, accablé de fatigue, il demande l'aumône et cherche qui voudra bien lui donner le vivre et le couvert ; mais il ne trouve partout que des refus grossiers, et il se plaint amèrement en disant : O ciel, ô terre, soyez émus de compassion et pleurez avec moi de me voir ainsi traité et renié par ce peuple pour lequel j'ai souffert avec tant d'amour.

Cette ville est la vie religieuse, autrefois si pure, si sainte, si puissante et maintenant presqu'entièrement tombée et perdue. Les fossés, les murailles, ce sont les fortifications de l'obéissance, de la pauvreté, de la chas-

teté; elles sont toutes ouvertes et toutes ruinées; on n'en voit plus que les traces dans quelques cérémonies, quelques usages et quelques actes extérieurs. Ces habitants méconnaissables, ce sont les chrétiens qui, sous une apparence de sainteté, ont un cœur tout dévoué au monde et aux choses temporelles. Moi, je suis le pèlerin appuyé sur le bâton de la croix; j'étais autrefois bien aimé, bien honoré et maintenant on me chasse, on m'insulte presque partout. La voix de ma Passion s'élève contre ces hommes qui oublient leur vocation et mon amour, qui sont si tièdes, si relâchés; je ne puis rien en obtenir pour prix de ma mort douloureuse et de mon infinie charité. Quelques-uns cependant vivent saintement et ceux-là, je les console dans la vie, je les reçois sur mon sein dans la mort; je les élève et je les glorifie en présence de tous les anges du Paradis.

IX

Qu'il est impossible de servir à la fois Dieu et les créatures.

Le Disciple. Seigneur, mon âme est bouleversée lorsqu'elle considère qu'étant si aimable, les hommes pensent si peu à vous, qu'ils vous fuient et qu'ils vous méprisent après tant de bienfaits. Combien y en a-t-il qui semblent vous aimer, et qui ne vous aiment pas, parce qu'ils prétendent allier votre service à l'amour coupable des créatures?

La Sagesse. Ceux-là bâtissent dans le vide et sur le vent, car il est aussi impossible de m'aimer en aimant les créatures, que de renfermer dans un petit vase l'immensité du ciel. Comment peut-on mêler ce qui passe

avec l'éternité. N'est-ce pas folie de vouloir placer le roi des rois dans l'hôpital des pauvres ou dans la cabane d'un esclave : celui qui veut recevoir dans son cœur un hôte si grand, doit nécessairement en bannir l'amour de toutes les créatures.

Le Disciple. Hélas! combien sont égarés les malheureux qui ne veulent pas comprendre la vérité de ce que vous dites.

La Sagesse. Dans les profondes ténèbres où ils sont plongés, ils suent et se tourmentent pour atteindre les plaisirs du monde qui leur échappent sans cesse et dont ils ne jouissent jamais selon leurs désirs; ils rencontrent dix contrariétés avant de pouvoir satisfaire une seule fois leurs mauvais penchants, et plus ils obéissent à leurs passions, plus ils éprouvent de tortures et d'ennuis. Leur cœur, séparé de Dieu et en guerre avec lui, devient nécessairement la proie de continuelles terreurs. Leurs joies passagères sont encore mêlées de mille dégoûts et pleines d'amertumes. Le monde est trompeur, infidèle, volage; s'il fait naître une espérance, c'est pour sur-le-champ la détruire. Jamais une âme n'a pu trouver dans les créatures cette joie pure, cet amour véritable, cette paix inaltérable qui seraient son repos et son bonheur.

Le Disciple. O mon Jésus, n'est-ce pas une chose lamentable de voir tant de cœurs si aimables et si aimants, tant d'âmes si belles et si pleines de votre image, qui auraient pu partager votre trône et votre puissance pour commander au ciel et à la terre, et qui vivent misérablement privés de votre lumière, et se laissent tomber dans la plus honteuse dégradation. Ne vaudrait-il pas mieux pour eux, mourir de la mort la plus cruelle que de vous perdre, vous qui êtes l'éternelle et véritable vie. O pau-

vres insensés! que de malheurs, vous entassez sur vos têtes; que de ruines pour votre âme; comme vous perdez ce temps qu'on ne retrouve plus! et vous vivez au milieu de ces désastres comme s'ils ne vous regardaient pas.

X

Combien se trompent les tièdes et les mondains.

Le Disciple. O miséricordieuse Sagesse, éclairez ces pauvres ignorants.

La Sagesse. Ce ne sont pas des ignorants, car à toute heure, ils sentent, ils comprennent leurs misères, mais ils veulent s'en distraire afin de jouir de leurs plaisirs; ils tâchent d'excuser leurs erreurs; ils s'apercevront qu'ils se sont trompés eux-mêmes, mais il ne sera plus temps. Oh! malheur qui étonne et qu'on ne saurait trop plaindre!

Le Disciple. O douce Sagesse, comment expliquer une pareille folie?

La Sagesse. C'est qu'ils veulent fuir les fatigues et les croix de mon humanité. Ils pensent mener une vie plus douce et plus joyeuse et ils tombent dans les angoisses et les tourments; ils rejettent mon joug qui est doux, ils m'abandonnent, moi qui suis le souverain bien et ils rencontrent en échange le souverain mal. Ils craignent le brouillard et ils trouvent la tempête; par un juste jugement de ma justice, ils vivent accablés sous le poids insupportable de mille misères.

Le Disciple. Mais quelle ressource auront ces cœurs égarés, si ce n'est de revenir à vous en gémissant, miséricordieuse Sagesse?

La Sagesse. Je suis toujours prête à les éclairer pourvu

qu'ils veuillent sincèrement être éclairés. Je ne manque à personne, si ce n'est à celui qui se manque à lui-même ; je n'abandonne que ceux qui s'abandonnent eux-mêmes.

Le Disciple. Qu'il est pénible de se séparer de ce qu'on aime.

La Sagesse. Oui, mais je puis remplacer tout ce qu'on aime.

Le Disciple. Mais il est bien difficile de quitter des affections et des plaisirs dont on a l'habitude.

La Sagesse. Il sera plus difficile d'endurer un jour les tourments de l'enfer.

Le Disciple. Peut-être qu'ils sont si tranquilles qu'ils ne peuvent croire au malheur qui les menace?

La Sagesse. Comment ne sais-tu pas que le péché par sa nature même, trouble le cœur, bouleverse l'esprit, détruit la paix, la grâce, la pudeur et fait tomber dans un profond aveuglement qui rend l'âme malheureuse en l'éloignant de Dieu et en la privant de son secours.

Le Disciple. Cela est vrai, Seigneur, mais ce sont des âmes tièdes qui se persuadent qu'elles n'ont rien à se reprocher et qu'elles ne courent aucun danger; elles vivent dans les apparences de la religion, et pensent que leur amour est spirituel et non terrestre.

La Sagesse. Une poussière, quoique blanche, n'obscurcit-elle pas le regard aussi bien que la cendre : où trouver plus de sainteté et de dévouement que parmi mes apôtres, et cependant il a fallu me séparer d'eux, afin de les mieux disposer à recevoir l'esprit d'en haut. Combien plus doit nuire la présence des hommes; en trouvera-t-on un seul qui puisse conduire à Dieu? La gelée, aux premiers jours du printemps, ne détruit pas plus rapidement les fleurs naissantes, que l'amour fragile des hommes et

leurs conversations inutiles n'éteignent la ferveur de la vie religieuse : où sont maintenant ces couvents qui, comme des vignes fleuries, répandaient, à leur origine, la douce odeur de leurs vertus par tout le monde? Où sont ces jardins si parfumés, ces paradis terrestres que Dieu aimait à habiter? Ne sont-ils pas maintenant dépouillés de leurs parures et tout pleins de ronces et d'orties? Où est l'ardeur des premiers saints? leurs larmes, leurs pénitences, leurs contemplations, leur silence, la pauvreté, l'obéissance, la pureté de leur vie? Mais ce qu'il y a de plus malheureux et de plus irréparable, c'est que la tiédeur est devenue maintenant comme un état naturel. On fait consister la religion et la sainteté dans quelques formes extérieures, dans quelques cérémonies et c'est ce qui tue la vie du cœur et la beauté intérieure des âmes. Hélas! hélas! que d'heures perdues en pensées vaines, en discours inutiles, en histoires frivoles, en plaisanteries et en fêtes.

Le Disciple. O divine Sagesse, que vos paroles sont terribles et capables d'ébranler les cœurs les plus durs; j'en suis tout épouvanté.

XI

Combien la Sagesse éternelle est aimable et quelles douceurs elle réserve aux âmes.

Le Disciple. Je me rappelle, très-aimable Sagesse, ces douces paroles que vous avez dites dans vos livres saints pour séduire les âmes et les gagner à votre amour. *Venez à moi, vous tous qui me désirez et vous serez remplis de mes enfantements. Je suis la mère du bel amour, mon*

esprit est plus doux que le miel et ce que je donne est préférable à ses rayons. Le vin et la musique réjouissent le cœur, mais l'amour de la Sagesse le réjouit bien davantage[1]. Vous vous montrez si aimable et si belle au cœur des hommes que tous devraient s'attacher à vous seule, s'embraser de votre amour et soupirer sans cesse après votre lumière. Vos paroles allument des flammes ; elles sortent de votre bouche avec une telle suavité, une telle douceur qu'elles blessent les enfants au berceau et et qu'elles éteignent toute affection terrestre en ceux qui sont encore à la fleur de leur âge. Aussi, je vous avoue que je désire bien ardemment entendre de vous quelques paroles sur votre ineffable douceur : ô Sagesse, ma très-chère épouse, mon unique amie, consolez mon âme, votre pauvre servante, car je me suis endormi à votre ombre, mon esprit veille et mon cœur attend.

La Sagesse. Écoute, ô mon fils, et recueille avidement mes paroles. Je suis par moi-même le bien suprême, incompréhensible qui a été, qui est et qui sera. Bien infini, incommunicable qu'on ne peut jamais comprendre ni expliquer, et cependant je me communique aux âmes saintes sous des formes sensibles afin de m'accommoder à leur faiblesse. Je me montre sous le voile des paroles et des images comme l'éclat du soleil qui se montre à travers les nuages, et en éclairant ainsi ton cœur dans l'ombre de ta nature, je te donne une intelligence supérieure de moi-même et de mon amour. Revêts-toi donc de moi,

[1] Transite ad me omnes, qui concupiscitis me et a generationibus meis implemini : Ecce mater pulchræ dilectionis. Spiritus meus super mel dulcis et hæreditas mea super mel et favum. Vinum et musica lætificant cor et super utraque dilectio sapientiæ. Eccl. 24.

remplis ton âme de toutes les perfections possibles afin de me recevoir avec honneur et amour, parce que tout ce qu'il y a de beau, d'honnête, de pur, de saint en toi et dans toutes les âmes du ciel et de la terre, se trouve en moi d'une manière plus excellente et avec une abondance que l'intelligence humaine ne pourra jamais comprendre; ma naissance est illustre et ma parenté glorieuse, car je suis le Verbe bien-aimé du cœur de mon Père, je suis infini comme lui puisqu'il m'a engendré de sa très-pure substance, et je réjouis ses regards dans l'ineffable charité du Saint-Esprit. Je suis le trône de la félicité parfaite, je suis la couronne de toutes les âmes; mes yeux sont si resplendissants, ma bouche si délicate, mes joues si blanches et si vermeilles, ma beauté si pleine de grâce et de majesté, que si, pour me voir, tu pouvais brûler dans une fournaise jusqu'au dernier jugement, tu n'aurais pas encore assez payé le bonheur de me contempler un seul instant.

Mon vêtement est d'une laine éblouissante de blancheur, il est orné des fleurs les plus charmantes que fait naître l'aurore. Le mois de mai le plus riche, le plus agréable, quand on le compare à moi, ne semble offrir que des ronces sauvages; je fais des fêtes, et, par ma divinité, je cause aux anges des joies d'amour si pures, que mille années leur semblent à peine une heure rapide. Toute l'armée céleste me regarde sans cesse avec une admiration nouvelle; les cœurs des saints se reposent en moi, et toutes les âmes bienheureuses s'y contemplent dans l'extase; je fais d'une seule parole naître tous les concerts des anges, et je remplis le ciel des mélodies les plus ineffables; je suis si aimable et si désirable, que tous les cœurs devraient se briser d'amour,

en soupirant après ma lumière et ma beauté. Je suis la pureté même, toujours présente aux âmes chastes, je leur parle dès qu'elles m'écoutent, partout, à table, au lit, en voyage. En moi se trouve tout ce qu'on peut désirer, et rien de ce qu'on peut craindre; car je suis ce bien infini et sans mélange dont une seule goutte est d'une douceur si puissante, qu'elle fait paraître amères toutes les joies du monde et méprisables tous ses honneurs. Ceux qui me veulent sincèrement dans le silence de l'esprit, loin du trouble causé par les formes et les paroles sensibles, se transforment en moi et se confondent dans mon bon plaisir; là ils retrouvent ainsi leur principe et goûtent une liberté sainte, une pureté parfaite et assurée, une conscience calme et sans souillure. Y a-t-il un bonheur plus grand que de vivre dans la joie et de mourir sans crainte?

XII

Comment Dieu aime les âmes d'une manière particulière.

Le Disciple. O Bien vraiment incompréhensible, ô unique amour de mon cœur, heureux l'instant où l'on jouit de votre lumière et de votre présence. Mais daignez, je vous en prie, apaiser une crainte qui trouble mon bonheur. Un rival pour l'amour est comme l'eau pour le feu, le cœur n'accepte aucun partage. Comment pouvez-vous m'aimer parfaitement si vous en aimez tant d'autres et si tant d'autres vous aiment? Dites-moi ce que je deviendrai, quelle sera ma part et mon rang?

La Sagesse. Je suis l'amour infini qui n'est ni borné par l'unité, ni épuisé par la multitude; j'aime particu-

lièrement et uniquement chaque âme ; je te chéris, je m'occupe de toi comme si je n'en aimais pas d'autres, comme si tu étais seul au monde.

Le Disciple. O mon Jésus, que dites-vous, où suis-je, qui ravit ainsi mon cœur? *mon âme s'est fondue, parce que son bien-aimé lui a parlé. Détournez vos yeux de moi parce qu'ils me font évanouir*[1]. Quel cœur de glace ne s'attendrirait et ne s'enflammerait à de si délicieuses paroles. Oui, heureuse l'âme qui devient votre épouse, votre bien-aimée ; de quelles consolations célestes, de quelles douceurs vous la comblez ; par combien de faveurs secrètes et de caresses vous lui témoignez votre amour. Sainte Agnès l'exprimait lorsqu'elle disait dans sa naïveté virginale, *c'est son sang qui orne mes joues*[2]. Allons, mon cœur, plus de nonchalance; il faut contempler, gémir, soupirer, tâcher de goûter au moins une fois cet amour avant de mourir. Quelle folie que la tienne d'être paresseuse et indifférente pour le bien suprême, pour le bien souverainement aimable qui apaise tous les besoins et satisfait tous les désirs. Que veux-tu faire de ce monde frivole et trompeur? peut-on comparer l'amour grossier des créatures avec l'amour si pur du Créateur? Éloignez-vous donc de moi, pauvres partisans du monde; qu'aucun de vous ne m'approche et ne me regarde parce que j'ai choisi la divine Sagesse pour la bien-aimée de mon cœur et je lui ai donné mon âme, mes facultés, mes pensées, mes affections, mes sens, mon corps, mon cœur, toutes mes forces. Oh ! si je pouvais, ô mon Jésus, vous écrire en

[1] Anima mea liquefacta est, ut locutus est. Averte à me oculos tuos, quia ipsi me avolare fecerunt. Cant. v. 6. vi. 4.

[2] Et sanguis ejus ornavit genas meas.

lettres d'or dans le fond de mon cœur, si je pouvais vous faire pénétrer toutes les fibres de mon âme de telle sorte que ni le temps ni l'éternité ne puissent effacer mon ouvrage. Ah ! Jésus, faites-moi donc mourir d'amour afin que je ne sois jamais séparé de vous, qui êtes tout mon bien.

XIII

Comment la divine Sagesse est à la fois aimable et terrible ; combien ses voies sont cachées.

Le Disciple. O Sagesse éternelle, vous qui êtes si douce et si aimable, comment êtes-vous si sévère et si terrible, d'où vient cette lumière qui plaît et qui effraie ? Lorsque je vois les rigueurs de votre justice, je tremble de tous mes membres et je dis en soupirant : Malheur à qui vous offense, car vous exercez en secret votre justice, même envers vos plus chers amis et vos jugements sont sans appel ; que votre visage est terrible; on dirait un ciel noir et plein d'orages, dont les tonnerres et les feux vont bouleverser le monde. Qu'est donc devenue votre patiente miséricorde? Votre colère est plus à craindre que les flammes de l'enfer. Comment dire que vous êtes aimable si vous nous glacez d'épouvante?

La Sagesse. Je suis fidèle et je ne change jamais ; c'est vous qui changez, puisque vous vous présentez tantôt avec une conscience pure, tantôt avec un cœur souillé par le péché. De ma nature, je suis l'ami des âmes, mais je suis juste aussi, et je sais me faire craindre en châtiant sévèrement les pécheurs. Le but de ma Sagesse, en demandant à ceux que j'aime une crainte chaste et filiale, un amour tendre et sincère, n'est-il pas de leur inspirer

l'horreur du péché et de les unir à moi par des liens indissolubles ?

Le Disciple. Cela est vrai, Seigneur, et vous m'expliquez le plan de votre divine Providence; mais ce qui m'étonne encore, c'est qu'une âme qui brûle de votre amour et qui soupire après les douceurs de votre présence ne vous trouve pas et n'obtient pas de vous une seule parole. Pourquoi, quand on vous aime, fuir et vous taire de la sorte?

La Sagesse. Toutes les créatures ne parlent-elles pas, ne répondent-elles pas pour moi ?

Le Disciple. Mais cela suffit-il à l'amour ?

La Sagesse. Tout ce que j'ai dit sur terre de tendre et d'aimable doit suffire aux âmes qui me cherchent; les saintes écritures ne font-elles pas connaître tout mon amour?

Le Disciple. Mais, Seigneur, que sont vos paroles et vos écritures, quand on désire votre présence ? lire les lettres d'un ami et recevoir de ses nouvelles, n'est pas le posséder. Et vous, mon Jésus, vous êtes un ami si doux, si beau, si divin, si incompréhensible que tous les anges me parleraient de vous sans pouvoir apaiser mon cœur et l'empêcher de soupirer après votre présence. Ne m'êtes-vous pas plus cher que le Ciel tout entier ! Où est la fidélité de votre amour! L'épouse dont vous avez ravi le cœur vous attend, elle vous désire, elle gémit, elle soupire, elle se meurt du besoin de votre présence, elle vous crie du fond de son cœur : *Revenez, revenez*[1]. Elle dit à ses compagnes : Répondez, je vous en conjure, ne l'avez-vous pas trouvé ? Viendra-t-il, ne viendra-t-il pas ? Le possèderai-je enfin dans mon cœur, ou restera-t-il éloigné pour me faire mourir ? Seigneur, vous entendez

[1] Revertere, revertere. Cant. VI. 12.

les gémissements et les cris de l'âme qui vous aime et vous gardez le silence.

La Sagesse. Oui, je l'entends, et avec délices. Mais, dis-moi, puisque tu t'étonnes de mon silence, quelle est la plus grande jouissance que puisse ressentir l'ange le plus élevé du paradis ?

Le Disciple. Seigneur, je ne le sais pas ; dites-le moi, vous-même.

La Sagesse. La plus grande jouissance que puisse ressentir l'ange le plus élevé du paradis, est de soumettre toute chose à ma volonté, et si ma volonté est de lui faire arracher des mauvaises herbes et des orties dans un champ, il l'accomplira de tout son cœur et avec un plaisir infini.

Le Disciple. Je vous comprends, ô mon Jésus, vous voulez m'apprendre que le véritable amour doit entièrement s'abandonner à la volonté de l'objet aimé ; et que, selon sa décision, le doux doit lui plaire autant que l'amer, la ferveur et les consolations autant que la sécheresse et l'abandon.

La Sagesse. Oui, certainement. La plus parfaite soumission d'une âme est celle qu'elle montre dans la privation de toute faveur et dans l'abnégation complète d'elle-même.

Le Disciple. Cela est bien difficile.

La Sagesse. Mais où s'éprouve la vertu si ce n'est dans les choses contraires. Tu dois savoir aussi que bien souvent lorsque je visite les âmes, je me trouve indignement repoussé et traité comme un étranger. Quant aux âmes qui m'aiment, non-seulement je viens en elles avec l'effusion de la tendresse, mais j'y reste, j'y habite, j'y fixe ma demeure secrète et personne ne s'en

aperçoit, excepté le petit nombre qui vit solitaire, éloigné des choses de ce monde et le cœur tourné vers moi pour connaître mes désirs et les suivre.

XIV

Quels sont les signes de la présence de Dieu.

Le Disciple. Seigneur, je vois que vous êtes un ami secret et mystérieux. Mais, dites-moi, quels sont les signes de votre présence, comment pourrais-je la reconnaître ?

La Sagesse. Tu ne pourras jamais mieux reconnaître et apprécier ma présence qu'au moment où je me cache, où je me retire de l'âme qui m'appartient. C'est alors que tu sauras, par expérience, ce que je suis et ce que tu es. On connaît le soleil par les rayons dont on ne peut contempler le foyer. Je suis le bien suprême, éternel sans lequel tu ne serais pas, sans lequel rien de bon n'existerait. Je rayonne et je me communique aux créatures et je les revêts de bonté. Ce sont mes dons qui révèlent ma présence, mais moi, je ne me montre jamais à découvert. Entre en toi-même et distingue les roses des épines, les fleurs de l'herbe des champs. Aime la vertu et déteste le vice ; connais-moi et connais-toi, tu auras alors des signes certains de ma présence cachée.

Le Disciple. Très-doux Jésus, je remarque en moi une grande diversité d'existence. Quand vous m'abandonnez, je deviens comme un malade à qui rien ne plaît, à qui tout répugne : mon corps est faible et engourdi, mon âme est pesante; à l'intérieur je suis dans l'aridité, à l'extérieur dans la tristesse; tout ce que je vois, tout ce

que j'entends me déplaît et cela sans raison. Je me sens porté au mal, faible contre l'ennemi et sans énergie pour le bien; enfin je suis comme une maison bouleversée par l'absence du père de famille. Mais lorsque votre lumière brille dans mon âme comme une étoile divine, l'obscurité disparaît. La douleur m'abandonne, mon cœur sourit, mon esprit s'élève, et mon âme trouve en tout sa joie et son bonheur; tout ce qui m'arrive au dedans et au dehors se change en actions de grâces. Ce qui me semblait d'abord, dur, désagréable, me devient tout à coup doux et facile. Les jeûnes, les veilles, les épreuves de la vie, dès que vous êtes présent me paraissent des plaisirs. Dans cet état j'éprouve une grande confiance et une ardeur généreuse que je ne ressens jamais lorsque je suis seul et abandonné. Mon âme déborde pour ainsi dire de clartés, de vérités lumineuses; mon cœur se remplit de douces méditations; ma langue s'exprime avec chaleur; mon corps ne craint aucune fatigue et tous ceux qui m'approchent et me parlent, s'en vont éclairés et contents : enfin il me semble que j'ai triomphé du temps et de l'espace et que j'habite déjà les parvis de la Jérusalem céleste. Oh! que je serais heureux, si cet état pouvait durer. Mais hélas! ma félicité disparaît tout à coup, je retombe dans ma nudité, dans mon aridité première ; ma tristesse s'accroît des regrets de mon bonheur perdu, et il faut bien du temps, bien des larmes, bien des soupirs, avant de revenir à mes délices. Quelles alternatives, Seigneur, où en est la cause, est-elle en vous ou en moi ?

La Sagesse. Tu n'as en toi que des vices et des défauts. Je suis et tu n'es pas. C'est là ce qui entretient l'amour. Tant ce que celui qui aime possède son ami, il n'en com-

prend pas bien la douceur, mais lorsque cet ami s'éloigne, il apprécie le charme de sa présence.

XV

Pourquoi on ne peut pas toujours jouir de la présence de Dieu.

Le Disciple. Seigneur, cette loi de votre amour est bien dure. Dites-moi, je vous prie, si parmi vos serviteurs, quelques-uns vivent sans ces alternatives de fuite et de retour, de présence et d'absence?

La Sagesse. Il y en a bien peu, parce que jouir de ma présence sans aucune interruption, c'est la vie de la patrie et non celle de l'exil.

Le Disciple. Mais enfin, puisqu'il y en a quelques-uns, qui sont-ils?

La Sagesse. Ce sont les âmes pures qui appartiennent à l'éternité et qui vivent avec Dieu sans aucun intermédiaire créé et parfaitement transformées en lui.

Le Disciple. Très-doux Jésus, enseignez-moi donc comment je dois agir avec vous pour arriver, autant que le permettra ma faiblesse, à cet état de pureté et d'union.

La Sagesse. Dans le temps de l'affliction, rappelle-toi mes consolations et quand je te consolerai, n'oublie pas les épreuves que je t'ai fait supporter. C'est le moyen de ne pas t'enorgueillir, lorsque tu jouiras de ma grâce et de ne pas te laisser abattre, lorsque tu seras dans l'affliction; et si, à cause de ta fragilité, tu ne te sens pas la force de renoncer à mes douceurs spirituelles, attends-les avec patience et recherche-moi avec amour.

Le Disciple. Seigneur, l'espérance qui attend trop longtemps est un véritable tourment.

La Sagesse. Mon fils, celui qui veut aimer ici-bas, a besoin de jouir de ce qu'il aime et d'en être privé tour à tour, de passer de la joie à la tristesse et de comparer le bien avec le mal. Ne crois pas qu'il suffise de penser à moi une heure par jour seulement. Celui qui veut entendre intérieurement mes douces paroles et comprendre les secrets et les mystères de ma Sagesse, doit toujours être avec moi, toujours penser à moi. Pourquoi être si distrait de ma présence puisque je ne le suis jamais de la tienne? Je tiens sans cesse mes yeux attachés sur ton âme, pourquoi ton cœur m'abandonne-t-il souvent pour errer dans des pensées étrangères? Comment recevoir mes inspirations et écouter les confidences de mon amour au milieu de tant d'images vaines et de ces choses auxquelles il faudrait d'abord mourir? Tu m'oublies, moi, le bien unique, suprême, éternel, lors même que tu es tout inondé de ma divine présence. N'est-il pas honteux d'avoir en soi le règne de Dieu et d'en sortir pour s'occuper des créatures?

Le Disciple. Et quel est Seigneur, ce règne de Dieu qui est au dedans de moi-même?

La Sagesse. La justice, la sainteté, la paix, la joie dans l'Esprit saint.

Le Disciple. Mon Jésus, je comprends vos paroles et je vois que vous avez pour l'âme des voies secrètes et cachées, que vous la retirez d'elle-même peu à peu pour la soutenir et la porter à aimer et à connaître votre divinité, et c'est ainsi que l'âme, en méditant votre seule humanité, commence à entrer dans l'abîme de votre majesté.

XVI

Combien les hommes ont tort de se plaindre des croix et des difficultés qu'ils rencontrent dans les voies de Dieu.

Le Disciple. Seigneur, daignez répondre aux plaintes de ceux qui disent : L'amour de Dieu est véritablement d'une douceur extrême, mais ne le paie-t-on pas bien cher? Pour le goûter, il faut supporter des croix, des épreuves cruelles; il faut endurer la haine, les persécutions et les mépris du monde. Dès qu'une âme veut entrer dans les voies de l'esprit et de l'amour, elle doit se préparer à toutes sortes de peines. Peut-on, Seigneur, trouver de la douceur dans ces afflictions, et comment permettez-vous qu'elles arrivent à vos amis?

La Sagesse. Je n'ai jamais autrement traité mes serviteurs et mes amis depuis le commencement du monde. Je les aime comme mon Père m'a aimé. *Sicut dilexit me Pater, ita et ego diligo amicos meos.*

Le Disciple. C'est de cela que les hommes se plaignent, Seigneur; ils disent qu'il n'est pas étonnant que vous ayez si peu d'amis. Beaucoup commencent à vous aimer, mais lorsque viennent les épreuves, les afflictions, les croix, ils se repentent de s'être donnés à votre service et ils retournent à leurs anciennes affections qu'ils vous avaient d'abord sacrifiées; n'est-ce pas une chose triste et déplorable? mais que leur répondre, ô mon Jésus?

La Sagesse. Pour se plaindre de la sorte, il faut avoir bien peu de foi, de courage et d'intelligence de la vie spirituelle. Mais toi, mon ami, sors de la fange des plaisirs matériels, et regarde, avec les yeux de ton âme, qui

tu es, où tu es, où tu vas, et alors tu comprendras qu'en affligeant mes amis, je suis loin de leur nuire, mais que je leur suis au contraire très-agréable et très-utile. Par nature, tu es un miroir de la Divinité, une image de la Sainte Trinité, un reflet de l'éternité : il y a en toi un désir sans bornes que je puis seul satisfaire parce que je suis le seul bien infini ; et de même qu'une goutte d'eau disparaît dans l'Océan, tout ce que peut te donner le monde n'est rien pour ton cœur insatiable tant que tu seras dans cette vallée de misère, où le bien est toujours mêlé au mal, le rire proche des larmes et la joie voisine de la tristesse. Personne ici-bas ne peut jouir d'une paix parfaite; le monde est faux et menteur, il promet beaucoup et tient peu ; ses joies sont petites, frivoles et passagères. Aujourd'hui, il paraîtra t'offrir des consolations et demain il t'accablera de douleur. Ce sont là ses plaisirs. Considère les remords, le désespoir, les frayeurs mortelles et les tourments des damnés, et de l'autre la tranquillité d'esprit, la mort paisible et la gloire éternelle de mes serviteurs et tu verras si c'est à tort que se plaignent les hommes du monde.

XVII

Quelles sont les misères de ceux qui suivent le monde.

La Sagesse. Examine avec moi les misères qu'endurent ceux qui, pendant cette vie passagère, s'adonnent aux jouissances du corps et des sens. A quoi leur servent les joies temporelles qui disparaissent comme si elles n'avaient jamais existé? O combien est court un bonheur qui doit être suivi d'une douleur sans fin.

Insensés, où est maintenant cet appel au plaisir, lorsque vous disiez : accourez, jeunes gens dont le cœur est toujours joyeux, oublions tous chagrins, livrons-nous aux délices du monde ; à nous les fleurs, les roses, la verdure, les festins, la volupté des sens et de la chair ! Dites ce qui vous en est resté. Ne pouvez-vous pas maintenant vous écrier : Malheur à nous ! n'aurait-il pas mieux valu que nous ne fussions pas nés ? O temps misérable et passager, comme la mort nous a surpris à l'improviste, comme le monde nous a joués, nous a indignement trompés. Oh ! oui, toutes les croix les plus longues et les plus douloureuses de la vie ne sont rien en comparaison de ce que nous souffrons. Bienheureux celui qui n'a jamais goûté les joies du monde, qui n'a jamais eu un jour tranquille et prospère. Nous étions fous lorsque nous nous imaginions que les affligés étaient abandonnés de Dieu ; les voilà qui reposent dans le sein de son éternité, tout couronnés de gloire et d'honneur, au milieu des anges du paradis. Que leur importe les croix qu'ils ont souffertes pendant leur vie, les mépris et les persécutions du monde, puisque tous leurs tourments se sont changés en un bonheur si parfait, en des joies éternelles. O douleur, ô malheur infini, ô fin qui ne finit pas, ô mort plus cruelle que toute mort ! toujours mourir et ne pouvoir jamais mourir ! Adieu, mon père, adieu, ma mère, adieu, mes amis, je ne jouirai plus de vous. O séparation terrible, comme elle torture, comme elle déchire ! O grincement de dents, ô larmes, ô gémissements que rien n'arrêtera. Montagnes, collines, rochers, pourquoi n'ensevelissez-vous pas sous vos ruines les victimes de tant de misère ! O temps qui passe, combien vous aveuglez les cœurs !

Voilà donc à quoi me sert d'avoir passé ma jeunesse dans les jouissances de la chair et les plaisirs des sens ; ô vie perdue, malheur incompréhensible ; plus même une lueur d'espérance !

Le Disciple. O Seigneur, juge très-juste et très-sévère, mon cœur est glacé d'épouvante et mon âme m'abandonne à la vue d'une si grande infortune. Qui serait assez insensible pour ne pas trembler en présence de tourments si horribles? Je ne puis me faire à la seule pensée d'une âme séparée de Dieu. O peine au-dessus de toutes les peines, mal infini, incompréhensible ! O mon Jésus, mon unique amour, ne m'abandonnez pas, mais traitez-moi pendant cette vie comme il vous plaira, envoyez-moi toutes les croix que vous voudrez. Me voici soumis en tout à votre volonté, je ne vous demande qu'une chose, c'est que vous ne permettiez jamais que je perde votre grâce par le péché.

XVIII

De la gloire des justes.

La Sagesse. Mon fils, ne crains rien, parce que celui qui est avec moi ne peut périr. Lève les yeux au ciel et contemple cet éclat, cette lumière que je destine à ceux qui auront été ici-bas affligés, persécutés et crucifiés pour l'amour de moi. Cette cité bienheureuse est toute resplendissante d'or, de pierreries, de cristal et tout embaumée des lys, des roses et des fleurs d'un éternel printemps. C'est là que sont placés les trônes brillants d'où furent chassés les anges rebelles. Je les destine aux âmes affligées, mes épouses bien-aimées. Les saints qui y règnent déjà sont

pour toi pleins de tendresse ; ils t'attendent avec impatience, ils soupirent après ta présence et ils te recommandent sans cesse à Dieu. Ils se réjouissent de tes croix et ils tressaillent de bonheur lorsque tu les supportes courageusement à leur exemple. Comme ils se glorifient maintenant de leurs cicatrices et comme ils se rappellent avec joie les blessures sanglantes qu'ils ont reçues pendant la vie par amour pour moi. Ils se plaisent à te voir aussi au milieu des peines, des épreuves et de l'abandon, toujours fort et victorieux. Sois persuadé qu'ils t'aiment plus que le père et la mère qui t'ont donné la vie. La charité des saints surpasse toutes les affections de la famille. Oh! combien est douce la compagnie des saints! Heureuse l'âme prédestinée pour la gloire! La dot et les parures que je donne à mes bien-aimées dans le ciel, c'est de contempler à découvert toutes les choses que révélait la foi, que promettait l'espérance; c'est de posséder en paix avec assurance ce que vous faites si bien d'aimer. L'auréole, la couronne particulière que je leur destine est la joie de leurs œuvres et de leurs peines; je les environne d'une gloire qui est la lumière de ma pure essence et la profondeur impénétrable de ma divinité. Elles y sont plongées comme dans un océan de douceur. Elles se fondent en moi par l'amour; elles se transforment tellement en moi qu'elles ne peuvent plus vouloir que ce que je veux; enfin elles sont heureuses par la grâce comme Dieu l'est par nature. Oublie donc un peu tes afflictions et tes croix; médite, dans un religieux silence, ces ombres, ces nuages obscurs du paradis et en voyant la gloire et l'allégresse des saints, que ton âme fortifiée se dise : Qu'est devenue maintenant cette confusion qui accablait leur chaste cœur? leur tête n'est plus

humblement baissée; leurs yeux ne sont plus attachés à la terre. Où sont ces déchirements de leur âme, ces gémissements, ces larmes amères, cette pâleur de visage, cette pauvreté si pesante, ce sang, ces blessures, ces morsures de la haine, ces tristesses intérieures et ces privations de tous secours qui leur faisaient pousser ce cri de la douleur : *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné?* O bienheureux, voilà donc toutes vos peines, vos dégoûts, vos souffrances et vos croix qui se sont évanouis en un instant; vous n'avez plus besoin de vous cacher dans les déserts, dans les cavernes, dans des cellules étroites pour fuir la malice du monde; vous jouissez éternellement de la béatitude des saints, et dans la joie de votre triomphe, vous chanterez à Dieu ce beau cantique : *Bénédiction, clarté, sagesse, action de grâce, honneur, vertu et force à notre Dieu pendant la suite de tous les siècles*[1]*!*

Rappelle-toi souvent, mon fils, cette gloire des saints qui t'ont précédé et tu oublieras tes douleurs, tu ne désespéreras plus de ton salut. Par la manière dont je traite mes serviteurs et mes amis, comprends la différence qu'il y a entre mon amitié et celle du monde. Le monde a aussi ses ennuis et ses tourments; mais quand même ses amis seraient assez aveugles et assez enivrés pour ne pas s'en apercevoir, il est certain qu'en vertu de ma justice éternelle, tout homme qui suit ces voies déréglées se fait son propre bourreau, meurt dans le désespoir et devient la proie des flammes de l'enfer. Mes amis, au contraire, souffrent, il est vrai, des épreuves et des croix nombreuses, mais ils vivent joyeux dans l'espérance de

[1] Benedictio et honor et gloria, et potestas in sæcula sæculorum. Apoc. v. 13.

la gloire ; ils jouissent de la paix du cœur et de la tranquillité de l'esprit et sont plus heureux au milieu de leurs afflictions que les mondains avec leur fausse paix et tous leurs plaisirs.

Le Disciple. Ah ! Seigneur, me voici prêt à supporter toutes sortes de peines, puisque vos croix sont les preuves de votre amour et qu'il n'y a d'heureux que ceux qui partagent vos douleurs et votre passion. Que maintenant les partisans du monde se taisent et que les tièdes ne disent plus que vous traitez mal vos amis. Qu'ils admirent comme moi l'infinie bonté avec laquelle vous conduisez ceux que vous aimez par la voie des souffrances, et qu'ils comprennent enfin, combien est à plaindre celui que vous n'éprouvez pas pendant sa vie mortelle.

XIX

Pourquoi Dieu se réjouit des souffrances de ses serviteurs.

Le Disciple. Puisque les croix et les afflictions sont si profitables à la gloire des saints, dites-moi, ô Sagesse éternelle, quelles sont celles qui vous plaisent davantage dans vos amis, afin que je les désire, que je les cherche et les supporte avec allégresse comme des trésors sortis de vos mains paternelles.

La Sagesse. Toutes les croix et les afflictions me plaisent quelle que soit leur origine, qu'elles viennent de la nature, comme la maladie, ou de la volonté, comme les pénitences, ou de la violence, comme les persécutions ; pourvu que l'âme qui les souffre les rapporte à mon honneur et à ma louange et qu'elle ne désire en être délivrée que selon mon bon plaisir : plus une croix est

supportée avec joie et amour, plus elle m'est chère et précieuse. Écoute la raison qui me fait éprouver mes serviteurs en tant de manières et grave bien ce que je vais te dire au fond de ton cœur. Je demeure et j'habite dans une âme comme dans un paradis de délices et je ne puis permettre qu'elle se plaise hors de moi, qu'elle s'affectionne aux créatures ; et parce que je veux la posséder chaste et pure, je l'entoure d'épines et je l'enferme dans l'adversité afin qu'elle ne puisse pas s'échapper de mes mains. Je sème son chemin d'angoisses et de douleurs afin qu'elle ne puisse se reposer dans les choses basses et créées et qu'elle place tout son bonheur dans les profondeurs de ma divinité. La récompense que je donne à ces âmes pour la moindre affliction supportée est si grande que tous les cœurs des mondains réunis en seraient accablés ; le chemin de la croix n'est pas nouveau, il a toujours existé; j'ai voulu que dans la nature, les choses rares et sublimes fussent difficiles et que la vertu demandât beaucoup de sueur et de fatigue. Si ce chemin ne plaît point à l'âme, si elle veut, en l'abandonnant, s'éloigner de moi, qu'elle parte; je l'ai créée libre et je ne veux pas la forcer. Hélas, la parole de mon Évangile est trop vraie : beaucoup d'appelés, mais peu d'élus.

Le Disciple. Seigneur, je reconnais que vos croix sont les moyens de votre Sagesse et les gages de votre éternité ; mais du moins qu'elles ne soient pas trop pesantes et trop au-dessus des forces humaines : vous connaissez, Seigneur, toutes choses puisque c'est vous qui en avez réglé le nombre, le poids et la mesure, et vous savez bien que mes peines sont véritablement accablantes. Je ne crois pas que personne au monde soit tant éprouvé que moi ; comment voulez-vous que j'y résiste ?

Si c'étaient des croix ordinaires, je les supporterais facilement, avec patience, mais ce sont des croix si nouvelles, si extraordinaires, que mon âme en est brisée.

La Sagesse. Un homme malade pense toujours, au milieu de ses douleurs, qu'il n'y a pas de souffrances comparables à la sienne, et chaque pauvre s'imagine que rien n'égale sa misère. Si je t'envoyais d'autres croix, tu tiendrais le même langage : du courage donc et montre-toi fort et généreux. Résigne-toi complétement à ma volonté, accepte avec patience toutes les croix qu'il me plaira de t'envoyer et n'en repousse jamais aucune; tu sais que je veux toujours ton bien et que je connais parfaitement dans ma Sagesse ce qui te convient davantage. L'expérience a déjà dû t'apprendre que toutes les croix que je t'envoie, quelles qu'elles soient, t'élèvent, t'unissent plus intimement, plus fermement à ma divinité que toutes les croix volontaires que tu peux choisir.

Le Disciple. Mais, Seigneur, il est bien facile de dire qu'il faut souffrir et supporter avec résignation toutes les croix; le difficile est de réussir, et l'affliction qui m'accable est si grande que je crains de succomber.

La Sagesse. Si l'affliction n'était pas pénible serait-elle une affliction. Ce qu'il y a de bon et de désirable dans la croix, c'est de pouvoir la supporter avec courage; qu'y a-t-il d'étonnant que la croix te pèse si tu ne l'aimes pas; aime-là et tu la porteras facilement; la croix qu'on aime et qu'on désire par amour pour moi devient moins lourde et se fait sentir à peine. Si tu étais inondé de consolations et de douceurs spirituelles, si les faveurs du ciel t'embrasaient d'amour, tu gagnerais bien moins qu'en souffrant les sécheresses et les épreuves que je t'envoie. Par ces peines qui t'accablent, tu deviens l'ob-

jet de ma tendresse et tu acquiers des droits à une magnifique récompense. Vis donc en paix avec cette conviction que, sous la croix, tu ne te perdras jamais. Dix âmes qui jouissent des délices de la grâce tomberont plutôt dans le péché qu'une seule âme qui est dans l'affliction. L'ennemi n'a aucune force contre celles qui gémissent amoureusement sous la croix; quand même tu serais le premier docteur du monde, et le plus savant théologien de mon Eglise, quand même tu parlerais de Dieu avec la langue des anges, tu serais moins saint et moins aimable pour moi qu'une âme qui vit soumise à mes croix. J'accorde mes grâces aux bons et aux méchants, mais je réserve mes croix aux élus, aux prédestinés. Examine et compare avec sagesse, le temps et l'éternité; tu comprendras qu'il vaut mieux brûler cent ans dans une fournaise ardente, que d'être privé de la plus petite croix que je pourrais et voudrais donner. N'est-ce point une récompense infinie qu'on acquiert en supportant généreusement les afflictions?

Le Disciple. O mon très-doux Jésus, vos paroles sont comme une musique délicieuse pour les âmes affligées, et si j'en entendais souvent de semblables, je vivrais plus joyeux, plus libre et plus courageux dans les croix que vous m'envoyez.

La Sagesse. Ecoute maintenant, mon fils, les sons harmonieux de l'affliction, la mélodie des cœurs éprouvés et les cantiques des âmes souffrantes; tu verras combien ils sont d'accord avec moi. Le monde fuit les afflictions et méprise ceux qui les supportent; moi, je les bénis et je les couronne. Les affligés sont mes amis les plus chers, les plus aimables, les plus semblables à ma divinité. L'affliction éloigne l'homme du monde et le rapproche du

Ciel. Plus les amis de la terre l'abandonnent et plus ma grâce augmente, l'élève et le rend divin. De la croix découlent l'humilité, la pureté de conscience, la ferveur de l'esprit, la paix, la tranquillité de l'âme, la sagesse, le recueillement, la charité et tous les biens qu'elle produit. La croix est un don si précieux que si tu restais des années prosterné par terre pour me demander la grâce de souffrir, tu ne serais pas encore digne de l'obtenir. L'affliction est un trésor pour les pécheurs, les pénitents, les commençants et les parfaits. C'est un purgatoire d'amour qui purifie l'âme du péché et en détruit le châtiment. Donne-moi un affligé qui loue et bénit Dieu dans ses peines, et l'enfer fuira devant lui tout épouvanté. La croix possède une telle force, une telle puissance que bon gré mal gré, elle attire et ravit celui qui la porte. Oh ! combien seraient damnés, si je ne les avais pas crucifiés. Il est plus grand de conserver la patience dans les choses contraires que de ressusciter les morts. La patience est une hostie vivante, l'odeur d'un parfum délicieux en la présence de ma divine majesté, c'est un sacrifice si nécessaire à la gloire de l'âme que je tirerais des croix et des épreuves du néant plutôt que d'en priver mes plus chers amis : il est vrai que le chemin de la croix est étroit et fatigant, mais il conduit ceux qui le suivent aux portes du Ciel, à la gloire des saints, au triomphe des martyrs ; et alors les affligés, dans l'allégresse de leur victoire, chantent à Dieu un cantique nouveau que ne peuvent redire les anges, puisqu'ils n'ont jamais porté la croix.

Le Disciple. Je vois bien, Seigneur, que vous êtes la Sagesse éternelle puisque vous faites luire votre vérité dans mon âme avec une telle clarté qu'il n'y reste plus

aucun doute. Aussi, c'est du plus profond de mon cœur que je vous loue, que je vous bénis de toutes les croix passées et présentes que vous m'avez envoyées dans votre tendresse pour mon plus grand bien.

XX

La méditation de la Passion de Jésus-Christ procure de grands biens et comment il faut s'y livrer.

Le Disciple. Je ne pourrai jamais exprimer, ô très-doux Jésus, combien votre très-sainte et très-aimable Passion m'a consolé dans mes afflictions et mes angoisses. Je me souviens qu'un jour, étant triste, abandonné, privé de toute consolation intérieure et dans une telle sécheresse que je ne pouvais ni lire ni prier, ni méditer, ni étudier, je me retirai dans un coin de ma cellule et que, joignant les mains sur ma poitrine, je pris la résolution de ne plus sortir puisque je ne pouvais faire autre chose pour l'honneur et la gloire de votre saint nom. Alors j'entendis votre voix qui me disait : Lève-toi, mon ami, regarde-moi crucifié, pense à tout ce que j'ai souffert pour toi et tu oublieras tes afflictions. Et je me suis levé, j'ai médité et j'ai pleuré devant vous, et je me suis trouvé délivré de toutes mes peines et de toutes mes sécheresses. Je me disais que Paul, votre glorieux apôtre, avait bien raison de préférer la science de la croix à la vision sublime qu'il eut de vos mystères, lorsqu'il s'écriait : Je ne veux savoir autre chose que Jésus-Christ et Jésus-Christ crucifié. Et après lui saint Bernard disait à ses religieux dans son doux langage : Mes frères bien aimés, aimez la Passion de Jésus-Christ : quand je me suis

converti, au lieu des mérites que je n'avais pas, je me suis fait un bouquet de toutes les souffrances de mon rédempteur et je l'ai toujours porté dans mon âme afin de méditer son crucifiement. Ces souvenirs douloureux de sa mort me semblent la vraie sagesse du cœur et c'est là que je trouve la perfection de la sainteté, la plénitude de la science, les trésors du salut, l'abondance des mérites, le calice de la paix, le baume de la consolation, la constance et l'égalité dans toutes les choses heureuses ou contraires : méditer la Passion, c'est acquitter mes péchés, gagner mon juge, apaiser mon esprit. Quand je regarde la croix, je marche en assurance à travers tous les maux de cet exil. Je ne demande pas, comme l'épouse des cantiques, où repose celui que j'aime, puisque je le porte dans mon cœur ; où il prend sa nourriture à midi, puisque je le contemple toujours sur la croix; oui, ma plus grande philosophie est de savoir Jésus et Jésus crucifié.

Mais, ô mon Jésus, rappelez-vous ma plainte ordinaire. Je n'ai rien tant à cœur que votre Passion ; je désire la méditer sans cesse et la pleurer avec des larmes amères, et cependant je suis souvent si sec, si aride que je ne trouve pas un soupir, un acte de reconnaissance pour toutes ces douleurs qui mériteraient une compassion infinie. Enseignez-moi, ô Sagesse éternelle, comme je dois les méditer.

La Sagesse. La méditation de ma Passion ne doit pas être faite légèrement et par routine ; elle doit être profonde et pleine de considérations pénibles. Le palais peut-il trouver quelque goût à un mets qu'on prend avec précipitation : il en est de même d'une méditation faite sans amour et sans application. Si, en méditant, tu ne peux

pleurer ma Passion, réjouis-toi du moins des biens immenses qu'elle t'acquiert et qu'en reçoit le monde tout entier. Si, dans tes sécheresses, tu ne peux ni t'affliger ni te réjouir, continue cependant avec courage ; entretiens-toi de mes douleurs du mieux qu'il te sera possible, et sois persuadé que ces efforts me seront plus agréables que toutes les larmes et la ferveur que tu pourrais avoir; tu auras fait un acte de vertu en te surmontant pour l'amour de moi et tu m'auras donné la preuve d'un généreux amour. Ne te décourage donc jamais, quel que soit l'état où tu te trouves, lorsque tu médites ma Passion et retiens bien ce que je vais te dire. Tu sais que ma justice ne laisse jamais impuni le péché mortel ou véniel et il y en a beaucoup qui ont mérité par leurs fautes de rester dans le purgatoire. Eh bien ! en méditant ma Passion et en s'en appliquant les mérites, ces âmes peuvent en peu de temps s'affranchir de toute faute et de toute peine et devenir si pures qu'elles pourraient en mourant s'envoler au ciel sans passer par le purgatoire; tu vois les fruits qu'on retire de la méditation de ma Passion.

Le Disciple. Mais comment peut faire un pécheur pour se purifier par la contemplation de vos douleurs et pour s'en appliquer les mérites?

La Sagesse. Il doit 1° pleurer dans l'amertume de son cœur, les péchés qu'il a commis contre son Père céleste, en repasser la multitude, la gravité, l'ingratitude? 2° Se persuader qu'il ne pourra jamais expier par lui-même ses péchés, puisque les austérités les plus grandes à côté de ses fautes sont comme une goutte d'eau comparée à l'immensité de l'Océan ; 3° louer et bénir la toute-puissance de ma satisfaction infinie en pensant

que la plus petite goutte de mon sang suffirait pour effacer les péchés de mille mondes; 4° s'appliquer cette satisfaction en compatissant à mes douleurs et en s'unissant à ma Passion; 5° Elever sa douleur, faible et imparfaite, à ma douleur sans bornes et sans mesure; mêler humblement la goutte de sa courte pénitence au mérite immense de ma satisfaction et confondre ses souffrances avec mes peines infinies.

XXI

Comment on peut mourir avec Jésus-Christ sur la croix.

Le Disciple. Vous avez eu la bonté, douce et adorable Sagesse, de me montrer les tourments que vous avez soufferts dans votre corps, lorsque vous étiez attaché à la croix et dans les angoisses terribles d'une mort infâme. Dites-moi maintenant, je vous en conjure, ce qui se passait sous la croix; si quelqu'un compatissait à votre douleur et ce que vous avez fait pour votre mère affligée?

La Sagesse. Écoute une chose digne de toutes les larmes. Je mourais sur la croix et les bourreaux qui m'entouraient, tournaient en dérision ma divinité, mes miracles et mes œuvres; ils m'accablaient de crachats, d'injures, de blasphèmes et me méprisaient comme si j'avais été un ver de terre et l'opprobre du monde entier; et moi je supportais avec courage les opprobres, gémissant et pleurant sur la perte de leurs âmes et offrant mon sang à mon Père pour leur salut. Pour les engager à se convertir, je me tournai miséricordieusement vers le voleur qui était à ma droite et je lui promis le pardon. Moi qui dispensais ainsi la gloire, j'étais aban-

donné de tous, nu, couvert de sanglantes blessures, sans personne pour me consoler, me secourir, me reconnaître. Tous mes disciples et mes amis s'étaient enfuis. Je voyais bien ma chère mère, mais je savais qu'elle souffrait dans son tendre cœur tout ce que j'endurais dans mon corps et c'était pour moi un nouveau tourment d'être témoin de sa douleur et d'entendre ses paroles déchirantes. Je cherchai à la consoler en la recommandant à mon disciple bien-aimé.

Le Disciple. Qui pourrait retenir ses larmes et ses gémissements ? O lumière brillante, Verbe divin, admirable Sagesse, agneau, la pureté, l'humilité même, comme vous avez été cruellement traité par ces loups dévorants, par ces tigres affamés. Si j'avais été présent, si j'avais pu, malgré ma misère et mon indignité, mourir pour vous ou avec vous ! et si je n'avais pas eu ce bonheur, je me serais du moins prosterné au pied de votre croix, je me serais attaché au rocher qui la portait, et quand il s'est fendu à votre dernier soupir, mon cœur se serait brisé aussi de compassion et d'amour.

La Sagesse. J'étais seul, condamné à la mort par la justice éternelle, seul, je devais être attaché à l'arbre de la croix, seul, pour le salut de tous, je devais boire le calice de ma douloureuse Passion. Mais il faut maintenant marcher à ma suite, renoncer à toi-même, prendre ta croix et me suivre, et ton sacrifice me sera aussi agréable que si tu étais mort avec moi sur le Calvaire.

Le Disciple. Me voici, Seigneur, prêt à mourir pour vous, car il n'est pas juste que je m'appartienne puisque vous êtes mort pour moi. Enseignez-moi seulement, ô divine Sagesse, quelle croix je dois porter à votre suite et comment je dois mourir avec vous.

La Sagesse. Fais le bien autant que tu pourras, et s'il arrive que l'on interprète mal tes actions, qu'on se moque de toi, qu'on t'accable d'injures, de malédictions, qu'on te traite comme un homme méchant et méprisable, efforce-toi de ne pas t'en émouvoir et de conserver la paix de ton cœur; supporte les persécutions avec courage et humilité, sans songer à te défendre; prie avec amour pour tes ennemis et excuse-les charitablement auprès de ton Père céleste, et ainsi tu mourras par amour sur la croix; ma mort recommencera dans la tienne et ta patience sera une fleur nouvelle de ma Passion.

Si, malgré ton innocence et ta pureté, tu es regardé comme un impie, reçois avec joie cet affront, et lorsque tes contradicteurs viendront s'excuser et te demander pardon, embrasse-les et pardonne-leur avec promptitude et amour, comme s'ils ne t'avaient jamais causé aucune peine ; tâche de leur être utile et de leur témoigner ton affection par tes actes et par tes paroles. Tu auras alors partagé ma croix, tu auras imité la bonté qui me faisait pardonner les injures et les cruautés de mes bourreaux.

Si tu renonces à l'amitié, aux conversations des hommes, au bien-être et aux consolations d'ici-bas, autant qu'on le peut dans cette vie, ce renoncement et cette privation remplaceront le délaissement où j'étais sur le Calvaire, lorsque tous les miens m'avaient abandonné.

Si, par amour pour moi, tu t'affranchis des affections inutiles et surtout de celles qui pourraient t'éloigner de mon service, tu me seras agréable comme saint Jean, mon disciple bien-aimé, qui m'était fidèle au pied de la croix. En conservant ton cœur pur et libre de tout attachement terrestre, tu vêtiras, tu couvriras ma nudité.

Mais surtout dans les violences et les attaques de ton prochain, au milieu des persécutions et des injures, ne te défends pas; ne résiste pas; sois silencieux comme un agneau; supporte tout avec mansuétude et douceur; que ton cœur, tes paroles, ton visage respirent le calme et la paix. Tâche de triompher par ton humilité de la dureté et de la malice de tes ennemis. C'est ainsi que tu porteras en toi l'image fidèle de ma mort; c'est ainsi qu'en gravant dans ton âme ma douloureuse Passion, qu'en la méditant, en la rappelant dans tes prières, en l'imitant dans tes actions, tu te conformeras à mes souffrances et à la fidélité de ma chaste mère et de mon bien-aimé disciple.

Le Disciple. O toute-puissante Sagesse, gravez dans mon esprit et dans mon corps, que je le veuille ou que je ne le veuille pas, une image véritable de votre mort, afin que je rende gloire à votre saint nom.

XXII

Quel fut le but de Notre-Seigneur Jésus-Christ sur la croix.

Le Disciple. O douce Sagesse, ma souveraine et ma maîtresse, entretenez-moi maintenant de ce qui se passait dans votre cœur et dans votre âme. Faites-moi connaître votre état intérieur sur la croix; sans doute que vous receviez les consolations du Ciel, et que vous étiez fortifié comme le furent les martyrs au milieu de leurs tourments. L'assistance de votre Père céleste a dû rendre plus supportable votre supplice.

La Sagesse. Les peines de mon corps étaient bien grandes, mais combien plus douloureuses ont été les afflic-

tions de mon âme. Dans la partie supérieure de mon être je contemplais l'essence divine comme je la contemple maintenant dans le paradis; mais toutes mes puissances et les facultés inférieures de mon âme étaient plongées dans la désolation et l'abandon: j'étais réduit à des angoisses que personne n'a éprouvées et n'éprouvera jamais: mon corps suspendu à la croix, était couvert de plaies d'où s'échappait mon sang; mes yeux étaient gonflés de larmes, et mes membres disloqués; les horreurs de la mort m'environnaient; je ne recevais aucun secours du Ciel et de la terre, et je criais d'une voix lamentable: Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ! Cependant ma volonté était inébranlable et parfaitement unie à la justice divine qui me frappait. Lorsque mon sang fut presque tout répandu et que les forces m'abandonnaient dans l'agonie, j'éprouvai une soif brûlante qui me fit dire: j'ai soif; mais j'avais encore plus soif de souffrir et de sauver les âmes. Lorsque j'eus accompli tout ce qui était nécessaire à la rédemption des hommes, je déclarai que tout était consommé. J'avais été ainsi obéissant jusqu'à la mort de la croix; je remis mon esprit entre les mains de mon Père et je me séparai de mon corps. Après ma mort j'eus le côté droit percé d'un coup de lance, et il en sortit des flots de sang et une source d'eau vive. Voilà, mon ami, tout ce que j'ai souffert pour réparer tes fautes et celles de mes élus; c'est le sacrifice efficace de mon sang innocent qui t'a racheté et délivré de la mort éternelle.

Le Disciple. O très-douce Sagesse, que rendrai-je à votre majesté pour tant d'amour et quelles actions de grâce vous offrirai-je pour votre douloureuse Passion ? Si j'avais la force de Samson, la sagesse de Salomon et

les richesses de tous les rois, je les consacrerais à votre louange et à votre service, mais je ne puis rien ; je ne suis rien et pourtant, je voudrais vous témoigner ma reconnaissance.

La Sagesse. Toutes les langues des anges ne suffiraient pas pour me louer et tous les cœurs des hommes ne pourraient me remercier de la plus petite affliction que j'ai soufferte pour eux.

Le Disciple. Je vivrai donc sans jamais m'acquitter. Enseignez-moi de grâce ce que je puis faire pour vous plaire et vous servir.

La Sagesse. Tiens toujours les yeux fixés sur ma croix et grave dans ton esprit en y compatissant les tourments les plus cruels de ma Passion. Lorsqu'il t'arrivera de souffrir, supporte-le en union avec moi ; si dans tes afflictions, je ne te console pas et je te laisse dans la sécheresse et l'abattement, comme je l'étais sur le Calvaire, garde-toi bien de chercher des consolations humaines, mais pousse vers Dieu des gémissements et des soupirs, abandonne-toi, pour m'imiter, à la volonté de ton Père céleste et plus tu seras torturé à l'extérieur et délaissé à l'intérieur, plus tu seras cher à Dieu, et plus tu approcheras de ma ressemblance sur la croix : c'est ainsi que j'éprouve mes plus chers amis.

Lorsque tu auras un grand désir de secours et de consolation, fais-toi violence et renonces-y afin d'avoir dans ta soif, la langue abreuvée de fiel et de vinaigre ; sois toujours altéré du salut des âmes et travailles-y avec ardeur pendant toute ta vie ; obéis avec empressement à tes supérieurs, conserve ton âme détachée de toute jouissance et remets-la entre les mains de Dieu, comme au moment de ton dernier soupir. Tu seras ainsi uni à

ma croix; mais par-dessus tout, apprends à te cacher dans mon côté ouvert et dans la blessure que l'amour a faite à mon cœur ; je te laverai avec l'eau qui en découle, je t'y décorerai de la pourpre de mon sang, je m'attacherai à toi par des liens indissolubles et mon esprit s'unira au tien d'une union éternelle.

XXIII

Règles sommaires de la vie spirituelle.

Le Disciple. Très-haute Sagesse, l'empire du monde me rendrait moins heureux que je ne le suis, en entendant vos admirables leçons; mais, dites-moi, je vous en conjure, ce que je dois faire, surtout pour éviter le mal et arriver à la perfection.

La Sagesse. Écoute en peu de mots la règle d'une vie pure et parfaite. Tiens-toi séparé et éloigné des hommes; affranchis-toi des images et du courant des choses terrestres et humaines; délivre-toi de tout ce qui peut troubler le cœur, captiver l'affection et jeter dans les peines et les inquiétudes du monde, de la chair et de la nature. Elève ton esprit à une contemplation sainte où je serai l'objet perpétuel de tes pensées. Que tous les autres exercices spirituels, les veilles, les jeûnes, la pauvreté, les austérités de la vie, les mortifications du corps et des sens soient dirigés vers ce but; ne les pratique qu'autant qu'ils peuvent t'aider et t'exciter à la présence de Dieu. C'est ainsi que tu arriveras à une perfection que n'atteint pas une personne sur mille, parce que la plupart des chrétiens s'imaginent que tout est dans les pratiques extérieures. Ils s'y agitent pendant des années sans

faire de progrès, et restent toujours les mêmes, toujours éloignés de la véritable perfection.

Le Disciple. Mais qui pourra, Seigneur, tenir les yeux de son âme toujours fixés sur votre divinité et continuer sans jamais l'interrompre, cette sublime contemplation ?

La Sagesse. Aucun homme, sans doute; mais je te dis ces choses, afin que tu t'efforces au moins d'y atteindre, que tu les désires, que tu en fasses la règle de tes exercices spirituels et que tu y consacres ton cœur et ton esprit. Quand tu t'apercevras que tu t'éloignes du but et que tu es distrait de cette contemplation, songe que tu te prives de la béatitude même; retourne sur-le-champ à la fin que tu t'étais proposée et veille constamment sur toi-même pour ne jamais t'écarter de la présence de Dieu. Toutes les fois que tu l'oublies et que tu marches à l'aventure, tu ressembles au nautonier qui a perdu, au milieu d'une tempête terrible, ses rames et son gouvernail : il ignore sa route et ne sait plus comment conduire son navire. Si tu ne peux rester constamment appliqué à la contemplation de ma divinité, reviens-y du moins sans cesse par le recueillement et la prière, et que tes efforts pour marcher en ma présence t'affermissent en Dieu autant qu'on peut l'être i i-bas.

Écoute, ô mon fils, ces leçons qui ne trompent pas; écris-les au fond de ton cœur et rappelle-toi toujours la tendresse qui me les inspire. Si tu veux faire de véritables progrès dans la vertu, que ces paroles ne s'effacent jamais de ton esprit; qu'elles te soient présentes, partout et à chaque instant, dans la paix ou dans le trouble, dans la fatigue ou le repos; tu y trouveras toujours les lu-

mières et les avantages de la Sagesse. Mon fils, donne tous tes soins à Dieu et à ton cœur et tâche de ne jamais quitter et négliger ton intérieur. Sois pur et débarrasse-toi de toutes les occupations qui ne sont pas nécessaires. Élève tes pensées au ciel et fixe-les en Dieu ; tu te sentiras de plus en plus éclairé et tu connaîtras le souverain bien dans l'ignorance et l'éloignement duquel tu vis maintenant.

Le Disciple. Quelles actions de grâce vous rendrai-je, ô sublime Sagesse, pour ces enseignements que vous épanchez dans mon âme avec tant de bonté et de douceur. Vos paroles ne s'effaceront jamais de ma mémoire, elles seront la règle et la force de ma vie; c'est mon désir, mon ambition.

XXIV

Le disciple de la divine Sagesse assiste à la mort subite d'un jeune homme de trente ans.

Le Disciple. Très-doux Jésus, que mes prières ne vous importunent pas et daignez m'enseigner à mourir à moi-même et à toutes les choses créées, à vivre pour vous seul, à vous aimer, à vous louer de toute mon âme, à vous recevoir humblement et dignement dans le très-saint sacrement de l'autel. O mille fois heureux, celui qui sait vous servir comme vous le méritez ! Mais puisque vous m'avez exhorté de tant de manières à mourir avec vous sur la croix, dites-moi de quelle mort vous parlez, de la spirituelle ou de la corporelle ?

La Sagesse. De l'une et de l'autre.

Le Disciple. Mais on connaît la mort corporelle quand

elle arrive; il n'y a pas alors besoin de grand enseignement pour subir la loi de la nature.

La Sagesse. Celui qui attend la mort pour apprendre à mourir est dans une grande erreur. On n'apprend à mourir qu'en pensant toujours à la mort.

Le Disciple. Mais il est bien triste, bien pénible et bien dur de penser toujours à la mort.

La Sagesse. Tu es assez aveugle pour ne pas voir qu'on meurt à chaque instant. Combien disparaissent dans les villes et les couvents; combien sont frappés de mort subite; tu ne te rappelles pas qu'il y a peu de temps tu as failli mourir comme les autres. Ouvre donc tes sens intérieurs, et écoute, pour ton instruction, les gémissements d'un jeune homme que la mort a surpris.

Le Mourant. Hélas! hélas! malheureux que je suis : pourquoi ai-je vu la lumière. Je suis né dans les gémissements et les larmes et je meurs au milieu des cris et des angoisses. *Hélas ! les douleurs de la mort m'ont environné et les périls de l'enfer m'ont saisi*[1]. O mort épouvantable, pourquoi venir empoisonner mes jeunes années? Moi, qui n'ai jamais pensé à toi, qui ne t'ai jamais désirée, pourquoi m'attaquer si brusquement? Me voilà dans tes liens comme un criminel qu'on entraîne au supplice. Je me frappe la tête de désespoir et je me déchire dans ma rage. Pour moi, aucun secours, aucune espérance et j'entends la voix de la mort qui me crie : Malheureux, il faut rendre le dernier soupir; il est impossible d'échapper, rien ne te délivrera de mes mains; amis, parents, richesses, sciences, adresse, tout est inutile, tu dois subir ton sort et quitter la vie. Ainsi donc

[1] Heu circumdederunt me dolores mortis : et inferni pericula invenerunt me. Ps. CXIV. 3.

je vais mourir ; il n'y a pas d'appel et il faut me séparer de ce corps que j'aimais tant ; ô mort ! ô mort !

Le Disciple. Mais, mon ami, pourquoi tant t'affliger? Ne sais-tu pas que la loi de la mort est commune à tous, au pauvre comme au riche, aux jeunes comme aux vieux? Il meurt même plus de jeunes gens que de vieillards. Penses-tu être seul épargné par la mort ? ce serait une grande folie.

Le Mourant. Est-ce ainsi que tu me consoles et pourquoi me dire des paroles si dures et si amères ? J'ai bien toute ma raison. Celui qui a vécu sans se préparer à la mort et qui meurt sans la craindre, celui-là est aveugle et fou ; il meurt comme une brute parce qu'il ignore le danger qu'il court. Je ne me plains pas de mourir, mais je me désespère de mourir subitement et sans préparation. Il faut subir une nécessité, à laquelle je ne me suis aucunement disposé. Ce n'est pas seulement ma vie que je pleure, ce sont ces jours que j'ai perdus dans les plaisirs et les fêtes, tandis que j'aurais pu les utiliser pour mon âme. Je suis maintenant comme une fleur tombée et desséchée, comme un avorton qui n'a pas connu l'existence. Le temps a passé pour moi comme la flèche d'un arc bien tendu, et ma vie va disparaître dans le néant de l'oubli. *C'est pourquoi mon langage respire l'amertume et mes paroles sont pleines de douleur*[1]. Oui ! oui ! malheur à moi ! Si je pouvais retrouver mes premiers jours, si je pouvais avoir encore ce temps précieux qui m'était donné et savoir ce que je sais maintenant. Comme je méprisais ce temps et comme je le perdais en choses inutiles. Il est passé et je ne puis le faire revenir. Infortuné que je suis,

[1] Quamobrem sermo meus in amaritudine est et verba mea dolore sunt plena.

une de ces heures fugitives devait m'être plus précieuse que l'empire du monde entier, et maintenant je pleure leur perte, et toutes mes larmes ne peuvent m'en rendre un seul instant : pourquoi n'ai-je pas mieux employé ce temps qui m'était donné, pour bien mourir ? ô vous, jeunes gens, qui êtes au printemps de la vie et qui en possédez les riches et riantes années, considérez mon malheur et que mon exemple vous apprenne à vous donner à Dieu, afin qu'il ne vous arrive pas un jour ce qui m'arrive maintenant. O jeunesse mal employée, belles années perdues dans le péché; je ne voulais pas écouter les reproches de mes parents, de mes amis; je ne voulais pas renoncer à mes plaisirs et je suis tombé sans y penser dans les piéges de la mort. Il eut mieux valu pour moi mourir dans le sein de ma mère que d'avoir à me reprocher l'abus du temps et la perte de ma vie.

Le Disciple. Mon cher frère, revenez à Dieu, par un repentir sincère de vos péchés et si vous finissez bien, tout sera réparé, vous serez sauvé.

Le Mourant. Ce que vous me dites n'est-il pas absurde, impossible? Comment voulez-vous qu'au moment de la mort, je fasse pénitence et que je revienne à Dieu? je suis dans les angoisses de la terreur et je ressemble au petit oiseau qui est plus mort que vif entre les griffes du vautour. Je n'ai qu'une pensée, celle d'échapper à la mort qui m'attend, mais je vois que je ne puis l'éviter; elle me presse, elle me frappe et mon âme va quitter mon corps. Hélas ! pourquoi ne suis-je pas revenu à Dieu par une sincère pénitence lorsque j'étais en santé? Comme maintenant, je mourrais heureux et tranquille ! Celui qui abandonne Dieu et qui diffère sa conversion, quand il se porte bien, mérite de ne pouvoir faire pénitence au moment de

sa mort. Hélas ! je différais d'année en année, de jour en jour, et je suis parvenu à me perdre avec tous mes bons vouloirs et mes stériles promesses. Je fuyais sans cesse la pénitence et me voilà tombé dans l'abîme et les ténèbres de la mort. Et mon plus grand malheur, c'est d'avoir passé les trente ans de ma vie, sans avoir peut-être employé un seul jour à la gloire de Dieu, sans avoir fait une seule action qui lui fût agréable : c'est là le remords qui m'est le plus cruel. Quelle honte, quelle confusion, lorsque je paraîtrai devant la majesté terrible de Dieu, en présence de toute la cour céleste. Maintenant que je vais expirer, un seul *Ave Maria*, que je pourrais dire dévotement, me serait plus précieux que tout l'or du monde. Ah ! Seigneur, que de biens j'ai perdus en ne profitant pas du temps, et dans quelle infortune je me suis précipité pour de vils plaisirs. Comme je me féliciterais d'avoir pendant ma jeunesse évité les amis du monde. J'aurais plus mérité en m'abstenant pour l'amour de Dieu d'un seul regard impur et défendu, que si d'autres offraient à cette heure pour moi trente années de ferventes prières. O vous, qui devez mourir, écoutez une chose épouvantable, je meurs et comme je n'ai fait aucune bonne action, j'implore les mérites des hommes vertueux !afin de racheter ma vie coupable ; mais tous me refusent parce qu'ils craignent que l'huile de leurs lampes soit insuffisante à leur salut ; et moi qui pouvais m'enrichir quand j'étais en santé, je sollicite inutilement une aumône spirituelle qui puisse, non pas obtenir quelque récompense, mais me concilier peut-être la miséricorde divine et diminuer un peu ma dette. Oh ! vous tous jeunes et vieux, apprenez de moi à acquérir par vos bonnes œuvres, pendant cette vie, des grâ-

ces et des mérites ; ne comptez pas sur l'heure de la mort pour mendier les mérites des autres, parce que vous ne trouverez personne qui ait la volonté et la puissance de vous secourir.

Le Disciple. Vos plaintes et vos angoisses me déchirent le cœur ; votre malheur me fait penser à moi-même et je vous conjure par le Dieu vivant de me dire ce que je dois faire pendant que je suis en santé pour éviter votre triste sort.

Le Mourant. Ce que tout homme vivant a de plus prudent et de plus sage à faire, c'est de confesser avec un grand soin et une douleur profonde tous ses péchés ; et, après cette confession, il doit régler sa vie de manière à être prêt à mourir chaque semaine, chaque jour. Imaginez-vous que votre âme est condamnée à dix ans de peines et de supplices dans le purgatoire et que vous n'avez qu'une année pour la secourir et la délivrer des flammes, écoutez une voix lamentable qui vous crie : O mon fidèle ami, tends-moi une main secourable et retire-moi de ces flammes cruelles ; je suis malheureuse, pauvre, désolée et je n'ai que toi pour me venir en aide, le monde entier m'a oubliée *parce que chacun cherche ses intérêts* [1].

Le Disciple. Tous vos conseils sont bons et profitables, et si les hommes comprenaient les choses comme vous les comprenez maintenant ils seraient profondément impressionnés. Mais les gens du monde n'y font pas d'attention. Ils ont des oreilles et n'entendent pas, des yeux et ne voient pas. Personne ne pense à mourir pendant qu'il est en vie et en santé. On attend pour cela que l'âme quitte le corps.

[1] Quia omnes quæ sua sunt quærunt. Philip. II. 21.

Le Mourant. Aussi quand ils seront atteints des flèches de la mort, ils auront beau pousser des cris et des gémissements, le ciel et la terre resteront impitoyables. Sur cent chrétiens qui vivent dans le monde ou dans le cloître, il s'en trouvera à peine un qui sera frappé de mes paroles et qui changera de conduite; sur ces cent chrétiens, par conséquent, il s'en trouvera à peine un qui mourra bien préparé. Presque tous tombent dans les filets de la mort sans avoir pensé à leur fin dernière. Presque tous expirent sans se reconnaître et sans faire pénitence, parce que la vaine gloire, l'orgueil de la vie, les plaisirs du corps, l'amour de ce qui passe si vite, la préoccupation de leurs intérêts matériels les jettent dans le plus déplorable aveuglement. Si vous voulez éviter, avec le petit nombre, les conséquences terribles d'une mort imprévue, écoutez mes conseils; pensez continuellement à la mort et imaginez-vous que votre âme est déjà dans les flammes du purgatoire; les prières et les bonnes œuvres que vous ferez pour la délivrer, diminueront bientôt la crainte et l'horreur que vous avez de la mort et votre cœur finira par la désirer et l'attendre avec amour. Que ce soit votre méditation la plus fréquente et la plus sérieuse; gravez mes paroles dans votre esprit et n'oubliez pas les leçons que je vous donne au milieu des bouleversements de ma mort, et des ténèbres de ma dernière nuit. Oh! qu'il est béni de Dieu celui qui arrive à cette heure terrible, bien préparé. Il quitte la terre pour le ciel sans éprouver l'amertume de la mort. Hélas! miséricordieux maître, quel sera, tout à l'heure, l'asile, le refuge de mon âme, dans cette région inconnue de l'autre vie? hélas! je sens que tout m'abandonne et que mon âme va souffrir au milieu de

toutes ces âmes tombées dans les flammes de votre justice. Quel ami véritable et dévoué pourra me secourir ? mais plus de gémissements, voilà l'heure de partir ! Je meurs, je ne puis plus retenir la vie ; mes mains deviennent froides et mon visage livide ; mes yeux s'obscurcissent, les angoisses de la mort m'oppressent et c'est à peine si je respire encore. Le monde disparaît, sa lumière me fuit, j'entrevois une autre vie. Ah ! quel spectacle ! voici autour de moi des fantômes horribles ; les démons de l'enfer m'environnent et font tous leurs efforts pour s'emparer de mon âme. O Dieu, ô justice, que vos jugements sont sévères et combien pèsent mes moindres fautes. Hélas! quelle sueur glacée baigne tout mon corps ! O visage terrible de mon juge ! J'aperçois les flammes ardentes du purgatoire qui tourmentent les âmes et les agitent comme des étincelles : elles crient toutes d'une voix lamentable : Hélas ! hélas ! quel supplice nous endurons ; personne ne pourra jamais comprendre la multitude et la grandeur de nos peines. O vous qui vivez, secourez-nous dans notre malheur et nos désolations. Où sont maintenant les souvenirs de l'amitié ? ses promesses étaient trompeuses, car nous voilà dans l'abandon et l'oubli. *Ayez pitié de nous, ayez pitié de nous, vous du moins qui êtes nos amis* [1]. Nous vous chérissions, nous vous rendions tous les services possibles. Est-ce ainsi que vous nous récompensez de notre dévouement? N'aurez-vous donc pour nous aucune compassion? Et pourtant notre supplice surpasse tous les tourments des martyrs et nous souffrons plus en une heure qu'on ne peut souffrir en cent ans sur la terre. Qu'il eût mieux valu prévoir ces flammes et cet abandon. O flamme cruelle, ô priva-

[1] Miseremini, miseremini, saltem vos amici. Job. XIX, 21.

tion de Dieu plus cruelle encore ! Mais je tombe au milieu de toutes les horreurs, je n'ai plus de force : j'expire.

Le Disciple. O divine Sagesse, où êtes-vous? m'avez-vous donc abandonné? Oh ! mon Jésus, comme ce spectacle de la mort m'a épouvanté ; je ne sais si mon âme est encore dans mon corps, et si la crainte n'a pas tari ma vie. Je vous remercie, Seigneur, de cet enseignement et je vais tout faire pour en profiter. Je ne passerai jamais un seul jour, sans méditer sur la mort, afin de prévoir ses embûches et de ne pas être victime de ses surprises ; je veux apprendre à mourir pendant que je suis en santé; toutes mes pensées seront dirigées vers l'autre monde, parce qu'ici-bas tout est vanité. Je n'attendrai pas mon dernier jour pour me repentir, et je commencerai ma pénitence dans la sève même de ma jeunesse. Loin de moi maintenant un lit voluptueux, une nourriture délicate, les vins précieux, les longs sommeils, les honneurs périssables, le bien-être et les jouissances du corps. Comment pourrai-je supporter les tourments du purgatoire, si je n'ai pas le courage de faire actuellement pénitence? Oui, je veux aujourd'hui même commencer à soulager ma pauvre âme, que tous oublieront lorsqu'elle sera dans les flammes de l'expiation.

La Sagesse. Tu fais bien, mon ami, de songer pendant ta jeunesse aux dangers de la mort. Car, à ton dernier moment, personne ne pourra te secourir et tu n'auras d'autre refuge que ma Passion, ma mort et mon infinie miséricorde. Plonge-toi donc dans mon sang précieux, avec foi et humilité, et tu seras sauvé.

Le Disciple. C'est pour cela, mon Jésus, que je me prosterne à vos pieds sacrés, en gémissant et en vous

suppliant de vouloir bien me châtier et me purifier avant que je tombe dans les supplices incompréhensibles du purgatoire. Que j'étais insensé, lorsque je pensais que ce purgatoire n'était rien et que c'était un bonheur d'y aller; maintenant je redoute tant ses flammes dévorantes, que je ne puis y songer sans être tout tremblant d'effroi.

La Sagesse. Du courage, mon fils, car cette crainte est le commencement de la sagesse et le chemin de la gloire; ne te souviens-tu pas des louanges que les saintes Ecritures donnent à ceux qui craignent et méditent continuellement la mort? Tu dois me rendre grâce d'y penser comme tu le fais, car c'est une chose bien rare dans le monde; et cependant les avertissements se renouvellent sans cesse et l'illusion est impossible. Les malheureux tombent en mourant dans les gouffres terribles de l'enfer, ils pleurent, ils gémissent, ils s'aperçoivent alors de leur folie, mais il est trop tard : rappelle-toi, si tu peux, tous tes contemporains qui sont morts, et évoque-les dans ton esprit; converse avec eux et demande-leur ce qu'ils sont devenus; écoute leurs soupirs, leurs cris déchirants et profite de leurs sages conseils. Bienheureux celui qui apprend des autres à s'occuper à temps de son salut. Si tu es sage, tu attendras la mort chaque jour; tu te tiendras toujours prêt à la recevoir et à partir content pour ce grand voyage. Qu'y a-t-il de plus incertain que la vie? l'homme est comme le petit oiseau sur lequel plane le vautour, ou comme l'infortuné qui voit arriver du rivage, le vaisseau rapide qui l'emportera pour toujours bien loin de sa patrie. La vraie sagesse est de prévoir sa fin dernière et d'aller, par la méditation, au-devant de la mort.

XXV

Du très-saint sacrement de l'Eucharistie.

Le Disciple. Si vous m'accordiez la grâce, ô compatissante Sagesse, d'entrer dans l'intimité sainte de vos divins mystères, je vous demanderais d'autres secrets de votre amour. Il est certain que l'abîme impénétrable de votre infinie charité nous est largement ouvert par votre douloureuse Passion et par votre mort; mais dites-moi, ne pouvez-vous pas nous donner d'autres preuves aussi éclatantes de votre tendresse pour nous?

La Sagesse. Comment ne le pourrais-je pas? Il est aussi impossible de compter les étoiles du ciel que les preuves et les témoignages de mon amour infini.

Le Disciple. O mon Jésus, mon doux amour, voyez combien mon âme languit dans votre attente et donnez à votre serviteur la paix et le bonheur de votre présence. Vous voyez que toutes les affections de la terre sont mortes en moi et que je ne désire autre chose que les trésors de votre charité. Vous savez bien que le propre de l'amour est de ne pouvoir jamais être rassasié de son objet : plus il possède, plus il désire le posséder. Dites-moi donc, ô ravissante Sagesse, quelle est avec votre Passion et votre mort, la grande preuve de votre amour que vous avez donnée dans votre Incarnation.

La Sagesse. Réponds-moi d'abord. Parmi les choses précieuses, qu'y a-t-il de plus précieux pour celui qui aime?

Le Disciple. La présence de celui qui est aimé, je crois, ses embrassements, sa jouissance assurée.

La Sagesse. Cela est vrai et comme je prévoyais que mes amis fidèles seraient tourmentés du désir de má présence, j'ai voulu, dans la dernière cène, au moyen du sacrement de l'Eucharistie, rester présent, pour mon Église et mes amis, jusqu'à la fin des siècles.

Le Disciple. Mais, Seigneur, excusez mon ignorance; comment votre corps heureux et glorifié peut-il être sous les faibles apparences du pain? Comment puis-je vous voir présent dans ce sacrement?

La Sagesse. Rien n'est impossible à ma toute-puissance infinie et si tes sens te font défaut, il faut les suppléer par une foi simple et sincère, sans chercher à sonder des abîmes incompréhensibles. Je suis présent pour toi sur l'autel, vrai Dieu et vrai homme, avec mon corps, mon âme, ma chair, mon sang, comme je l'étais dans les bras et sur le sein de ma mère bien-aimée, comme je le suis au ciel dans la perfection de ma gloire. Dis-moi comment se montre un palais dans un miroir, et dans chaque fragment de ce miroir, comment toute l'étendue des cieux est saisie par l'œil qui est si petit. Ne faut-il pas plus de puissance pour créer de rien, le ciel, la terre et tout l'univers que pour changer invisiblement du pain en mon corps? Pourquoi s'étonner plus de l'un que de l'autre? Combien y a-t-il dans le monde de choses que tu crois sans les voir? Les créatures invisibles ne surpassent-elles pas de beaucoup les créatures visibles? Qui ne croit fermement avoir une âme et pourtant personne ne l'a vue. Si je t'interrogeais sur les voies de l'abîme et sur les eaux supérieures, ne me répondrais-tu pas que ces choses dépassent tes facultés, parce que tu n'as pas pénétré les abîmes ni visité les hauteurs des cieux. Mais si tu ne comprends pas les chóses natu-

relles et terrestres, comment veux-tu comprendre les choses célestes et divines? Si une mère enfantait et élevait un fils dans une prison complétement obscure, tout ce qu'elle lui raconterait du soleil, des étoiles, l'étonnerait et lui paraîtrait incroyable, et pourtant sa mère ne l'aurait pas trompé. Ma parole n'est-elle pas plus certaine que tous les sens de l'homme? Qu'il te suffise donc de savoir que l'Eucharistie est l'œuvre de ma toute-puissance et de mon amour, que la foi te soutienne et tu goûteras ma présence.

Le Disciple. Comment refuser de croire, ce que vous enseignez, ô mon Jésus, puisque vous êtes la vérité qui ne peut mentir, la sagesse qui ne peut se tromper, la toute-puissance que rien ne saurait limiter. Que n'ais-je autant d'amour que toutes les créatures! Que n'ais-je une conscience aussi pure que celle des anges, une âme ornée des toutes les beautés, de toutes les vertus, afin de vous recevoir en moi avec une telle ardeur, une telle puissance que ni la vie ni la mort ne puisse jamais me séparer de vous. Si vous m'envoyez un ange en ambassade, je ne saurai quel honneur lui rendre pour le recevoir convenablement. Que dois-je donc faire pour vous, qui êtes le roi de gloire, le bien-aimé de mon âme, le bien unique, souverain qui renferme tout ce que peut désirer mon cœur dans le temps et dans l'éternité. Vous êtes, ô doux Jésus, ce que l'œil trouve de plus beau, le palais de plus doux, le tact de plus délicat et le cœur de plus aimable. Mais je ne sais vraiment comment m'unir à vous; votre présence m'attire et m'enflamme, mais votre majesté m'éloigne et m'épouvante. Ma raison veut que je vous adore dans le le silence et dans la crainte, et mon cœur peut vous

aimer, vous embrasser comme son unique bien-aimé. Vous seul, ô Jésus, vous êtes mon Seigneur, mon Dieu, mon frère, mon époux. Oh! si je pouvais changer tous mes membres, mes os, ma chair en amour, si je n'étais rien qu'amour afin de pouvoir reconnaître vos bontés, votre immense amour. Et que m'importe le monde, si vous vous donnez réellement à moi, pour que je vous presse dans mon sein, que je vous aime et que je goûte toute l'intimité de votre présence. Je me serais estimé bienheureux, si j'avais pu, de la blessure de votre cœur, recueillir une seule goutte de sang et la conserver; et voilà que, par votre sacrement, je reçois dans ma bouche, dans mon cœur et dans mon âme, votre précieux sang qu'adorent les anges du ciel. O sacrement d'amour, ô calice d'ineffable tendresse, quel don, Seigneur, de recevoir en soi, votre charité même et d'être transformé en elle par la grâce. Je ne désire plus vous voir sans voile, parce que la foi, supérieure au sens et à l'intelligence me suffit et que je vous possède avec certitude, que rien ne me manque et que je ne puis désirer davantage. Oui, je voudrais louer dignement et glorifier la grandeur de votre sagesse et les trésors de votre science : O profondeur! Immensité d'amour! Plan magnique, Nourriture très-pure, Sacrement ineffable! Seigneur, si, dans vos dons et dans l'effusion de votre grâce et de votre amour, vous êtes si grand, si admirable, si incompréhensible, qu'êtes-vous donc dans votre essence même? O mon âme, prépare avec soin, ta demeure pour un roi si élevé, ton cœur pour un hôte si doux, ton amour pour un époux si pur et si ravissant. Va au-devant de lui avec tous les sentiments d'humilité et de respect dont tu es capable.

XXVI

De quelle manière l'âme doit se préparer à recevoir l'Eucharistie.

Le Disciple. Je reconnais, divine Sagesse, votre amour, votre bonté, votre grandeur dans le sacrement de l'Eucharistie; mais je comprends par là même qu'il m'est impossible de vous recevoir dignement si vous ne me l'enseignez.

La Sagesse. Viens à moi avec le respect et l'humilité que ma Divinité mérite; retiens-moi dans ton âme, en ne perdant jamais de vue ma présence; regarde-moi et traite-moi comme l'épouse chérie qu'a choisi ton cœur. Que la faim de cette céleste nourriture t'y fasse participer plus souvent. Une âme qui veut me donner l'hospitalité d'une vie retirée et jouir de l'intimité de mes épanchements, doit être pure et libre de toute préoccupation stérile; morte à elle-même et à toutes les affections; ornée de vertus et toute parée des roses rouges de la charité, des violettes odorantes d'une humilité profonde, et des lis éblouissants d'une inviolable pureté. C'est ainsi que tu me prépareras le lit doux et paisible de ton cœur, car *je fais ma demeure dans la paix.* Que je sois l'objet de tes désirs et de tes embrassements, mais que j'aie ton amour sans partage; l'âme qui aime la terre, je la fuis comme le petit oiseau fuit le vautour. Chante-moi les cantiques de Sion, pour célébrer les merveilles de ma bonté, dans un si grand sacrement; et que tes louanges soient des élans d'amour. De mon côté, je te rendrai tendresse pour tendresse; je te ferai goûter une paix véritable, une claire vue de moi-même, une joie sans mé-

lange, une douceur ineffable, un avant-goût de la béatitude éternelle. Ces grâces sont accordées à mes seuls amis, qui s'écrient, dans l'ivresse de ces faveurs secrètes : Vous êtes vraiment un Dieu caché !

Le Disciple. Hélas ! que je suis à plaindre ; j'ai si souvent cueilli ces roses sans en avoir senti l'odeur ; je me suis promené parmi ces fleurs sans les voir ; j'ai reçu ce baume et je n'en ai pas été pénétré ; j'ai été couvert d'une rosée féconde et je suis resté une branche sèche et aride. O mon Jésus, hôte aimable des âmes pures, combien de fois vous ai-je reçu et me suis-je refusé ? combien de fois ai-je mangé le pain des anges sans faim et sans désir? Si j'avais eu à recevoir un ange, avec quel respect je l'aurais fait ; et le roi des anges, je ne l'ai pas seulement remarqué ! Que je regrette amèrement d'avoir été, en votre présence eucharistique, si léger, si froid, si ignorant ; si près par mon corps, si éloigné par mon cœur. Pendant que vous me visitiez et que vos yeux étaient tendrement attachés sur mon âme, j'étais distrait ; je pensais à d'autres choses, sans craindre votre souveraine Majesté. Et pourtant, ô mon Jésus, il était bien juste d'être tout à vous, de vous offrir mes hommages, mes désirs et mon cœur ; de me répandre en amour, en louanges et en ferventes actions de grâces. En réparation de mes oublis et de mes fautes, je me prosterne à vos pieds sacrés ; et en présence de tous les anges qui vous adorent dans cet auguste sacrement, je vous reconnais pour mon Dieu, mon Seigneur, la Sagesse éternelle, le Verbe incarné, l'Homme parfait qui règne maintenant dans la gloire, et je vous supplie de compatir à mes distractions, à mes irrévérences. Que votre miséricorde se laisse toucher par mes larmes ; ou-

bliez toutes les fautes que j'ai commises contre le sacrement de votre amour.

XXVII

Combien de grâces s'acquièrent par la fréquente communion.

Le Disciple. Maintenant, éternelle Sagesse, dites-moi quel bien procure votre présence eucharistique à l'âme fidèle qui vous reçoit avec amour et désir?

La Sagesse. Mon fils, cette demande est-elle digne de quelqu'un qui aime? Qu'ai-je de meilleur que moi-même? Que peut-on désirer lorsqu'on est uni à l'objet de son amour? et quand on s'est donné, que peut-on refuser? Dans ce sacrement, je me donne à toi et je t'enlève à toi, tu me trouves et tu te perds afin d'être changé en moi-même. Dis-moi, que fait la douceur du printemps aux campagnes et aux jardins, lorsque sont passés les glaces, les neiges, les vents et les rigueurs de l'hiver? Que fait l'éclat des étoiles à l'obscurité de la nuit? Que font les rayons du soleil pour un air transparent? Tous les biens affluent par ma présence, à l'âme qui me reçoit avec amour. Mon corps glorieux n'offre-t-il pas le charme de l'été; mon âme ne surpasse-t-elle pas les splendeurs des étoiles et ma Divinité n'est-elle pas plus riche en lumière que des multitudes de soleils?

Le Disciple. Mais, Seigneur, je n'éprouve pas les douceurs dont vous parlez; je reste dans la Communion, aride, froid, insensible; et je suis comme un aveugle qui n'a jamais vu le soleil. Je voudrais que vous me donniez des signes plus certains, des preuves plus évidentes de votre présence.

La Sagesse. Moins elle a de signes et de preuves, plus la foi est pure et méritoire. Je ne suis pas dans ce sacrement, une lumière extérieure qui se montre, et qui agit sur les sens; je suis un bien d'autant plus grand qu'il est plus intérieur et plus caché. Les êtres grandissent, et tu ne vois leur développement que lorsqu'il est accompli. Ma vertu est secrète; mes grâces sont insensibles, et l'on reçoit mes dons spirituels sans les sentir et sans les voir. Je suis un pain de vie pour les âmes bien préparées; un pain inutile pour les négligents; et pour les indignes, pour ceux qui sont coupables de péchés mortels, une plaie temporelle et une ruine éternelle.

Le Disciple. Vos paroles, Seigneur, me font comprendre combien il est difficile de se préparer dignement à un si grand sacrement?

La Sagesse. Jamais aucun homme sur terre n'a pu me recevoir d'une manière convenable. Si tu avais toute la sainteté des bienheureux et la pureté des anges, tu ne serais pas encore digne de cet honneur. Mais ne te décourage pas pour cela; fais tout ce que tu peux; je ne t'en demande pas davantage et je suppléerai à la faiblesse de l'homme. Un malade doit chasser toute crainte et obéir aux prescriptions savantes du médecin jusqu'à ce qu'il soit guéri.

Le Disciple. Peut-être, Seigneur, qu'il vaudrait mieux par respect et par prudence approcher plus rarement de votre sacrement?

La Sagesse. Si tu sens augmenter en toi la grâce et le désir de cette nourriture divine, il faut t'en approcher plus souvent. Si tu crois ne faire aucun progrès en le recevant et si tu n'éprouves que sécheresse, froideur, indifférence, ne te trouble pas; mais prépares-toi du

mieux qu'il te sera possible, et n'abandonne pas la Communion; parce que, plus tu me seras uni et plus tu t'amenderas; il vaut mieux communier par amour que s'abstenir par crainte, et le salut de l'âme est plus assuré dans la simplicité de la foi, les sécheresses et les peines intérieures que dans la douceur et les délices de l'esprit.

Le Disciple. L'âme ne pourrait-elle pas s'abstenir par crainte et vous recevoir seulement spirituellement?

La Sagesse. Dis-moi, s'il n'est pas plus heureux de recevoir, moi et ma grâce, que ma grâce seulement? Ne vaut-il pas mieux, avec ma grâce, posséder ma présence réelle?

XXVIII

De la louange qu'on doit à Dieu.

Le Disciple. Louez le Seigneur, mon âme; je louerai le Seigneur toute ma vie! O Seigneur, qui aidera mon cœur à vous exprimer ce qu'il ressent? Comment pourra-t-il vous bénir, vous louer avant ma mort, au gré de son désir? Comment célébrer dignement pendant ma vie le Dieu de majesté qui aime tant mon âme? Oh! si de mon cœur s'échappait l'harmonie de tous les instruments de musique; si ma voix redisait tous les cantiques que Dieu a jamais entendu; si je pouvais réjouir des accents de ma reconnaissance, toute la cour céleste! O mon Jésus, je suis indigne de vous louer; et pourtant c'est là l'ambition de mon âme; que le ciel le fasse pour moi, avec ses planètes, ses étoiles, sa lumière, ses splendeurs; que la terre vous loue avec la

beauté de ses roses et la richesse de ses fleurs. Oh! si j'avais les pensées, les désirs des âmes pures et saintes, quand Dieu les illumine des trésors de sa grâce; avec quelle ardeur, ô mon Jésus, ô Sagesse éternelle, je glorifierais votre nom. Oui, quand vous versez dans mon cœur, le sentiment et la pensée de votre louange, je languis d'amour et de bonheur; et dans mon ivresse, je perds les expressions et la parole, parce que je comprends combien votre souveraine Majesté est au-dessus de toute louange. Je m'adresse pour me suppléer aux plus belles créatures du ciel, aux esprits les plus purs et les plus sublimes du paradis; je vois que l'éternité même est trop petite pour célébrer votre bonté. Que pourraient donc vous dire ma bassesse et mon néant! L'ordre admirable qui règne dans l'univers, l'espace et ses profondeurs, les forêts, les campagnes, les montagnes et les vallées font retentir à mes oreilles un concert magnifique en votre honneur. J'entends toutes les beautés du ciel et de la terre qui crient : Oh! qu'il est aimable, qu'il est adorable le Dieu qui nous a créées; aime-le, adore-le, car il est la source de toute beauté. Mais si ce Dieu, si grand, si beau, si sublime, s'unit à ton âme comme à sa bien-aimée, comment pourras-tu ne pas mourir d'amour?

Le Disciple. O mon Jésus, éternelle Sagesse, consolez-moi et enseignez-moi ce que je dois faire.

La Sagesse. Que désires-tu? Est-ce apprendre à me bien louer?

Le Disciple. Ah! Seigneur, pourquoi me provoquer? Vous connaissez les cœurs et vous savez bien que le mien s'enflamme au seul désir de vous louer, et que c'est là ma passion depuis mon enfance.

La Sagesse. Ma louange demande beaucoup de droiture, de justice et de sainteté.

Le Disciple. O très-bon Jésus, ma justice et ma sainteté sont dans votre infinie miséricorde. Je sens bien mon indignité, ma bassesse, et j'avoue que je devrais plutôt pleurer devant vous mes péchés que célébrer vos louanges. Que votre bonté infinie ne méprise pas un pauvre ver de terre et qu'elle l'aide à satisfaire son désir. Les anges et les chérubins vous louent à des degrés différents, et, sans votre secours, ils ne le pourraient pas plus que la plus petite créature. Vous n'avez pas besoin de nos louanges; mais rien ne fait mieux paraître votre infinie bonté, que d'accueillir les malheureux et de vous laisser louer par des indignes.

La Sagesse. Aucune créature ne peut me louer dignement; et cependant toute créature, petite ou grande, est obligée, dans la mesure de ses forces, de louer son Créateur. Plus je m'unis à l'âme, plus je mérite ses louanges; et les louanges qui m'honorent davantage sont celles qui ressemblent aux louanges des habitants du ciel. Ces louanges sont dégagées des nuages de la terre; elles viennent des cœurs unis à moi par une piété véritable et par un amour sincère. Je suis plus loué et plus réjoui par une méditation et par un épanchement silencieux du cœur que par tous les cantiques que pourraient faire entendre la bouche et les lèvres. Une âme qui se méprise elle-même, qui ne veut être ni estimée, ni connue; qui se met au-dessous de tout le monde et qui se plaît dans cet abaissement, me charme plus que tous les concerts et les harmonies qu'on pourrait faire entendre. C'est cette louange surtout que j'adressais à mon Père, lorsque j'étais attaché à la croix, défiguré, hu-

milié, injurié et dans les angoisses de la mort. La louange qui ne vient pas du cœur me déplaît, et je refuse celles qu'on m'adresse dans la prospérité et qui tarissent dans le malheur. La louange véritable qui fume et s'élève vers moi, comme un encens de bonne odeur, est celle que disent à la fois le cœur, les paroles et les actes; et cela aussi bien dans les choses contraires que dans les moments heureux. Car celui qui me loue dans les choses contraires prouve qu'il m'aime réellement plus que lui-même; et c'est là pour moi la louange la plus parfaite.

Le Disciple. Très-miséricordieux Jésus, je ne vous demande pas des croix et des afflictions et je cherche même à les éviter; cependant, avec l'aide de votre grâce toute-puissante, je m'abandonne à vous du fond de mon cœur et je m'offre pour être l'instrument de votre éternelle louange; je sais bien que le renoncement total et parfait de moi-même est au-dessus de mes forces et ne peut venir que de vous. S'il vous plaît donc, Seigneur, que je sois le plus méprisé des hommes; qu'on m'injurie, qu'on me crache au visage et qu'on me fasse mourir dans les supplices; avec votre secours je supporterai tout pour la gloire de votre nom, lors même que je serais innocent; et si je suis coupable, j'accepterai tous mes tourments pour satisfaire votre justice qui me sera toujours plus chère que mon propre honneur. Ainsi, je me livre à tout ce que décidera votre miséricorde et je m'écrierai vers vous, comme le bon larron, du milieu de mes douleurs : *Oui, Seigneur, j'ai bien mérité ce que je souffre, tandis que vous, vous n'avez rien fait de mal; Seigneur, souvenez-vous de moi dans votre royaume.* Et si maintenant ma mort pouvait

vous honorer, je ne voudrais pas qu'elle fut différée d'un instant. Je ne désire qu'une chose, c'est que les années, les mois, les semaines, les jours, les heures, les minutes de ma vie célèbrent vos louanges, comme elles le font dans les splendeurs des saints ; et cela non pas une fois, cent fois, mille fois, mais autant de fois qu'il y a d'étoiles au ciel et qu'on aperçoit d'atômes dans les rayons du soleil. Ainsi je voudrais faire, si j'avais à vivre la longue vie des patriarches ; et si en quittant la terre, vous me laissiez pendant cinquante ans dans les flammes du Purgatoire, je me réjouirais, parce que chacune de mes souffrances vous louerait, vous honorerait. Je me prosternerais à vos pieds et je vous dirais : *Béni soit le feu du Purgatoire, par lequel votre gloire s'accomplit en moi*[1] ; Oui, Seigneur, je ne me compte pour rien, c'est vous seul, et votre bon plaisir que je désire, que j'aime, que je recherche ; et même, si pour la gloire de votre nom, je tombais en enfer ; si j'en souffrais les tourments ; si j'étais privé de votre contemplation bienheureuse, je ne m'en plaindrais pas, pourvu que je puisse, par mes douleurs, expier tous les péchés du monde, toutes les injures qui vous ont été faites, et adorer, glorifier votre bonté infinie et votre souveraine Majesté ; vos louanges sortiraient encore de l'abîme et de mon cœur brisé ; elles rempliraient l'enfer, la terre, l'air et s'éleveraient vers vous jusque dans le ciel. Mais *en enfer qui est-ce qui vous bénira?* Faites donc de moi, ô mon Jésus, tout ce que demandera votre gloire et votre honneur ; je vous en louerai jusqu'à mon dernier soupir ; et lorsque la mort éteindra ma voix, je veux que les mouvements de mon

[1] Benedictus ignis ille purgatorius, in quo tua laus in me perficitur.

corps, de mes mains, les battements de mon cœur continuent vos louanges; et que mon dernier souffle vous dise encore et toujours : Saint, saint, saint; *Sanctus, sanctus, sanctus;* et lorsque ma chair sera réduite en poussière, que tous les grains de cette poussière frémissent de vos louanges; qu'ils soient emportés dans les déserts, dans les espaces et jusqu'en votre présence, dans le ciel et qu'ils ne s'arrêtent point jusqu'au dernier jour du monde.

La Sagesse. Persévère dans les saints désirs de ma louange, ton zèle m'est agréable; que ta bouche me loue afin d'y exciter ton cœur; commence, dès cette vie, ces cantiques sans fin que tu continueras dans l'autre.

Le Disciple. Je le désire tant, Seigneur, que je ne voudrais pas vivre un seul instant sans vous louer. Combien de fois me suis-je plaint, pendant la nuit, de la fuite du temps. Pourquoi, disais-je au ciel, précipiter ainsi ta course? Arrête-toi un peu et prolonge les ténèbres, afin que je puisse satisfaire mon désir et rester encore à louer mon doux Sauveur. Et lorsqu'il m'arrive d'être distrait pendant quelque temps de vos louanges et que je reviens ensuite à moi, il me semble qu'il y a des années que je n'ai loué Jésus; applique-toi donc à le louer sans cesse, mon pauvre cœur. Mais vous, éternelle Sagesse, apprenez-lui à toujours continuer, à ne jamais interrompre.

La Sagesse. Celui qui évite toujours le péché et pratique la vertu, me loue sans cesse. Mais puisque tu désires connaître une louange plus parfaite, apprends que toute âme pure et remplie par la méditation des choses du ciel, une âme libre de tout défaut et affranchie de tout désir, une âme élevée au-dessus de la terre et qui goûte une

telle paix dans ma Divinité, qu'elle ne pense qu'à me rester unie, cette âme me loue toujours, parce que ses sens sont absorbés dans la lumière qui l'environne, et que sa forme terrestre s'est revêtue de la nature spirituelle des anges. Quoi qu'elle fasse intérieurement ou extérieurement, soit qu'elle médite, qu'elle prie, qu'elle travaille, qu'elle mange, qu'elle dorme ou qu'elle veille, sa moindre action est une louange pure et agréable à Dieu.

Le Disciple. Que vous m'apprenez doucement, Seigneur, à vous louer d'une manière parfaite. Mais dites-moi quelle sera l'occasion, le sujet de mes louanges et de mes bénédictions.

La Sagesse. Ne suis-je pas la source infinie de tout bien, et n'est-ce pas de moi que découle tout le bonheur des créatures?

Le Disciple. Seigneur, votre bonté surpasse mon intelligence. Que les cèdres du Liban, que les esprits angéliques la célèbrent. Mais moi, qui ne suis que misère et bassesse auprès d'eux, je ne puis louer cette source première de tout bien, et adorer, comme elle le mérite, votre essence infinie. Dans le désir que j'ai de le faire, je rappellerai aux anges leur dignité et l'excellence de leur nature; plus ils se sentiront élevés dans la gloire, plus ils seront portés à célébrer, par des louanges magnifiques, votre souveraine Majesté. Je serai pour eux comme l'oiseau criard qui provoque les chants du rossignol. Je me recueillerai en moi-même; j'y contemplerai les bienfaits que vous avez versé dans mon âme, et je vous bénirai, je vous rendrai de ferventes actions de grâces. Oui, lorsque je me rappelle de combien de maux et de dangers vous m'avez délivré, je comprends combien je vous dois; et je m'étonne de ne pas m'épuiser en canti-

ques de reconnaissance. Oh ! que vous avez été patient à m'attendre; que vous avez été indulgent à me recevoir; que vous avez été doux dans vos appels intérieurs ; que vous avez été tendre pour m'attirer et m'attacher à vous malgré mes résistances et mon ingratitude ! Comment ne pas vous louer de toute l'ardeur de mon âme, pour tant de bienfaits. Oui, Seigneur, je désire vous louer comme les anges, lorsqu'ils se virent confirmés dans la grâce, après la chute des esprits rebelles; comme les âmes du purgatoire, lorsqu'au moment de leur délivrance, elles entrent dans le ciel et commencent à jouir de votre présence. Je voudrais avoir, pour vous bénir, les cantiques que vous chanteront les élus dans la Jérusalem céleste, lorsque le dernier jugement les aura séparés des réprouvés et qu'ils se verront enfin, assurés de leur éternité bienheureuse. Mais, Seigneur, dites-moi comment je dois rapporter à votre gloire les mouvements de la nature, bons ou indifférents.

La Sagesse. L'homme ne peut, dans cette vie mortelle discerner la nature, de la grâce, et il doit, dès qu'il ressent dans son corps ou dans son âme quelque joie, quelque plaisir, se recueillir aussitôt en lui-même et les rapporter à Dieu afin qu'il les purifie et qu'il les tourne à sa gloire. Il les transformera ; car il est le seigneur de la nature et de la grâce, et par ce moyen, la nature s'élèvera au-dessus d'elle-même et deviendra la grâce.

Le Disciple. Mais ce qui m'afflige, Seigneur, et me distrait de votre louange, ce sont les suggestions du démon, les tentations d'impiété, de blasphème, d'infidélité, les pensées mauvaises et honteuses qu'il sème dans mon âme ; apprenez-moi comment je dois les rapporter à votre louange.

La Sagesse. Dans toutes les tentations de ton ennemi, tourne-toi vers Dieu, et dis-lui : Seigneur, toutes les fois que les esprits mauvais me tentent, je veux vous louer comme ils vous auraient loué, s'ils avaient persévéré dans le bien ; je suppléerai ainsi aux honneurs dont vous a privé leur chute.

Le Disciple. Il est bien vrai, Seigneur, que tout profite à ceux qui vous aiment, puisque les tentations des démons même leur servent et les aident à vous bénir. Quelles louanges vous rendrais-je donc pour toutes les beautés et les magnificences qui remplissent le monde?

La Sagesse. Quand tu verras cette vie, cette activité des populations, la force et la grâce des hommes et des femmes, pense à Dieu et dis-lui du fond de ton cœur : O mon Jésus, puissent vous saluer et vous louer pour moi, la multitude innombrable des beaux anges qui vous entourent et vous servent ; puisse vous glorifier pour moi, les désirs et les ardeurs des saints et cette harmonie sublime de toutes les créatures qui remplissent l'univers.

Le Disciple. O Sagesse infinie, qué vous réjouissez, que vous dilatez mon cœur, en m'apprenant ainsi à vous louer. Quand viendra le jour dernier qui finira mon exil? Quand vous adresserai-je avec les saints, les cantiques parfaits dont rien ne troublera le charme et la durée ? C'est-là le besoin qui me dévore ; car comment ne pas aspirer à vous, ô mon Jésus, l'unique joie de mon cœur. Y a-t-il un homme dans le monde, quand il aime, qui ne fasse tous ses efforts pour atteindre et posséder l'objet de son amour? Vous savez, ô mon très-doux Jésus, que je m'abandonne à vous; mon âme n'aime que vous, ne cherche que vous, ne veut que vous, et quand elle ne

vous trouve pas, il faut bien qu'elle pleure et qu'elle se tourmente.

La Sagesse. Entre donc pour te consoler dans le parterre de mes louanges. N'est-ce pas le prélude, l'avant-goût du bonheur éternel que de me louer toujours dans la joie et la paix de ton cœur. Rien n'est comparable à mes louanges pour éclairer l'intelligence, adoucir les croix, vaincre les esprits mauvais, chasser la tristesse et l'ennui, rendre tranquilles et heureuses les âmes ; si tu me loues par tes paroles, tes chants, tes inspirations, tes méditations et tes œuvres, tu effaceras tes péchés ; tu t'enrichiras de mes grâces ; tu édifieras ton prochain ; tu consoleras les âmes du Purgatoire ; tu auras les Anges pour compagnie ; tu seras mon bien-aimé ; ta mort sera sainte et heureuse comme ta vie.

Le Disciple. Que mon cœur soit donc une flamme ardente qui se consume à vous louer, qui s'unisse à l'amour de tous les saints, de tous les séraphins du ciel et à cette charité infinie que Dieu le Père ressent pour vous qui êtes son Fils unique et bien-aimé.

XXIX

Comment Dieu est une essence très-simple.

Le Disciple. Enseignez maintenant à votre disciple, éternelle Sagesse, comment il doit se résigner et se reposer en Dieu. Dites-moi, je vous en prie, quel est le moyen d'atteindre ce but si élevé ?

La Sagesse. Une âme ne peut retourner à son origine, si elle ne comprend d'abord l'unité de Dieu, c'est-à-dire que Dieu est le principe nécessaire et premier de

tout être; qu'il est une essence incompréhensible et sans nom. Car ce qui ne peut se comprendre ne peut être nommé. Tout ce que notre intelligence créée affirme de Dieu et lui attribue n'est rien; la négation peut seule le définir; parce que Dieu n'est aucune de ses créatures, mais une essence infinie, impénétrable, supérieure à tout ce qu'il a fait; un esprit qui a la plénitude de l'être, qui se comprend seul et qui est en lui et par lui-même le principe et la fin de toutes choses. C'est dans cet océan que commence et que finit l'homme juste et résigné; il s'oublie et se perd en Dieu par un abandon surnaturel et parfait.

Le Disciple. Mais si Dieu est une essence simple; d'où vient que nous lui donnons les noms de Sagesse, de Bonté, de Justice et de Miséricorde; comment cette multiplicité se montre-t-elle avec cette unité d'essence?

La Sagesse. Cette multitude d'attributs dans l'être divin n'est autre que son unité même.

Le Disciple. Qu'est-ce que l'être divin?

La Sagesse. C'est la source d'où découlent les émanations et les communications divines.

Le Disciple. Quelle est cette source, Seigneur?

La Sagesse. La nature même et l'essence de la Divinité: et dans cet abîme infini, la trinité des personnes se résume dans son unité; car, en elle, il n'existe point de multiplicité ni d'actions extérieures; la nature divine étant simple et comme une obscurité agissant immuablement sur elle-même.

Le Disciple. Mais quelle est l'origine première des communications divines?

La Sagesse. La faculté, la vertu toute-puissante.

Le Disciple. Qu'est-ce que cette vertu, cette faculté?

La Sagesse. La nature divine dans laquelle le Père est le principe de l'être, de la génération et de l'opération.

Le Disciple. Est-ce une même chose que Dieu et la Divinité?

La Sagesse. La même chose; mais la Divinité n'engendre pas, n'opère pas, tandis que Dieu opère et engendre; ce qui vient de la diversité des personnes que l'intelligence distingue de l'essence divine; mais au fond c'est une même chose, puisque dans la nature divine, il n'y a que l'essence divine; et les relations des personnes n'ajoutent rien à cette essence, quoiqu'on les distingue entr'elles. La nature divine n'est pas plus simple en elle-même que le Père, le Fils ou le Saint-Esprit qu'elle comprend; l'imagination vous égare dans la contemplation de ces mystères parce que vous les examinez d'après les choses créées.

Le Disciple. O abîme incompréhensible de simplicité! Mais, dites-moi, éternelle Sagesse, qu'étaient les créatures en Dieu avant leur création?

La Sagesse. Elles étaient comme dans leur exemplaire éternel.

Le Disciple. Qu'est-ce que cet exemplaire éternel?

La Sagesse. C'est l'essence éternelle de Dieu en tant qu'elle se montre par communication et qu'elle se fait connaître à la créature : dans l'idée éternelle, les créatures ne sont pas distinctes de Dieu; elles participent à son essence, à sa vie, à sa puissance; elles sont Dieu en Dieu; elles se confondent avec Dieu et ne sont pas moindres que lui; mais dès qu'elles sortent de Dieu par la création, elles ont une forme, une substance, une essence particulière et distincte de Dieu; et ainsi dans leur écoulement de Dieu, elles ont Dieu pour principe, et,

comme créatures, elles le reconnaissent pour Créateur.

Le Disciple. L'essence de la créature est-elle plus noble et plus élevée en Dieu qu'en elle-même ?

La Sagesse. L'essence de la créature en Dieu n'est pas créature. La création est plus utile à la créature que l'essence qu'elle avait en Dieu, car la créature ne se confond plus éternellement avec Dieu ; mais Dieu, par la création, ordonne divinement toutes les créatures ; elles regardent naturellement leur principe et comme elles sortent de Dieu, elles retournent à Dieu.

Le Disciple. D'où naît donc, Seigneur, le péché, l'iniquité, l'enfer, le purgatoire, les démons, si toute créature vient de Dieu et retourne à Dieu.

La Sagesse. La créature intelligente et raisonnable devait revenir à Dieu son principe ; mais elle resta en elle-même par un acte insensé de son orgueilleuse volonté : de là les démons, l'enfer et toute malice.

XXX

Comment l'homme doit retourner à Dieu.

Le Disciple. Comment doit faire celui qui est sorti de Dieu pour retourner à Dieu, et pour reconquérir sa félicité perdue ?

La Sagesse. Son moyen, Jésus-Christ, vrai Dieu et vrai homme, qui, par sa dignité incompréhensible et par l'efficacité de sa passion et de sa mort, a fondé les mérites des saints et est devenu le chef de l'Église. Celui qui veut retourner à Dieu et devenir le fils du Père éternel, doit se quitter lui-même et se convertir entièrement en Jésus-Christ, afin d'arriver à l'union béatifique de la gloire.

Le Disciple. Et quelle est cette conversion parfaite en Dieu par Jésus-Christ ?

La Sagesse. Écoute bien ce que je vais dire : l'homme devait habiter dans son centre qui est Dieu ; il en est sorti par un amour exclusif de lui-même et des créatures ; il a ainsi usurpé ce qui était au Créateur. Il s'est ravi lui-même à Dieu dans son aveuglement, et il s'est répandu criminellement dans les créatures ; aussi, pour se rendre à Dieu, il doit : 1° se pénétrer du néant de son essence qui, séparée de la vertu toute-puissante de Dieu, n'est absolument rien ; 2° considérer sa nature produite et conservée dans l'être de Dieu, mais malheureusement souillée par sa propre malice ; et cela, afin de la ramener à Dieu, après l'avoir domptée et purifiée ; 3° se relever par une haine généreuse de soi-même ; se détacher de la multiplicité des amours créés ; se renoncer parfaitement et s'abandonner à Dieu et à son bon plaisir en toute chose ; dans la joie comme dans la souffrance, dans le travail comme dans le repos. Ce renoncement doit être fait de manière à ne jamais se reprendre à Dieu, à être si étroitement uni d'esprit à Jésus-Christ, qu'on puisse voir et faire tout en lui et par lui, et qu'on puisse dire, avec saint Paul : « Je vis, mais ce n'est plus moi, c'est Jésus-Christ qui vit en moi. » *Vivo ego, jam non ego, vivit vero in me Christus.* C'est là ce que veut dire le renoncement de soi-même en Dieu ; ainsi donc, laisse-toi, abandonne-toi toi-même, non pour détruire et anéantir ta nature, mais pour t'en ôter la propriété et te mépriser souverainemeut par amour de Dieu ; c'est ainsi que tu deviendras heureux.

Le Disciple. Comment cela, Seigneur ?

La Sagesse. Parce que tu goûteras les délices du pa-

radis et que tu jouiras, non pas en réalité, mais par ressemblance, de la félicité suprême des saints qui sont tellement à Dieu, qu'ils ne pensent jamais à eux-mêmes.

Le Disciple. Quel est l'état des saints dans le ciel?

La Sagesse. C'est une ivresse divine et ineffable : de même que l'homme ivre s'oublie et n'est plus maître de lui-même; de même les saints s'abandonnent tellement à Dieu, qu'ils perdent en lui toute propriété; qu'ils ne peuvent plus se reprendre; qu'ils vivent avec Dieu, transformés pour toujours en Dieu, comme une goutte de vin qui, jetée dans l'Océan, perd son goût, sa couleur, et se confond avec l'immensité qui la reçoit.

Le Disciple. Les saints perdent donc en Dieu leur nature et leur essence?

La Sagesse. Non, mais en Dieu, ils ne ressentent aucun désir humain; ils perdent complétement l'usage de leur volonté : ils sont abîmés dans la volonté divine, et ne peuvent vouloir que ce que Dieu veut. Leur nature et leur essence restent les mêmes; mais elles revêtent une autre forme, une autre gloire, une autre vertu; car ils sont unis à l'essence divine, et deviennent une même chose avec elle, non par nature, mais par grâce. Une lumière ineffable et une vertu toute-puissante leur font vouloir ce que Dieu veut. Ces dons précieux sont accordés à tous les bienheureux, en récompense de leur renoncement parfait et de leur abandon total en Dieu.

Le Disciple. O mon Jésus, ce renoncement est plus admirable qu'imitable. Qui peut ici-bas ne jamais penser à soi et rester indifférent à la prospérité comme au malheur? Il est trop difficile, dans cette vie mortelle, d'aimer purement pour Dieu, sans ressentir la moindre

inclination propre, et sans jamais consulter sa volonté.

La Sagesse. Je ne t'appelle point au renoncement des saints que vous ne pouvez pas même comprendre, parce que les nécessités et les imperfections de la nature vous en empêchent : mais apprends du moins que le renoncement de mes vrais serviteurs est une imitation des saints du Paradis. J'ai, parmi mes élus, des âmes pieuses qui vivent dans un oubli complet du monde et d'elles-mêmes, et qui conservent leur vertu stable, immuable, et, pour ainsi dire, éternelle comme Dieu. Elles sont déjà par la grâce transformées en mon image et dans l'unité de leur principe ; et comme Dieu ne peut agir pour d'autre que pour lui, elles ne pensent, elles n'aiment, elles ne veulent d'autre chose que Dieu et son bon plaisir. Cet état d'union et de renoncement est complet dans le Paradis, mais sur terre, il se rencontre parmi mes plus fervents adorateurs à des degrés différents, selon les trésors de ma grâce.

XXXI

En quoi consiste le véritable renoncement.

Le Disciple. Dites-moi, éternelle Sagesse, comment souffrent et meurent vos serviteurs qui, sur la terre, se renoncent parfaitement en Dieu. Je suis persuadé qu'ils mènent une vie très-pure, qu'ils observent les conseils de l'Evangile et qu'ils tendent toujours à ce qui est le plus parfait.

La Sagesse. On ne peut se renoncer en Dieu que par l'observation complète de la loi et par une très-grande pureté de cœur. Car celui qui s'aime et qui aime les créatures, n'a pas la pureté de mon amour et ne pourra

jamais renoncer à sa volonté. Mais mes serviteurs vivent toujours de la manière la plus parfaite, détachés d'eux-mêmes au dedans et au dehors, et libres de toute propriété de corps et d'esprit. Dans les épreuves, ils sont tellement forts et constants, qu'ils méprisent la souffrance et qu'ils ne la comptent pour rien. Ils sont tellement bien disposés à la mort, que non-seulement ils la reçoivent avec soumission des mains de Dieu, mais qu'ils l'aiment, qu'ils la désirent plus que tous les trésors du monde, et qu'ils ne voudraient pas un seul moment d'existence en dehors de ma volonté.

Le Disciple. Pour marcher ainsi dans la voie parfaite du renoncement, quelle est la chose principale ; la contemplation ou l'action?

La Sagesse. Ces deux choses ne doivent point se séparer : à quoi sert de rechercher ce qu'est la vertu, l'union et le renoncement, si on ne combat pas la nature; si on ne l'affranchit du péché, en domptant ses passions et en mettant en pratique la vérité même. Plus on étudie alors et plus on se perd, parce qu'on se complaît dans sa science, parce qu'on ne veille pas sur soi et qu'on arrive à une fausse liberté qui charme et qui égare.

Le Disciple. Ceci est l'abus de la science, et il n'est pas étonnant que beaucoup de savants se perdent. Mais on ne peut abuser de l'austérité de la vie et des rigueurs d'une sainte pénitence?

La Sagesse. Certainement, lorsque l'extérieur correspond à l'intérieur; mais il est des personnes qui sont très-mortifiées à l'extérieur, et qui ne se renoncent pas en Dieu.

Le Disciple. La souffrance cependant est une imitation de Jésus-Christ et de sa croix?

La Sagesse. Il serait plus vrai de dire, une apparence

de l'imitation de la Croix. Ces personnes ne veulent pas se conformer à la vie de Jésus-Christ qui fut la douceur et l'humilité même; elles blâment et jugent leur prochain avec une facilité extrême; elles méprisent et condamnent tous ceux qui ne vivent pas comme elles; et si on veut les connaître, on n'a qu'à les blesser dans leur volonté et leur réputation; on les trouve alors pleines d'orgueil et dans une inquiétude continuelle. Il est bien évident qu'elles n'ont pas le renoncement chrétien, et qu'elles n'ont jamais appris à s'abandonner réellement à Dieu; qu'elles ne meurent point à elles-mêmes et à leurs propres désirs ; sous les dehors d'une vie austère, elles ont conservé toute la vivacité de leur passion; elles nourrissent et développent leur propre volonté.

XXXII

Comment l'âme devient une même chose avec Dieu.

Le Disciple. D'où vient donc le véritable renoncement intérieur et extérieur des élus avec Dieu dans une unité parfaite?

La Sagesse. De la génération et de la filiation de Dieu; tous mes vrais serviteurs étant fils de Dieu, puisqu'il est dit dans saint Jean : « Il a donné le pouvoir de devenir fils de Dieu à tous ceux qui sont nés de Dieu, » ***Dedit eis potestatem filios Dei fieri, qui ex Deo nati sunt***, ils participent par la grâce, à la nature et à l'action de Dieu; car toujours le Père produit un semblable à soi dans la nature et dans l'action. Le juste qui se renonce en Dieu, par cette union avec Dieu qui est éternel, triomphe du temps et possède une vie bienheureuse qui le transforme en Dieu.

Le Disciple. Mais je ne comprends pas comment tant de créatures distinctes ont en Dieu une seule existence. Il y a toujours l'infini entre le juste et Dieu, entre la créature et le Créateur ?

La Sagesse. Mon fils, si tu raisonnes d'après les sens et si tu veux parvenir à la vérité par la science naturelle, tu ne seras jamais capable de saisir ce que tu me demandes ; car la Vérité divine se comprend mieux en ne l'étudiant pas qu'en l'étudiant. Le temps et l'éternité en Dieu sont une seule et même chose; et l'être temporel de la créature dans la nature et l'essence de Dieu n'a plus de diversité ; élève-toi au-dessus des sens et tu comprendras ce que tu désires.

« Le disciple fut ravi hors de lui-même et vécut douze semaines, privé de ses sens extérieurs et de leurs opérations. Il ne savait plus, s'il était dans le monde ou hors du monde, parce que, dans cette vision, il ne comprenait et ne sentait qu'un Dieu unique et simple sans distinguer la multitude et la variété des créatures. Quand finit la vision, la divine Sagesse lui dit. »

La Sagesse. Qu'est-il arrivé, mon ami, où es-tu et qu'as-tu compris? Ne t'ai-je pas dit la vérité?

Le Disciple. Oui, Seigneur, il est certain que je ne l'aurais jamais si bien comprise, si je ne l'avais pas éprouvée ; il me semble maintenant que je sais où tend et où aboutit la vie d'une âme qui s'est parfaitement renoncée en vous-même. Les sens saisissent beaucoup de choses distinctes et l'esprit n'y voit en Dieu aucune différence.

La Sagesse. Cela est vrai, parce que l'âme, par la voie du renoncement parfait, peut arriver à se perdre en Dieu avec un avantage infini ; à s'ensevelir dans la divine es-

sence où elle ne se distingue plus de Dieu, qu'elle ne connaît plus par les images, la lumière et les formes créées, mais par lui-même. Maintenant, tu crois comprendre Dieu, lorsque tu le nommes, Esprit suprême, Intelligence très-pure, Essence, Bonté, Vertu, Amour et Bonheur; mais tu es plus éloigné de comprendre Dieu, que la terre n'est éloignée du ciel. Il n'y a qu'en arrivant au centre de la Divinité, qui est l'unité de toutes choses qu'on pénètre et qu'on comprend Dieu sans le comprendre; parce qu'on le comprend d'une manière incompréhensible et que l'âme ne se distingue plus de Dieu : mais tu es incapable de ce changement merveilleux, où l'âme, dans l'abîme de la Divinité, se transforme dans l'unité de Dieu pour se perdre elle-même et se confondre avec lui, non, quant à la nature, mais quant à la vie et aux facultés. Pour celui qui entre dans l'Eternité, plus de Passé, plus de Futur; le Présent seulement; pour celui qui se transforme dans l'unité de Dieu, plus de distinction; un seul être, une seule jouissance. Mais cette grâce d'une union parfaite, immuable, éternelle, est le partage, la félicité des bienheureux. Vous ne pouvez vous désaltérer à ces sources de gloire pendant votre pèlerinage; vous en recevez à peine quelques gouttes comme arrhes de ce qui vous est destiné.

Le Disciple. O douce Sagesse, dans cet état, quelle sera l'action de l'homme avec Dieu? Perdra-t-il ses puissances et ses opérations?

La Sagesse. Non, mais quand l'homme s'abîme tout entier dans son union avec Dieu, et devient une même chose avec lui, il ne perd pas plus ses puissances qu'il n'a perdu sa nature; il n'agit plus comme un homme parce qu'il voit et qu'il saisit tout dans l'Unité infinie.

Les philosophes considèrent les choses comme dépendantes de leur cause naturelle; mes serviteurs s'élèvent plus haut et les considérent comme sorties de Dieu ; ils ramènent l'homme en Dieu après sa mort, pourvu que pendant sa vie, il se soit conformé à la volonté de Dieu; et, dans ce changement divin, dans cette unité suprême, ils se considèrent eux-mêmes avec toutes les créatures comme ils y étaient dans l'Éternité.

Le Disciple. L'homme peut-il alors se regarder comme créature si, dans l'Éternité et en Dieu; il n'est autre que Dieu : la même nature ne peut être à la fois créée et incréée.

La Sagesse. Dans cette union, l'homme sait qu'il est créature; que, quand il n'était pas, il était conforme à son idée en Dieu et qu'il n'était autre que Dieu, ainsi que le dit saint Jean « ce qui a été fait, était la vie en lui » *quod factum est, in ipso vita erat.* Je ne dis pas que l'homme soit créature en Dieu, parce que Dieu n'est pas autre que trinité et unité; mais je dis que l'homme qui est en Dieu d'une manière supérieure et ineffable, devient une même chose avec Dieu, en retenant cependant son être particulier et naturel. Il ne le perd pas, mais il en jouit divinement; et il vit d'une manière parfaite, puisqu'il ne perd pas ce qu'il a et qu'il acquiert ce qu'il n'a pas, c'est-à-dire une existence divine. Aussi l'âme en Dieu reste créature, mais dans cet abîme de la Divinité où elle se perd, elle ne pense pas, si elle est, ou si elle n'est pas créature; elle prend sa vie en Dieu, son essence, sa félicité, tout ce qu'elle est ; et la tenant ainsi fixée et immobile en lui, sans rien dire d'elle-même, elle se tait, et se repose dans cet océan du bonheur infini, ne connaissant d'autre essence que celle qui est Dieu. Quand l'âme sait

voir et contempler Dieu, elle sort pour ainsi dire de Dieu, et se retrouve elle-même dans l'ordre naturel. C'est cette connaissance de Dieu qu'on appelle la *connaissance du soir* parce que la créature se distingue de Dieu, tandis que dans la *connaissance du matin*, elle se connaît en Dieu sans image, sans différence comme est Dieu en lui-même.

Le Disciple. S'il n'y a aucun rapport entre Dieu et l'âme, comment y a-t-il union?

La Sagesse. L'essence de l'âme s'unit à l'essence de Dieu ; les puissances et les forces de l'âme à l'action de Dieu, et alors l'âme comprend qu'elle est unie avec Dieu dans son être infini dont elle jouit elle-même.

Le Disciple. L'homme dans cette vie peut-il arriver à cette union?

La Sagesse. Oui ; non par les forces de son intelligence, mais par ce ravissement divin qui emporte l'âme au delà du temps.

Le Disciple. Et dans ce ravissement peut-il pécher?

La Sagesse. S'il revient à lui, il peut pécher ; mais il ne pêche pas dans cette union, comme il est dit dans saint Jean: « Celui qui est né de Dieu, ne connaît pas le péché parce que la semence de Dieu est en lui. [1] »

Le Disciple. Et quelle est son action dans une union si élevée?

La Sagesse. Il n'y en a qu'une possible parce que le fond de son union est unique ainsi que l'essence divine.

Le Disciple. Il perd alors l'intelligence et la volonté?

La Sagesse. Non, mais il ne les possède que sous l'influence et l'action de Dieu.

[1] Qui natus est ex Deo peccatum non facit, quoniam semen ipsius in eo manet. Ép. de saint Jean. III., 9.

Le Disciple. Comment expliquer que l'âme en Dieu se perd toute entière ?

La Sagesse. Elle ne comprend et ne veut d'autre chose que Dieu ; et dans son union, elle ne voit rien de créé ; elle ne se replie pas sur elle-même; elle ne se réfléchit pas dans sa propre intelligence et dans sa volonté; mais elle est toute ensevelie dans l'abîme de la Divinité : là elle se tait, elle dort, elle se repose avec une douceur ineffable; et alors on peut dire en vérité, qu'elle se perd elle-même, non quant à la nature, mais quant à la propriété de ses puissances ; puisqu'elle ne peut comprendre et vouloir tantôt une chose, tantôt une autre ; et qu'elle ne peut désirer réellement que Dieu. Et c'est là sa parfaite liberté; car elle ne veut et ne peut vouloir que Dieu, c'est-à-dire qu'elle ne veut jamais le mal et qu'elle veut toujours le bien. C'est pourquoi, Saint-Augustin dit : « Ôtez tel ou tel bien et voyez le bien en lui-même, si vous le pouvez ; c'est le bien suprême auquel nous tendons (1). »

XXXIII

De la vie du juste qui se renonce en Dieu.

Le Disciple. Dites-moi maintenant, je vous en conjure, ô suprême Sagesse, comment le juste qui s'est renoncé en Dieu, vit-il parmi les hommes; comment se comporte-t-il dans les circonstances et les choses de chaque jour ?

La Sagesse. Il est mort à lui-même, à ses défauts, et à toutes les choses créées ; il est humble avec tous, et se

(1) Tolle hoc bonum, tolle illud et considera bonum in se, si potes, et illud est summum bonum in quod tendimus.

met volontiers au-dessous de tous ses semblables. Et dans l'abîme de la Divinité, il comprend tout ce qu'il convient de faire ; il reçoit toute chose comme elle est en elle-même et comme Dieu le veut. Il est libre dans la loi, parce qu'il observe ma volonté par amour, sans crainte et sans peur.

Le Disciple. Celui qui, par le renoncement intérieur, vit en Dieu et dans sa volonté, n'est-il pas affranchi aussi des exercices spirituels extérieurs ?

La Sagesse. Quelques-uns seulement arrivent à ce point sans détruire leurs forces ; car l'effort continuel qu'on fait pour se renoncer en Dieu et pour se mortifier en toute chose, use bientôt les ressorts de la vie. Mais évite un semblable épuisement et suis les exercices spirituels communs ; qu'il te suffise de savoir ce que tu dois et ce que tu ne dois pas faire.

Le Disciple. Quelle est donc l'œuvre principale de l'homme qui s'est renoncé en Dieu.

La Sagesse. Son renoncement et son action est de vivre dans un abandon total de lui-même en Dieu. C'est là un repos saint et parfait, parce qu'en agissant ainsi, on se repose en Dieu ; et en s'y reposant, on agit merveilleusement, puisque le renoncement en Dieu est un acte d'amour et de vertu parfaite.

Le Disciple. Quels sont ses rapports et ses conversations avec son prochain ?

La Sagesse. Il vit familièrement avec tous les hommes sans en conserver l'image et le souvenir ; il aime sans attachement, sans amour ; et il compatit à leurs peines sans anxiété, sans inquiétude.

Le Disciple. S'il vit si purement à l'intérieur et à l'extérieur, est-il forcé de se confesser?

La Sagesse. La confession qui se fait par amour est plus excellente que celle qui se fait pour des fautes.

Le Disciple. Comment fait-il oraison et offre-t-il à Dieu ses prières?

La Sagesse. Son oraison est très-efficace; parce que, Dieu étant esprit, elle vient de l'esprit. Il recherche avec soin, si, dans son intérieur, il y a quelqu'obstacle d'images, d'apparences et d'attachement, et s'il s'appartient encore par quelque sentiment qui l'éloigne de Dieu ; et en s'examinant ainsi, en s'expropriant, en dégageant ses sens de toute image et de toute affection humaine, il offre ses prières pures et s'oublie lui - même pour ne penser qu'à la gloire de Dieu et au salut des âmes. Toutes des puissances supérieures sont remplies d'une lumière divine qui le rend certain que Dieu est sa vie, son essence, tout son bien; que Dieu agit en lui et qu'il n'est seulement que son instrument, son adorateur, son coopérateur.

Le Disciple. Comment mange-t-il et dort-il ?

La Sagesse. Dans la partie extérieure, il mange, il dort, il satisfait à toutes les nécessités de la vie comme le font les autres hommes ; mais dans la partie intérieure, il ne sait s'il mange, s'il dort, et il ne fait aucune attention aux besoins de son corps; sans cela, il jouirait de la nourriture et il se reposerait dans la partie basse et et animale de son être.

Le Disciple. Quelle est sa conversation avec les hommes?

La Sagesse. Il n'a pas beaucoup de formes et d'usage; il parle peu et simplement. Sa conversation est toujours bienveillante; tout ce qu'il dit sort de lui sans effort, et ses sens restent dans le calme et la paix.

Le Disciple. Tous vos serviteurs sont-ils également détachés d'eux-mêmes ; ne s'écartent-ils jamais de la vérité et ne sont-ils pas entraînés quelquefois dans de fausses opinions ?

La Sagesse. Il y a des degrés dans leur détachement mais ils se ressemblent tous pour l'essentiel. Quand ils se relâchent, ils ont des opinions comme les autres, mais quand ils s'élèvent au-dessus d'eux-mêmes, en Dieu, qui est la vérité suprême, ils vivent dans la plénitude de la science, sans jamais se tromper ; car ils ne rapportent rien à eux-mêmes et ne s'attribuent pas ce qui vient de Dieu.

Le Disciple. Mais d'où vient que les uns se trouvent dans de grandes angoisses de conscience, les autres dans une grande assurance?

La Sagesse. Parce que les uns et les autres ne se détachent pas complétement d'eux-mêmes ; les uns spirituellement, et alors ils éprouvent le tourment de leur possession ; les autres, matériellement, et alors ils se relâchent pour satisfaire leur corps ; mais celui qui ne retourne point à lui et qui reste entièrement abandonné en Dieu, celui-là jouit d'une vie tranquille et inaltérable.

Ce que je t'ai dit, mon bien-aimé, doit suffire ; on n'arrive point à ces vérités cachées, en étudiant et en interrogeant ; on y parvient en se renonçant soi-même humblement en Dieu.

TRAITÉ
DE L'UNION DE L'AME AVEC DIEU.

INSTRUCTIONS ADRESSÉES A UNE RELIGIEUSE.

I

Comment on doit purifier l'intelligence et se renoncer en Dieu.

Il faut maintenant, ma chère sœur, qu'après les exercices de la vie active, vous vous appliquiez à des choses intérieures plus directement utiles à votre salut ; et que vous soyez sevrée des consolations, des formes, des images sensibles et des actes qui sont le partage des commençants. Suivez mon conseil, ma chère sœur; vous avez acquis les forces et les ailes de l'aiglon qui va prendre son vol; quittez le nid des choses corporelles; élancez-vous au moyen de vos puissances supérieures jusqu'à la hauteur de la contemplation où se trouve toute notre perfection. Ne voyez-vous pas que la vie active est un désert qui conduit à cette terre promise où le miel et le lait coulent en abondance, à cette pureté, à cette paix du cœur qui est l'avant-goût de la vie bienheureuse du ciel. Mais pour atteindre cette région de la lumière et de la contemplation, il faut purifier son

entendement; il faut rapporter à la louange et à la gloire de Dieu, au triomphe de l'Eglise catholique, à la paix, au salut des hommes, tout ce que vous faites, tout ce que vous voyez faire, tous vos désirs, toutes vos pensées ; il faut vivre dans l'humilité et la douceur parfaite, afin que vous ne puissiez jamais troubler et blesser quelqu'un par vos paroles et vos actions. Telle est la règle d'une religion bien entendue, d'une sainte prudence qui convient à la nature, à la raison, à l'esprit et au cœur. L'âme qui la suit est digne de toute louange; elle est illuminée à l'intérieur par les rayons calmes et divins de la Vérité, comme un beau ciel tout resplendissant d'étoiles. On manque à la soumission qu'on doit à Dieu, lorsqu'on vit esclave de soi-même. On a beau vouloir s'élever à la contemplation et prétendre approfondir les mystères de Dieu ; l'amour-propre fait que la nature est toujours rebelle et qu'on obéit à ses passions ; c'est une fausse lumière que celle qui brille au dehors et qui n'illumine pas le cœur; ceux qui la possèdent, méprisent facilement les autres; ils ne ressemblent en rien à Jésus-Christ, et ils se croient cependant bien savants dans les choses spirituelles.

Appliquez-vous, je vous en conjure, à l'étude de la vie intérieure ; elle consiste dans un renoncement et un anéantissement parfait de soi-même en Dieu et dans une union très-intime de l'âme avec la divine Essence. Je veux vous apprendre les trois degrés de renoncement et d'anéantissement.

Le premier consiste à perdre son essence et sa nature de sorte qu'il ne reste rien de l'être ; il disparaît comme une ombre fugitive; l'âme ne peut ainsi se perdre et s'anéantir; elle n'est pas comme le corps qui se réduit

en cendres, parce qu'elle est créée à l'image de Dieu et de son éternité; elle possède une nature raisonnable et des facultés qui la rapprochent du Créateur.

Le second degré est un ravissement qui arrive dans le temps et dans l'espace, et qu'éprouvent les âmes lorsqu'elles sont entraînées par la contemplation dans l'essence de Dieu. C'est la vision où saint Paul fut élevé au-dessus de lui-même, au-dessus de toute forme, de toute image ; mais cet état passe et dure peu. Saint Paul, revenu à lui, se trouva le même homme dans la même essence.

Le troisième degré est un anéantissement moral de pensée et d'affection, une sorte de renoncement infini en Dieu, par lequel l'âme se remet et s'abandonne tellement en lui qu'elle n'a plus de connaissance ni de volonté, mais que, partout et toujours, elle obéit à la puissance de Dieu qui la guide selon son bon plaisir, sans qu'elle s'en aperçoive. Mais ce renoncement ne peut être continuel dans cette vie, ni tellement complet et parfait que l'homme ne se reprenne quelquefois et ne faiblisse en revenant à lui-même. Il a beau se donner à Dieu sincèrement avec la ferme résolution de ne jamais reprendre ce qui n'est plus à lui, puisqu'il l'a abandonné, livré, anéanti en Dieu et en son bon plaisir, la fragilité de la nature humaine fait que l'âme revient, de temps en temps, à ces désirs, à la possession de sa volonté et qu'elle commet des fautes par ce retour à elle-même. Mais dès qu'elle s'en aperçoit, elle gémit, elle soupire, elle pleure, elle se lamente d'avoir ainsi cessé son renoncement; elle reconnait sa misère, s'humilie profondément devant Dieu, et se détache de nouveau en prenant des résolutions plus fortes et en mourant à elle-

même pour se transformer en Dieu et ne plus l'offenser. Autant de fois elle tombe, autant de fois elle s'en repent et revient à Dieu, qui l'unit encore à lui avec amour et lui rend son premier état. L'âme se trouve ainsi toute changée et toute transformée en Dieu « qui lui est tout dans tout. » *Qui est illi omnia in omnibus.*

II

Préceptes relatifs à la vie unitive.

Ma bien chère sœur en Jésus-Christ, je veux, pour vous faire avancer dans la vie unitive, vous proposer quelques règles spirituelles qui pourront être d'une grande utilité à votre esprit et à votre cœur. Elles aideront à vous retirer de plus en plus de l'animalité des sens, et à marcher à grands pas vers votre félicité suprême.

Que votre vie, votre manière d'être soit aussi intérieure que vous le pourrez; ne vous montrez pas; ne sortez pas de vous-même par vos paroles, vos actes et vos habitudes. Appliquez-vous au contraire à vous renfermer en vous-même, et à ne paraître que lorsque la vérité le demande et non la vanité.

Dans tout ce qui vous arrive, ne vous préoccupez pas trop de l'assistance qui vous serait nécessaire, et n'ayez jamais à votre sujet, d'inquiétudes exagérées. Plus on cherche avec empressement à se tirer d'embarras, moins on est aidé par la Vérité et par la main de Dieu.

Quand vous serez avec les hommes, bannissez de votre cœur et de votre esprit tout ce que vous avez vu et

entendu; recueillez-vous en vous-même, afin d'être tout entière à Dieu qui est présent. Cela est facile à celui qui n'aime réellement que Dieu.

Ayez soin que, dans toutes vos actions, ce soit la raison et non les sens, qui dirige et qui triomphe. Quand les sens dominent l'esprit, le mal a ses entrées libres en nous.

Prenez garde que le plaisir ne vous trompe et ne vous fasse écouter les sens; mais puisez vos consolations en Dieu et dans la Vérité.

Dieu ne veut pas nous priver de toute jouissance; mais il désire être le seul qui nous console dans la pureté de ces ineffables embrassements.

La profonde soumission d'une humilité sainte, le mépris de vous-même et une connaissance véritable de vos bassesses vous feront, non pas monter, mais voler au comble de l'union parfaite avec Dieu.

Celui qui veut habiter au dedans de lui-même, doit fuir la multitude et la diversité, en renonçant à tout ce qui est étranger à Dieu, notre unique bien. Car, *une seule chose est nécessaire*, disait Jésus-Christ à Madeleine.

Là où la nature s'appuie sur les sens et agit pour leur satisfaction, il n'y a que fatigue, douleur, trouble et obscurité de la raison.

Il n'y a pas de plus grand bonheur que de vivre uni étroitement à Dieu, et d'être guidé par lui seul en toutes choses.

La vie véritable d'une âme qui s'est renoncée en Dieu est de mourir à elle-même.

Quand vous aimez quelqu'un et que vous vous attachez à des images sensibles, vous aimez les accidents

et non la substance; et c'est là une chose fâcheuse.

Il ne faut pas fuir les images saintes jusqu'à ce qu'elles passent d'elles-mêmes. Souvent, ces images pieuses et bonnes naissent naturellement au fond de l'âme, et ce n'est pas leur présence, mais la vertu qu'on aime.

Dès que nous nous détachons de nous et de toutes choses, nous sommes unis à Dieu.

Celui qui sort de lui-même par les sens d'une manière désordonnée, trouvera des croix dans les choses heureuses ou contraires.

Si vous désirez être utile à tout le monde, détachez-vous des créatures et donnez-vous à Dieu.

Dans les affaires et les circonstances difficiles, recueillez-vous aussitôt en Dieu; et tout vous deviendra clair et facile.

Craignez de vous distraire de manière à oublier vos saintes résolutions et l'exemple de Jésus-Christ.

La nature se recherche toujours elle-même; il faut, par amour pour Dieu, la soumettre et la mortifier.

Si vous ne voulez pas trouver et conserver en Dieu l'unité et la simplicité, il faudra supporter le fardeau de la multiplicité.

Ayez soin de vous conserver libre et dépouillée, de toutes images, de toutes apparences, de toutes pensées, de toutes affections, et de tout souvenir des choses terrestres, comme s'il n'y avait dans le monde que vous seule; et alors vous direz à Dieu: Mon Seigneur et mon maître, je ne puis être pour vous ce que vous êtes pour moi.

Les hommes, pour la plupart, ont une nature lâche, rebelle, immortifiée; ils veulent toujours vivre au dehors, et ne s'aperçoivent pas qu'ils courent les plus grands dangers de pécher. Se recueillir en soi-même, donne

plus de force dans le danger que toutes les choses extérieures. Prenez garde, car un désordre en fait naître un autre.

Appliquez-vous à ne pas vous laisser entraîner par la nature et faites que l'homme extérieur soit toujours en rapport avec l'homme intérieur ; veillez par-dessus tout sur votre intérieur, car c'est de lui que viendra l'union de l'extérieur.

Le renoncement parfait en Dieu demande que la nature ait un frein avec lequel on puisse la modérer et l'empêcher de sortir de ses bornes. Je sais que vous gémissez de ce que, dans la vie active, vous n'êtes pas toujours assez résignée, assez patiente. Mais ne vous désespérez pas; vous gagnerez beaucoup à être ainsi mortifiée et obligée de faire ce que vous ne voulez pas.

La racine de tous vices et l'obscurcissement de toute vérité viennent de l'amour des choses passagères et fugitives. La mort des sens au contraire est la source de la lumière et de la vérité.

Lorsque les puissances de l'âme perdent leur activité propre, et lorsque les éléments du corps se purifient, nos facultés acquièrent toute leur noblesse parce qu'elles reviennent à leur principe qui est Dieu.

L'essence et l'activité de toutes les forces de l'âme n'ont qu'un même but, qui est de satisfaire à Dieu, et de se conformer à l'éternelle Vérité ; aussi rien n'est plus profitable que de s'abîmer dans l'union de la nature divine qui est pure et simple.

Beaucoup se sentent appelés et attirés par la grâce divine; mais ils n'obéissent pas à ses inspirations, parce que leur intérieur et leur extérieur sont trop en désaccord.

La nature est sujette aux décisions du libre arbitre : plus l'homme se répand par les sens, plus il vit loin de Dieu ; plus il se retire en lui-même, plus il est proche de Dieu, et plus il lui est agréable. Celui que la grâce de Dieu illumine, dirige ses sens avec une grande prudence et il accomplit d'une manière parfaite tout ce qu'il doit faire par leur moyen.

Celui qui mortifie la nature et qui la tient soumise dans les limites du Vrai, la dirige bientôt comme il veut et lui fait exécuter avec droiture et sans faiblesse les choses extérieures ; celui au contraire qui se répand dans les choses temporelles, ne pourra jamais rien faire de bien.

La pureté, l'intelligence et la vertu perfectionnent et enrichissent la nature.

Il arrive souvent qu'en lui ôtant le bonheur et les consolations, les créatures forcent l'homme à s'attacher à Dieu plus saintement, plus intimement.

Qu'est-ce qui excite et pousse les hommes à vouloir ce qui est défendu et à suivre des habitudes coupables, si ce n'est le désir du bien-être; et pourtant, le vrai bonheur se trouve daus l'abandon de soi-même en Dieu, et non pas dans la possession de ce qu'on aime et de ce qu'on désire.

Il n'est pas étonnant que si souvent, une tristesse déréglée s'empare de l'âme ; car nous ne veillons pas assez sur nous-mêmes pour éviter de nous égarer.

La grande victoire des amis de Dieu est d'être accablé d'injures.

Demeurez dans votre intérieur, et si beaucoup de choses se présentent comme nécessaires, sachez qu'elles sont plutôt des excitants de la nature que des besoins indispensables.

Ce n'est pas une petite faute de commencer beaucoup de choses et de n'en finir aucune; il faut toujours persévérer dans ce qu'on entreprend avec droiture et selon Dieu.

Tâchez dans votre conduite d'agir sans intérêt et avec pureté d'intention; fuyez les motifs extrinsèques et trompeurs. Un homme qui se renonce véritablement en Dieu suivra avec soin ces quatre principes : 1° Dans sa conduite, il sera grave, honnête, et prévenant ; tout le bien qu'il fera, viendra de lui naturellement. 2° Il sera calme dans ses sens et ne recherchera pas les bruits, les nouvelles, les propos des hommes ; car celui qui est avide de savoir et de discuter ce qui se fait et ce qui se dit, sera toujours rempli d'illusions, d'images terrestres et ne jouira jamais de ces sens intérieurs dont les vains fantômes ne troublent jamais le saint repos. 3° Il ne se passionnera pour aucune chose créée, parce qu'il sera convaincu que tout en dehors de Dieu, n'est que vanité et néant. 4° Il ne disputera ni ne parlera contre personne mais il se montrera plein d'affection pour tout le monde, surtout pour ceux par lesquels Dieu veut l'éprouver et le détacher de lui-même.

Soyez ferme, constante et toujours intérieure, de manière à agir en dehors sans sortir de vous-même. Examinez-vous avec soin, et voyez si l'amitié que vous avez pour les personnes vertueuses, procède de quelqu'affection ou de quelque plaisir sensible ; ou bien d'une source simple et pure. Ne vous donnez beaucoup à personne; celui qui se donne trop, plaît ordinairement peu. Vous devez demeurer en vous-même et vous faire une vie intérieure, si vous ne voulez pas vous égarer comme le font ceux qui n'observent pas leur règle.

Heureux celui qui parle peu ; car les paroles pro-

duisent des accidents, des nuages et des troubles intérieurs; renfermez-vous en vous-même et n'en sortez pas sans raison; sans cela, vous ne rencontrerez que des ennuis et des croix.

Beaucoup, par l'effet d'une grâce sensible, agissent bien dans la prospérité et dans l'adversité; mais il n'est jamais permis dans la grâce, de se rechercher soi-même. Nos actions ne sont parfaites que dans la soumission, l'humilité et le détachement de soi-même. Ce fut, quand Jésus-Christ sur la Croix s'abandonna dans les mains de son Père, que l'œuvre de notre rédemption devint parfaite; il dit : *Mon Père, je remets mon esprit en vos mains*; puis il ajouta : *Tout est consommé.*

Dans un homme imparfait qui s'écoute, on ne trouve pas Dieu et le diable sur la même ligne; car Dieu est loin et le diable est proche; renoncez-vous vous-même et abandonnez-vous entièrement à Dieu; vous verrez la différence.

Que celui qui veut jouir d'une vie calme, aime l'adversité comme il aime le succès; et qu'il reste également uni à Dieu dans l'un ou l'autre état.

Celui qui sera pieux à l'extérieur le sera davantage que s'il l'était seulement à l'intérieur. Quand on réunit ces deux sortes de dévotion, on se détache de soi-même, et l'on ne cherche que Dieu avec son corps et avec son âme.

Il y en a beaucoup qui recherchent les jouissances de l'intelligence, et il y en a peu qui sont simples et pieux d'esprit; les premiers ont pour but principal de comprendre et de savoir; les seconds de s'unir et de se perdre en Dieu. Aussi ne s'embarrassent-ils pas des choses de ce monde.

Que celui qui veut tout gagner, s'anéantisse et se détache de lui et de toute chose. Heureux celui qui persévère dans cette voie; avec quelle facilité, il pourra s'élever aux choses célestes.

Supportez avec patience et avec joie la chute d'Adam et les peines, les misères qui en ont été la suite ; car celui qui est véritablement résigné ne se laisse abattre par aucune adversité. Celui qui se plaint des malheurs de la vie donne au contraire une grande preuve d'imperfection ; il montre qu'il est l'esclave d'une liberté déréglée qui l'attache à lui-même et à tous ses désirs.

Celui qui s'affranchit de toute occupation utile et raisonnable, tombe dans un coupable repos.

Un homme bien résigné doit être dégagé des frivolités et des images des créatures : il doit imprimer Jésus-Christ dans son cœur et se transformer dans sa Divinité.

Celui qui est mort à lui-même et qui vit de la vie de Jésus-Christ, prend tout en bien et veut que chaque chose suive son ordre naturel ou divin.

Celui qui est recueilli en lui-même s'aperçoit facilement de ses défauts à la lumière de la Vérité. Il connaît l'amour déréglé qu'il a pour les créatures et les liens qui l'empêchent d'arriver à la perfection. Quand Dieu le reprend intérieurement, il s'humilie avec docilité ; il reconnaît qu'il n'est pas encore libre des créatures et de lui-même, et qu'il ne s'est pas renoncé et anéanti en Dieu.

Si vous me demandez quel but doit se proposer une âme bien résignée, je vous répondrai : se renoncer et mourir à elle-même; se résigner toujours et en toute chose, lors même que tout le monde la fuit et l'abandonne. A chaque instant sa volonté se confond avec

celle de Dieu et elle cherche moins ce dont elle a besoin que ce dont elle peut se passer.

L'amour-propre et la volonté empêchent plus l'union avec Dieu que ne le fait la seule pensée.

Quand l'homme veut se recueillir en lui-même, et s'unir à la Vérité, il doit s'élever au-dessus de ses sens afin de se transformer en Dieu ; examiner s'il n'y a pas quelqu'obstacle à renverser entre Dieu et son âme ; et s'il ne se recherche point encore en quelque chose ; il jouira de la divine essence dans la lumière de son union et il oubliera tout pour elle. Plus il s'éloignera de lui et des créatures, plus il vivra uni à Dieu et plus il sera heureux.

Si vous désirez, ma chère sœur, vous renoncer véritablement en Dieu, abandonnez tout ce qui vous appartient; sortez de vous-même, afin de vous cacher et vous abîmer en Dieu ; et de quelque manière que Dieu vous traite, ou par lui-même ou par les créatures, dans l'adversité comme dans la prospérité ; soyez, toujours et en tout fidèle et soumise à Dieu. Fermez vos sens à toutes les images et à toutes les formes des créatures ; vivez libre et dégagée de tout ce que choisit ordinairement la raison sous l'influence de l'amour-propre, de la volonté, de la sensualité et du plaisir. Ne vous inquiétez de rien en dehors de Dieu.

Quand les autres se trompent devant vous et font mal, ne vous compromettez pas avec eux et ne vous occupez pas de leurs défauts.

Celui qui habite toujours en lui-même, acquiert une grande force contre toute illusion.

Ne craignez pas, pour le repos de votre corps, de changer d'occupation. Mais restez toujours libre de toute préférence.

Plus vous vous renoncerez et moins vous serez attachée aux créatures, moins elles vous troubleront.

Un de mes amis, qui ne s'était pas complétement abandonné à Dieu, éprouvant une fois de grandes douleurs, entendit intérieurement une voix qui lui disait : « Je veux que tu t'appliques avec soin à moi, que tu te méprises et que tu saches que je te serai uni, lorsque tu ne » feras aucune attention à la manière dont tu seras » traité. »

Quand l'homme résigné se recueille en lui-même, plus il se trouve sans secours et sans protection, plus il souffre ; mais aussi, plus il s'exerce à mourir à lui-même et plus il triomphe facilement de sa peine.

Si vous vous répandez dans les choses extérieures des sens, vous troublerez la vie intérieure et la ferveur de votre âme ; ne recherchez pas les affaires et les occupations qui distraient. Quand elles vous arrivent, fuyez-les le plus que vous pourrez et revenez promptement à votre recueillement ; car on se dissipe naturellement, et il faut rentrer bien vite dans le secret de son cœur. Celui qui renonce et meurt à lui-même, commence une vie céleste et surnaturelle ; mais il y en a qui se séparent de Dieu et ne persévèrent pas dans son union.

Aimez le parfait renoncement ; embrassez-le, pratiquez-le sans vous permettre un seul désir. Les désirs qu'on ne réprime pas empêchent l'union de l'âme et sont un obstacle secret au complet abandon.

Une âme résignée est si libre qu'elle ne s'occupe jamais d'elle-même, parce qu'elle vit en Dieu, en qui tout est saintement ordonné ; elle s'oublie complétement pour ne plus penser qu'à lui.

Une conversion où l'on se renonce, plaît plus à Dieu

qu'une persévérance dans le bien où on ne se détache pas parfaitement de soi-même.

Retirez donc votre âme, des sens extérieurs et recueillez-vous en vous-même ; je vous le dis et je vous le répéterai sans cesse : recueillez-vous en vous-même et dans l'unité divine, afin de jouir de Dieu.

Persévérez dans votre renoncement avec courage et ne soyez satisfaite que lorsque vous serez parvenue, autant que le permettra la fragilité humaine, à cette union éternelle des saints qui est toujours présente, actuelle et divine.

III

Des joies qu'éprouve l'esprit à méditer ce qu'est Dieu.

Vous m'adressez, ma très-chère sœur, des questions bien élevées, en demandant ce qu'est Dieu ; où il se trouve; comment il est un et triple. Comme Dieu est un être infini, qui surpasse tous sens, toute raison, toute intelligence; je ne saurais vous expliquer ce que vous ne comprenez pas; mais je vous répondrai d'une manière très-imparfaite, très-indigne de la majesté de Dieu. Voici ce que je vous dirai en peu de mots. De l'ordre qui règne dans la nature, des causes secondes, du cours et de l'enchaînement de toutes choses, les philosophes concluent qu'il y a nécessairement un principe, un seigneur de tout l'univers, que nous appelons Dieu : c'est une substance immortelle, éternelle, simple, sans dépendance, sans changement, sans corps; un esprit existant, dont l'essence est la vie et l'opération, une intelligence active qui en elle-même et par elle-même conçoit et pénètre toutes choses ; une essence divine qui trouve en elles sa joie et

ses délices; une béatitude surnaturelle et parfaite, qui est sa propre félicité et qui fait celle de tous les bienheureux qui la contemplent. Apprenez à connaître Dieu par le spectacle admirable de l'univers; contemplez l'étendue des cieux, la beauté, le mouvement rapide des étoiles et des planètes qui toutes, excepté la lune, sont plus grandes que la terre! voyez la splendeur et la fécondité du soleil; combien de fleurs, d'herbes, de plantes, il fait naître; quelle variété surprenante parmi les animaux, les poissons, les oiseaux, les bêtes des forêts et les hommes! et, quand vous aurez admiré cette grandeur, cette beauté, cette variété de l'univers, dites-vous à vous-même : Si ce Dieu tout-puissant est si aimable et si bon dans les créatures, combien doit-il être aimable, bon et parfait en lui-même; puis, vous unissant à toutes les créatures qui louent et bénissent l'immensité divine qui se trouve en eux; admirant avec amour, cette providence suprême qui conserve, nourrit et gouverne toutes les créatures grandes ou petites, riches ou pauvres, la joie sur la visage, et l'allégresse dans le cœur, louez-le, adorez-le, embrassez-le au fond de votre âme et rendez-lui des actions de grâces comme à l'unique maître de toutes les créatures. C'est ainsi que vous trouverez le Dieu que vous cherchez.

De cette contemplation naîtra, dans votre cœur, une joie intime, supérieure, qui vous procurera un bonheur ineffable. Pour vous encourager, je vous dirai un secret de mon âme que je n'ai jamais révélé à personne. Ce bonheur, j'en ai joui pendant dix années entières, et ces années m'ont semblé une heure. Mon cœur était si heureux que je ne pouvais trouver une parole. J'étais absorbé en Dieu et dans l'éternelle Sagesse; j'avais avec

mon Créateur des entretiens ravissants où mon esprit seul parlait ; je gémissais, je soupirais, je pleurais, je riais ; il me semblait que j'étais élevé dans l'espace, à travers le Temps et l'Éternité, et que je nageais dans un océan de vérités admirables et divines. Mon cœur surabondait d'une telle joie, qu'il se brisait dans ma poitrine, et que j'y portais les mains pour le contenir, en disant : O mon cœur, quelles secousses tu éprouves aujourd'hui ! Et une fois, je vis spirituellement que le cœur de mon Père céleste s'appliquait à mon cœur d'une manière ineffable ; oui, j'ai entendu le cœur de Dieu, la divine Sagesse, sans forme et sans image, qui me parlait au fond de mon cœur, et je m'écriais, dans l'ivresse de ma joie : O mon bien-aimé, mon unique amour, voici donc que j'embrasse cœur à cœur votre Divinité même ! O mon Dieu, plus aimable que tout ce qui est aimable ! celui qui aime reste toujours en aimant distinct de celui qu'il aime ; mais vous, douceur infinie du véritable amour, vous vous répandez comme un parfum dans le cœur de ceux qui vous aiment ; vous pénétrez tout entier dans l'essence de leur âme ; il n'y a plus rien de vous en dehors d'eux ; vous les embrassez divinement et vous leur restez uni dans les liens d'un amour infini.

Je vous avertis, ma très-chère sœur, que cette joie du cœur n'est pas l'état dernier et parfait d'une âme ; c'est seulement un appel à une union plus haute, à un abandon plus grand dans l'océan de la Divinité ; il faut parvenir, du ravissement habituel, au ravissement essentiel. Le ravissement essentiel est celui où l'homme, affermi dans la vertu et la perfection, jouit toujours de son bien-aimé, comme le soleil qui conserve toujours en lui-même sa splendeur. Le ravissement habituel est celui

de l'homme dont la vertu imparfaite et variable a des changements comme la lumière de la lune. Dans cette joie de la grâce divine, il s'égare quelquefois parce qu'il voudrait toujours la posséder; quand la consolation est présente, il se réjouit; quand il la perd, il se lamente; quand il en sent la douceur, c'est malgré lui et, pour ainsi dire, de force qu'il s'applique à d'autres choses, même lorsque la volonté de la charité ou le devoir le demande. Je me rappelle que je refusai une fois de confesser une pauvre affligée qui s'était adressée à moi. A peine eus-je répondu au portier qui m'appelait : Dites à cette personne de s'adresser à un autre, parce que je ne puis l'entendre, que le bonheur de la grâce divine dont je jouissais par la contemplation, disparut tout à coup et que mon cœur s'endurcit comme un rocher. Je m'en étonnai et j'en demandai la raison à Dieu, qui me répondit intérieurement : De même que tu délaisses cette pauvre affligée et que tu la renvoies sans consolation, je t'ai abandonné sur-le-champ, et je t'ai enlevé la douceur de ma grâce et la joie de ma consolation; je me mis alors à pleurer et à me frapper la poitrine et je courus à la porte, rappeler la personne qui s'en allait. Après l'avoir confessée et consolée, je retournai méditer dans ma cellule, et Dieu, qui est la bonté même, voulut bien me rendre cette joie que j'avais perdue par défaut de complaisance et de renoncement. Il est vrai, ma sœur, que cette joie s'achète par bien des croix; mais, quand il plaît à Dieu, ces croix finissent; la joie reste profonde et presque inaltérable.

IV

De l'immensité incompréhensible de Dieu.

Vous voulez comprendre maintenant, ma chère sœur, où est Dieu. Sachez qu'il n'est dans aucun lieu déterminé, qu'il est partout, et tout en toute chose. Aussi est-il appelé le premier être par essence. Appliquez votre esprit à cette divine essence, très-pure et très - simple, libre de toute forme extrinsèque et de tout accident, sans mélange de non-être et source première de tout être. Puis, voyez telle ou telle substance, toutes ces natures particulières qui peuvent être divisées ou du moins séparées de leurs accidents par l'intelligence; tous ces êtres qui peuvent recevoir une forme extrinsèque accidentelle et ne sont pas simples, mais composés. Vous comprendrez alors que la divine substance en elle-même est une essence très-pure qui se trouve dans toutes les essences particulières et qui les conserve par sa présence. Nous sommes assez insensés pour ne pas penser à cette présence intime de Dieu dans toutes ses créatures. Voyez la misère et l'aveuglement de l'homme qui ne peut sentir et comprendre la divine Essence sans laquelle cependant il ne peut ni être, ni comprendre, ni agir. Lorsque l'œil du corps regarde des couleurs différentes, il ne voit pas la lumière par le moyen de laquelle il voit toute chose, ou s'il la voit, il ne la remarque, ne l'observe pas. De même l'œil de notre esprit, quand il s'applique aux substances particulières, ne voit pas, ne connaît, n'observe pas la divine Essence qui est dans toute nature au-dessus de toute nature; et qui lui donne l'être, l'action, l'intelligence de tout bien. Cela n'est pas étonnant parce que

les substances particulières et divisibles distraient et aveuglent notre esprit qui ne peut pénétrer cette divine obscurité où se trouve la lumière même. Courage donc, ma très-chère sœur, que la vue intérieure de votre âme s'attache à cette essence infinie de Dieu et en contemple la simplicité et la pureté. Vous comprendrez qu'elle ne dépend d'aucun principe ; qu'elle n'a rien qui la précède ou qui la suive ; qu'elle n'admet ni accident ni changement ; mais qu'elle est une substance simple, actuelle, présente, parfaite, en laquelle on ne peut trouver ni lacune, ni défaut, ni accident, ni altération, étant absolument unique et parfaitement simple. Cela est si vrai que les intelligences éclairées ne peuvent voir en dehors d'elle que des conséquences et des effets : car, étant l'essence simple, il faut qu'elle soit première, indépendante, éternelle ; étant première, indépendante, éternelle, il est nécessaire de reconnaître qu'elle est toujours présente, toujours parfaite et qu'on ne peut rien lui ajouter et rien lui retrancher. Si vous pouvez comprendre un peu ce que je vous dis, vous vous sentirez quelquefois introduite dans la lumière incompréhensible de cette vérité divine et cachée ; vous connaîtrez cette source d'être pur et simple, qui est la cause première et efficace de toutes les choses créées ; et qui, par la vertu de sa présence, est le commencement et la fin de ce qui est fait dans le temps. *Il est tout, au dedans et au dehors de tout. Car Dieu est comme un cercle, dont le centre est partout et la circonférence et la limite nulle part* [1].

[1] Totum enim est intra omnia, totum extra omnia. Deus enim est velut circulus quidam, cujus centrum ubique est et circumferentia et ambitus nusquam.

V

Du mystère de la très-sainte Trinité.

Appliquez-vous maintenant, ma chère sœur, au mystère de la très-sainte Trinité. Plus une essence est simple en elle-même, plus elle est forte et divine dans l'efficacité de sa vertu et de son opération. Ainsi, dans le souverain bien qui est Dieu, l'infinie et suprême bonté l'engage à ne pas rester seul dans sa béatitude et à se communiquer au dedans et au dehors de lui-même; et parce qu'il est le bien suprême, présent, intime, substantiel, indépendant, infini et parfait, il est nécessaire qu'il se communique d'une manière supérieure et complète au dedans de lui-même. La créature ne peut se communiquer par substance et par essence, mais seulement par partie, parce qu'elle est une substance particulière, divisible et finie : mais Dieu, qui surpasse infiniment toute communication de la créature, se communique en essence, tellement qu'à son infinie et intime communication, répond sa substance même communiquée avec distinction de personne. Contemplez donc la bonté infinie du souverain Bien qui, dans son essence, est le principe naturel de son intelligence et de son amour; et vous connaîtrez la génération sublime des personnes divines en Dieu; vous adorerez la sainte Trinité, le Père, le Fils et le Saint-Esprit. Mais parce que cette communication naît de la suprême bonté de Dieu, il faut que, dans la sainte Trinité, elle soit étroite, consubstantielle, avec égalité et identité d'essence et que les personnes divines, dans cette bienheureuse et intime

communication, ayant la même substance indivisible et inséparable par la vertu et la puissance : le Père dans la Divinité est le principe du Fils et du Saint-Esprit; il se communique au Verbe ineffable qui est le Fils du Père éternel; et comme il se communique avec toute l'ardeur de sa volonté au Fils, le Fils retourne au Père avec la même charité. Dieu le Père aime le Fils, le Fils aime le Père et cet amour réciproque est le Saint-Esprit; c'est ainsi que s'expriment sur la Trinité, saint Augustin et saint Denis.

Mais notre maître angélique, saint Thomas, dit que dans cette émanation du Verbe, du cœur du Père, il est nécessaire que Dieu le père regarde avec son intelligence et comprenne son être et sa divine essence; sans cela, le Verbe qu'il conçoit, ne serait pas Dieu, mais créature; ce qui n'est pas. Mais comme il se comprend lui-même, le Verbe est Dieu de Dieu, et la contemplation de la divine essence par l'intelligence du Père, entraîne une égalité positive de l'essence naturelle; autrement le Verbe ne serait pas le Fils du Père; et ainsi, en Dieu est l'unité d'essence et la trinité des personnes. Dieu, le Père, se connaissant clairement par l'intelligence, s'exprime lui-même, et son Verbe exprimé est le Fils du Père ; et comme le Père, connaissant dans sa félicité, sa parfaite essence, ressent un amour infini pour lui-même et pour son Fils, le Fils aime du même amour, le Père, et cet amour réciproque et infini est le Saint-Esprit distinct en personne, mais un seul Dieu avec le Père et le Fils en essence. La première communication, parce qu'elle vient de l'intelligence et donne la même nature, s'appelle, *génération ;* la seconde, venant de la volonté et de l'amour, s'appelle, *procession.* Ainsi, le Saint-Esprit procédant d'une effusion d'amour du Père et du

Verbe, abîme infini et image parfaite, ne peut être appelé, engendré, puisqu'il procède. Il est cet amour intellectuel et spirituel qui réside dans la volonté, comme un attachement, un entraînement divin ; c'est le nœud, le lien d'amour de celui qui aime et de celui qui est aimé, et ainsi l'émanation de la volonté divine appartient à la troisième Personne qui est *Charité*, et qui s'appelle Esprit-Saint; c'est en lui que sont transformés ceux qui aiment Dieu et qui sont attirés vers sa lumière d'une manière si profonde, qu'on ne le sait, qu'on ne le comprend qu'en l'éprouvant.

Venez, ma très-chère sœur, à ce Dieu triple et un ; le Premier, le très-Haut, le tout-Puissant; mais venez à lui sans souillure, sans intérêt, avec un amour pur. Car, pour les pécheurs, c'est un Dieu terrible; pour ceux qui le servent par espoir de récompense, c'est un Dieu libéral, mais tout-puissant et majestueux ; pour ceux qui bannissent toute crainte servile et qui l'aiment d'un amour pur, c'est un ami tendre et dévoué, un frère, un époux. Il faut, pour vous unir à lui, préparer votre esprit et votre corps ; il faut renoncer à la chair, à la sensualité, à l'animalité de votre nature; vous attacher fortement à l'esprit, lui soumettre vos sens et agir toujours dans le recueillement et la prière ; c'est là le moyen d'arriver à l'Esprit supérieur qui est Dieu, et de vous unir à lui. Alors vous sentirez que cet Esprit divin vous inspire, vous appelle, vous invite, vous attire; il vous éclairera de son incompréhensibilité. Lorsque vous verrez que vous ne pouvez le saisir, vous vous dépouillerez de vous-même; la connaissance de votre incapacité, de votre faiblesse, vous fera renoncer et mourir à vous-même ; et vous vous résignerez, vous vous abandonnerez

de tout votre cœur en Dieu et en sa vertu ; vous vous mépriserez ; vous vous haïrez pour vous jeter avec une amoureuse confiance en Dieu, et vous vous ensevelirez en lui, vous vous oublierez et vous vous perdrez toute entière, non pas quant à l'essence de votre esprit, mais quant à la sensualité et à la propriété de votre corps et de votre âme ; et lorsque vous serez ainsi élevée et abîmée dans l'immensité de l'Essence divine, vous serez unie et transformée en un seul esprit avec Dieu, et vous direz avec saint Paul : Je vis, mais ce n'est plus moi, c'est Jésus-Christ qui vit en moi. *Vivo ego, jam non ego, vivit vero in me, Christus.*

VI

Du dernier degré d'union avec Dieu.

Ma bien chère sœur, l'âme qui, par imitation, se trouve avec Jésus-Christ mourant sur la croix, peut aussi se rencontrer avec lui dans les profondeurs de sa Divinité, puisqu'il lui a été fait cette promesse : *Où je serai, sera aussi mon serviteur* [1]. Le premier rendez-vous est rude et austère, il y a du sang et des croix ; mais le second est plein de joie et de bonheur. L'esprit y perd son activité et disparaît dans l'océan de la divine Essence, et c'est là justement son salut et sa félicité. Mais apprenez que la divine Essence dans son unité est l'origine de l'émanation intime des Personnes qui, dans la Divinité, ne sont pas séparées, mais forment son unité essentielle, sa nature, sa substance. Ainsi, la Trinité des Personnes est dans l'unité de nature et l'unité de nature est dans la Trinité. Et comme les Personnes divines comprennent et

[1] Ubi ego sum illic et minister meus erit. (S. Jean XII. 26.)

embrassent l'essence divine par l'unité et la substance naturelle, chacune des Personnes est Dieu. Mais comme la Trinité est une même essence dans l'unité de la nature divine et que tout vient de l'unité, c'est là un mystère ineffable, incompréhensible dans sa profondeur et sa simplicité infinie. Dans cette Essence divine, où les trois Personnes sont une même nature sans diversité, se trouvent aussi toutes les créatures, selon leur idéal éternel, dans leur forme essentielle, mais non pas accidentelle ; elles sont Dieu en Dieu ; c'est la création dans le Temps qui leur donne leur nature particulière et les distingue de Dieu. L'esprit des hommes parfaits peut s'élever à cet abîme de la Divinité, à cet océan de l'intelligible; il peut s'y plonger et nager dans les profondeurs incompréhensibles de la divine Essence; et là, détachés de toutes pensées vulgaires, rester immobile dans les secrets de la Divinité. L'homme alors se dépouille de l'obscurité de sa lumière naturelle, et se revêt d'une lumière supérieure. Dieu l'attire dans la simplicité de son unité où il se perd lui-même pour se transformer en Dieu, non par nature, mais par grâce; et dans cette mer infinie de lumière qui l'environne, il jouit d'un silence qui est la paix et la félicité parfaite. Il comprend le *rien* éternel et existant qui est l'essence divine et incompréhensible ; le *rien* qu'on appelle *rien*, parce qu'il n'est rien des choses créées ; et que l'esprit humain ne peut trouver aucune créature qui puisse le contenir : il voit que ce Rien surpasse toute intelligence et qu'il est incompréhensible pour tous. Lorsque l'esprit commence à se fixer dans les ténèbres de la lumière, il perd toute propriété de lui-même, toute action ; il ne se connaît plus, parce qu'il est absorbé, enseveli en Dieu. Et

comme, à cette hauteur de la contemplation, il reçoit dans sa pure substance, une lumière qui rayonne de l'unité de la divine Essence et de la Trinité des Personnes, son esprit se perd dans ces splendeurs; il meurt à lui-même, et à l'emploi de ses forces et de ses facultés; il est ravi et comme égaré dans une ignorance divine; il est absorbé dans le silence ineffable de la lumière infinie et de l'unité suprême. C'est là le point le plus élevé que puisse atteindre l'esprit de l'homme. Saint Denis l'Aréopagite appelle cet état : « la hauteur inconnue et lumineuse, les ténèbres profondes d'une splendeur éblouissante, le rayon de l'obscurité divine; » parce que l'âme s'y unit à la divine Essence, et que dans cet océan de lumière, elle la voit, la contemple et la possède; ce qu'elle comprend dans son ravissement, c'est que l'infini surpasse sa raison et qu'il reste inconnu à toutes les intelligences; mais cet inconnu elle en jouit à travers l'obscurité et les ténèbres d'une lumière qui lui découvre l'immensité et l'incompréhensibilité de Dieu. Saint Denis l'Aréopagite écrit à son Timothée, dans le premier chapitre de la *Théologie mystique* : « Vous, mon bien cher Timothée, appliquez-vous avec ardeur aux contemplations mystiques; quittez pour elles vos pensées, votre raison, les choses sensibles et intelligibles, tout ce qui est et ce qui n'est pas; et faites vos efforts pour vous perdre vous-même, vous unir à celui qui est au-dessus de toute substance et de toute science. Lorsque vous serez affranchi de tout, vous vous envolerez vers ce rayon substantiel du mystère, vers cette hauteur lumineuse et inconnue, vers cette obscurité très-pure dont les ténèbres éblouissent [1]. »

[1] Tu vero, Timothee carissime, intentissima contuendis specta-

VII

Comment l'âme s'élève graduellement et se transforme en Dieu.

Cette union sublime avec Dieu est une obligation pour vous, ma chère sœur, à cause du principe dont vous dépendez. Je vous ai dit que, dans l'impénétrable abîme de la nature divine, le Père engendre le Verbe qui, quant à l'essence, reste le même Dieu que le Père. Comme si de l'être intime de l'homme, sortait une forme semblable à lui qui retournerait sans cesse à son origine. Cette génération spirituelle du Verbe est le motif, la raison parfaite de produire et de créer tous les esprits, toutes les âmes, toutes les créatures. L'Esprit suprême qui est Dieu, élève l'homme dans sa création en l'éclairant d'une lumière divine et d'une intelligence faite à son image, afin qu'il retourne à Dieu. Mais la plupart des hommes méprisent cette lumière, avilissent la dignité de leur âme, obscurcissent sa divine ressemblance et s'abandonnent aux plaisirs coupables du monde. Ils vivent dans les jouissances de la chair et poursuivent avec ardeur la satisfaction de leurs sens, jusqu'à ce que la mort, à laquelle ils ne pensaient pas, les renverse, les réduise en poussière et les fasse disparaître.

culis mysticis exercitatione et sensus linguæ, et intellectuales operationes, et sensibilium, et intelligibilia omnia et quæ non sunt et quæ sunt omnia; et, ut illi jungaris, qui super omnem substantiam, omnemque scientiam est, et ignoscer te te ipsum, pro viribus intende. Enim vero abs te ipso, atque ab omnibus libere et absolute et pure exercendo, ad supersubstantialem caliginis radium, ad incognitum et lucidissimum verticem, ad super liquidissimam caliginem et ad eum qui, in densissimis tenebris, plusquam excellentissime splendet, sublatis omnibus et absolutus, ex omnibus evolabis.

Les sages et les prudents, au contraire, suivent cette étoile brillante et divine de leur âme et s'attachent à ce qui est stable, à ce qui est leur origine; ils renoncent aux plaisirs des sens, à toutes les créatures passagères et s'unissent avec ardeur à l'éternelle Vérité.

Voici en peu de mots, par quels degrés, l'âme doit retourner à l'union de Dieu qui l'a créée ; faites bien attention à mes paroles : Il faut d'abord que l'âme se purifie de tous les vices et se sépare généreusement de tous les plaisirs du monde, pour s'attacher à Dieu par des prières continuelles, par son isolement de toutes les créatures et par de saints exercices qui assujettissent sans cesse la chair à l'esprit. Elle doit s'offrir volontairement et avec courage aux douleurs et aux épreuves sans nombre qui peuvent lui venir de Dieu ou des créatures.

Il faut ensuite imprimer dans son cœur, la Passion de Jésus-Christ crucifié; graver dans son esprit, la douceur de ses préceptes évangéliques, son humilité profonde et la pureté de sa vie ; afin de l'aimer, de l'imiter; car c'est dans la compagnie de Jésus qu'on peut aller au delà et arriver à la vie unitive. Pour entrer dans cette vie, il faut laisser toute occupation extérieure, se renfermer dans une paix silencieuse de l'esprit, se résigner tellement en Dieu qu'on soit complétement et pour toujours mort à soi-même et à ses volontés ; aimer par-dessus tout l'honneur de Jésus-Christ et de son Père, et porter l'affection la plus grande à tous les hommes, amis et ennemis. L'homme, qui était d'abord dans la vie active, tout occupé par les sens extérieurs, cesse ces opérations pour s'appliquer aux exercices intérieurs d'une simple contemplation ; et alors l'esprit peu à peu arrive à un

abandon des facultés naturelles de son intelligence et de sa volonté. Il commence à éprouver intérieurement une assurance surnaturelle et divine qui le conduit à une perfection plus élevée ; son esprit étant affranchi de toute affection propre et de toute activité naturelle d'intelligence et de volonté Dans cet état parfait, l'âme, délivrée du poids de ses imperfections, s'élève par la grâce divine; à une lumière intérieure où elle goûte sans cesse l'abondance des consolations célestes, et où elle apprend à connaître avec sagesse et exécuter avec prudence tout ce que demande la raison et Dieu. Dans cet état, l'esprit est ravi au delà des temps et de l'espace dans une douce et amoureuse contemplation de Dieu ; mais ce n'est pas le degré le plus élevé, parce qu'il se distingue encore de Dieu et qu'il connaît les créatures par leur nature particulière. Celui qui sait se détacher davantage de lui-même et pénétrer plus intimement en Dieu, éprouve un ravissement divin, non par sa propre vertu mais par une grâce supérieure qui entraîne son esprit créé dans l'esprit incréé de Dieu et lui fait goûter cette extase de saint Paul et des autres saints, dont parle saint Bernard. Dans cet état, l'âme ne connaît plus de forme, d'images, de multiplicité; elle se trouve dans l'oubli, dans l'ignorance d'elle-même et de toutes les créatures; parce qu'elle voit, ne connaît, ne ressent que Dieu; et là, sans aucun effort, sans aucune application, attirée par Dieu seul, et confondue avec lui par sa grâce, elle s'élève au-dessus d'elle-même et se trouve absorbée et ensevelie dans l'abîme de la Divinité où elle goûte toutes les délices de la béatitude. Mais, hélas, ma chère sœur, toutes mes paroles ne sont que des figures et des images aussi disproportionnées avec cette union sublime, mystérieuse,

au-dessus de toute comparaison ; que le soleil est différent de l'obscurité de la nuit.

La religieuse qui reçut les instructions du bienheureux Henri, parvint à la grâce du renoncement parfait et de l'union avec Dieu et elle mourut pleine de vertu dans cet état. Elle apparut peu de temps après au bienheureux avec un vêtement plus blanc que la neige, toute resplendissante de lumière et toute rayonnante des joies célestes; elle lui fit comprendre combien elle avait vécu heureuse et absorbée dans l'essence divine du Dieu triple et un à qui appartiennent honneur et gloire. Ainsi soit-il.

COLLOQUE SPIRITUEL

DES NEUF ROCHERS.

I

Le Seigneur commande à frère Henri d'écrire.

Le bienheureux Suso était au milieu de sa vie, lorsque Dieu lui inspira pendant l'Avent, de se recueillir dans le silence de son âme, pour écouter les secrets de la divine Sagesse. Il obéit aux conseils de l'Esprit saint et se retira à l'écart pour gémir et prier. Mais, pendant sa prière, il lui vint à l'esprit des images étranges et nouvelles qui l'effrayèrent et il dit à Jésus-Christ :

Henri. Seigneur, que voulez-vous me dire avec ces formes étranges et nouvelles ? Vous savez bien que j'ai renoncé à toutes les visions et à toutes les images et que je ne désire voir que vous. Ouvrez-moi donc les yeux de l'esprit pour vous contempler seul; fermez-les à toutes les créatures et je serai content.

Mais plus il s'efforçait de chasser les images et plus elles se multipliaient; et il entendait au dedans de lui-même Jésus-Christ qui lui répondait:

J.-C. Pourquoi combattre contre ces images ? il faut pour le moment les supporter ; elles ne te quitteront pas aussi vite que tu le penses.

Henri. Mon très-aimable Jésus, ne prenez pas pour du

mépris, ma résistance à ces visions. Certainement je ne veux que ce que vous voulez; mais ces images m'affligent parce que j'ignore ce qu'elles veulent dire.

J.-C. Elles représentent des choses élevées que tu comprendras bientôt.

Henri. Mais, Seigneur, si ces visions continuent, j'ai bien peur de perdre la santé et de ne pouvoir plus faire pénitence. Je me sens déjà faiblir; ces images m'épouvantent et bouleversent tout mon être. O Jésus, ce que je vois, me fait comprendre que vous êtes courroucé contre les chrétiens; j'ai compassion d'eux et je voudrais pouvoir vous apaiser, mais je connais toute ma bassesse et mon indignité.

J.-C. Il faut maintenant que tu écrives ce que tu vois pour l'avertissement et le salut des chrétiens.

Henri. Et à quoi servira cette peine, Seigneur? Les chrétiens manquent-ils de livres et de docteurs. Tout ce qu'on leur dit aujourd'hui est le jouet du vent; ils ne l'écoutent pas et n'y font aucune attention.

J.-C. Ne parle pas ainsi ; mais souviens-toi que ma charité est si grande que pour sauver une âme, je m'exposerais encore volontiers à la mort. Ce que tu écriras ne dût-il servir qu'au salut d'un seul, il faudrait écrire, lors même que cela te causerait une mort cruelle.

Henri. O Jésus, si miséricordieux, épargnez-moi cette peine.

J.-C. Et pourquoi?

Henri. Parce que je sais que vous avez des docteurs et des sages qui pourraient vous servir mieux que moi. Je ne suis rien, et je ne sais faire rien de semblable.

J.-C. Ne pense pas être le premier auquel dans l'Église, j'ai communiqué ma grâce de vérité et d'éloquence.

Je l'ai donnée à beaucoup d'autres qui n'avaient pas plus d'habileté et de talent que toi. Reconnais ton néant et commence à écrire.

Henri. Seigneur, ne me forcez pas à écrire, et je ferai tout ce que vous voudrez. Pardonnez-moi, mais je crains, en écrivant ces choses, de m'attirer beaucoup d'ennemis.

J.-C. Ecris pour l'honneur de Dieu seul et ne t'attribue rien à toi-même. Si des ennemis s'élèvent contre toi, supporte-le comme une épreuve, comme une croix; et souffre cette persécution avec plus de patience qu'un autre. Mon serviteur ne doit jamais vouloir être délivré d'une croix, si je ne l'en délivre moi-même.

Henri. Seigneur, je ne refuse pas la croix, mais je me sens d'une telle faiblesse d'esprit que je n'ai pas le cœur d'écrire une seule parole.

J.-C. Si tu doutes de toi-même, tu ne dois pas douter de moi; mets donc en moi ta confiance et obéis.

Henri. Les chrétiens peut-être vont prendre ce que j'écrirai pour des fables et des mensonges.

J.-C. Ceci me regarde; ne t'en inquiète pas. L'expérience montrera que tes écrits sont vrais : tout ce que je t'enseignerai dans cet entretien, sera conforme aux saintes Écritures et à l'Église. N'as-tu pas lu dans l'ancien et le nouveau Testament, combien Dieu favorise ses amis. Pourquoi ne le ferait-il pas encore maintenant selon son bon plaisir? Ecris donc et apprends que depuis cent ans le christianisme n'a jamais eu si grand besoin de secours et que jamais les chrétiens n'ont suivi une voie plus périlleuse.

Henri. Je résiste encore et mon esprit s'effraie, parce que je suis trop misérable et trop faible pour une œuvre

de si grande importance; ne me forcez pas, Seigneur!

J.-C. Si je ne savais pas que ta résistance vient de l'humilité, je t'en punirais comme d'une désobéissance et tu l'expierais dans l'enfer : je te commande donc, au nom de la sainte Trinité, de commencer à écrire sans faire d'autres objections.

Henri. Me voici à votre disposition ; je ne suis qu'un ver de terre, indigne d'être remarqué parmi vos créatures; mais l'on ne saura jamais de qui sont ces écrits. Je vous appelle dans nos entretiens, mon très-aimable, très-aimé, très-doux Seigneur; dites-moi si je puis me servir en écrivant, de pareilles expressions.

J.-C. Assurément ; l'amour familier des serviteurs de Dieu, leur tendre intimité commence en cette vie et persévère dans l'autre, pendant toute l'éternité. S'il t'arrive d'écrire des choses que tu ne comprends pas, recours à moi et je t'éclairerai sur-le-champ.

II

Il voit en extase combien peu se sauvent.

Des entretiens semblables à celui qui précède durèrent pendant onze semaines ; le bienheureux ne pouvait se mettre à écrire. Dieu, dans ses extases, lui montrait les péchés du monde ; et il en était si affligé qu'il tomba plusieurs fois malade, et qu'il ressentit tant de peines intérieures et extérieures qu'il fut sur le point d'en mourir. Mais enfin Dieu lui dit : Prends la plume et écris, ouvre les yeux de ton âme et vois où tu te trouves.

Et le bienheureux se vit sur une montagne très-grande et très-élevée, au sommet de laquelle, se trouvait une

vaste mer dont l'eau profonde était pure comme du cristal. Elle était pleine de poissons innombrables, grands et petits et il semblait que toute cette eau venait d'en haut.

La montagne avait des rochers très-élevés, et l'eau qui arrivait à son sommet, tombait avec fracas à travers les rochers, dans une vallée profonde; et avec l'eau, tombaient les poissons qui s'unissaient par troupes et se heurtaient contre les rochers; il comprit que cette eau de la montagne était le principe et l'origine des poissons qui sont de cette nature, qu'arrivés à un certain moment, ils s'unissent par bandes, combattent entr'eux et tombent avec l'eau. Arrivés dans la vallée, ils suivent le cours des fleuves et parviennent par eux à la mer. Mais plus ils s'éloignent de l'eau de la montagne et de leur principe, plus ils diminuent, parce que, à chaque instant, sur leur route, ils rencontrent les piéges et les filets des pêcheurs. La moitié seulement arrivent à la mer; de la mer, ensuite, ils remontent avec beaucoup de peine les fleuves, pour retourner à leur origine et à l'eau de la montagne; mais la difficulté de ce retour et les filets des pêcheurs en arrêtent tant, qu'un sur mille à peine, revient à son principe; et encore beaucoup de ceux qui arrivent aux rochers et à l'eau originelle sont entraînés par la chute de l'eau et périssent en tombant. Mais, comme la nature du poisson est de toujours agir et de faire des efforts pour retourner à son principe, quelques-uns, à travers les dangers de la vie et les fatigues de la route, arrivent enfin à l'eau de la montagne; et dès qu'ils sont entrés dans les eaux de leur naissance, ils reçoivent pour ainsi dire une seconde existence. Ils goûtent un bonheur parfait et deviennent si féconds qu'ils remplissent la



mer de la montagne d'une grande multitude d'autres poissons. Mais dès qu'ils sont unis à leur principe, ils changent de nom et de couleur.

Henri. Très-doux Jésus, dites-moi ce que veulent dire ces images de montagnes, de rochers, d'eau et de poissons.

J.-C. Elles te font connaître en quel péril vit, aujourd'hui l'Église; comment les chrétiens tombent misérablement dans tous les vices; et combien peu retournent à leur principe et se sauvent.

Henri. Seigneur, je suis saisi d'épouvante: prenez ma vie; frappez-moi des peines les plus grandes et de la mort la plus cruelle; mais faites miséricorde à votre Église.

J.-C. A quoi servira ta vie ou ta mort, si la mienne même est inutile.

Henri. Mais votre mort, Seigneur, est divine et toute-puissante; j'espère que beaucoup se sauveront.

J.-C. Les chrétiens le croient comme toi; mais je te dis que dans ce siècle, bien peu se sauveront.

Henri. Seigneur, pardonnez à l'ignorance des chrétiens; s'ils connaissaient ce qu'est le péché, ils ne le commettraient pas.

J.-C. C'est là une mauvaise excuse. Tout chrétien, capable de raison, connaît les préceptes de la religion et doit les observer; et cependant, tous ont perdu la crainte de Dieu et vivent en opposition avec sa loi et avec l'Église; et ce ne sont pas seulement les aveugles et les insensés, mais encore ceux qui sont pleins de bonne volonté et qui vivent dans l'apparence de la Vertu.

III

Dieu découvre les péchés des chrétiens.

Henri. Ce que vous dites, Seigneur, du petit nombre de ceux qui se sauvent est une chose dure et terrible. Retirez-moi de cette vie, parce que je ne puis supporter la perte de tant d'âmes; dès que j'y pense, j'éprouve les défaillances de la mort.

J.-C. Il faut que tu vives et que tu supportes cette croix; mais ouvre les yeux de ton âme, et vois où tu te trouves.

« Le bienheureux fut ravi en extase et il vit une vallée profonde au pied d'une montagne très-haute pleine de rochers plus élevés les uns que les autres, et il vit des formes d'une délicatesse extrême et d'une incroyable beauté: elles descendaient d'en haut dans la vallée; mais dès qu'elles touchaient la terre elles devenaient noires comme le charbon; et il comprit que c'étaient les âmes humaines, qui, sorties de leur principe et des mains de Dieu toutes belles et toutes pures, contractaient la laideur et la tache du péché originel dès qu'elles s'alliaient au corps.

Henri. Seigneur, pourquoi me montrer toutes ces âmes souillées; ne sont-elles pas purifiées par le baptême?

J.-C. Oui; mais les hommes tombent bien vite dans la fange du péché.

Henri. Et que veut dire cette montagne si élevée et ces rochers si escarpés ?

J.-C. C'est pour que tu comprennes que le Paradis

n'est pas pour les paresseux, les tièdes, les lâches, et que, pour y arriver, il faut suer, se fatiguer, combattre et surmonter un grand nombre d'obstacles. Ne vois-tu pas comme, à notre époque, on méprise et on viole les lois et les préceptes de l'Église, et comme le peuple chrétien est plongé dans l'iniquité.

« Ici, Notre Seigneur lui dévoila les péchés les plus considérables des chrétiens. Ses yeux alors se répandirent en deux fontaines de larmes amères, sur le sort de tant de malheureux, et les douleurs qu'il ressentit lui déchirèrent tellement le cœur qu'il fut sur le point de mourir; mais la vertu divine le secourut et lui rendit ses forces; et notre bienheureux, prosterné à terre en forme de croix, cria vers le Seigneur : »

Henri. O mon Dieu ! si puissant et si aimable, si doux et si terrible, écoutez ma prière; voici mon cœur, mon âme, mon corps; je vous les offre afin de pouvoir mériter, par les tourments et la mort la plus cruelle, le salut et la réforme de l'Eglise.

J.-C. A quoi peuvent servir tes douleurs et ta mort, puisque j'ai moi-même, pour l'Eglise, répandu tout mon sang et souffert la mort la plus cruelle et la plus ignominieuse. Et, à cette époque, presque tous les hommes n'en retirent aucun fruit : qui se rappelle maintenant ma mort et ma Passion, si ce n'est pour les mépriser et les blasphémer?

Henri. O très-doux Jésus ! que ma douleur est grande ! et pourtant je ne veux pas désespérer. Je vous offre encore votre mort cruelle et je vous conjure de pardonner à votre Eglise.

J.-C. Comment veux-tu que je supporte tant de péchés? Je ne puis plus différer; il faut que ma justice se

manifeste. Tu vois combien les chrétiens vivent sans crainte de Dieu, et combien ils sont dissolus.

Henri. Mais j'espère, Seigneur, que beaucoup encore vous conservent une crainte vraie, sainte et filiale.

J.-C. Celui qui craint Dieu, n'agit pas contre Dieu. Les nations ne foulent-elles pas aux pieds les lois de la religion? Qui est-ce qui vit comme aux premiers temps de l'Eglise? Examine le clergé, le peuple, et trouve-moi des hommes qui m'honorent et qui vivent saintement.

IV

Combien les chefs de l'Eglise sont loin d'imiter leur vie d'autrefois.

Comment vivaient autrefois les prélats, les pasteurs, les curés, les prêtres et le clergé? Quelle différence avec ceux de notre époque! Combien de Pontifes furent alors inscrits au catalogue des Saints, parce qu'ils s'appliquaient avec ardeur à pourvoir l'Église de tous les biens spirituels et temporels, sans se rechercher eux-mêmes, sans consulter leur intérêt particulier; n'ayant dans toutes leurs actions, d'autre but que la gloire de Dieu! Les voyait-on, avides de fortune et d'honneur, chercher à enrichir et à élever leurs parents et leurs amis? leur volonté n'était-elle pas pure au contraire et tout entière au service de Dieu pour lequel ils auraient mieux aimé souffrir une mort cruelle et honteuse que de l'offenser de la sorte. Où est maintenant leur sainteté, leur vertu, leur science? tout cela n'a-t-il pas disparu? Quel est celui qui ne cherche pas pour lui les distinctions, l'élévation, la gloire: qui ne rend pas les siens riches et puis-

sants ; qui ne consulte pas plus ses intérêts que l'avantage de l'Eglise ! Aussi ne sont-ils pas saints comme dans les premiers temps du Christianisme. Lorsqu'il fallait élire un Pontife, tous tremblaient d'être nommés, parce qu'ils étaient véritablement humbles et qu'ils se regardaient indignes de cette charge ; leur zèle pour l'Eglise leur faisait adresser à Dieu de ferventes prières, pour obtenir que l'élection fût conforme à sa gloire et à sa sainte volonté. Les Pasteurs de l'Eglise ne sont-ils pas obligés d'accomplir, jour et nuit, leur ministère ; de donner aux fidèles des conseils, des règles de conduite, afin de les rendre forts et constants dans la foi catholique ; et, lorsqu'ils ne le peuvent pas par eux-mêmes, ne doivent-ils pas choisir des docteurs et des hommes d'une sainteté et d'une pureté exemplaires, pour diriger plus sûrement les petits et le peuple dans la vertu ?

Hélas ! ceux qui devraient être le modèle de la perfection chrétienne, poursuivent les richesses, les honneurs, la puissance temporelle ; et sont plus attentifs à leur bien-être qu'au soin des âmes pour lesquelles j'ai versé tant de sang. Lorsqu'un Évêché est vacant, la terre et le ciel savent, par combien d'injustices et d'intrigues, on cherche à l'obtenir ; et, comme cet abus est devenu un usage, Dieu permet que les choses arrivent selon leur désir. Autrefois, les Évêques nommés avaient besoin d'être forcés par l'obéissance , à accepter leur charge ; aussi la remplissaient-ils bien et étaient-ils chers à Dieu, et pleins de sainteté et de mérites.

V

Dans quelle tiédeur vivent les ordres mendiants.

Considère maintenant les monastères et les ordres mendiants ; où sont les confesseurs et les prédicateurs de l'Évangile ? Vois combien ils sont loin d'être saints. Je sais que parmi eux, il y en a qui sont bons et même d'une vertu éprouvée, mais ceux-là sont rares ; les autres abandonnent l'esprit, l'amour de Dieu, le silence, la retraite, les saintes méditations, l'observance rigoureuse de leurs vœux, l'humilité, le mépris du monde, la paix, la charité fraternelle et tout le but de leur vocation. N'est-ce pas déplorable de voir comme les religieux ont perdu leur esprit au milieu des vanités, des emplois, des affaires et des amitiés du monde : les religieux d'autrefois n'auraient jamais reçu parmi eux des frères si relâchés ; on ne leur aurait jamais donné le pouvoir de confesser et de prêcher. Mais le monde aime le mensonge et applaudit à des confesseurs faciles qui flattent, et ne savent pas, ne veulent pas étudier et découvrir les vices pour les arracher : ils sont habiles et empressés à excuser leurs pénitents et à leur accorder toutes sortes d'adoucissements, parce que, disent-ils, la nature n'est plus ce qu'elle était autrefois, et que les constitutions sont changées. Cela est faux, car Dieu n'a pas établi la nature pour servir au vice, et jamais il n'a commandé l'impossible : il veut seulement qu'on évite le péché, et il a dit au paralytique : Allez, et à l'avenir ne péchez plus. *Vade et jam amplius noli peccare*. La croix que je donne à porter à ma suite est proportionnée aux forces de cha

cun; elle ne détruit pas la nature et n'accable pas le corps : mais quel confesseur ne cherche pas son bien-être et ses intérêts avant tout. Aussi, confesseurs et pénitents tombent dans la même fosse : l'office de confesseur est agréable à Dieu, mais non les abus. Ceux qui sont vertueux, savants, ne doivent point fuir la fatigue des confessions; il faut qu'ils éclairent avec charité les pécheurs, qu'ils parlent et ne cachent jamais la vérité.

VI

Des prédicateurs et des docteurs de l'Eglise.

Où sont les saints docteurs et les prédicateurs de la vérité? Qui lance maintenant de la chaire les foudres de l'Esprit-Saint? qui a le zèle de dévoiler et de combattre courageusement les péchés horribles qui se commettent dans l'Église de Dieu? Quel est le prédicateur qui s'exposerait au danger, aux tourments, à la mort pour la gloire de Dieu, pour convertir et sauver les peuples? Ne savent-ils pas que quand mon heure fut venue, j'allai au-devant de la mort et que je prêchai librement la vérité. Comment veulent-ils être les prédicateurs de l'Évangile, sans être les imitateurs de ma vie et de mes exemples? Les peuples écouteraient bien mieux les docteurs et les prédicateurs de la Vérité, si, après l'avoir enseignée, ils travaillaient à leur salut avec crainte et tremblement, au lieu de vivre follement dans la joie et le repos.

VII

Combien les prêtres sont éloignés de la sainteté de leur ministère.

Considère maintenant les prêtres séculiers et vois le faste dans lequel ils vivent sans amour du sacerdoce et sans crainte de Dieu. C'est en plaisirs, en festins, en vêtements somptueux qu'ils dépensent leurs revenus, et les biens de l'Église; ces biens que j'ai acquis au prix de mon sang et qui appartiennent aux pauvres; ils abusent même des fondations que les fidèles ont faites pour le soulagement de leurs âmes dans le Purgatoire. Combien peu ils respectent leur dignité; combien ils ont perdu l'esprit et la ferveur des prêtres d'autrefois. Ils vivent dans l'oubli de leur âme, sans penser seulement à Dieu, comme si Dieu n'avait jamais été et ne devait pas leur demander compte un jour, de leur vie, de leur ministère, de leurs obligations. Ils ne songent qu'à augmenter leur casuel, à avoir de l'avancement, à se faire un nom par la science, la fortune, la faveur du monde ; ils sacrifient leur conscience aux grands, pour leur être agréables, et ils aiment mieux plaire aux hommes qu'à Dieu. Pour les punir de l'abus qu'ils font des dons du ciel, Dieu dans sa colère, leur ôte le peu de grâce qu'ils ont, et la donne à ceux qui en possèdent déjà beaucoup et qui la conservent avec zèle; à ses véritables amis, à ces saints prêtres qui sont remplis de l'esprit d'en haut. Ceux-là sont en bien petit nombre ; ce sont cependant leur mérite et leurs prières qui soutiennent l'Eglise. S'ils mouraient tous, ce serait une bien grande perte pour la Religion.

Henri. Si je pouvais, ô mon Jésus, pour tous les prê-

tres qui s'égarent, répandre par mes yeux, tout le sang de mon cœur, comme je vous l'offrirais avec joie pour leur salut.

VIII

Du faste et de l'orgueil des femmes et des nobles.

Je veux te montrer maintenant le faste, la magnificence et l'orgueil des empereurs, des rois, des ducs, des princes et des puissants du monde; toutes les vanités inexcusables des cours. Autrefois les empereurs, les rois et les princes recevaient leur pouvoir des mains de Dieu avec une humilité profonde. Ils se regardaient comme les serviteurs, les ministres du Christ, et lui offraient leur corps, leur âme, leur puissance et leurs trésors. Leur soin le plus cher était de conserver dans l'Eglise, la paix et la concorde. Quand il le fallait, ils combattaient au péril de leur vie, pour défendre et propager la Vérité. Les ducs, les princes, les comtes, les barons, les marquis, les chevaliers et tous leurs nobles vassaux les imitaient et s'exposaient aux fatigues de la guerre, pour l'honneur de la foi, aussi l'Eglise entière jouissait-elle d'une paix profonde; les reines, les princesses et les grandes dames étaient graves, modestes et remplies de la crainte de Dieu. Mais maintenant le chemin de la vertu est inconnu à tous ceux qui sont puissants; les raisons d'Etat, l'orgueil, la volupté, l'ambition règlent tout; les riches et les grands s'abandonnent à tous les vices et vivent comme des bêtes, sans raison et sans Dieu; tous travaillent à opprimer les pauvres, à dévorer leur substance, en insultant Dieu, qui est leur père et leur défenseur.

IX

Du grand péril que courent les bourgeois et les marchands avares.

Vois maintenant, comment vivent à cette époque les bourgeois et les marchands aveuglés par le désir immodéré du gain et abrutis par une telle avarice, qu'à peine ils peuvent, au moment même de leur mort, se détacher de leur avoir. Cette avidité vient de leur ambition, de leur orgueil. Chacun veut surpasser les autres; ne vaudrait-il pas mieux se contenter d'un profit modeste et suffisant à leurs besoins, se reposer et se retirer du commerce pour vaincre la tyrannie de l'avarice et passer les années qui leur restent, dans une vie honnête, vertueuse, paisible et conforme à la loi divine? Mais le désir de l'argent est insatiable, et le cœur qui le ressent a bien de la peine à en triompher; et pourtant, plus on s'agite pour gagner, plus on est inquiet et troublé, et par conséquent privé de la grâce. Dieu ne veut pas, ne peut pas habiter dans un cœur troublé, tourmenté et souillé par le désir de l'or et de l'argent; car il est écrit : c'est dans la paix d'une conscience tranquille qu'il choisit sa demeure [1]. Que la mort des marchands avides est pleine de périls! les hommes le savent bien, mais ils ne veulent point y penser. L'amour de la propriété les aveugle et l'orgueil les étouffe. Ils veulent, par la richesse, égaler et surpasser ceux qui sont plus élevés et plus riches qu'eux. Aussi deviennent-ils durs pour Dieu et pour les pauvres, tandis qu'ils sont généreux et prodigues par ostentation avec les autres. Il faut pour sou-

[1] In pace, id est tranquillo pectore, factus est locus ejus.

tenir le luxe de leur maison qu'ils se tourmentent jour et nuit et qu'ils s'épuisent à trouver des moyens de gagner de nouvelles richesses.

Henri. Mais, Seigneur, si les richesses sont si nuisibles aux riches et si dangereuses pour leur salut, pourquoi leur en donnez-vous?

J.-C. La bonté de Dieu est immense et ne laisse rien sans récompense. Quand il voit un cœur épris des biens temporels, il satisfait ses désirs, en lui donnant la fortune pour prix de quelques bonnes œuvres naturelles qu'il a faites dans sa vie. Hélas! que celui qui met son bonheur dans les biens temporels est à plaindre, puisqu'il s'expose à un malheur infini.

X

Des ouvriers pauvres et des paysans.

Le monde a corrompu les ouvriers, les pauvres paysans même, eux qui vivaient dans leur humble condition, avec tant de simplicité, tant de tranquillité d'esprit; ils réjouissaient le cœur de Dieu qui les aimait comme la prunelle de ses yeux. Et maintenant, ils sont orgueilleux et ne veulent point obéir à leurs supérieurs. Ils fraudent et ils trompent dans leurs travaux et dans leurs engagements; ils se nuisent entre eux; ils méditent le mal et regrettent de ne pouvoir le faire : quant aux habitants des campagnes, ils sont dans l'ignorance la plus profonde de l'Evangile et vivent sans craindre Dieu, comme les bêtes de leurs troupeaux.

XI

Des femmes orgueilleuses et impudiques et de leur damnation.

Vois à quel point sont tombées les femmes, et combien parmi elles, on compte pour peu, la gloire et la crainte de Dieu. Le monde est plein de ces femmes qui ont perdu toute honte et qui sont plus débauchées et plus effrontées que les hommes. Je ne parle pas des femmes honnêtes, pieuses et saintes, mais de celles qui se livrent au monde, qui dissipent en paroles frivoles, en actions coupables et en vanités, leur temps, leur cœur, leurs sens; qui aiment les créatures, et songent plus à plaire aux hommes qu'à Dieu. Ce sont des cavernes de voleurs et des gouffres d'enfer. Dieu dissimule leurs péchés et les supporte avec patience, mais il les a en horreur : elles veulent passer pour des femmes honnêtes, tandis qu'elles sont pires que des prostituées. Celles-ci, du moins, tremblent et craignent pour leur salut; tandis que celles-là vivent en toute assurance, dans leurs impudicités oubliant qu'il y a un Dieu, et qu'elles ont une âme. Avec leur toilette recherchée, leur démarche, leurs gestes, leurs paroles, leurs regards toujours impudiques et déshonnêtes, elles excitent plus les hommes au péché que ne le font les femmes publiques; l'enfer y gagne davantage. Elles commettent tous les jours une foule de péchés mortels, sans s'en apercevoir; elles s'estiment au contraire et s'admirent. Et cependant, combien de jeunes gens, d'hommes du monde, en les voyant si belles, si parées, ressentent de mauvais désirs; et, quoiqu'ils ne puissent pas toujours les satisfaire, ils n'en

sont pas moins coupables ; et ces femmes sont leurs complices, parce que ce sont leurs manières libres, leurs parures et leurs regards qui les portent à pécher.

Ceux qui les voient dans les rues, dans les réunions, dans les églises, ressentent tellement les ardeurs de la concupiscence, que, pour les apaiser, ils ont recours à des plaisirs faciles ; et ce sont ces malheureuses qui en sont cause, quoiqu'elles n'y pensent pas et qu'elles refusent d'y croire. Mais à la mort, les démons leur présenteront leur orgueil, leur complaisance, leurs frivolités coupables, et les péchés auxquels elles n'ont jamais pensé ; ils les feront tomber par là dans le désespoir et dans la mort éternelle. A quoi leur servent leurs Pâques et le Viatique, si, pendant la vie, elles ne s'approchent de la Table sainte que pour éclipser tout le monde par leur parure. A l'heure de la mort, elles oublient leurs péchés qu'elles ne connaissent même pas, et elles me reçoivent dans un cœur souillé et infect. Mieux vaudrait recevoir en péché mortel, des légions de démons qu'un Dieu vivant et terrible. Ah! malheur aux confesseurs qui n'avertissent pas et n'éclairent pas ces infortunées.

XII

Des gens mariés et combien le monde mérite d'être puni.

Dans quelles erreurs, vivent les gens mariés! Ils ont changé la sainteté du mariage en une véritable débauche ; ils s'unissent comme les bêtes, sans raison, sans règle, sans but. Est-ce pour satisfaire les convoitises de leur nature corrompue que Dieu a institué le mariage? N'est-ce pas pour qu'ils s'y conduisent saintement, chastement et selon les lois qu'il a établies? Si les hommes

agissaient ainsi, le mariage serait utile à leurs âmes et à leurs corps ; car Dieu n'est pas l'ennemi de la nature, il la conserve au contraire et la rend plus parfaite ; mais parce que les gens mariés abusent du mariage, ils y perdent la santé, et deviennent faibles et maladifs.

Je t'ai montré, Henri, tous les péchés du monde, afin que tu pleures, que tu gémisses ; et que, rempli des saintes ardeurs d'une charité compatissante, tu pries Dieu, de toute ton âme, pour l'Église et pour tant d'âmes égarées qui s'exposent au malheur éternel. Si Dieu voulait perdre le monde pour ses péchés, comme il l'a fait au temps de Noé, il faudrait qu'il le frappât tous les ans. Peut-être bientôt tu verras le fouet de la colère divine, et les signes manifestes de son mépris. Il n'y a pas longtemps déjà que Dieu, dans sa miséricorde, a averti le monde par des fléaux, des meurtres et des maladies pestilentielles; cela n'a servi de rien; l'Église ne s'en souvient pas plus, que si des siècles s'étaient écoulés depuis. La justice du Tout-Puissant permettra que les chrétiens se combattent, se détruisent entr'eux, parce que le monde est devenu si corrompu que les péchés ne sont plus regardés comme des péchés. Le châtiment approche ; la mort les surprendra à l'improviste et les frappera, corps et âme. Le corps sera enseveli dans la tombe et l'âme dans le désespoir. Ceux qui, en mourant, se repentiront, souffriront dans le Purgatoire, et Dieu, qu'ils ont outragé de tant de manières, ne voudra pas se souvenir d'eux jusqu'au dernier jour ; il les éloignera de la pensée de leurs parents et de leurs amis, afin qu'ils n'obtiennent le soulagement d'aucune prière. Sois convaincu que le jugement des âmes, au moment de la mort, est plus terrible que ne le pensent les hommes ; les dé-

mons sont bien puissants à cet instant suprême, en s'appuyant sur les péchés des moribonds. Qu'est-ce qui causa la perte des Juifs, si ce n'est leur avarice et leurs péchés secrets; mais si Dieu voulait perdre aussi et exterminer les chrétiens, à cause de leur ingratitude, de l'oubli des bienfaits et de la Passion de leur Sauveur, il faudrait qu'il épuisât contre eux les terreurs de sa vengeance, la foudre, les flammes, la guerre et la mort. Ne vois-tu pas combien le monde est perdu et enseveli dans la luxure, l'orgueil, l'avarice, l'ambition, l'envie, la colère, la paresse, la haine et l'hypocrisie. Tous ces péchés inondent les royaumes, les provinces, les villes, les châteaux, les campagnes, les monastères, les couvents; tous en sont infectés, les séculiers, les ecclésiastiques, les prêtres, les laïques, les riches, les pauvres, l'Église presque toute entière; oui, les chrétiens doivent craindre que la Justice divine ne triomphe enfin de la Miséricorde; et que Dieu le Père ne force ses serviteurs fidèles à cesser leurs prières qui protégent le monde, afin qu'il venge tant d'outrages contre son Fils bien-aimé.

Henri. Je sens mon cœur se briser; tous mes os sont ébranlés, et il me semble que je vais expirer de douleur. Oh! très-miséricordieux Jésus-Christ, ayez pitié de votre Église.

XIII

DES NEUF ROCHERS.

Quels sont les habitants du premier et du plus bas rocher de la montagne.

Lorsque cette revue terrible des péchés du monde fut terminée, Dieu présenta au Bienheureux une vision

plus supportable et plus douce. Il lui sembla être où il était d'abord ; au pied d'une montagne qui s'élevait jusqu'au ciel, et qui était garnie de neuf rochers, différents de forme et de grandeur ; et il se trouva tout à coup sur le premier rocher, qui était le plus bas, mais assez haut pour qu'on pût apercevoir de sa cime, le monde tout entier, et il vit le monde couvert d'un immense filet ; il demanda au Seigneur, pourquoi ce filet, qui s'étendait sur tout l'univers, n'arrivait pas cependant aux rochers de la montagne ; et le Seigneur lui répondit intérieurement :

J.-C. J'ai voulu te montrer sous ces figures et ces apparences, combien le monde est esclave et combien le démon l'enchaîne dans le mal ; si tu avais vu les péchés sans image, dans leur réalité, cette vue aurait été si horrible que tu n'aurais pu la supporter ; le filet ne couvre pas cette montagne, parce qu'elle est habitée par des hommes qui craignent Dieu et qui sont exempts de péché mortel. Mais si tu compares les chrétiens qui sont dans les filets du mal, avec ceux qui habitent la montagne, tu verras que, pour cent qui sont en péché mortel, il n'y en a pas un, sur la montagne, qui vive exempt d'erreur et dans la grâce de Dieu.

Henri. D'où vient, Seigneur, que sur le rocher le moins élevé, il y a beaucoup plus d'habitants que sur les rochers plus élevés.

J.-C. Ces habitants sont les tièdes et les lâches qui ne travaillent pas à leur perfection ; il leur suffit de vivre avec la volonté de ne point commettre de péchés mortels ; ils se contentent de cela jusqu'à leur mort et ne pensent pas, pendant toute leur vie, qu'on puisse faire davantage.

Henri. Mais, Seigneur, je les vois bien près des filets

du monde, et leur vie doit être pleine de dangers; seront-ils sauvés ou damnés?

J.-C. S'ils meurent sans péché mortel, ils seront sauvés; mais ils sont plus exposés qu'ils ne le croient, parce qu'ils s'imaginent pouvoir également obéir à Dieu et à la nature; il est bien difficile et pour ainsi dire impossible de persévérer ainsi dans la grâce. S'ils persévèrent cependant, ils seront sauvés. Mais un purgatoire horrible les attend, pour leur faire expier dans de longues et de cruelles souffrances, la satisfaction qu'ils ont accordé à toutes leurs fantaisies, grandes et petites; et lorsqu'ils seront purifiés, ils iront au ciel, recevoir leur récompense et leur couronne qui sera petite et pauvre, en comparaison des couronnes destinées aux hommes d'un grand courage; car ils ont vécu sans fatigue et combattu sans énergie, sans un amour généreux de Dieu.

Henri. J'en vois beaucoup, Seigneur, qui abandonnent le rocher et qui tombent dans le filet; d'autres, au contraire s'en échappent, aussi pâles que s'ils avaient habité déjà le tombeau. D'où vient cette différence?

J.-C. Ce rocher ne peut garder ceux qui consentent au péché mortel; la tiédeur les fait succomber sans cesse et reprendre leurs entraves et leurs vices : les autres sont des hommes qui se repentent, qui abandonnent le mal et brisent les liens du démon. Ils sont pâles et défaits parce qu'ils se repentent, et ne sont pas encore confessés; mais l'aveu de leurs fautes leur rend le visage tranquille et coloré des autres habitants de ce rocher.

Henri. Que font, Seigneur, tous ces jeunes gens qui sautent du rocher en riant et en folâtrant, et qui se précipitent dans le filet.

J.-C. Rappelle-toi les poissons et l'eau de la montagne : lorsque l'eau tombait des rochers dans la vallée, tous les poissons tombaient avec l'eau et se dispersaient dans les fleuves et dans la mer. Ces jeunes gens sont tous les chrétiens qui, arrivés à l'âge de raison, au lieu de se donner à Dieu, se précipitent de gaieté de cœur, comme ces poissons, dans les piéges du démon, qui devient leur maître et les entraîne dans les plaisirs trompeurs du monde : plus ils avancent en âge, plus ils perdent leur liberté, plus leur retour à leur principe et à Dieu est difficile et laborieux, parce qu'ils ne connaissent d'autres biens, dans cette vie, que les choses sensibles et présentes.

Henri. Pourquoi me conduisez-vous, Seigneur, aux extrémités du monde, et quel est le monstre que j'y vois enchaîné? Il est si horrible et si redoutable qu'il pourrait il me semble, détruire le monde tout entier.

J.-C. Ce monstre infernal est Lucifer, et si tu le voyais dans sa réalité, tu ne pourrais en supporter la vue, lors même que tu aurais mille fois plus de forces que tu n'en as. Avec sa chaine, il entraînerait tous les hommes, si dans mon Eglise, il ne se trouvait pas des personnes vertueuses et saintes pour l'en empêcher. Il n'a le pouvoir de vaincre les habitants du premier rocher qu'autant qu'ils y consentent et qu'ils s'éloignent volontairement de Dieu et de sa grâce. Il est vrai que le démon a grande chance de les entraîner, parce qu'ils vivent absorbés dans les pensées et les affaires du siècle ; qu'ils aiment les honneurs, les plaisirs de la nature, du corps, des sens ; et qu'ils sont par conséquent bien près des filets et des chaines du démon, quoiqu'ils aient toujours l'intention d'observer les préceptes de l'Évangile et de ne commettre aucun péché mortel. Mais ils ne veulent pas

dompter la nature, l'assujétir à l'esprit ; ils ne renoncent pas à leur propre jugement, à leur volonté et ne s'appliquent jamais à avancer dans la vie spirituelle.

Henri. Seigneur, ces personnes doivent bien peu connaître la paix qui ne se trouve véritablement qu'en vous.

J.-C. La paix et la joie, sont les fruits de l'Esprit-saint, et personne n'en jouit, avant de s'être abandonné de tout son cœur à Dieu. Pour fuir les peines et les dégoûts intérieurs qu'on éprouve chaque jour, et pour arriver à la source de la joie et de la paix véritable, il faut, avant tout, combattre la nature et la vaincre.

Du second rocher et de ses habitants.

Le Bienheureux fut bientôt après élevé au second rocher, qui était plus beau et plus agréable que le premier; et ceux qui l'habitaient, avaient un visage si resplendissant, qu'il pouvait à peine les contempler ; leur vie était plus pure et plus spirituelle que celle des habitants du premier rocher; mais aussi, ils étaient bien moins nombreux. Quelques uns venaient du premier rocher au second ; d'autres au contraire descendaient du second au premier. Le Bienheureux interrogea ainsi le Seigneur :

Henri. Que signifient, ces passages d'un rocher à un autre, et quel est ce nouveau séjour ?

J.-C. Ce nouveau rocher est un lieu plus saint que l'inférieur, et ses habitants mènent une vie plus austère et s'appliquent à des exercices plus élevés que les premiers. Parmi ceux qui habitent au-dessous, il y en a qui, voyant combien leur position est périlleuse, obéissent à la grâce qui les touche, quittent leur vie relâchée

et viennent sur le second rocher, pour vivre plus séparés du monde et avec plus de sécurité ; il y en a d'autres au contraire qui, tentés par le démon, s'imaginent ne pouvoir agir toujours avec la même force, et supporter les mêmes épreuves ; ils veulent se retirer sur le premier rocher, et le démon les fait retourner au point d'où ils étaient partis.

Henri. Et ceux qui ne changent pas et qui restent fidèlement sur ce rocher, qui sont-ils ? je ne me lasse point de les admirer.

J.-C. Ce sont les hommes qui domptent leur nature, quittent généreusement le siècle, renoncent à leur volonté, et choisissent un confesseur éclairé pour obéir à ses conseils et suivre sa direction, comme celle de Dieu.

Henri. Ne sont-ils pas près de la perfection ?

J.-C. Ils sont encore loin de leur origine, et il faut qu'ils montent tous les rochers pour arriver au sommet de la montagne et s'unir parfaitement à Dieu, qui est leur principe.

Henri. Seigneur, le démon peut-il les tourmenter et les tromper ?

J.-C. Oui, par ses ruses et ses piéges cachés. Il a peur qu'ils ne lui échappent tous, et lorsqu'il les voit s'avancer dans la vie spirituelle, il cherche à leur persuader que leur complexion est trop faible et qu'il faut se ménager, parce que Dieu ne demande jamais l'impossible ; il les trompe peu à peu, les endort et les refroidit, sans qu'ils s'aperçoivent de la tentation ; puis il les exhorte à se reposer et à se confier dans la bonté divine, parce qu'ils ont fait déjà beaucoup, en renonçant au monde où ils pouvaient goûter, pendant longues années, des plaisirs permis, et lorsqu'il les a ainsi portés à se complaire

en eux-mêmes, il leur persuade qu'ils n'ont plus besoin des conseils et des secours des autres, et il parvient insensiblement à les convaincre de leur propre mérite jusqu'à l'heure de la mort.

Henri. Comment leurs confesseurs ne leur découvrent-ils pas les ruses du tentateur? peut-être qu'ils ne s'en aperçoivent pas.

J.-C. Cette tentation du démon est bien connue des amis de Dieu et des confesseurs; mais ils craignent qu'en les reprenant avec trop de sévérité, ils n'échappent de leurs mains, qu'ils se précipitent dans les filets du démon et qu'ils ne se perdent tout à fait. Les habitants de ce rocher sont beaucoup plus chers à Dieu que ceux qui habitent le rocher inférieur, parce qu'ils vivent dans de saintes pratiques; qu'ils domptent la nature et qu'ils sont plus près de leur origine et de leur principe qui est Dieu. Dans le Purgatoire, ils souffriront moins, et dans le Paradis, leur récompense sera plus grande; mais pour devenir parfait, il faut monter tous les rochers.

Henri. Seigneur, vous qui êtes si bon, pourquoi ne portez-vous pas vous-même toutes ces âmes, à travers tous ces rochers, jusqu'au sommet de la montagne d'une vie sainte et parfaite. Je sais bien que celui qui se fie en vous, qui renonce avec courage à toutes les créatures et qui vous choisit pour son unique ami, vous ne l'abandonnez jamais.

J.-C. Cela est vrai; celui qui persévère avec constance et ardeur, je l'élève infailliblement par ma grâce à une plus haute perfection; mais les âmes fortes et ferventes sont bien rares maintenant.

Du troisième rocher.

Le Bienheureux se trouva ravi en esprit au troisième rocher, et il vit ¡quelques personnes qui, s'élançant du premier rocher, passaient le second, et arrivaient tout à coup au troisième; il dit alors au Seigneur :

Henri. Quels sont ces hommes dont la course est si rapide, à travers les rochers, et qui volent jusqu'au troisième ?

J.-C. Ce sont des hommes saints qui s'avancent ainsi, mais ils sont bien rares à cette époque. Il s'est trouvé souvent, dans l'Église, des serviteurs de Dieu qui se donnaient avec zèle, ardeur et courage à l'éternelle Vérité, qui renonçaient à eux-mêmes, à toutes les créatures fragiles et passagères, et qui remontaient avec tant d'ardeur à leur principe qu'en un instant, avec la grâce de Dieu, ils traversaient tous les rochers, et volaient jusqu'au sommet de la montagne; mais maintenant où rencontrer des chrétiens semblables ?

Henri. Quels sont, Seigneur ceux qui restent sur le troisième rocher? Ils me paraissent pleins de vertu, et leur vue me réjouit l'âme.

J.-C. Tu as raison, car ils sont remplis de Dieu qui les favorise plus particulièrement de sa grâce, et les préfère à tous ceux qui sont sur les rochers inférieurs; leur vie est austère, mortifiée, et toute occupée à des exercices intérieurs dans lesquels ils cherchent à obtenir le Ciel, et à éviter le Purgatoire, autant qu'il est possible; et comme ils sont plus étrangers aux occupations et aux inquiétudes du monde, ils sont plus parfaits ; mais ils sont encore loin de leur principe, parce qu'ils ne sont pas encore délivrés des illusions du démon. Dans le peu de

rapports qu'ils ont avec le monde, ils ne sont pas complétement détachés d'eux-mêmes; ils accomplissent leurs devoirs spirituels, leurs austérités avec une certaine recherche, avec une certaine complaisance; cependant la générosité avec laquelle ils ont embrassé leur genre de vie, et le courage qu'ils mettent à dompter et à vaincre la nature, les sauveront et ils arriveront après une purification moins rigoureuse, à une couronne de gloire plus élevée.

Du quatrième rocher.

J.-C. Lève maintenant les yeux, et contemple l'autre rocher.

Et le Bienheureux vit quelques habitants du troisième rocher, monter au quatrième; mais à peine y étaient-ils parvenus, qu'ils tombaient en bas; plusieurs même étaient précipités, jusque dans les filets de la vallée, et y restaient misérablement. Le Bienheureux interrogea ainsi le Seigneur :

Henri. Quels sont ceux qui tombent, et que signifie ce que je vois ?

J-C. Les personnes qui, par l'austérité de leur vie, surmontent les premiers rochers et parviennent avec tant de peine au quatrième, sont à peine arrivées qu'elles se laissent vaincre par le démon et par la chair et qu'elles retournent misérablement à leurs anciens péchés, aux plaisirs du monde, et sous le pouvoir de l'ennemi de leurs âmes; et il leur est bien difficile de revenir au point d'où elles sont tombées.

Henri. Mais, Seigneur, quel est cet homme que je vois échapper aux filets de la vallée, traverser d'un vol ra-

pide tous les degrés inférieurs, et arriver tout d'un coup au quatrième rocher où il s'arrête?

J.-C. C'est un homme pénitent qui a compris le malheur qu'il a d'être dans les filets du démon. Il en éprouve une peine profonde et en ressent, par la grâce de Dieu, une contrition si grande que, s'il pouvait écrire avec son sang, ses péchés, il le ferait pour les confesser et les expier. Il dompte sa nature, il triomphe de lui-même et il se livre à de si rudes pénitences qu'il affaiblit son corps et ses forces; et Dieu, voyant son repentir et sa ferveur, lui accorde des grâces si abondantes qu'en peu de temps, il arrive, avec le secours d'en haut, à la sainteté des habitants du quatrième rocher.

Henri. Seigneur, je me vois placé par vous sur ce rocher et je me réjouis de contempler la splendeur et la sainteté de ceux qui s'y trouvent. Quelle est leur manière de vivre?

J.-C. Nuit et jour, ils s'appliquent avec grande sollicitude à dompter leur nature et à se vaincre eux-mêmes.

Henri. Ils doivent vous être chers, car ils sont parfaits.

J.-C. Ils me sont chers; mais ils ne sont pas encore parfaits, parce qu'ils sont encore loin de leur origine, quoiqu'ils en approchent plus que les habitants des rochers inférieurs.

Henri. Comment, puisqu'ils sont si forts, le démon peut-il les attaquer?

J.-C. Il les trompe par ses ruses, et il leur fait faire des œuvres avec un certain amour-propre et avec une secrète complaisance.

Henri. Il me semble alors, qu'il ne leur manque que le renoncement?

J.-C. Certainement : après les grâces qu'ils ont reçues de Dieu, ils devraient mourir à eux-mêmes, et ils se laissent cependant tromper par le démon, et ils tombent dans ses piéges, en faisant toutes leurs actions avec complaisance et volonté propre. Celui qui est encore attaché à sa volonté, ne pourra jamais remonter à Dieu, son origine. Le démon sait bien que ceux qui s'abandonnent en toutes choses, humblement et du fond de leur cœur, dans les mains de Dieu, en reçoivent bientôt leur récompense et sont élevés à des grâces particulières et à des douceurs ineffables. Aussi s'efforcent-ils de les conserver dans l'attachement de leur nature ; et ce défaut caché les fait tomber bientôt dan l'impatience, la colère et les autres défauts, malgré le soin qu'ils prennent à les éviter. Mais ils ne peuvent réussir, parce qu'ils ne sont pas encore morts à toutes les choses de ce monde.

Henri. Seigneur, les habitants de ce rocher me paraissent cependant plus parfaits et plus près de Dieu que ceux que j'ai vu jusqu'à présent. Dites-moi donc quels sont vos intimes, vos amis les plus chers. Est-ce que ceux-là ne leur ressemblent pas?

J.-C. Non. Quoiqu'ils soient bien avant dans ma grâce et mon amitié, le défaut de détachement de leur volonté les prive de ces faveurs particulières et secrètes que j'accorde à mes bien-aimés; et à cause de cette imperfection qui est en eux, il faudra qu'ils soient purifiés dans les flammes du Purgatoire, et ils auront dans le Ciel, une place moins haute que mes amis intimes.

Henri. De grâce, Seigneur, faites-moi voir vos bienheureux amis ?

J.-C. Quand tu auras parcouru les autres rochers et

que tu seras arrivé à la cime de la montagne, tu les verras et tu seras aussi uni à ton principe.

Henri. Seigneur, mon ambition n'est pas si grande; car je ne suis qu'un homme méprisable, sans mérite, sans vertu; je suis indigne de votre grâce; mais, Seigneur, que votre volonté soit faite.

Du cinquième rocher.

Le bienheureux Henri eut une vision supérieure, dans laquelle il fut élevé au cinquième rocher que quelques habitants du quatrième rocher tâchaient d'atteindre; mais à peine y étaient-ils parvenus, qu'ils retournaient en arrière; un bien petit nombre y restaient avec persévérance. Il interrogea ainsi le Seigneur :

Henri. D'où vient que ceux qui arrivent au rocher, n'y restent pas? Leur position ne leur plairait-elle pas, et n'aimeraient-ils pas la compagnie de ceux qui s'y trouvent?

J.-C. Cette montagne est très-élevée, et celui qui veut y parvenir a besoin de faire de grands efforts; ceux qui arrivent et s'y fixent, commencent à entrer dans le chemin qui conduit à leur principe et à l'union de Dieu.

Henri. Il n'est pas étonnant qu'ils soient si aimables et si joyeux; mais ils me paraissent en bien petit nombre; qui sont-ils et quelle est leur existence?

J.-C. Ce sont ceux qui ont entièrement consacré leur volonté à Dieu et qui sont dans la ferme résolution de ne faire rien d'eux-mêmes, mais de se laisser conduire par Dieu et par leurs supérieurs jusqu'à la mort.

Henri. Ceux-là doivent vous être bien chers, puisqu'ils ont trouvé la voie véritable pour plaire à Dieu; ne sont-

ils pas près de leur origine et de l'union parfaite avec Dieu ?

J.-C. Ils en sont encore loin, et le démon leur dresse des piéges, parce qu'il voit qu'ils sont dans le véritable chemin de la perfection ; il fait tous ses efforts pour les arrêter dans leurs progrès.

Henri. Ne s'abandonnent-ils pas entièrement en Dieu ?

J.-C. Oui, mais avec inconstance ; ce qui fait que beaucoup ne persévèrent pas et retournent au quatrième rocher, en reprenant leur volonté propre et en vivant sans renoncer complétement à eux-mêmes ; puis ils se repentent et se donnent de nouveau à Dieu, et retournent au cinquième rocher. Ils changent ainsi sans cesse, descendant et montant tour à tour, et ne persévérant pas dans leur bonne résolution et dans leur renoncement.

Henri. Mais d'où vient cette inconstance ?

J.-C. Leur volonté particulière n'est pas entièrement morte. Ils sont cependant bien-aimés de Dieu, et plus parfaits que tous ceux que tu as vus jusqu'à présent ; ils se dépouillent, dès le commencement, de leur volonté, pour se donner à Dieu ; et quoiqu'ils ne persévèrent pas toujours dans leur renoncement, ils habitent pendant presque toute leur vie le cinquième rocher ; et après leur mort, le Purgatoire doit effacer la tache de leur inconstance, mais il jouissent ensuite d'une grande gloire dans le Paradis.

Du sixième rocher.

Du cinquième rocher, le Bienheureux fut ravi au sixième qui était plus élevé et plus agréable que les autres. Il vit des hommes d'une beauté merveilleuse et

d'un éclat éblouissant : mais ils étaient en très-petit nombre, parce que ceux qui venaient du cinquième rocher, ne restaient pas et redescendaient presque tous ; sur cent, un seul à peine persévérait : le Bienheureux, étonné, dit au Seigneur :

Henri. Ce rocher est un séjour délicieux ! quels sont ceux qui l'habitent, Seigneur ; et pourquoi sont-ils si peu nombreux ?

J.-C. Ce sont les amis de Dieu qui brûlent de sa sainte grâce, et qui, pour plaire à lui seul, se sont détachés d'eux-mêmes sincèrement et jusqu'à la mort. Ils ne sont pas nombreux, parce que beaucoup s'efforcent d'arriver en haut, mais peu y réussissent.

Henri. Ces bienheureux habitants doivent être arrivés à leur origine, et vivre unis à leur principe.

J.-C. Non, ils en sont encore loin, et il faut monter plus haut pour arriver à cet état suprême et parfait.

Henri. Mais qu'est-ce qui leur manque ; est-ce que le Tentateur pourrait les faire tomber dans ses piéges ?

J.-C. Il fait tous ses efforts pour les tromper et arrêter leurs progrès ; il voit qu'ils sont entrés dans le chemin qui conduit à l'union divine. Il tremble de crainte et de rage.

Henri. Mais comment réussit-il à les tenter et à les tromper ?

J.-C. Il leur persuade subtilement de demander à Dieu, les pensées, les faveurs et les consolations qu'ont les autres saints. Quoique cette demande ne soit pas coupable, elle les éloigne de l'union avec leur origine parce qu'il y a dans ce désir, un défaut caché, une comparaison avec les autres qui empêche Dieu de faire en eux tout ce qu'il voudrait y faire.



Henri. Mais quelle est la racine de cette erreur ?

J.-C. C'est une recherche secrète de leur nature dont ils n'ont pas arraché et détruit tous les mauvais désirs. Aussi, n'aperçoivent-ils pas le piége du démon et prêtent-ils l'oreille à ses tromperies. Ils vivent cependant dans l'abondance des grâces divines ; ils ont moins à se purifier dans le Purgatoire que les autres et ils obtiennent dans le Paradis une béatitude plus parfaite.

Du septième rocher.

Peu après le Bienheureux fut élevé au septième rocher, qui était plus grand et plus délicieux que les autres, et ses habitants avaient aussi une beauté et un éclat supérieur. Mais ils étaient très-peu nombreux parce que très-peu persévéraient, Le Bienheureux interrogea le Seigneur qui lui répondit :

J.-C. Ce sont-là les bien-aimés de Dieu, ceux qu'il favorise de ses grâces particulières; leur visage est tout resplendissant, parce qu'ils se sont abandonnés d'une manière parfaite, au bon plaisir de Dieu; ils persévèrent dans leur sainte résolution jusqu'à la mort et s'appliquent de toutes leurs forces à soumettre la nature à la raison. Leur désir constant est de plaire à Dieu, dans les choses intérieures et extérieures, et de remplir toujours sa douce volonté.

Henri. Quelle consolation et quel bonheur de voir ces serviteurs de Dieu ! Ils doivent certainement être arrivés au sommet.

J.-C. Tu te trompes, et il leur reste encore bien du chemin à faire, avant d'arriver au haut de la montagne.

Henri. Quel est donc l'obstacle à leur perfection?

J.-C. Le démon a pour eux un piége caché qui les arrête dans leurs progrès spirituels.

Henri. Quel peut être ce piége ?

J.-C. Ce piége est leur perfection même. Comme ils sont favorisés des grâces particulières de Dieu dont ils sont les intimes, le démon s'efforce de leur faire aimer ces grâces, pour les jouissances qu'ils y trouvent et quelquefois, il réussit, sans qu'ils s'en aperçoivent. Ils ne veillent pas assez sur leur cœur et quand ils sont privés des consolations divines qu'ils recherchent, ils tâchent de les trouver, en s'approchant plus souvent du Sacrement de l'Autel ; cela est contraire à la perfection qui veut qu'on meure à toute consolation humaine et divine; désirer la grâce et les dons de Dieu, pour le bonheur qu'ils procurent, est un défaut; et quoiqu'il paraisse de peu d'importance, il faut qu'il soit expié dans le Purgatoire. Ces personnes cependant sont très-agréables à Dieu et jouissent dans le Ciel d'une récompense plus grande que tous les autres.

Du huitième rocher.

Dieu conduisit le Bienheureux sur le huitième rocher, qui est plus élevé que les précédents; les hommes qui s'y trouvent sont remplis d'une grâce lumineuse et sainte ; mais leur nombre est petit parce que la plupart de ceux qui arrivent à cette hauteur, ne s'y maintiennent pas. Le Bienheureux en demanda la raison, et il lui fut répondu :

J.-C. Les habitants de ce rocher sont très chers au cœur de Dieu et surpassent la perfection de tous les au-

tres, parce qu'ils se sont offerts et donnés complétement à leur bon Maître qui fait d'eux, tout ce qui lui plaît dans le Temps et dans l'Éternité.

Henri. O Seigneur, que nous serions heureux, si nous avions beaucoup de pareils serviteurs de Dieu dans le temps où nous sommes!

J.-C. Comment veux-tu qu'il y en ait beaucoup; tu vois le petit nombre de ceux qui savent et veulent pour l'amour et l'honneur de Dieu, renoncer sincèrement aux biens temporels et se détacher d'eux-mêmes. Sans cela peut-on se reposer véritablement en Celui qui est infini, ineffable, éternel ?

Henri. Sans doute que les richesses et les biens temporels empêchent ce saint détachement. Beaucoup pensent qu'on ne peut arriver à l'union avec Dieu, si on n'abandonne complétement le monde ; mais n'est-ce pas là une erreur?

J.-C. Celui qui veut arriver à ce rocher, doit se dépouiller de tous les biens temporels, autant qu'ils sont un obstacle à l'union de Dieu et de l'âme, parce que l'âme appelée à cette perfection, ne peut y atteindre, s'il y a quelque chose entre elle et son principe. Quand on conserve ses richesses, il faut les mépriser, ne pas s'y attacher, et en user comme si on ne les possédait pas, ne recherchant jamais son bien-être en elles, ne leur empruntant que le nécessaire de la vie et employant tout le reste à la gloire de Dieu.

Henri. Il faut une grande vertu pour posséder ainsi les richesses, sans les aimer. Je suis bien heureux, Seigneur, de contempler la perfection des habitants de ce rocher; ceux-là du moins doivent être uni à leur principe.

J.-C. Tu te trompes, Henri. Dieu les comble, il est vrai, de grâces extraordinaires; les anges leur font voir les choses divines, sous des formes et des images sensibles ; leur âme est ornée d'admirables vertus, et ils approchent plus que tous les autres, de l'union parfaite ; mais ils ne sont pas encore arrivés au sommet de la montagne et au dernier degré de la perfection.

Henri. Qu'est-ce que contempler Dieu, sans ressemblance et sans images ?

J.-C. On jouit de cette contemplation, lorsque Dieu accorde à l'âme, un rayon sorti de son origine, une splendeur, une lumière qui ne peut s'exprimer par des paroles et des images; et cette grâce suprême est souvent refusée aux habitants de ce rocher.

Henri. Mais d'où vient, qu'ils ne sont pas encore en possession de l'union parfaite et qu'ils ont tant de difficulté, pour arriver à leur principe et pour parvenir au sommet de la montagne ?

J.-C. Il y a deux obstacles qui sont les ruses les plus perfides de l'ennemi. Le premier est que, quand ils reçoivent le rayon divin, ils s'y attachent avec ardeur et veulent quitter le rocher pour voler plus haut. C'est une imperfection qui les éloigne, à un certain degré, de l'union parfaite ; ils ne s'aperçoivent pas du défaut caché de la volonté; et parce qu'ils n'ont pas entièrement déraciné de leur cœur, jusqu'aux désirs des consolations divines, ils ne peuvent avancer davantage. Le second obstacle est qu'ils se complaisent, sans le savoir, dans les voies extraordinaires par lesquelles Dieu les conduit, et dans les secrets célestes qu'il leur révèle par des visions et des extases. Dieu voit ce défaut, mais comme il sait combien la nature est difficile à détruire, il leur pardonne et les

conserve dans ce même degré de sainteté et de grâce.

Henri. Est-ce que ces âmes privilégiées ne peuvent se délivrer de ces illusions et arriver à leur principe ?

J.-C. Elles peuvent y arriver, en se renonçant plus parfaitement; en mortifiant complétement leur nature; en découvrant, à la lumière de la grâce, leurs défauts cachés; en mourant à elles-mêmes pour s'abandonner tout entières à Dieu, tant pour ce qui regarde l'âme, que pour ce qui regarde le corps.

Henri. Il est vraiment triste que des personnes si favorisées de Dieu et si saintes, laissent ainsi ternir la beauté de leur âme, et soient obligées de se purifier dans les flammes du Purgatoire.

J.-C. Leur expiation sera courte et légère; et ils seront plus élevés dans le Paradis que tous les autres. Si l'Église possédait beaucoup de ces grands serviteurs de Dieu, les affaires de la Chrétienté iraient bien mieux qu'elles ne vont.

Du neuvième et dernier rocher.

J.-C. Elève maintenant les yeux de ton âme, et contemple le haut de la montagne.

Et le Bienheureux vit le dernier rocher qui était si élevé que l'œil pouvait à peine y atteindre; et tout à coup il se sentit ravi et placé, parmi les divins habitants de ce séjour enchanteur · il en aperçut plusieurs qui faisaient leurs efforts pour y monter du huitième rocher, mais presque tous y renonçaient; deux ou trois seulement parvenaient à s'y fixer.

Henri. Pouquoi, Seigneur, l'accès de ce rocher est-il si difficile? Presque personne ne peut y arriver.

J.-C. Ce qui est escarpé et élevé est nécessairement d'un accès difficile. Très-peu persévérent jusqu'à la mort, dans le détachement parfait d'eux-mêmes ; très-peu aussi parviennent à cette élévation. La plupart de ceux qui s'en approchent, en voyant la vie de ces saints si différente de celle des autres, si austère, si mortifiée, ont peur et retournent en arrière.

Henri. Et pourtant, ce rocher est un séjour délicieux qui touche presque au ciel ; ses habitants sont resplendissants de gloire ; et j'éprouve plus de bonheur à en voir un, que je n'en ai, à contempler les habitants de tous les rochers inférieurs ; mais pourquoi, Seigneur, ne peuplez-vous pas davantage un lieu si ravissant ?

J.-C. Dieu n'a pas destiné ce rocher au petit nombre, mais au grand nombre ; car c'est là qu'est la porte qui conduit à l'origine d'où sont sorties les créatures du ciel et de la terre ; et tous sont appelés à être heureux en Dieu.

Henri. Mais pourquoi ces hommes sont-ils si faibles, si épuisés, tandis qu'à l'intérieur, ils ont la beauté et l'éclat des esprits angéliques ?

J.-C. Il n'est pas étonnant que la peine qu'ils ont eu à monter jusqu'à ce rocher, ait détruit toutes les forces de leur corps. A peine leur reste-t-il un peu de sang dans les veines ; leur chair est brûlée et consommée.

Henri. Comment peuvent-ils vivre dans un si pitoyable état ?

J.-C. L'esprit divin verse en eux, un sang pur et vivifiant, et les remplit d'une force mystérieuse ; ils se sont épuisés dans l'amour, mais les flammes ardentes de la Charité n'ont détruit que la partie grossière de leur nature.

Henri. Et d'où vient cet éclat intérieur qui en fait des anges de lumière ?

J.-C. La grâce qu'ils possédent est si grande qu'elle ne peut paraître toute entière au dehors. Eux-mêmes l'ignorent et ne désirent pas la connaître : s'ils sont petits par le nombre, ils sont considérables par le mérite ; et c'est sur eux, comme sur des colonnes solides, que Dieu soutient son Eglise. Sans eux, le christianisme périrait, et le démon entraînerait dans ses filets, le monde tout entier. Autrefois ces serviteurs bien-aimés étaient plus nombreux dans l'Eglise.

Henri. Pourquoi Dieu ne les conserve-t-il pas pour le secours de la Religion ?

J.-C. Parce qu'il ne veut pas que des hommes aussi saints, vivent au milieu des chrétiens actuels, qui sont si lâches et si hostiles à la religion. Dieu les appelle à lui pour qu'ils n'aient pas le tourment de voir, dans l'Eglise, des ruines si déplorables.

Henri. Mais comment vivent les habitants de ce rocher ; savent-ils qu'ils sont unis à Dieu et à leur origine ?

J.-C. Ils ne le savent pas positivement; quelquefois seulement, ils se sentent frappés d'un rayon, d'une splendeur qui vient directement de Dieu, et ils peuvent s'apercevoir que cette lumière est celle de la grâce : ils soupçonnent que c'est la présence de Dieu qu'ils ressentent dans leurs cœurs; mais ils se sont donnés à Dieu avec une telle simplicité, une telle pureté; ils sont si bien affermis dans la foi catholique, que lorsqu'ils reçoivent de semblables consolations intérieures, ils craignent beaucoup plus pour eux-mêmes que lorsqu'ils en sont privés. Aussi ne désirent-ils qu'une chose en ce monde, c'est de suivre fidèlement les exemples que je leur ai laissés.

Henri. Comment n'aiment-ils, ne veulent-ils pas d'autres choses; comment ne désirent-ils pas au moins quelques consolations célestes?

J.-C. C'est qu'ils sont si affermis dans la Foi, qu'ils ne veulent savoir que Jésus crucifié; et leur humilité est si profonde, qu'ils se jugent indignes de toutes les faveurs extraordinaires de Dieu et de ses consolations célestes. Aussi ne les désirent-ils, ne les demandent-ils jamais.

Henri. Que demandent-ils à Dieu dans leurs prières, s'ils ne désirent rien sur la terre et dans le ciel?

J.-C. Ils demandent qu'en eux et dans toutes les créatures, tout serve à la gloire de Dieu qu'ils aiment, qu'ils veulent, qu'ils recherchent par tous les moyens. Ils sont tellement perdus en lui, que tout ce qui leur arrive, ainsi qu'aux autres créatures, leur semble une faveur précieuse. Si Dieu leur accorde sa grâce, ils le bénissent; si Dieu les en prive, ils le bénissent encore. Ils n'ambitionnent rien sur la terre; ils préfèrent seulement l'amertume à la douceur, parce qu'ils sont passionnés pour la Croix.

Henri. S'ils n'aiment rien, craignent-ils quelque chose?

J.-C. Ils ne craignent ni l'Enfer, ni le Purgatoire, ni le démon, ni la vie, ni la mort; ils sont affranchis de toute crainte servile. Ils ne redoutent qu'une chose, c'est de ne pas imiter les exemples de Jésus-Christ, comme ils le désirent. Leur humilité est si profonde, qu'ils se méprisent eux-mêmes, ainsi que tout ce qu'ils font, et qu'ils se mettent aux pieds de toutes les créatures, n'osant jamais se comparer à personne. Ils aiment également tous les hommes en Dieu, et ils s'attachent avec un grand amour à tous ceux qui lui sont chers. Ils vivent

morts et comme ensevelis pour le monde, et le monde aussi est mort et perdu pour eux. Les opérations de l'esprit où l'homme renonce le plus difficilement à sa volonté, sont soumises et anéanties. Ils ne se recherchent jamais; ils n'aiment pour eux, ni plaisir, ni honneur; ils ont renoncé à toutes créatures, dans le Temps et dans l'Eternité, et ils vivent dans une sublime ignorance, puisqu'ils ne savent que Jésus crucifié : ils ne contemplent pas leur origine et ils ne désirent pas la contempler, parce qu'ils se trouvent indignes de toute jouissance, en cette vie.

Henri. Et que fait le démon; les tente-t-il, ou renonce-t-il à le faire?

J.-C. Le démon épuise, contre eux, tous les moyens de l'Enfer; il les éprouve par toutes les tentations imaginables, et ne cesse pas un instant, de les tourmenter; mais eux, sont inébranlables, comme des rochers; ils ne s'en aperçoivent pas; parce qu'ils sont résolus et préparés à souffrir avec joie, toutes les tentations et les croix que Dieu envoie ou permet, quand même il joindrait aux présentes et aux futures, toutes celles qu'ils ont déjà supportées. Leurs yeux sont sans cesse fixés sur Jésus, blessé, sanglant, chargé de la croix que lui a donné son Père, et ils ne voudraient pas, jusqu'à leur mort, suivre un autre chemin. Ils vivent dans le monde, ignorés de tous; mais le monde ne leur est point inconnu, parce qu'ils en ont pénétré les vanités et les perfidies : Enfin, ce sont là les enfants cachés de Dieu, et ses amis les plus chers, les vrais adorateurs qui adorent le Père en esprit et en vérité [1].

[1] Et veri adoratores qui adorabunt Patrem in spiritu et veritate. Saint Jean. IV. 23.

Henri. Seigneur, je vous remercie de toutes les vérités que vous me révélez ; mais je doute que ce livre soit compris; il donnera peu de consolation, à ceux qui le liront : peut-être sera-t-il un danger pour plusieurs, parce qu'il les effrayera et les fera reculer; pour d'autres enfin, n'est-il pas la perle précieuse ; qu'il ne faut pas jeter devant les animaux immondes?

J.-C. Cela regarde Dieu, mais sois persuadé que ce qui est écrit des habitants du dernier rocher, sera plus utile à l'Eglise que toutes les autres choses qui se trouvent dans ce livre. Un seul habitant de ce rocher est plus aimé de Dieu et plus utile à la république chrétienne que mille autres qui le servent, en suivant leur attrait particulier ; et si tu crois que ces choses ne peuvent pas être comprises, tu te trompes. Dans l'Eglise, il y a des personnes qui vivent comme je l'ai dit, et qui sont par conséquent, très-capables de comprendre ces vérités, puisqu'elles les observent ou veulent les observer. Si je t'avais ordonné d'écrire sur les neuf chœurs des anges, tu aurais raison de craindre de n'être pas compris, parce que les esprits angéliques sont bien au-dessus de l'intelligence humaine. Ne t'étonne pas, si je t'ai parlé par figures et par images ; les choses divines, dans leur pureté sont trop difficiles pour l'intelligence de l'homme ; car Dieu est le bien suprême, infini, qui ne peut se comprendre et qui surpasse tous les sens.

Henri. Fut-il jamais donné à quelqu'un de s'unir à son principe et de voir Dieu hors de ce rocher?

J.-C. Cela fut accordé à l'apôtre saint Paul, lorsqu'il fut ravi au troisième ciel. Mais il lui fallut aussi souffrir beaucoup de croix et mourir pour mon amour : le plus sûr chemin pour tous les hommes est de monter succes-

sivement par tous les rochers, en s'exerçant à la vertu et en se renonçant toujours en Dieu, jusqu'à ce qu'ils arrivent à la paix profonde de ce séjour.

Henri. Mais, Seigneur, beaucoup ne désirent-ils pas y parvenir ?

J.-C. Oui, mais sans se détacher de leur volonté; aussi ne peuvent-ils arriver.

Henri. Mais, Seigneur, lorsque les habitants de ce rocher meurent, vont-ils au Ciel ou dans le Purgatoire ?

J.-C. S'ils persévèrent jusqu'à la fin, ils quittent cette vie, purifiés; ils n'ont rien à expier et s'envolent sur-le-champ au Ciel.

Henri. Peuvent-ils, de ce rocher, retourner en arrière et tomber dans le péché ?

J.-C. Certainement; et quelquefois, il y en a qui, de cette hauteur, se précipitent dans les filets du démon, et y deviennent pires que les autres. Ils tombent, par un regard de complaisance sur eux-mêmes, comme est tombé Lucifer; et parce qu'ils n'ont pas profité des splendeurs de la grâce divine ; parce qu'ils abusent des lumières qu'ils ont reçues sur ce rocher, pour répandre des erreurs et des hérésies, ils deviennent les fléaux de l'Eglise, et on doit les fuir plus qu'on ne fuit les démons.

Henri. Dans quel rapport sont avec vous, Seigneur, ceux qui persévèrent sur ce rocher ?

J.-C. Ils sont tellement chers à Dieu, et jouissent d'une si grande faveur auprès de lui, que si un seul demandait une chose, et tous les autres chrétiens, le contraire, Dieu l'écouterait et l'exaucerait de préférence.

Henri. Oh ! qu'il serait nécessaire, Seigneur, que votre Eglise, comptât beaucoup d'habitants sur ce rocher, surtout dans les temps où nous trouvons; vous les écou-

teriez, j'en suis certain, et, par amour pour eux, vous feriez miséricorde à votre Eglise.

J.-C. Quand Dieu ne veut plus supporter la scélératesse des hommes et que leurs crimes irritent sa justice, il prive ses serviteurs de leur puissance, en les empêchant de prier pour l'Eglise.

Henri. Ah! Seigneur! ayez compassion du genre humain. Le jour du jugement dernier n'est pas arrivé, et le nombre de vos élus, dans le ciel, est encore incomplet.

J.-C. Oui, mais au temps de Noë, Dieu, à cause du péché des hommes, permit au déluge de purifier l'ancien monde, et ne conserva que huit personnes pour le renouveler; il lui est impossible de pardonner davantage. L'iniquité présente a vaincu sa miséricorde, et il doit punir l'ingratitude de son peuple.

Regarde maintenant de cette hauteur tous les rochers inférieurs qui sont à tes pieds, et plonge tes regards jusqu'à la vallée et jusqu'aux filets du Démon.

« Le Bienheureux obéit, et il vit, sous les filets, deux hommes dont l'un était noir comme un démon, l'autre, au contraire, était beau et lumineux comme un ange. Il demanda, dans son étonnement, ce que signifiaient ces hommes, et il lui fut répondu :

J.-C. Cet homme si noir, qui ressemble à un démon, était un habitant du neuvième rocher. Mais il y a commencé à se complaire en lui-même et en sa science; il a recherché les hommes, pour discourir avec eux, et faire paraître son mérite et sa supériorité, et il est tombé comme Lucifer. Il est captif du démon, et il enseigne une doctrine pleine d'erreurs et d'hérésies.

Henri. Mais comment peut-on reconnaître la fausseté et l'iniquité d'hommes semblables?

J.-C. Ces hommes enseignent la voie large et commode qui plaît beaucoup à la nature, surtout à cette époque.

Henri. Et quel est celui qui est si beau, si lumineux?

J.-C. C'est un habitant fidèle du neuvième rocher; il voit son origine et jouit intimement de Dieu. Mais, poussé par la Charité et embrasé de zèle pour le salut de son prochain, il s'est précipité sous ces filets, pour s'approcher des pécheurs, les aider, les convertir; il a placé toute sa confiance en Dieu et dans sa sainte grâce; et comme il sait les périls menaçants des chrétiens, sous les filets du démon, et les jugements terribles qui les attendent, après la mort, pour venger les injures qu'ils font à Dieu, il est plein d'une sainte compassion; et il voudrait subir à leur place, tous les tourments et les supplices de l'Enfer, afin de les délivrer de leur péché et du pouvoir de leur ennemi.

Henri. Et n'y a-t-il pas beaucoup de ces hommes si supérieurs et si parfaits dans votre Eglise?

J.-C. Il y en a si peu que c'est une douleur d'y penser.

Henri. Mais s'ils restent dans le monde, et s'ils fréquentent les pécheurs, n'ont-ils pas à redouter les erreurs du siècle ou les persécutions des impies?

J.-C. Non, parce que leur degré de vertu les affranchit de toute crainte servile. Ils ne redoutent ni les tourments, ni la mort, ni les persécutions du monde; ils n'éprouvent qu'une crainte filiale de ne pas satisfaire à Dieu, de ne pas le servir, selon leur désir, et de ne pas imiter mon exemple, comme ils voudraient le faire; ils connaissent d'une manière si supérieure, Dieu et la féli-

cité du Paradis, qu'en voyant les hommes trompés par les sens, la chair et le péché, ils déplorent amèrement leur malheur et compatissent aux douleurs de l'Église. C'est là, leur plus grande, leur plus lourde croix dans la vie; elle brise leur cœur, détruit leur force, et ils la portent à ma suite, jusqu'à la mort : il n'y a que Dieu qui puisse les consoler.

Henri. Sont-ils assurés de leur bonheur éternel?

J.-C. Comment en douter? puisqu'ils sont devenus une même chose avec Dieu? qui pourra les en séparer? Dieu ne permettra jamais qu'ils tombent dans les mains de l'ennemi, parce qu'ils sont ses intimes, ses bien-aimés. Dès que la mort les délivre, ils s'envolent au Ciel. Oh! comme tout irait mieux dans mon Église, si les hommes dans leurs difficultés, si les supérieurs dans leurs affaires prenaient conseil, de ces serviteurs auxquels Dieu donne tant d'amour et de lumière. Mais le monde est si aveugle et les hommes sont si indifférents à la Vérité que ces saints en qui résident le Saint-Esprit, sont opprimés, bafoués, méprisés comme le rebut de ce monde[1].

Henri. O monde misérable, chrétiens aveugles, comme la Vertu est abandonnée, et l'Eglise à plaindre! O très-miséricordieux Jésus, ayez pitié de votre Eglise.

J.-C. Et comment veux-tu que je fasse miséricorde; ne vois-tu pas, combien maintenant les chrétiens foulent tout aux pieds. Il y a peu de temps, Dieu les a avertis avec bonté, en leur envoyant des pestes, des grandes catastrophes. Il a employé tour à tour, pour les changer, le malheur et la prospérité. Tout a été inutile;

[1] Tanquam purgamenta hujus mundi. Saint Paul aux Corinthiens. IV. 13.

ils continuent à vivre sans craindre Dieu, commettant les péchés plus qu'on ne l'avait jamais fait, et se mettant au-dessous de la brute, par leur ignorance et leurs vices. Mais les fléaux ne sont point épuisés; Dieu, dans l'ancienne et la nouvelle loi, a révélé ses secrets à ses plus chers amis, et il le fait encore; mais le monde ne les croit pas. Si pourtant les chrétiens s'adressaient à eux, comme aux représentants de Dieu; s'ils les consultaient, leur obéissaient avec humilité; s'ils voulaient écouter la Vérité, combien mon Église serait heureuse et triomphante.

Henri. Ah! Seigneur, appliquez à votre Eglise et à tant de pécheurs, les mérites de votre sang, de votre croix et de votre mort. Ah! Seigneur, plein de bonté, ayez pitié de votre Eglise: ***Ah benignissime Domine, miserere Ecclesiæ tuæ.***

Comment le Bienheureux fut élevé à l'union de Dieu.

Le Bienheureux ne pouvait se rassasier, dans cette vision, de contempler les habitants du dernier rocher et d'admirer leur grande union avec Dieu. Seigneur, dit-il, ceux-là doivent arriver à leur origine et voir Dieu face à face?

J.-C. Quelquefois Dieu, par une grâce spéciale, se montre à eux, à découvert; mais cette faveur est très-rare, et dure quelques instants, comme le ravissement qu'éprouva saint Paul. Le plus grand nombre est appelé à contempler, dans une obscurité divine, l'incompréhensibilité de Dieu, et à s'unir à lui, sans intermédiaire, d'esprit à esprit, dans la plus grande intimité de l'amour.

Henri. S'ils sont dignes de voir, de contempler, d'em-

brasser, de posséder leur principe, que peut être pour eux la vie temporelle?

J.-C. Ils vivent au milieu de joies et de douceurs ineffables, mais ces joies sont aussi inférieures aux joies de la béatitude que le temps l'est à l'éternité. Apprête-toi donc, maintenant, à éprouver en toi-même, d'une manière spirituelle, un avant-goût de la gloire des saints.

Henri. Non, Seigneur; j'en suis trop indigne. Un misérable ver de terre comme moi ne peut recevoir une si grande grâce. Ce serait beaucoup déjà d'être le serviteur des habitants de ce rocher.

J.-C. Laisse-toi conduire et abandonne-toi à moi, qui peux toujours élever une âme à la grâce qu'il me plaît.

Henri. Ah! Seigneur, ne vous fâchez pas, si ma prière est opposée à votre dessein; mais comment voulez-vous me découvrir ce que vous cachez à vos plus chers amis qui vivent depuis longtemps, dans les pratiques les plus difficiles de la vertu. Je suis vraiment trop indigne d'un semblable honneur.

J.-C. Obéis à ma volonté. Il faudra d'ailleurs que, pour cette grâce, tu souffres des croix bien cruelles.

Henri. Je les supporterai avec zèle et je ne vous contredirai plus, Seigneur; faites donc de votre indigne serviteur, tout ce que vous voudrez dans le temps et dans l'éternité.

Lorsque le Bienheureux se fut humblement abandonné à Dieu, la porte de son origine lui fut ouverte tout à coup, et pendant un seul instant, il vit Dieu, son principe, à découvert ou au moins d'une manière très-parfaite; après cette vision et cette extase unitive, son âme

surabonda d'une telle joie et d'une telle lumière que le temps ne lui sembla plus rien. Lorsqu'il fut revenu à lui, il fut dans un grand trouble, en se rappelant où il avait été ravi et ce qu'il avait aperçu ; plus il se le rappelait, moins il pouvait le comprendre. Il ne pouvait se le représenter par des images et des paroles, parce que tout était trop élevé pour les sens et pour l'intelligence. Alors il s'adressa au Seigneur :

Henri. Où étais-je ? qu'ai-je vu ? Votre grâce ineffable surpasse mon intelligence et mes sens. Je sais seulement que j'éprouve une telle joie dans mon âme que je m'étonne de ne pas succomber à sa violence.

J.-C. Cette joie, que l'on trouve et que l'on goûte en Dieu, surpasse toutes les joies du monde, lors même qu'elles seraient réunies en une seule ; tu as vu ton principe ; mais ne t'étonne pas de ne pouvoir maintenant le comprendre ni en parler ; tu n'y parviendrais pas, quand même tu aurais l'intelligence de tous les hommes. Il te suffit de savoir que Dieu est venu à toi, comme un époux bien-aimé, et que tu as été à l'école dont le Saint-Esprit est le maitre ; il a rempli ton âme de tant de lumière et de tant d'amour que ton cœur et tes sens en sont tout enivrés.

Henri. Et maintenant, Seigneur, je me sens si désireux de souffrir et si enflammé d'amour, que pour vous, pour votre gloire, je supporterais avec bonheur, les peines de tous les hommes, votre Croix, votre Passion, les flammes du purgatoire et les tourments de l'enfer ; tout ce que pourrait créer votre puissance, pour votre honneur, pour le salut des âmes et pour la délivrance de celles qui brûlent dans le purgatoire; que ce soit seulement votre

bon plaisir, et toute peine me sera véritablement agréable à souffrir.

J.-C. Prends garde qu'il ne t'arrive ce qui est arrivé à saint Pierre ; il se croyait fort et inébranlable, et quand l'épreuve est arrivée, il est malheureusement tombé.

Henri. Ah ! Seigneur, je connais bien ma faiblesse, mais c'est la force de l'amour qui me fait parler ; recevez-moi tout entier dans le sein de votre miséricorde.

J.-C. Finissons cet entretien et prépare-toi à une croix intérieure très-pesante.

Lorsque les extases eurent cessées et que cet entretien fut écrit, Dieu retira de son serviteur toutes ses lumières et toutes ses grâces; il le laissa dans une telle sécheresse, qu'il lui semblait n'avoir jamais eu aucune communication divine. Dieu permit aussi qu'il fût éprouvé ntérieurement par une cruelle tentation qui surpassait tout ce qu'on peut imaginer ; mais le bienheureux Henr s'humiliait toujours, et ne demandait pas d'autres choses que des croix ; tout ceci arriva dans le Carême de 1352.

APPENDICE

AU COLLOQUE DES NEUF ROCHERS

DU BIENHEUREUX SUSO.

(Pour faciliter l'intelligence du Colloque des Neuf Rochers, nous offrons au lecteur, l'abrégé qu'en a donné, don Henri Arpio, homme célèbre par sa sainteté, théologien très-savant et très-connu en Allemagne. Il a résumé toute la doctrine du Bienheureux en neuf degrés de vertu et de renoncement à soi-même.)

Du premier degré.

Le premier degré de renoncement qui correspond au premier rocher, est celui de ceux qui craignent véritablement Dieu, et qui veulent, par amour, fuir tous les péchés mortels. C'est là le premier pas pour aller à Dieu. Car de même que nous nous éloignons et nous nous séparons de Dieu par la dissemblance du péché, nous revenons et nous nous approchons de lui par la ressemblance de sa grâce et de nos vertus. C'est à quoi nous exhorte le prophète-roi, quand il dit: Approchez-vous de lui, éclairez-vous, et vous ne serez pas confondu. *Accedite ad eum, et illuminamini, et facies vestræ non confundentur.* Ps. xxxiii, 6. Mais ceux qui sont ainsi fermement résolus à fuir le péché mortel et à observer les préceptes, sont en bien petit nombre, en comparaison de la multi-

tude infinie qui vit dans le vice et dans la disgrâce de Dieu. Ces personnes qui craignent Dieu, n'ont cependant pas le désir d'avancer dans le chemin de la vertu, et se contentent d'observer les préceptes; la lumière qui éclaire leur esprit est si obscure et si incertaine, qu'à peine peuvent-elles reconnaître le péché, et par conséquent l'éviter. Aussi courent-elles de grands dangers; leur conscience est continuellement troublée par les scrupules; les sens sont assaillis par les tentations, et leur salut est douteux, parce que les démons espèrent toujours les faire tomber dans le péché mortel. Qu'elles crient vers Dieu avec le prophète : *Illumina oculos meos ne unquam obdormiam in morte*; *nequando dicat inimicus meus: prævalui adversus eum.* Ps. XII. 5. « Illuminez mes yeux, afin que je ne m'endorme pas dans la mort, et que mon ennemi ne dise pas: J'ai prévalu contre lui. » Leur lumière est si faible, qu'elles vivent dans la froideur et la lâcheté, cherchant toujours le bien-être de leurs sens et la satisfaction de la nature; elles se tiennent sur les limites de l'enfer et du péché, et quand elles parviennent à la mort sans péché mortel, elles vont dans le purgatoire, souffrir des tourments longs et horribles, parce qu'elles n'ont pas tenu compte du péché véniel, et qu'elles n'ont acquis presque aucun mérite devant Dieu, ayant tout fait avec négligence et imperfection de cœur et de volonté.

Du second degré.

Le second degré, qui correspond au rocher suivant, est celui des âmes qui obéissent aux inspirations divines et qui fuient les vanités de ce monde, recherchant la

société des personnes saintes, ainsi que le conseille la Sainte Écriture : *Cum sancto sanctus eris, et cum robusto perfectus. Cum electo electus eris, et cum perverso perverteris.* Reg. L. 2. xxii. 26-27. « Avec les saints, vous serez saint, avec l'homme énergique, vous serez parfait, avec l'élu, vous serez élu, mais avec le pervers, vous vous pervertirez. » Leur lumière est plus grande ; elles veulent éviter non-seulement le péché, mais encore l'occasion du péché ; elles désirent visiter les églises, entendre les prédications et être éclairées, car il est écrit : *Lucerna pedibus meis verbum tuum, et lumen semitis meis.* Ps. cxviii. 105. « Votre parole est le flambeau de mes pieds et la lumière de mon chemin. » Ces âmes sont cependant troublées par des pensées mauvaises, elles tombent dans les négligences et la tiédeur ; le démon parvient à les tromper et à les vaincre, en les portant au relâchement dans leurs exercices de piété. Si elles se préservent des péchés véniels graves, elles se négligent dans les petites choses ; aussi vivent-elles sans ferveur, sans austérité, sans mortification. Le démon verse dans leur cœur, le poison secret d'une trop grande confiance dans la bonté de Dieu, et leur persuade qu'elles peuvent être en toute assurance, parce qu'elles ont renoncé au monde et à ses vanités. Elles s'admirent et se complaisent en elles-mêmes, et pensent être quelque chose ; elles ne s'aperçoivent pas des illusions où elles se trouvent ; elles se croient assez sages pour se passer des conseils et des secours des autres, et elles finissent par tomber ainsi dans beaucoup de défauts spirituels.

Du troisième degré.

Le degré du troisième rocher est celui de ceux qui ont plus parfaitement vaincu le monde, la chair, les sens, la négligence et la torpeur, et qui ont embrassé les rigueurs de la pénitence, afin d'éviter les périls de la damnation, les peines du purgatoire, autant qu'il est possible, et acquérir de nombreuses couronnes dans le Ciel. C'est pour eux que David a dit : *Inclinavi cor meum ad faciendas justificationes tuas propter retributionem.* Ps. CXVIII. 112. « J'ai appliqué mon cœur à pratiquer votre loi, à cause de la récompense ; » elles jouissent de cette lumière des exercices extérieurs, dont il est dit : *Faciem tuam illumina super servum tuum : et doce me justificationes tuas.* Ps. CXVIII. 68. « Faites briller votre face sur votre serviteur, et apprenez-moi ce que vous demandez. »

Ceux-là sont aussi égarés par le démon, parce qu'ils ne comprennent pas l'importance des exercices spirituels intérieurs. Ils se contentent de souffrir la faim, la soif, les veilles, les jeûnes, les cilices, et de faire beaucoup de prières vocales, sans s'occuper de l'homme intérieur, sans mortifier leurs affections, leurs passions; ils conservent l'amour naturel des parents et des amis, qui entraîne toujours beaucoup d'embarras, d'inquiétudes et d'afflictions ; ce défaut de mortification intérieure les fait vivre dans le trouble, l'imperfection, les dérangements et la dissipation, qu'entraînent les amis et les parents, lors même qu'ils sont honnêtes et vertueux.

Du quatrième degré.

Le degré du quatrième rocher est celui de ceux qui,

aux fatigues et aux pénitences corporelles, joignent encore les exercices intérieurs de l'âme, les méditations, les gémissements, les soupirs, les bons désirs, que le saint Esprit leur inspire. Mais ils recherchent plus la dévotion sensible que la pure et adorable volonté de Dieu. Aussi se trouvent-ils arrêtés par les illusions du démon et de l'amour-propre; ils se reposent et se plaisent dans les douceurs spirituelles, et leur cœur se glorifie imprudemment de ces lumières divines, en disant : *Signatum est super nos lumen vultûs tui, Domine, dedisti lætitiam in corde meo.* Ps. IV. 7. « Seigneur, la lumière de votre visage s'est levée sur nous, et vous avez rempli de joie mon cœur. » Parce qu'ils conservent leur jugement propre et leur volonté, et qu'ils ne s'abandonnent pas complétement à Dieu, lorsqu'ils sont privés des grâces sensibles, et qu'il leur arrive quelque malheur, quelques persécutions, ils se troublent, s'impatientent, murmurent, deviennent tristes et montrent leur peu de mortification. Leur malheur est dans un amour-propre désordonné, par lequel le démon les pousse secrètement à écouter la nature et leur volonté, et ils ne s'en aperçoivent pas.

Du cinquième degré.

Le degré du cinquième rocher est celui de ceux qui, dans tous leurs exercices, leurs actions et leurs relations, renoncent à leur propre volonté, et se confient entièrement au bon plaisir de Dieu. Mais comme cette vie est nouvelle pour eux, et que l'habitude ne les a pas encore affermis dans la pratique de la mortification, ils s'avancent timidement, au hasard, se laissant aller à l'inconstance, renonçant quelquefois à leur volonté, et

recevant avec joie les obscurités de l'adversité ; quelquefois, au contraire, hésitant et craignant que les ténèbres des contrariétés ne les enveloppent, au point de les faire tomber dans l'impatience, ainsi qu'il est dit dans David : *Et dixi : forsitan tenebræ conculcabunt me ; et nox illuminatio mea in deliciis meis.* Ps. CXXXVIII. 11. « Et j'ai dit : Peut-être les ténèbres me renverseront, et la nuit sera ma lumière dans mes joies. » Ceux qui seront fermes dans le dépouillement de leur volonté, et que l'adversité trouvera humbles et fidèles, recevront de grandes lumières dans le chemin de la perfection.

Du sixième degré.

Dans le degré du sixième rocher, se trouvent ceux qui ont renoncé énergiquement et parfaitement à toute propriété, et qui veulent persévérer dans leur abandon en Dieu. Ils sont éclairés d'une lumière supérieure, et comprennent que tout ce qui peut leur arriver de bien et de mal durant la vie, tourne au profit de leur âme, dans les desseins paternels de la Providence ; ils disent, dans leur confiance : *Dominus illuminatio mea, et salus mea, quem timebo? Dominus protector vitæ meæ, à quo trepidabo.* Ps. XXVI. 1. 2. « Le Seigneur est ma lumière et mon salut, que craindrais-je? le Seigneur est le protecteur de ma vie, qu'est-ce qui me fera trembler ? »

Mais parce qu'ils recherchent et demandent à Dieu les douceurs spirituelles pour supporter plus facilement leurs épreuves, ils servent Dieu avec une certaine propriété d'eux-mêmes ; et souvent ils sont troublés dans leur intérieur, lorsqu'ils n'obtiennent pas les consolations célestes qu'ils désirent. Ce désir n'est pas coupa-

ble, mais il est une ombre, une imperfection dans cette lumière pure et simple du renoncement parfait qui nous fait aimer le bon plaisir de Dieu, dans la privation de sa grâce comme dans son abondance ; parce qu'au fond de leur cœur, ils ne sont pas complétement détachés, ils n'avancent pas dans la vertu, autant qu'ils pourraient le faire, et ils ne s'aperçoivent pas des secrètes et subtiles inclinations de la nature qui se cherche toujours elle-même.

Du septième degré.

Le septième degré est celui de ceux qui sont indifférents à tout, qui reçoivent avec une égale joie, les consolations et les afflictions, et n'ont d'autre désir que d'obéir à la volonté divine ; l'âme fidèle suit avec amour la Croix, comme l'ombre suit le corps, et elle peut dire : *Sub umbra illius, quem desideraveram, sedi ; et fructus ejus dulcis gutturi meo.* Cant. II. 3. « Je me suis assise à l'ombre de celui que j'aime, et son fruit est doux à mon palais. » Dieu prodigue les dons spirituels et les grâces supérieures à ceux qui vivent ainsi dans la paix du pur amour ; ils aiment la lumière comme les ténèbres, la nuit comme le jour, les peines comme les consolations, et ils peuvent dire avec David : *Quia tenebræ non obscurabuntur à te, et nox sicut dies illuminabitur, sicut tenebræ ita et lumen ejus.* Ps. CXXXVIII. 12. « Vous n'avez pas obscurci les ténèbres et la nuit est claire comme le jour. Vous êtes toujours le même dans l'obscurité et la lumière. » Grâce à cette sainte indifférence, ils ne perdent jamais la tranquillité de l'âme. Dans les grâces intérieures, ils reçoivent les dons de Dieu avec humilité, et s'avancent toujours vers la perfection ; leur mé-

moire s'enrichit de pensées profondes et admirables; leur intelligence s'éclaire de vérités lumineuses, et leur volonté s'enflamme des ardeurs du divin amour. Mais comme toute abondance est un danger, surtout quand on n'est pas sur ses gardes, ils sont exposés souvent à des illusions, parce qu'ils se reposent dans ces faveurs célestes et qu'ils s'attachent trop au bonheur de ces visites, ne s'appliquant pas à examiner s'ils usent des dons divins avec assez de prudence. C'est ce défaut de prudence dans les grâces du ciel, qui les empêche d'arriver au terme de la perfection.

Du huitième degré.

Le huitième degré est atteint par les hommes qui se sont abandonnés sincèrement au bon plaisir de Dieu pour le temps et pour l'éternité; ils n'ont aucune propriété, aucun attachement aux créatures, ni même aux dons de Dieu, et s'ils possèdent des biens temporels, ils conservent autant de liberté que s'ils ne les avaient pas; ils vivent également libres au milieu des dons célestes; ils les reçoivent sans orgueil, et restent aussi humbles que s'ils ne les recevaient pas. Aussi, Dieu les visite par ses illuminations cachées; il leur révèle, au moyen de formes et d'images, des secrets et des choses admirables; mais ces faveurs sont sujettes à des illusions et sont accordées quelquefois aux imparfaits. Ils vivent, il est vrai, morts à eux-mêmes; ils sont élevés à cette sublime connaissance qui est appelée la contemplation de Dieu dans l'obscurité. Mais ils ne parviennent pas à cette suprême révélation, à cette vue, sans intermédiaire, sans nuages, parce qu'ils ne reçoivent

pas encore les communications divines avec assez de détachement; ils demandent ce qui leur manque et ce qu'ils désirent; ils ne sont pas les mêmes, quand ils jouissent de la lumière divine, ou qu'ils en sont privés; ils aiment beaucoup plus la recevoir que la perdre. Ils ont une recherche d'eux-mêmes qu'ils n'aperçoivent pas; ils devraient vivre aussi détachés de ces grâces que s'ils ne les avaient jamais reçues; ils devraient admirer seulement la générosité et la bonté de Dieu, et le remercier humblement de ce qu'il a daigné accorder de si grandes faveurs à des vers de terre si méprisables. Ils devraient, non-seulement consentir à être privés de ces dons, mais encore s'offrir au plus dur abandon et aux épreuves les plus pénibles. Toutes ces révélations ne sont pas la vie parfaite, elles la facilitent seulement, et montrent les soins de la Providence qui nourrit les âmes et les appelle à la perfection. Voici à quel point doit être vaincue et détruite, dans les serviteurs de Dieu, toute propriété d'eux-mêmes, afin d'arriver à la vie contemplative et parfaite.

Du dernier degré.

Le dernier degré est celui des parfaits, qui vivent sans cesse dans la plus haute contemplation, et qui brûlent de désirs et d'amour pour Dieu, auquel ils ont sacrifié, par la mortification, leur chair, leur sang et tout leur être. Il semble qu'ils ont à peine conservé les forces physiques nécessaires à l'activité et à l'ardeur de leur esprit; et parce que la ferveur les domine, les conduit et les pousse à agir au delà des forces de la nature, ils ne s'aperçoivent pas seulement de leur épuisement; l'a-

mour divin les brûle, les dessèche et réduit leur corps à une excessive maigreur : et ce sont là les bien-aimés, les enfants chéris de Dieu qui leur prodigue l'abondance de sa grâce, et les trésors de ses dons. Souvent il les élève à la contemplation de sa divine essence. Ils sont tellement morts à eux-mêmes, qu'ils ne s'attachent point à ces faveurs sublimes ; ils les reçoivent sans complaisance, parce qu'ils ont renoncé à tout intérêt propre, à toute consolation particulière, et qu'ils ne se réjouissent et ne se glorifient que dans la parfaite imitation de la croix de Jésus-Christ. Aussi préfèrent-ils les épreuves, l'abandon, les afflictions, aux faveurs et aux extases que Dieu leur accorde ; et comme à la lumière de la divine Sagesse, ils se sont affermis dans la foi puissante du Christ et dans son pur amour, ils ne savent et ne veulent désirer autre chose, que l'adversité, la croix, sans l'aide d'aucune consolation ; ainsi que l'apôtre saint Paul, qui, après avoir été appelé à voir Dieu, ne pouvait jamais se glorifier que dans la croix de Jésus-Christ, son maître. Il écrivait aux Galates : *Mihi autem absit gloriari, nisi in cruce Domini nostri Jesu-Christi.* Ep. aux Gal. VI. 14.

Cette soif des croix et des afflictions leur vient de deux causes : la première est, qu'ils désirent ardemment imiter en toute chose l'humanité de Jésus-Christ, et se rendre conformes à lui seul ; pour cela, ils fuient avec un ardent amour les consolations, et ils veulent supporter toute sorte d'abandon et de peines de corps et d'esprit, disant avec le Christ : *Improperium expectavit cor meum, et miseriam.* Ps. LXVIII. 21. C'est-à-dire, mon cœur, par amour, ne veut et n'attend que l'opprobre et la douleur.

La seconde cause est, qu'ils vivent dans une si pro-

fonde humilité, qu'ils s'estiment dignes de toute espèce de délaissement et de misères. Aussi c'est naturellement et dans toute la sincérité de leur âme, qu'ils se mettent au-dessous de toutes les créatures, et qu'ils souhaitent être méprisés, insultés par tout le monde et exposés à tous les tourments, même à la mort ignominieuse et cruelle de la croix. Ils ne veulent se glorifier, il est vrai, que dans la seule croix de Jésus-Christ; ils font tous leurs efforts cependant pour ne pas empêcher, par leur faute, ou leur négligence, les visites de Dieu, les visions, les extases, les communications et les opérations de la grâce; et pour ne pas être ingrats envers la bonté divine, ils s'abandonnent et s'offrent à Dieu, comme les instruments vivants et volontaires de tout ce que le Saint-Esprit peut et veut faire en eux : à l'extérieur, ils vivent humblement, se méprisant et se haïssant parfaitement eux-mêmes; à l'intérieur, le pur amour leur fait désirer de souffrir les croix les plus dures et ils ne peuvent jamais souffrir sans désirer souffrir davantage, pour imiter l'agonie sanglante de Jésus-Christ dans le jardin des Olives, lorsqu'il était abandonné de toute espèce de consolation. Dans cette lutte terrible et douloureuse de la chair et de l'esprit, Notre Seigneur triompha par la force de l'amour même, et il accepta la mort de la croix avec toutes les angoisses et les ignominies de la passion, afin d'obéir à son Père, de racheter le genre humain et de nous laisser l'exemple du renoncement le plus libre, le plus humble et le plus grand. C'est ce renoncement qui est le fondement de la perfection.

DISCOURS SPIRITUELS

DU BIENHEUREUX HENRI SUSO.

I

DE LA VÉRITÉ DE NOTRE NÉANT ET DE L'HUMILITÉ DU CŒUR.

Combien est précieuse la connaissance de nous-mêmes.

Parmi les misères innombrables dans lesquelles vivent les hommes du monde, il est incontestable que l'aveuglement de l'esprit doit tenir le premier rang. Le plus grand malheur qu'on puisse imaginer, est celui de l'homme qui ne se connait pas, ne veut pas se connaître lui-même, qui vit toujours hors de lui, négligeant son intérieur pour poursuivre la vanité des créatures. O curiosité insensée, erreur qui égare tous les hommes ! On prend plaisir à lire les feuilles publiques ; on veut savoir ce qui se fait dans la ville, ce qui agite les princes, et ce qui se passe dans le clergé ; on est avide des nouvelles de Rome, de France, d'Espagne, du monde entier ; et l'on se nourrit de ces futilités, comme si la vie religieuse n'obligeait pas à ne penser qu'à Dieu : malheureux chrétien, qu'as-tu à démêler avec le monde, puisque tu as promis de vivre mort au monde ? D'autres veulent apprendre les choses élevées et sublimes, non pour monter au ciel, mais pour ramper sur terre et y être admirés. D'autres veulent pénétrer le cœur des

autres, examiner avec soin leur conduite, pour les louer, s'ils leur ressemblent, ou les critiquer, s'ils agissent autrement qu'eux. Ils cherchent dans les actions du prochain la justification de leurs fautes. Combien sont plus heureux, les vrais serviteurs de Dieu, qui vivent étrangers à ce qui se passe, et qui n'ont que des pensées du ciel. Les uns brûlent de connaître la volonté de Dieu et son bon plaisir. Soit qu'ils veillent ou qu'ils dorment, soit qu'ils mangent ou qu'ils se promènent, soit qu'ils écrivent ou qu'ils étudient, soit qu'ils travaillent ou qu'ils se reposent, leur unique désir est de savoir ce que Dieu leur demande. Les autres, qui sont déjà arrivés à la perfection, n'ont aucune curiosité, ni humaine, ni divine : ils vivent abîmés en Dieu, et ne souhaitent rien savoir d'eux ou des autres, parce qu'ils ont déjà vaincu cette avidité que produit en nous l'ignorance. Ils ne peuvent aimer et admirer les choses créées, ni les rechercher par conséquent; la Vérité les illumine, et ils ne veulent rien apprendre de Dieu sur eux-mêmes, mais seulement vivre ensevelis dans la source de la vie. Hélas ! où trouverons-nous des hommes semblables ? Je ne vous appelle pas, mes frères bien-aimés, à un état si élevé : je veux vous proposer une voie plus facile à suivre ; je veux vous engager à vous recueillir en vous-mêmes, afin de bien comprendre votre néant : imitez ce prince du ciel, cette étoile du ciel, cet envoyé, ce paranymphe de Jésus-Christ, saint Jean-Baptiste ; lorsque les prêtres de Jérusalem lui demandèrent, qui il était, il rendit témoignage de son néant, ainsi que le raconte l'Évangile : *Et confessus est et non negavit, quia non sum.* O bienheureux saint, qui ne voyait d'autre bien en lui que son néant ! qui pourrait jamais expliquer les trésors

inestimables qui sont cachés dans cette conviction intime de notre néant? Celui qui marche dans cette voie d'humilité, a trouvé le moyen d'abréger le chemin du ciel ; il a des ailes pour voler jusqu'au Paradis : c'est la voie de la paix, de la tranquillité parfaite ; il est impossible de servir plus sûrement Dieu, que de s'ensevelir sincèrement dans la profondeur de sa nullité. Personne ne peut s'excuser de ne pas le faire, qu'il soit vieux ou jeune, bien portant ou malade, grand ou petit : car c'est là une vérité commune à toutes les créatures ; et pour mériter, il ne suffit pas de connaître notre néant, il faut encore l'adhésion de notre volonté, c'est-à-dire qu'il faut en être si persuadé, qu'on désire être oublié par tout le monde, et qu'on dise, du fond de son cœur, à Dieu et aux hommes : Je ne suis rien, *non sum*. C'est ainsi que s'anéantit Madeleine, lorsqu'elle se prosterna aux pieds de Jésus-Christ, pour y pleurer ses péchés et s'abandonner entièrement à la miséricorde du Sauveur. Du fond de sa misère, elle gémit, elle pleura, et non-seulement elle retrouva sa pureté à la source de l'amour, mais elle y prit des ailes pour voler au delà des cieux ; car il semble que Jésus-Christ l'éleva au-dessus même des anges. Voici où conduit l'aveu de notre néant, et combien il renferme de trésors.

Comment tous les hommes veulent être estimés et honorés.

Hélas ! nous fuyons tous cet aveu; religieux ou séculiers, nous voulons être quelque chose; ce mot : Je ne suis rien, *non sum*, personne ne le comprend et ne le répète. *Immò omnes et sumus, et volumus aliquid esse.* Tous nous sommes et nous voulons être quelque chose. Être

et paraître, voilà la ruine des grands et des petits, parce que personne ne veut se quitter et se renoncer soi-même.

On trouvera des gens de mérite qui feront, sans efforts, beaucoup de bonnes œuvres extérieures, et qui ne sauront pas une seule fois se détacher d'eux-mêmes, tant l'homme est malheureusement incliné à être, tant il évite le non être, le *non sum;* c'est le but constant de tous ses efforts. C'est pour cela que les séculiers travaillent à amasser des richesses, des trésors, à s'élever au moyen de leurs parents, à s'appuyer sur leurs amis; ils n'hésitent pas à exposer à mille dangers leur corps et leur âme, pour être grands et honorés dans le monde. Et, ce qu'il y a de plus triste, c'est que les ecclésiastiques, les religieux, les frères de tous les ordres, veulent aussi, presque tous, être et paraître; les malheureux oublient que Lucifer, pour avoir méconnu la vérité de son néant, et voulu être grand dans le ciel, a été précipité dans l'abîme du mal et abaissé, en punition de son orgueil, au-dessous du néant même : et nos premiers pères, n'est-ce pas le désir d'être, qui les a plongés dans un gouffre infini de douleurs, de calamités et de misères ; c'est ce qui fait que nous vivons maintenant sans Dieu, sans grâce, sans vertu, sans paix intérieure, en guerre avec le ciel et la terre, avec Dieu et avec les hommes, parce que nous faisons tous nos efforts pour être et pour paraître ce que nous ne sommes pas; nous désirons abaisser et anéantir tous les autres, comme le faisait le Pharisien, à côté de l'humble Publicain, afin de nous élever nous-mêmes dans l'estime du monde. Et, pourtant, Jésus-Christ affirme, dans son Évangile, que le Publicain, en s'abaissant au-dessous de tous, à cause de ses péchés, fut justifié et honoré du ciel, tandis que le

Pharisien fut repoussé et condamné. Que dirons-nous de tant de génies superbes qui, pour être glorifiés parmi les hommes, veulent discourir sur les choses divines, parler des difficultés de la perfection, de la lumière éblouissante où Dieu se cache, tandis que le Christ lui-même gardait le silence, lorsque Pilate lui demandait ce qu'était la vérité, *quid est veritas?* Ne doit-on pas gémir, quand on voit, à notre époque, les religieux méconnaître le *non sum*, et les couvents se peupler de sujets qui vivent dans une fausse apparence de sainteté, qui règlent leurs paroles, leurs actes, leurs démarches et leurs regards pour faire admirer leur intelligence et leur vertu, tandis qu'ils n'ont jamais compris la bassesse de leur condition et le néant de leur nature, et qu'ils n'ont jamais ouvert les yeux de l'esprit à la lumière de la Vérité même. Aussi, quand ils sont maltraités, offensés, ils se lamentent, se plaignent, s'indignent, s'emportent, déchirent leur prochain et découvrent leur âme et le fond vicieux de leur cœur.

En quoi consiste le véritable renoncement.

Et qu'on ne dise pas que ces personnes sont dans leur intérieur très-régulières et toutes résignées en Dieu. La résignation en paroles, sans la vérité du *non sum*, ne doit pas être plus comptée qu'un brin de paille. Un homme semblable est un démon sous l'apparence d'un ange. La nature est très-trompeuse, l'amour-propre en égare beaucoup, et là, où ne sont pas les faits, on ne peut croire aux paroles. Celui qui ne déracine pas ses passions, qui ne foule pas aux pieds sa nature et sa volonté, qui laisse une goutte de sang dans ses veines, un

peu de moelle dans ses os, sans les brûler et les consumer au feu du pur amour, celui-là n'atteindra jamais à la parfaite et véritable résignation. Car il est nécessaire, comme dit Jésus-Christ, que le grain de froment pourrisse dans la terre avant de donner son fruit. Si nous ne mourons pas aussi entièrement, tout ce que nous ferons sera stérile. *Nisi granum frumenti cadens in terram, mortuum fuerit, ipsum solum manet; si autem mortuum fuerit, multum fructum affert.* S. Jean. xxi. 24. Comprenons donc, mes frères bien-aimés, la vérité du Saint Évangile, et mourons véritablement à nous-mêmes, nous détachant de tout notre être et nous anéantissant de manière à pouvoir dire avec sincérité : *Non sum* : Je ne suis rien. A quoi sert de parler de son renoncement, de le désirer, de le demander à Dieu dans nos prières, si nous ne le réalisons jamais dans nos œuvres? Saint Augustin ne dit-il pas : Celui qui vous a créé sans vous, ne pourra vous justifier et vous sanctifier sans vous. Notre concours est donc nécessaire, et il faut joindre aux désirs, la mortification et une humilité patiente dans les épreuves qui nous viennent de Dieu et des hommes. Ne vous imaginez pas, mes bien-aimés, que Dieu va, par un miracle, élever vos cœurs au parfait renoncement, sans qu'il y ait aucun effort de votre part ; il pourrait bien certainement faire naître, pendant l'hiver, les roses, les lis, les fleurs, les fruits; mais il suit l'ordre qu'a tracé sa divine sagesse; il attend l'époque de chaque chose, l'effet des saisons, le printemps, l'été, l'automne. Il veut la culture de la terre, les vents, la pluie, le concours du ciel, des éléments, et la main laborieuse de l'homme. Que les enfants de la lumière et les religieux voient les enfants des ténèbres et les parti-

sans du monde s'exposer à tant de fatigues pour acquérir si peu de choses, et qu'ils ne comptent plus tant leurs années passées dans le cloître, mais qu'ils y vivent tellement détachés, tellement morts à eux-mêmes et anéantis, qu'on ne les connaisse que par l'aveu de leur nullité. Sachez qu'une seule année passée dans cet anéantissement, vaut mieux que cinquante années d'une vie religieuse, rendue stérile par la tiédeur et par l'ignorance de soi-même. A quoi vous serviront, mes amis, vos pénitences, vos cilices; vos jeûnes au pain et à l'eau, vos études, vos pèlerinages et toutes vos autres œuvres extérieures, sans le *non sum*. C'est là le chemin le plus court pour arriver au ciel. Que chacun se recueille dans le fond de son cœur, pour en arracher les vices et l'amour de soi-même ; qu'il considère attentivement, combien il suit peu les exemples sublimes de Jésus-Christ, dont le renoncement fut si profond, qu'auprès de lui, tout le renoncement des anges, des saints et des prédestinés, depuis le commencement du monde jusqu'à la fin, serait comme une goutte d'eau à côté de cet océan où Jésus-Christ a voulu souffrir et mourir pour plaire à son Père. C'est la vérité de sa lumière qui nous fera découvrir notre bassesse, notre néant, notre ignorance et nos péchés. Plus nous serons pénétrés du *non sum*, et plus nous serons soumis à sa volonté, et c'est en n'étant pas que nous arriverons à la source de l'être, par les mérites de Jésus-Christ, le béni dans tous les siècles, *qui est benedictus in sæcula.*

II

DE LA PERFECTION SPIRITUELLE.

Comment l'esprit doit s'élever et se détacher des sens.

Lorsque Jésus-Christ voulut laisser à ses disciples un moyen simple et efficace pour obtenir le ciel, une route courte, droite et certaine pour y arriver, il leur dit, dans saint Jean, XVI. 28. : *Exivi à Patre et veni in mundum, iterum relinquo mundum et vado ad Patrem.* Je suis sorti du sein et du cœur de mon Père, je suis venu dans cette vallée de larmes où j'ai été accablé, tous les jours de ma vie, de douleurs, de misères, sans nombre et sans mesure; et cela volontairement pour votre salut; je ne me suis pas accordé une seule heure de repos et de plaisir, je me suis refusé toutes les aises et les jouissances de la vie; j'ai été arrêté, condamné, crucifié, enseveli. Mais ensuite, je suis ressuscité, impassible et glorieux; je suis retourné triomphant dans le sein de mon Père, pour partager avec lui son éternité et son bonheur. Vous devez suivre la même route, mes bien-aimés, que personne ne s'y trompe, pour être avec moi, dans le sein de mon Père, pour devenir impassible, immortel, pour acquérir dans le ciel, cet héritage, cette béatitude que j'ai par nature et que vous aurez par la grâce, il faut avant tout souffrir, mourir et s'ensevelir avec moi.

Certainement, mes chers frères, Jésus-Christ ne pouvait pas mieux nous assurer le ciel, qu'en nous invitant à l'imitation de sa vie douloureuse, de sa mort, de sa sépulture, ainsi que le dit l'apôtre saint Paul : *Consepulti*

enim sumus cum illo per Baptismum in mortem, ut quomodo Christus surrexit à mortuis per gloriam Patris, ita et nos in novitate vitæ ambulemus. Si enim complantati facti sumus similitudini mortis ejus, simul et resurrectionis erimus. Ep. aux Rom. VI. 4. Heureux le serviteur de Dieu qui marche en changeant de vie dans cette voie de mort et de sépulture avec le Christ. On peut dire de lui qu'il est aussi supérieur aux hommes du monde, que l'homme est supérieur aux bêtes ; il est vrai que beaucoup, poussés par leur conscience, désirent le bien et commencent à vivre selon Dieu et selon l'esprit; mais dès qu'ils s'aperçoivent que les choses n'arrivent pas au gré de leur désir, la difficulté les arrête ; ils abandonnent leurs bonnes résolutions et retombent sous la loi des sens et dans le laisser-aller de la nature. Qui ne sait que si l'écolier s'effraie, dès les premières leçons, et se néglige, il lui est impossible d'arriver jamais à la science du maître. La persévérance est aussi nécessaire pour acquérir la couronne de la perfection. La vertu est quelque chose d'élevé, de difficile, et celui qui aspire à la vie parfaite de l'âme, doit être constant, généreux et ne pas se laisser rebuter et vaincre par les obstacles. Il doit d'abord mourir à toute sensualité, rejeter loin de lui toutes les jouissances de la chair et oublier complétement toutes les choses visibles. Et je ne parle pas ici, de ceux qui vivent dans le péché, mais de ceux qui suivent Jésus-Christ pour mourir et ressusciter avec lui. Que ceux-là sachent bien qu'il ne suffit pas d'étudier, de discourir et d'écrire sur les vertus sublimes et parfaites de l'esprit; c'est là une science de l'intelligence qui s'apprend avec des maîtres, des livres, mais ce n'est pas la sève véritable des œuvres. Ceux qui savent seulement ne sont que des sol-

dats fanfarons et braves en paroles. Qu'ils passent des paroles aux actes; qu'ils foulent aux pieds toutes vaines curiosités ; qu'ils ne se répandent plus dans les choses extérieures, mais qu'ils se recueillent en Dieu et qu'ils combattent par amour pour lui tous leurs désirs.

Une personne pieuse désirait ardemment connaître le bon plaisir de Dieu, et le suppliait par de ferventes prières de lui révéler sa divine volonté. Le Seigneur lui apparut et lui dit : Captive tes sens, bâillonne ta bouche et lie ta langue; dompte ton cœur, supporte par amour pour moi, toutes les choses fâcheuses; tu feras parfaitement ma volonté ; renonce aux images des choses visibles et fixe tes regards en dedans de toi-même, pour voir ton intérieur, et tu comprendras combien est vraie cette parole du prophète: *Signatum est super nos lumen vultus tui, Domine.* « La lumière de votre visage est fixée sur nous, Seigneur. » A cette époque, il y en a beaucoup qui vivent occupés de choses extérieures, par le saint motif d'être utiles aux autres, et qui, à cause de cela, n'ont presque jamais de loisirs et de repos. Que ceux-là suivent mon conseil : dès qu'ils trouveront au milieu de leurs travaux, une seule heure libre, qu'ils aillent sur-le-champ à Dieu, qu'ils se livrent à lui complétement, qu'ils se cachent et se plongent dans son cœur, et que dans ces quelques instants, ils rachètent par leur zèle et leur ferveur, toutes ces années perdues dans la vie des sens, ou dissipées dans les affaires; qu'ils s'adressent à Dieu, non pas avec l'imagination et avec des paroles étudiées et trouvées dans des livres, mais du fond de leur âme, de toute la vivacité de leur cœur; qu'ils parlent à Dieu âme à âme, esprit à esprit, cœur à cœur, comme le recommande notre Sauveur, quand il dit : *Spiritus est Deus : et eos, qui ado-*

rant eum, in spiritu et veritate opportet adorare ; S. Jean. IV. 24. « Dieu est esprit, et ceux qui l'adorent, doivent l'adorer en esprit et en vérité. »

Dieu entend la langue du cœur, l'intention intime et essentielle de l'âme, les cris intérieurs qui, sans bruit, sans paroles, sortent d'une volonté forte et dévouée. La présence silencieuse et la contemplation intérieure de Madeleine furent bien mieux entendues de Notre Seigneur Jésus-Christ que les paroles et les plaintes de Marthe contre sa sœur. Aussi, lui dit-il : ***Martha, Martha, sollicita es, et turbaris erga plurima. Porro unum est necessarium. Maria optimam partem elegit, quæ non auferetur ab ea.*** S. Luc. x. 42. « Marthe, Marthe, vous vous inquiétez et vous vous troublez de beaucoup de choses, et il n'y en a qu'une nécessaire. Marie a choisi la meilleure part, et elle ne lui sera point enlevée. »

De la victoire de l'esprit sur toutes les forces naturelles.

En second lieu, il convient qu'une personne qui veut arriver à la perfection spirituelle, foule aux pieds, et dompte, toutes ses forces, ses puissances, et ses facultés naturelles, tant intérieures qu'extérieures ; j'avoue qu'il est très-difficile de les vaincre, sans les affaiblir ; et je n'ai jamais connu un serviteur de Dieu, qui ait mortifié et vaincu complétement ses forces naturelles, tout en les conservant saines et entières. Je lis, et je vois que saint Grégoire et saint Bernard se lamentaient d'avoir en partie perdu la santé, affaibli et épuisé leurs forces, au service de Dieu et du prochain. Mais cela n'est pas une raison d'abandonner les pénitences extérieures et les exercices qui attaquent les forces natu-

relles, parce qu'il est juste d'obtenir une chose précieuse et divine en sacrifiant, pour l'amour de Dieu, un avantage naturel, qui nous est cher. Un disciple se plaignait, à son maître, de prendre abondamment de la nourriture, sans en tirer aucun profit, pour son corps et pour ses forces. Le maître lui répondit : « Ne vous étonnez pas, mon fils, de ne pas voir votre corps prendre ses développements naturels ; le travail de votre esprit épuise presque tous les aliments que vous prenez. » Il faut donc suivre une autre route, et puisque la nature ne suffit pas, il est nécessaire de recourir avec confiance au Dieu tout-puissant, qui peut seul donner à ses serviteurs de nouvelles forces d'en haut, qui vous soutiendront, dans les pénitences, les jeûnes, les mortifications, et les exercices extérieurs, qui altèrent la santé et affaiblissent les forces naturelles. De plus, celui qui aspire à la perfection, doit s'élever au-dessus des sens, toujours fertiles en images. Qu'il s'en isole, qu'il s'éloigne de leur confusion, et qu'il ramène toutes ces choses à la simplicité de leur principe, c'est-à-dire à Dieu, qui se trouve dans toutes les créatures.

Un serviteur de Dieu, voyait un jour la tige d'une plante et disait : « Oh ! qu'il y a, dans cette tige, une belle et divine image, si je savais en ôter le superflu. » Le Seigneur dit aussi par son prophète : « Si tu sépares, dans mes créatures, ce qui est précieux, de ce qui est grossier, tu seras mon bien-aimé. » Oh ! si nous savions, distinguer et séparer en nous tout ce qui est vil et naturel, combien plus facilement et plus clairement, verrions-nous, au fond de notre âme, notre Créateur, Dieu, le Bien infini, incomparable : On triomphe de ses sens, lorsque toutes les images se rapportent à Dieu, et

lorsque, dans tous les objets sensibles, et dans toutes les formes extérieures, l'âme parvient à ne voir que Dieu. La puissance de l'esprit est supérieure à celle des sens; il faut aussi, la vaincre, la dompter. Il y a, dans le monde, des grands esprits, qui, avec leurs seules forces naturelles, s'efforcent de pénétrer le Ciel, les intelligences supérieures, et Dieu lui-même; tels furent Homère, Socrate, Platon, Aristote, Zénon, et d'autres beaux génies, dont l'heureuse nature les soutint dans leurs efforts. Mais ces intelligences élevées, ont besoin d'être en garde contre elles-mêmes, afin de rester toujours fidèles à la vérité de la Foi et à l'humanité de Jésus-Christ.

D'autres naissent, au contraire, avec des facultés peu étendues et des dispositions très-ordinaires; ceux-là se détachent plus facilement d'eux-mêmes, et font plus de progrès en Dieu que les autres, parce qu'ils voient les choses simplement, et qu'ils n'ont pas à lutter contre l'ardeur de leur esprit. Ils sont disposés à la grâce divine, comme la cire molle est propre à recevoir l'empreinte d'un cachet. Les esprits supérieurs, au contraire, ont besoin d'une plus grande force pour se vaincre eux-mêmes; mais aussi, comme l'empreinte d'un cachet sur la cire molle s'altère et s'efface plus facilement, et que la figure que le ciseau a tracée sur la pierre, y reste ineffaçable, les hommes simples se fatiguent plus facilement dans la voie de la perfection, reculent et abandonnent leurs saintes propositions; tandis que les esprits supérieurs, dès qu'ils se sont vaincus une fois, sont plus fermes et persévèrent avec plus de courage dans la grâce; et comme ils l'ont acquise avec plus de peine, ils la conservent avec plus d'amour. La vérité divine les pénètre et les possède plus profondément.

Comment on doit vaincre ses désirs.

En troisième lieu, les personnes qui aspirent à la perfection, doivent vaincre leur propre désir, et tout ce qui, dans la volonté, appartient à la possession d'eux-mêmes et à la concupiscence. Je ne parle pas de ceux qui ont soif des biens terrestres et passagers, qui aspirent aux honneurs, aux dignités, aux richesses, à la vanité du monde, parce que ceux-là sont si éloignés de la sainteté, qu'ils n'ont jamais compris, même superficiellement, ce que c'est que la perfection. Je m'adresse aux vrais serviteurs de Dieu, et je les exhorte à déraciner de leur cœur tout désir propre, soit humain, soit divin. Il est certain que dans leurs désirs, le plus grand nombre se trompent; beaucoup disent : Oh! si Dieu m'avait fait autrement, s'il m'accordait telle grâce, s'il se montrait à moi, s'il me révélait son amour, si je pouvais connaître en toute occasion sa volonté, si je ressemblais à ce grand saint : ceux-là sont bien éloignés de la perfection, puisqu'ils devraient, en toute chose, s'abandonner à Dieu et ne vouloir rien que lui, se remettre entièrement entre ses mains, et dire de tout leur cœur avec Jésus-Christ : Père, non pas comme je le veux, mais comme vous le voulez ; que votre volonté soit faite : *Pater non sicut ego volo, sed sicut tu... Fiat voluntas tua*. La voie parfaite, dans le malheur, dans les défaillances, dans les afflictions, est d'être sans trouble, sans désirs, et de s'abandonner à Dieu, de tout son esprit et de tout son cœur, à l'exemple de notre Sauveur Jésus-Christ, qui, dans ses dernières douleurs, et son dernier soupir, resta soumis, de toutes les puissances de

sa volonté, à la volonté de son Père éternel, et n'eut réellement pas d'autres désirs que de lui être agréable. C'est à cela que sont appelés tous les vrais soldats de Jésus-Christ. Mais que personne ne s'imagine, qu'en s'abandonnant à Dieu, on évite la douleur, ou qu'on en émousse l'aiguillon. Quel mérite y aurait-il de supporter l'adversité, sans en éprouver de douleur. Jésus-Christ sentit profondément toutes ses blessures, qui s'élevèrent, selon les révélations de sainte Brigitte, au nombre de 5,460, et s'il avait mis sa main dans le feu, il en eût certainement ressenti la brûlure. Il est nécessaire que celui qui souffre, sente la douleur de sa Passion, et que, dans sa douleur, il s'abandonne à Dieu sans désirs. Car celui qui désire hors de lui quelque chose, ou qui supporte avec impatience, ce qu'il éprouve en lui et ce que Dieu y opère, celui-là ne connaît pas encore le véritable renoncement. Aussi, la divine Sagesse a révélé à un de ses serviteurs, que pour se résigner en Dieu, il fallait ressembler à celui qui serait au milieu de l'Océan, séparé de la terre par des distances incalculables, sans vaisseau pour le secourir, sans une planche pour le porter, n'ayant qu'un manteau pour se soutenir sur les vagues agitées, et au sein de la plus affreuse tempête, ne pouvant agir, nager ou crier : il faudrait bien nécessairement qu'il s'abandonnât complétement à Dieu. C'est l'image du renoncement d'une vie sainte et parfaite.

Comment on doit triompher de toutes les images sensibles et créées.

En dernier lieu, l'homme spirituel doit écarter et surmonter toutes les images créées. Je ne parle pas ici à ces

hommes du monde, qui obéissent à la chair et qui en poursuivent sans cesse les jouissances, n'ayant des regards et des pensées que pour les personnes et les créatures qu'ils aiment. Ceux-là ne sont pas dignes du nom d'homme. On doit les classer parmi les animaux immondes, puisqu'ils vivent dans la fange et dans la corruption de leurs infamies, et qu'ils finissent par y périr. Mais, parmi les serviteurs de Dieu, il y en a qui ont besoin que je leur parle de la sorte, parce qu'ils sont tourmentés d'apparences vaines, et d'images des choses visibles et créées. Ils les repoussent pourtant par la crainte de Dieu, et voudraient n'avoir que les pensées et les images des choses célestes ; je leur dirai qu'ils fassent tout leur possible pour s'en délivrer, qu'ils confessent à Dieu leur imperfection, qu'ils se plaignent doucement en eux-mêmes du tumulte de ces images, qu'ils s'appliquent à les rejeter, à les détester, ou du moins à les rapporter à Dieu, comme je l'ai dit plus haut. Si ces images reviennent ou ne s'éloignent pas, qu'ils supportent humblement cette croix, et qu'ils s'y résignent en Dieu. Il y en a d'autres qui sont pleins de bonnes pensées, mais qui les mêlent de songes et d'imaginations pieuses. Ils contemplent des choses élevées et admirables : les saints dans le ciel, les âmes dans le purgatoire, et souvent, dans leurs extases, ils voient l'avenir. Ceux-là, je ne puis pas les condamner absolument, sachant que l'ange de Dieu apparut au chaste Joseph, l'époux de la bienheureuse vierge Marie; Boëce l'enseigne, si les hommes harnels et sensuels sont pleins de rêves immondes, les hommes purs sont naturellement remplis d'images pures. D'autres sont sujets à des visions et des sortes de révélations, qui sont le plus ordinairement saintes,

vraies et divines, mais parmi lesquelles, cependant, l'esprit malin peut se transformer en ange de lumière, afin de tromper et d'égarer les âmes imprudentes et trop crédules. Que ces personnes se tiennent sur leurs gardes, et qu'elles examinent, si toutes leurs pensées extatiques et leurs révélations sont entièrement conformes aux Saintes Écritures et à la doctrine des Saints Pères. Si elles sont conformes, qu'elles les acceptent; si elles sont contraires, qu'elles les repoussent. Autrement, elles agiraient contre les grâces de Dieu, et s'éloigneraient de la voie sûre du salut. J'ajouterai, de plus, que toutes les images, les visions, les extases de Dieu et des saints, doivent être abandonnées et surmontées, si l'âme s'y appuie trop, et si le cœur s'y attache d'une manière sensible. Qu'on oublie toutes les images qui peuvent être des illusions; qu'on se laisse guider en tout par la volonté divine; qu'on s'attache à Dieu seul, dans tout état, dans l'abondance ou dans la pauvreté, dans la consolation ou dans la peine, dans le bonheur ou dans l'adversité, suivant toujours les exemples parfaits de Jésus-Christ notre Sauveur.

Comment l'âme doit graver en elle-même l'image de Jésus-Christ.

Lorsque l'âme sainte aura vaincu toutes les images créées, humaines ou divines, qu'elle s'applique à graver profondément dans son cœur, Jésus-Christ, sa vie, son esprit, son détachement, sa simplicité, sa pureté, sa modestie, son humilité, sa patience, toutes ses vertus, afin de le voir, de le contempler intérieurement, de l'adorer et de se renoncer en lui. Dans toute la vie et dans toutes les



actions, dans tous les voyages, prenez-le pour guide et pour compagnon; qu'il s'asseye avec nous à la même table et qu'il nous devienne présent, soit que nous mangions, soit que nous buvions; si le repos nous est nécessaire, endormons-nous en lui, afin que nous le retrouvions à notre réveil. Ne faisons jamais un pas, un mouvement sans Jésus. Saint Bernard conseille aux commençants de se représenter en eux-mêmes un homme vénérable, qui les regarde toujours, et de se demander, lorsqu'ils ont à faire ou à décider quelque chose, si cette personne agirait comme ils veulent agir. N'est-il pas meilleur de se représenter dans son âme, la douce figure de Jésus-Christ, lui qui nous est plus dévoué, plus présent que nous ne le sommes à nous-mêmes. En Jésus-Christ, se trouve toute grâce, toute vérité, toute joie, toute consolation, tout bien; appliquons-nous donc à rendre son image si parfaite et si vivante en nous, que nous ne la perdions pas de vue un seul instant, afin que nous puissions par elle, juger notre intérieur et voir si nous lui sommes en tout conformes, comme nous nous y sommes engagés, en renonçant aux erreurs du monde et en nous obligeant à ne plaire qu'à Dieu, à ne vivre que pour lui seul : s'il y a des séculiers qui vivent si purement et si intimement unis à Dieu dans tout ce qu'ils font, quelle honte pour des solitaires et des religieux de ne pas faire de même ! L'image de Jésus-Christ peut être fixée en nous de deux manières : nous pouvons nous le figurer sous la forme sensible d'un homme aimable, saint et bienfaisant. Mais c'est là l'image d'une simple créature, qui ne représente pas complétement Jésus-Christ, non-seulement homme et créature, mais homme et Dieu tout ensemble : gar-

dons-nous donc de nous former l'image du Christ avec des traits inférieurs à sa personnalité. Ne séparons jamais l'humain du divin. Voyons toujours en lui le Fils de Dieu et de Marie, le Sauveur du monde, vrai Dieu et vrai homme. En pensant à Jésus-Christ, nous penserons ainsi toujours à Dieu.

On peut, en second lieu, fixer dans son âme l'image du Christ, en se conformant à ses divins exemples. Alors ce n'est plus l'imagination, c'est l'imitation qui remplit l'âme des préceptes, des conseils, de la doctrine de Jésus-Christ, et avec tant d'amour qu'on ne veut plus faire que sa volonté, parce qu'on lui entend dire : *Diligite inimicos vestros, benefacite his, qui oderunt vos.* « Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent. » Non-seulement on parle à ses ennemis, mais on les reçoit, on les aime sincèrement, de tout son cœur, on les honore, on les excuse, on les défend ; non pas qu'on ignore le mal fait et la haine qu'ils vous portent, mais parce qu'on ne veut pas s'y arrêter, et se le rappeler afin d'imiter la patience de Jésus-Christ.

Mais, ici, quelqu'un me demandera peut-être, si l'âme qui doit, comme nous l'avons expliqué, vaincre et surmonter toutes les images, peut se permettre celle de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Le Sauveur, en disparaissant aux yeux des apôtres, ne leur a-t-il pas dit : *Expedit vobis ut ego vadam : si enim non abiero, Paracletus non veniet ad vos.* « Il vous est utile que je m'en aille, car si je ne m'en vais, le Paraclet ne vous visitera pas. » N'était-ce pas leur interdire son image ? Rappelons-nous qu'alors, les apôtres étaient imparfaits; et le Christ, en les quittant, ne voulut leur ôter que sa forme sensible, son extérieur de simple créature, mais non son image de

vrai homme et de vrai Dieu. Aussi, en montant au ciel, il attira après lui les âmes de tous ses apôtres et les fixa dans le cœur de son Père, afin de leur faire comprendre qu'il n'était pas seulement homme, mais encore le Verbe de Dieu, la splendeur de sa gloire, la figure de la substance, son très-clair miroir, vrai Dieu, consubstantiel à celui qui l'engendra de toute éternité. Si l'âme s'applique à former en elle, l'image de Jésus-Christ, c'est pour s'attacher à ce Verbe divin et s'unir par lui aux personnes de la très-sainte Trinité. Celui qui n'obtiendra pas cette grâce pendant la vie, l'obtiendra peut-être avant la mort ou dans la mort ; et même en ne l'obtenant pas, il faut toujours désirer avec ardeur une union si haute et diriger vers ce but tous les élans de son cœur, parce que Dieu ne manque jamais de récompenser les désirs ardents des âmes saintes, soit dans cette vie soit dans l'autre.

III

DE LA MORT SPIRITUELLE.

De quelle manière on doit mourir au monde et à soi-même.

La vie de Jésus-Christ et son saint Evangile nous montrent que tous ses efforts, ses fatigues, ses préceptes, ses exemples eurent pour but d'apprendre à ses amis et à ses disciples à devenir des hommes intérieurs, et à garder leurs âmes pures, afin d'y faire briller la lumière de la Vérité. Et, parce qu'il voyait que les apôtres, dans leur imperfection, s'attachaient à l'homme extérieur, et se rendaient, à cause de cela, incapables du souverain bien, il

fut forcé de les quitter et de les priver de sa présence corporelle. Ceci doit dissiper toute incertitude, et nous faire comprendre jusqu'à l'évidence, que, si l'éternelle Sagesse, le Fils de Dieu, par la présence de son humanité, et par l'attachement qu'elle inspirait à ses disciples, était, d'une certaine manière, un obstacle à leur perfection; à bien plus forte raison, les créatures de ce monde empêcheront les serviteurs de Dieu d'arriver à la vie spirituelle et parfaite. Ainsi donc, que ceux qui se donnent à Dieu, dans la ferme volonté de le servir, commencent par visiter avec soin tous les replis de leur cœur, afin de voir s'ils ne cachent pas des affections déréglées pour quelques créatures; s'ils en trouvent, qu'ils y renoncent, et qu'ils en purifient leur intérieur. Semblables aux petits enfants qui, pour apprendre à lire, étudient longtemps leur alphabet avant d'épeler, ils ne doivent pas s'effrayer, s'ils ne triomphent pas sur-le-champ de leurs affections, comme ils le désirent; qu'ils y travaillent et qu'ils y travaillent sans cesse, se détachant d'eux-mêmes et de toutes les créatures vaines et passagères; que le matin, en s'éveillant, ils élèvent leur âme vers Dieu, en lui disant : O mon Dieu, mon seul maître, mon trésor, mon unique bien, voici que, de nouveau, je veux, par amour pour vous, me détacher de moi-même et de toutes les créatures. Accordez-moi le secours de votre grâce. Et, pendant le jour, mille fois, si vous le pouvez, redites la même chose, et renouvelez la résolution de vous renoncer et de renoncer à toutes les créatures; car, c'est dans ce renoncement, dans cette mort de l'amour de soi et de toutes les créatures, que consiste la véritable perfection.

Il se trouve des âmes qui, après avoir, pendant quarante ans, servi Dieu et fait de grandes choses, sont, à la fin, aussi éloignées de la perfection, qu'elles l'étaient au commencement. Ce fut le sort du peuple d'Israël; après tant de fatigues et d'épreuves supportées pendant son long voyage dans le désert, lorsqu'il en eut atteint les limites, il lui fallut retourner au fond des solitudes, qu'il croyait avoir quittées pour toujours. Combien qui, après des années passées dans les exercices de la vie spirituelle, lorsqu'ils pensent être arrivés à la perfection, se trouvent au même point où ils étaient en commençant; et cela parce qu'il ne suffit pas de mourir à soi-même, mais qu'il faut sans cesse renouveler cette mort jusqu'à la fin de sa vie. On ne meurt jamais si parfaitement à soi-même et au monde, qu'il ne reste quelque chose où l'on ne puisse se renoncer et se mortifier encore; et ceux-là sont dans une grande erreur, qui s'imaginent pouvoir acquérir un tel détachement, qu'ils n'aient plus rien à faire. Plus un serviteur de Dieu fait de progrès dans cette mort de lui-même, plus il doit s'y appliquer et mourir toujours davantage. Oh! combien après s'être renoncés véritablement en Dieu, après s'être quittés, reviennent à eux d'une manière déplorable, et reprennent tout ce qui ne leur appartenait plus; cela n'est pas étonnant, parce que notre nature a mille moyens secrets de se retrouver et de se perdre dans les créatures. On se trompe et on s'excuse de ce retour à soi-même, en se rejetant sur les bonnes intentions qui font agir; on trouve toujours des prétextes pour cacher ses fautes. Mais qu'importe qu'on soit aveuglé par de l'or ou par du fer; que ces motifs soient bons ou mauvais, la perfection est toujours im-

possible, tant qu'on ne renoncera pas à toutes les créatures et à tous les faux-fuyants. Mais que dirons-nous de ces personnes qui vivent dans la dévotion et dans le cloître, et qui, à tout propos, pour la moindre chose qu'on leur refuse ou qu'elles perdent, jettent les hauts cris et deviennent furieuses, comme des êtres sans raison; et pourtant un religieux, par sa règle même, est obligé de vivre tellement détaché, tellement mort à lui-même, qu'il doit, lorsqu'on le frappe sur la joue gauche, présenter la joue droite, et conserver toujours son âme calme et tranquille. Notre Seigneur Jésus-Christ n'a-t-il pas été publiquement traité d'imposteur, de débauché, de possédé du démon; et il se taisait, il supportait avec résignation toutes ces injures. On lit dans la vie des Saints Pères, qu'un disciple, demandant à son maître, ce qu'il fallait faire pour devenir parfait, le maître répondit : Allez dans le cimetière et adressez des compliments et des louanges aux morts et à leurs cendres; puis vous les maudirez ensuite et vous les accablerez d'injures, et vous verrez si les morts vous répondent et si leurs cendres en sont troublées. Le disciple obéit et revint dire à son maître que les morts n'avaient rien répondu, et que leurs cendres n'avaient pas été plus émues des éloges que des injures. Le maître ajouta : C'est là la perfection, allez et faites de même : *Vade et tu fac similiter.*

D'une plus haute perfection des serviteurs de Dieu.

Dans la voie du renoncement, il y en a quelques-uns qui veulent s'attacher à Dieu le souverain bien, naturellement, comme le feraient les bêtes par instinct, sans aucun effort de leur esprit, de leur raison, de leur

volonté. Ce serait servir Dieu d'une manière indigne de lui, puisque l'homme ne vit pas, n'agit pas par instinct, mais bien par l'intelligence, par la volonté, en raisonnant, en choisissant et en aimant. Celui qui sert Dieu comme un homme doit le servir, foule aux pieds toutes ses inclinations naturelles et agit toujours par amour; il détourne ce qui lui est destiné pour le consacrer à l'honneur de Dieu. Il dit : O mon Dieu, c'est pour vous que je mange et non pour moi; c'est pour vous que je dors, que j'agis, que je souffre; ce n'est pas pour moi, mais pour votre seul amour que j'abandonne le monde et ses vanités. Il y avait un disciple de la divine Sagesse qui, désirant mener une vie sainte et parfaite, fut conduit à une école remplie d'illustres docteurs, et, comme il demandait quelle science on y apprenait, il lui fut répondu : On n'apprend ici qu'à mourir à soi-même et à se renoncer en toutes choses. Je veux y rester, dit le disciple; pour y être plus tranquille, j'y aurai une chambre, et je me pourvoierai de tout ce dont j'ai besoin, afin de n'incommoder personne. Non pas, dit le maître; ne pensez qu'à vous renoncer en Dieu, et soyez persuadé que moins vous ferez, plus vous avancerez; plus vous vous détacherez de vous-même, plus vous mourrez à votre volonté, et plus la divine Sagesse vous instruira. Ambitionner beaucoup de choses, faire des projets et des plans dans la voie de la perfection comme si on était chargé de diriger Dieu lui-même, c'est aller contre la science véritable. Agir, en écoutant sa volonté, son sens, son jugement, sa nature, son plaisir, c'est suivre le chemin d'une aveugle ignorance, c'est s'éloigner de la perfection qui s'acquiert en se renonçant, en mourant, en se perdant, en s'abandonnant comme une poussière

insensible, qui n'a ni désir, ni volonté, et que la puissance de Dieu porte où bon lui semble.

Le disciple connut alors que la doctrine de cette école était parfaitement conforme aux saintes Écritures, et surtout à l'enseignement de l'apôtre saint Paul qui disait : *Vivo ego, jam non ego, vivit vero in me Christus.* Ce qui signifiait que tant qu'il y avait quelque chose en l'homme qui n'était pas Dieu, mais qui était l'homme lui-même, ou quelque créature, Dieu ne vivait pas complétement dans son cœur ; dès qu'on ne peut pas dire avec saint Paul : Je vis, mais ce n'est pas moi, c'est Jésus-Christ qui vit en moi, on est toujours éloigné de la perfection. Le démon ne vise qu'à une chose pour empêcher nos progrès, c'est à inspirer aux âmes l'amour d'elles-mêmes. Lorsqu'Ève craignait de mourir et d'être punie, si elle mangeait le fruit défendu, le tentateur lui répondait : Non, vous ne mourrez pas, mais vous serez comme des dieux. C'est cette promesse qui séduisit Ève, et qui lui alla tellement au cœur, qu'elle cueillit aussitôt le fruit, qu'elle en mangea avec Adam et qu'elle se perdit avec toute sa postérité. Voilà où conduit la sensualité et l'amour de soi-même. Ainsi, celui qui veut suivre la voie de Dieu doit se détacher de lui-même et mourir à tout ce qui est en lui. Que celui qui désire être ce qu'il n'est pas, commence par détruire ce qu'il est et tout ce qu'il est, et qu'il sache que sans Dieu il n'est rien, que Dieu seul est son être, son essence calme et immobile, la source indépendante de tous les biens.

Celui qui se renonce et qui meurt généreusement à tout lui-même, doit le faire complétement, parfaitement, semblable à un marbre, à une pierre pesante qu'on jet-

terait dans une mer d'une profondeur infinie. Il est certain que ce marbre tomberait toujours et s'enfoncerait dans l'eau sans jamais toucher le fond. Ainsi celui qui aime Dieu, meurt à lui-même et s'abandonne à Dieu, qui est sans fond et sans fin ; il y est plongé si profondément, qu'il ne se voit plus, ne se sent plus, et n'est pas troublé par les événements extraordinaires qui peuvent lui arriver, parce qu'il se repose et s'endort toujours satisfait dans l'abîme de la volonté divine ; et à qui est dû plus qu'à Dieu, notre cœur, notre intention sincère, pure, dégagée de tout avantage, de tout plaisir, de toute séduction, de toute récompense ? En agissant ainsi, nous pourrons dire à Dieu, avec Jésus-Christ, son Fils bien-aimé : *Non quæro gloriam meam, sed Patris mei.* Je ne cherche pas ma gloire, mais celle de mon Père. Celui qui cherche quelque chose hors Dieu, ne cherche pas Dieu, et s'éloigne par conséquent de la vie parfaite. Un vase de cristal brisé perd sa valeur, parce qu'il n'est pas entier, dès qu'il a une fente. Qu'on ne s'y trompe, il y a en paradis des grands et des petits, comme il y a sur la terre, des géants et des nains parmi les hommes doués de raison. Que celui qui désire être grand dans le ciel renouvelle tous les mois, tous les jours, toutes les heures son renoncement ; qu'il s'anéantisse sans cesse lui-même dans le bon plaisir de Dieu, qui aime par-dessus tout, l'oubli de toutes les choses passagères et fugitives, le mépris du monde et de soi-même. Aussi je vous avertis qu'un riche peut, aussi bien qu'un pauvre, imiter Jésus-Christ et fuir le monde ; car c'est du riche surtout qu'il est dit : *Beati pauperes spiritu, quoniam ipsorum est regnum cœlorum.* Si le riche prélève sur sa richesse ce qui est nécessaire à sa nourriture ou à son habille-

ment, comme s'il l'obtenait d'un autre ; si, lorsque ses amis ou ceux qui le méritent, ont besoin de quelque secours, il le leur donne et les aide, comme si ses biens leur appartenaient réellement ; si enfin, dans l'adversité, il reste, en perdant sa fortune, calme, tranquille comme s'il n'avait jamais rien possédé, celui-là sera véritablement pauvre d'esprit, lors même qu'il posséderait l'empire d'Auguste et les trésors de Crésus. Non-seulement il aura l'empire du ciel promis dans l'Évangile aux pauvres d'esprit, mais, au jugement dernier, il siégera avec le Christ pour juger les avares et les impies, parce qu'il ne se sera pas laissé posséder par les richesses, et qu'il n'aura eu dans son cœur d'autre désir que celui de Dieu. Aussi saint Thomas enseigne que, si on possède des richesses sans un amour déréglé, comme on doit les posséder, et qu'on en use seulement pour ce qui est nécessaire, on ne manque point à la pauvreté de l'esprit ; et le riche même peut vivre plus libre, plus appliqué à la vie intérieure et à Dieu que le pauvre, qui est obligé de travailler chaque jour et de mendier son pain à la porte des autres. Il a vaincu l'amour des richesses et il les méprise. Que le grand saint Bernard nous serve d'exemple : il fut plus aimé, plus honoré que tous les hommes de son temps, et il n'estima pas plus cette gloire qu'un brin de paille qu'on foule aux pieds. Saint Thomas a bien raison de dire, que celui qui fuit les honneurs et qui les méprise sincèrement et joyeusement est un homme parfait.

Concluons donc. Si le serviteur de Dieu désire s'avancer à grands pas, dans le chemin de la perfection, il est nécessaire qu'il méprise les choses de la terre, qu'il ne recherche pas les grandeurs, qu'il ne se réjouisse pas et

qu'il ne se trouble pas dans la prospérité ; qu'il soit toujours le même dans les événements heureux ou contraires, qu'il accepte toutes les épreuves de la main de Dieu avec joie, puisque ce sont des moyens de lui plaire ; qu'il se fixe enfin dans le cœur de Dieu, et en sa sainte présence ; qu'il s'applique à se détacher toujours de lui-même, à se mortifier, à se renoncer en tout ce qu'il a ou qu'il désire, et qu'il s'exerce chaque jour à une mort sainte et parfaite, afin de vivre caché et perdu en Dieu et en son aimable Providence. Amen.

IV

DE QUELQUES GRAVES TENTATIONS DE LA VIE SPIRITUELLE.

Que les personnes qui veulent vivre de la vie de l'esprit ne croient pas pouvoir faire de grands progrès dans la vertu, si elles ne s'appliquent pas à acquérir la paix de la conscience et la tranquillité de l'âme. Jésus-Christ aime se reposer dans les consciences pures et calmes, et cela est facile à comprendre. Quelle différence pour nous de nous reposer doucement dans un lit tout orné de lis et de roses, ou bien sur une terre inculte et sauvage, toute pleine d'épines et de chardons. Il en est de même pour Jésus-Christ, qui préfère à une conscience troublée, une âme calme et tranquille ; les délices du Verbe de Dieu sont les cœurs qu'embellit la paix de la conscience. La sainte Épouse des Cantiques ne l'ignorait pas, lorsqu'elle disait, dans l'attente des caresses de son divin Époux : *Lectulus noster floridus* ; c'est-à-dire : Notre demeure est sûre et le lit de notre amour est orné

de fleurs. Viens donc, mon bien-aimé, mon âme est fermée à tout autre amour; ma conscience est pure, elle est parée de lis et de vertus ; mon cœur est dans le calme et dans la paix ; je ne désire que ta présence, afin que tu me reçoives dans le sein de ton amour infini, que je m'y endorme et que je m'y repose.

Comprenons donc combien les âmes scrupuleuses, qui se tourmentent sans cesse par leurs doutes et leurs inquiétudes, préparent mal leur cœur à recevoir Jésus-Christ. Au lieu du calme que la religion devrait leur donner, elles se font une vie malheureuse, pleine de troubles et de tentations. Je ne puis pas les expliquer toutes, mais j'en choisirai trois principales, qui sont beaucoup plus dangereuses que les autres.

De la tristesse de l'âme.

La première tentation est une tristesse déréglée; la seconde, un trouble exagéré de l'esprit; la troisième, un violent découragement. Pour la première de ces tentations, il faut savoir que souvent l'homme se trouve si accablé par la mélancolie, que, non-seulement, il n'a pas plus le goût du Bien, mais qu'il ne peut plus l'accomplir ; il vit alors dans l'ignorance de ce qui lui manque, et il ne peut comprendre ce qui cause sa peine. C'est cette tristesse que David éprouvait lorsqu'il disait : *Quare tristis es, anima mea, et quare conturbas me?* pourquoi es-tu triste, mon âme, et pourquoi me troubles-tu? Encore si je savais ce qui te manque pour te le donner; mais enfin espère, et ne te décourage pas; bientôt viendra le temps où je servirai Dieu avec allégresse : *Spera in Deo, quoniam adhuc confitebor illi.*

Il est vrai que la mélancolie a le plus souvent son principe dans le tempérament ; mais il n'en est pas moins déplorable de voir tant de personnes qui, après avoir commencé à servir Dieu avec ardeur, y renoncent, vaincues par la tristesse. Et cela n'est pas étonnant, parce que jamais la constance et la force de l'esprit n'ont été si nécessaires, que dans les premiers moments où l'on cherche à triompher de ses vices. Quel trouble et quel obstacle peut apporter une mauvaise disposition du corps, si l'âme est solidement fixée en Dieu, et si elle est remplie de la grâce et des consolations du Saint-Esprit ; et, au contraire, qu'est-ce qui peut la réjouir et la charmer, si elle est triste, tourmentée, et accablée d'un poids insupportable de mélancolie. Si quelqu'un me demande, comment une âme triste peut se délivrer de sa souffrance intérieure, je répondrai par un exemple. Il y avait un serviteur de Dieu, un ami de la Sagesse éternelle, qui, dans les commencements de sa conversion, était sujet à des accès de mélancolie profonde ; non-seulement il avait perdu le goût de la lecture et de l'oraison, mais il était encore dans l'impossibilité d'agir. Un jour qu'il se tenait assis dans sa chambre, livré à cet état insupportable, il entendit une voix intérieure qui lui disait : Pourquoi rester ainsi, triste et sans rien faire ; pourquoi te consumer en toi-même, et t'épuiser dans les angoisses de la mélancolie. Du courage, lève-toi, fais-toi violence, médite ma Passion et mes souffrances cruelles, et tu surmonteras ta douleur. Le serviteur de Dieu obéit ; la méditation de la Passion de Jésus-Christ dissipa sa tristesse, et, en continuant ce saint exercice, il guérit son âme et ne fut plus sujet à la mélancolie.

Du désespoir.

La seconde tentation est un accablement, un serrement de cœur, un trouble déréglé de l'âme. Ceux qui éprouvent cette tentation, savent bien ce qui leur manque; ils comprennent qu'ils ne sont pas assez conformes à la volonté de Dieu, puisqu'ils éprouvent en eux une foule de désirs naturels, souvent opposés au bon plaisir de Dieu. La cause de leur mal est d'estimer trop ce qui ne mérite pas de l'être; c'est là la source de leur affliction intérieure, et ils la sentent plus que jamais, lorsque, voulant se recueillir en Dieu, ils sont assaillis par des pensées mauvaises et honteuses, contre Dieu et contre sa bonté. Cette tentation est la plus pénible que puisse éprouver le cœur de l'homme, non pas à cause du mal qu'elle fait à l'âme, qui n'y consent pas, mais à cause de la douleur dont elle se sent accablée. A cette tentation, se joignent souvent des doutes cruels contre la foi, des pensées odieuses contre Dieu et contre les saints; on a des projets insensés de suicide, et on désespère de la miséricorde divine. Parlons seulement de cette dernière tentation, et disons que ce désespoir vient de trois causes : l'âme ne sait pas et ne comprend pas ce qu'est Dieu, ce qu'est le péché, et ce qu'est la contrition du cœur. Le Dieu tout-puissant est une source inépuisable d'infinie miséricorde et de souveraine tendresse. Il n'y a pas de mère dévouée qui soit plus prompte à retirer des flammes, le fils qu'elle a porté dans son sein, que Dieu n'est empressé à secourir une âme pénitente, eût-elle commis mille fois tous les péchés du monde. Dites-nous, très-doux Seigneur, d'où vient que les âmes pénitentes vous trouvent si tendre, si aimable, et goûtent en vous et par

vous, tant de bonheur. La cause d'un si grand amour n'est pas leur innocence ; mais elles pleurent leurs fautes ; elles comprennent leur indignité ; elles savent que vous n'avez pas besoin de nous ; et pourtant vous vous donnez si généreusement, vous les recevez si tendrement dans le sein de vos miséricordes ! C'est cela, Seigneur, qui fait comprendre votre grandeur et votre tendresse aux âmes pénitentes, à tous les cœurs des hommes. Il vous est aussi facile de remettre à vos débiteurs mille talents qu'un seul, de pardonner à une âme mille crimes qu'un péché. Votre bonté surpasse toutes les bontés. Aussi ces âmes sont confondues par les douceurs de votre infinie miséricorde, et elles se reconnaissent incapables de vous rendre les actions de grâces que mérite votre indulgente bonté. Les âmes repentantes qui reviennent à vous, vous louent et vous honorent plus que si elles n'avaient pas péché ; et en appréciant votre charité, elles servent plus à votre gloire que les âmes tièdes : car vous ne regardez pas tant ce que l'homme a été, que ce qu'il veut être dans le fond de son cœur. Saint Bernard l'a dit : *Non enim tam attendis quid fuerit homo, quam quid pro sui cordis desiderio esse velit.* Celui qui nie ou qui n'espère pas que Dieu remet les péchés, et cela autant de fois que les jours ont d'instants, celui-là prive Dieu de son plus grand honneur. C'est le péché qui l'a fait descendre du ciel en terre, qui l'a rendu notre bon, notre aimable Rédempteur, toujours prêt à recevoir les âmes qui reviennent à lui.

Que l'âme, dans ses afflictions et ses tentations, se recueille en elle-même et médite sur ce qu'est Dieu, et jamais elle ne pourra douter de sa miséricorde. De plus, qu'elle cherche à comprendre ce qu'est le péché : il n'y

a jamais péché, si la volonté n'est pas délibérée et certaine, si la raison combat et s'oppose, si les pensées mauvaises qui se présentent, lui répugnent. Il y a péché seulement quand, en toute connaissance de cause, par un acte de volonté bien arrêtée, sans hésitation et sans répugnance, le cœur se livre à l'iniquité. Sans cela, l'âme pourrait être obsédée de mille pensées mauvaises, en être tourmentée pendant des années entières, pourvu qu'elle les combatte, qu'elle les repousse, qu'elle ne veuille jamais y consentir, elle se conservera toujours exempte de péché mortel ; et même si, dans ces pensées mauvaises, elle éprouvait quelque délectation ; ou que, par oubli et par négligence d'elle-même, elle ne fût pas assez prompte à les repousser, elle ne pécherait pas en cela mortellement. Car d'après la doctrine unanime des saints Pères, si la pensée et la délectation du mal n'ont pas pour complice, une volonté ferme et maîtresse d'elle-même, il n'y a pas péché mortel, lors même que l'âme s'y est arrêtée longtemps. Telle est la règle : il n'y a jamais péché sans parfait consentement.

Que l'âme affligée s'applique à comprendre la vertu et la puissance de la contrition. Une contrition véritable, humble et pleine de confiance, délivre l'homme de tous ses péchés. Un cœur contrit et humble obtient toujours miséricorde ; car il est écrit : *Fili, in tua infirmitate, ne despicias te ipsum, sed ora Dominum et ipse curabit te* : Mon fils, dans ton infirmité, ne te méprise pas toi-même, mais prie le Seigneur, et il te guérira.

De quelques erreurs des personnes scrupuleuses.

Les personnes scrupuleuses s'égarent en beaucoup de choses. Elles ne croient, pour ainsi dire, à personne ;

et aucun conseil ne peut calmer la douleur intérieure qu'elles éprouvent. Elles reviennent aussi, sans cesse, sur leurs péchés, et sur leurs doutes ; et, plus elles en parlent, plus elles s'en inquiètent, plus leur état s'aggrave. Elles devraient se contenter d'un bon confesseur, et se fier entièrement à ses lumières et à sa direction. Au jour du jugement, le confesseur devra rendre compte de son pénitent; tandis que le pénitent pourra se retrancher dans sa soumission et son obéissance.

Les personnes scrupuleuses se laissent abattre par une crainte exagérée de ne jamais bien se confesser. Cela vient de ce qu'elles ne veulent pas comprendre qu'il suffit, dans la confession, de préciser seulement les péchés mortels, et que, pour les autres, on peut les accuser généralement; le démon, entretient leur crainte, parce que c'est le moyen de leur ôter la paix du cœur; elles ne peuvent faire aucun bien, tant leur esprit se fatigue et leur conscience se trouble. Elles veulent savoir, ce que personne ne peut savoir; car, dans cette vie, personne ne peut savoir, avec certitude, avec évidence, s'il est exempt de péché mortel, et s'il est en grâce avec Dieu. Mais il suffit, pour notre repos, que notre conscience ne consente jamais au péché mortel; ceux qui sont agités d'une crainte déréglée et qui sont tourmentés par des scrupules, s'impatientent contre Dieu, comme ceux qui manquent de résignation dans l'adversité, semblables aux chevaux qui ne sont pas encore habitués à la bride et qui s'emportent, se cabrent et se blessent dans leurs efforts; plus ils résistent à leurs afflictions et plus elles leur deviennent pénibles. Leur unique remède serait de s'abandonner à la volonté de Dieu, qui a toujours les yeux de sa misé-

ricorde fixés sur nos épreuves et notre patience, afin de nous préserver de tout mal.

Ces personnes affligées veulent aussi répondre à toutes leurs pensées mauvaises et les discuter avec le Démon. Elles se fatiguent à cela l'esprit, de telle manière, qu'elles rendent le remède impossible. Il vaudrait bien mieux se détourner sur-le-champ de ses pensées et s'appliquer l'esprit à d'autres choses, en disant au Démon : *Sint susurri tui tibi, nihil ea ad me pertinent.* Garde tes suggestions, je n'ai point à m'en occuper. Moins on fait attention aux scrupules et plus vite ils disparaissent. Le Démon emploie encore une autre ruse. C'est dans les temps les plus saints, et les fêtes les plus solennelles qu'il tourmente davantage les personnes scrupuleuses. Elles ne peuvent pas dire un seul *Ave Maria*, et alors, vaincues par le découragement et par l'ennui, elles abandonnent tous leurs exercices spirituels, la prière, les sacrements, les visites à l'église, en disant : A quoi me sert une prière, troublée par tant de mauvaises pensées. Elles ne s'aperçoivent pas que le démon triomphe au grand détriment de leur âme ; car une prière troublée et pénible est plus agréable à Dieu qu'une prière douce et tranquille. Cette souffrance, cette douleur d'une âme qui prie, sans pouvoir rien dire, qui gémit, qui combat et se lamente, est victorieuse auprès de Dieu et en obtient des grâces en abondance, ainsi que le dit saint Grégoire (1) : Souvent l'esprit de l'homme est tellement

[1] Sæpe namque mens humana adeo perturbatur, ut se ipsam eruere nesciat ; sed in præsenti dolore, et angustia constituta ipsa pro eadem, ante Dei oculos adversitas devotissime interpellat : ipsaque passionis amaritudo in oculis illius resplendens, citius eum illi, quam alia exercitia inclinat et velocius adesse compellit.

troublé qu'il n'est plus maître de lui-même, mais il peut utiliser cet état de peine et d'angoisses. Il doit exposer avec amour son affliction à Dieu : la vue de sa douleur touchera le regard de Dieu, qui se laissera gagner plus vite par cela que par tout autre exercice, et qui lui accordera plus promptement son secours. Ainsi, pour ne pas perdre un si grand moyen de mériter, et pour ne pas réjouir le Démon, il faut toujours, quoi qu'il arrive, continuer, au moment des fêtes, ses exercices de piété et ne jamais les abandonner.

Combien on peut, au milieu des dégoûts intérieurs, acquérir de mérite.

On me demandera peut-être comment Dieu permet que les personnes qui se consacrent à lui soient sujettes à tant d'épreuves intérieures, et surtout à des tentations de désespoir si terribles, que les souffrances les plus cruelles du corps ne sont rien en comparaison. Il y en a quelques-uns qui, dans leur ignorance des secrets de la divine Sagesse, prétendent que le désespoir ne peut avoir d'autre cause que nos péchés; mais cette erreur est facilement réfutée par l'expérience de ces personnes d'une grande sainteté et d'une grande innocence de vie qui éprouvent aussi, pendant des années entières, les mêmes tentations; ces tentations ne tourmentent pas les mondains et les coupables, mais bien plutôt ceux qui craignent la Majesté divine. Pour ceux qui sont éclairés par la grâce et qui sont soumis à cette épreuve à cause de leurs fautes, ils doivent bénir et remercier Dieu, qui ne permet pas que les pécheurs vivent et souffrent comme eux, mais qui, par bonté, commence à les purifier et à les punir. Pourquoi Dieu, dans sa sagesse,

emploie-t-il de préférence cette épreuve pour châtier et humilier les pécheurs, c'est un secret qu'il garde pour lui. Celui qui connaît les cœurs, les inclinations et les habitudes de chacun, pourvoit à nos besoins de mille manières, et cela, sans se tromper et selon son bon plaisir. Mais il est certain que les fruits de cette tentation sont très-abondants; et d'abord les hommes qui, par nature, sont orgueilleux, ne peuvent pas mieux et plus secrètement acquérir l'humilité, la vraie mère de toutes les vertus; les dégoûts, les troubles intérieurs leur en fournissent les moyens, car lorsqu'on se voit rempli de tant de pensées mauvaises et basses, on est bien forcé de se connaître et de s'abaisser au-dessous des autres; et rien ne peut être plus utile, parce qu'il est impossible que Dieu permette la ruine et la perte d'une âme humble. Aussi celui qui vit intérieurement attaché à cette croix, doit la chérir et rester aux pieds de Notre Seigneur, en remerciant sa bonté infinie qui, par ces angoisses et cette tentation de désespoir, le retire de l'enfer, le délivre d'une multitude de péchés, l'affranchit de l'amour des vanités du siècle, et lui prépare des trésors de vérité dans le ciel. Plus ces personnes sont péniblement éprouvées de Dieu, plus elles s'appliquent et s'attachent à la vertu. Pour éviter le danger qu'elles redoutent, aucun moyen ne leur semble impossible, quand elles espèrent se délivrer de cette tentation. Aussi Dieu la permet, afin qu'elles s'exercent continuellement à des œuvres saintes, et qu'elles finissent par être remplies de grâce, de mérite et de vertu.

Il faut donc admirer les desseins de la divine Sagesse, qui dispose tout dans nos âmes avec force et douceur. Ce qui nous semble devoir être notre malheur et notre

damnation, se change, sous sa direction paternelle et puissante, en moyen de sainteté, de mérite, de salut, de gloire abondante.

J'ajouterai, pour terminer ce sujet, que cette tentation de désespoir, de blasphème et d'infamies intérieures, place, à un certain degré, les personnes qui y résistent au nombre et dans les prérogatives des martyrs ; car les serviteurs de Dieu aimeraient mieux donner d'un seul coup, leur tête, leur sang, leur vie pour Jésus-Christ, que de souffrir intérieurement ces tentations si pénibles pendant des mois et des années. Concluons donc que les personnes affligées de scrupules sont les plus favorisées de l'amour divin et les plus sûres d'arriver au ciel, parce qu'en supportant leur peine avec patience et humilité, en mourant ainsi sans cesse, elles vivent dans un purgatoire continuel, et quittent la terre pour s'envoler au ciel, purifiées, exemptes de fautes à expier. C'est ce qui arriva à une âme sainte qui avait été cruellement éprouvée par les tentations dont nous venons de parler. Dieu la glorifia au moment de la mort, et la conduisit au ciel sans la faire passer par les flammes du purgatoire, et je puis rendre témoignage de son salut à la louange et à l'honneur de Jésus-Christ, qui est béni dans tous les siècles. *Qui est benedictus in sæcula.*

LETTRES SPIRITUELLES

DU BIENHEUREUX SUSO.

LETTRE PREMIÈRE.

A une religieuse, sur le mépris et l'oubli du monde.

Je veux vous dire, ma bien-aimée sœur, les pensées qui me sont venues, lorsque vous vous êtes consacrée à Dieu et que j'entendais cette mélodie douce et virginale que l'on chantait pour vous : *L'amour de mon Seigneur Jésus-Christ m'a fait mépriser le royaume du monde et toute la pompe du siècle.* On a bien raison, me disais-je, de tout abandonner lorsqu'on trouve un ami précieux et fidèle, comme celui-là, et c'est avec joie et résolution que vous devez renoncer à ce monde trompeur. Voyez comme il abuse tous ceux qui l'aiment; je m'attachais à une ombre, je poursuivais un songe, et je croyais à une chimère; et maintenant où est cette apparence, cette ombre; où sont les promesses de ce songe et la foi que j'avais en cette chimère? Et que serait-il arrivé, monde imposteur, si j'avais goûté tes joies pendant mille ans? ces mille ans n'auraient-ils pas fini comme une heure, comme un instant; ta nature, ton essence est de t'écouler, de t'évanouir; et lorsque je croyais t'étreindre, tu glissais de mes mains comme un serpent flexible. Celui qui ne te fuit pas le premier, tu le trompes bientôt et tu le délaisses : adieu donc, siècle trompeur, lâche en-

nemi ; puissance du monde, gloire de ses adorateurs, je vous dis un éternel adieu. Oui, ma bien-aimée fille en Jésus-Christ, rappelez-vous qu'aujourd'hui, vous avez renoncé volontairement à vos amis, à vos parents, aux honneurs et aux richesses ; soyez ferme dans votre résolution, et n'imitez pas les vierges folles qui sont dans leurs cloîtres comme des bêtes enfermées dans un parc ; elles ne peuvent sortir, mais elles le désirent tant qu'une partie d'elles-mêmes erre au loin, tandis que l'autre est prisonnière. Oh ! comme ces infortunées perdent et dissipent leurs années ! et pourquoi ? pour une frivolité, pour un néant. Le service de Dieu est pour elles une captivité, et la règle un dur assujettissement. Comme elles ne peuvent prendre et goûter le fruit du siècle, elles cherchent à respirer son odeur : au lieu d'une couronne de roses, elles se parent avec leur voile ; pour remplacer la pourpre et le brocard, elles font servir à leur folle vanité, le sac et la cendre dont elles sont couvertes ; elles négligent Dieu, dont elles sont les épouses choisies, pour se livrer aux vaines amitiés des hommes ; et qu'en retirent-elles ? la perte du temps, les orages du cœur et la ruine de toute vie spirituelle. Ces visites, cet échange de lettres mettent sans cesse dans leur âme l'image et le désir des absents ; elles deviennent comme ces malades que la soif dévore et qui demandent à boire sans jamais pouvoir se désaltérer ; les infortunées perdent la grâce et vivent dans le trouble et la tristesse.

Un moine se fit un manteau avec une natte ; le diable vint s'asseoir dessus et lui dit en se moquant : Si tu pouvais, tu ferais bien davantage.— Hélas, que cette vie est triste et malheureuse! Et encore, c'est la préparation, le chemin de l'enfer. Ne pouvoir se réjouir avec le monde

comme on le désire et être privé de Dieu; ne goûter ni les plaisirs du monde ni les consolations du ciel! Au contraire, pour celui qui sert Dieu, que la vie est douce, agréable et tranquille dans ce monde comme dans l'autre. Si les serviteurs de Dieu tombent quelquefois dans l'affliction, ils ne se tourmentent pas; ils savent que le joug de Jésus est doux et facile à porter. D'ailleurs, quel est sur terre, celui qui n'a point de croix; les petits et les puissants ne les évitent jamais, et elles n'épargnent ni la couronne, ni le sceptre, ni la pourpre. Sous cet extérieur qui paraît si beau, si riche, si brillant, se cachent sans cesse les déchirements et l'angoisse. Le cœur de l'homme exilé dans cette vallée de larmes, vit toujours au milieu des épines et des croix. Souffrir pour l'amour de Dieu est un bonheur parfait; la mortification paraît d'abord dure et cruelle, mais peu à peu elle perd son amertume et devient d'une douceur extrême. Ainsi donc, ma bien-aimée sœur, si vous avez dormi dans le monde, il est temps de vous réveiller, pour réparer les négligences de votre vie passée; ouvrez votre âme à Jésus, que votre époux vous visite autant qu'il lui plaira; retenez-le, aimez-le, embrassez-le au fond de votre cœur; livrez-vous tout entière à lui, et soyez, pour le moins, aussi sainte que vous avez été frivole, quand vous étiez l'amie du monde.

LETTRE II.

Il exhorte une religieuse à l'humilité du cœur, au courage dans les souffrances et à la persévérance dans les bonnes œuvres.

N'est-il pas vrai, ma bien douce fille, que l'amour rassemble et unit les choses les plus différentes et les plus

opposées? Isaïe ne dit-il pas : Le loup habitera avec l'agneau [1]. Combien de nobles, de riches, de princes mêmes et de rois, se sont faits les serviteurs et les esclaves des pauvres! Et cela pour imiter le cher petit enfant Jésus, leur céleste ami et la seule passion de leur cœur. Vous aussi, ma chère fille, foulez aux pieds cet orgueil secret que fait naître dans votre âme, la noblesse de votre naissance, laissez toutes les pensées vaines et trompeuses de vos amis et de vos parents; venez vous humilier aux pieds de Jésus qui naît tout petit dans la pauvreté d'une étable, pour vous élever au trône de sa gloire et de sa majesté. Soyez forte et généreuse; pour imiter votre Seigneur, humiliez-vous devant tout le monde, comme si vous deviez être foulée aux pieds de tous. Une véritable soumission est la source de toutes les vertus et de toute félicité; elle enfante un repos doux et profond, une paix silencieuse, un entier abandon à la volonté de Dieu, et une véritable indifférence pour l'abaissement et l'élévation. Il paraît dur à la chair qu'un homme savant, sage, éloquent et digne de tous les honneurs, garde le silence, ne se défende point contre les injures, et ne se venge jamais, mais cède au contraire et s'humilie devant un inférieur, méprisable et déconsidéré : c'est pourtant là, vivre avec Jésus-Christ et se conformer à cet illustre exemple. Je ne vous demande pas une grande austérité de vie, je ne vous conseille pas une grande pénitence, je désire au contraire que vous régliez votre vie d'après les exigences de votre faible santé, que vous mangiez, que vous buviez, que vous dormiez autant que vous en avez besoin; mais aussi, en échange

[1] Habitabit lupus cum agno. Isaïe. XI. 6.

des mortifications de la chair, je vous exhorte à l'humilité du cœur, à l'abandon à Dieu, à un silence rigoureux, à ne dire jamais une parole superflue, une parole même qui ne soit très-nécessaire, qui ne soit pour la gloire de Dieu ou l'utilité du prochain. Ne perdez pas courage, si vous ne réussissez pas aussi vite que vous le désirez; le souvenir de tant de choses, les souillures de vingt années ne peuvent s'effacer en un instant, mais tout disparaîtra peu à peu, si vous vous livrez à de saintes méditations, à la prière et aux exercices de la vie spirituelle. Si dans ces occupations de l'esprit, vous ne ressentez point les jouissances et les délices de la grâce divine, reconnaissez-vous indigne, humiliez-vous aux pieds de votre bon maître, notre Seigneur Jésus-Christ, et laissez-vous guider selon son bon plaisir ; le ciel est plus serein après les grandes pluies et les orages. — Étiez-vous toujours heureuse dans le monde? non! les joies et les peines se succèdent selon le mouvement de la roue mobile de la Fortune. Ne vous désolez donc pas si Dieu vous éprouve souvent par des croix; sa colère est meilleure et plus durable que les amitiés trompeuses et les flatteries du monde. Dissimulez avec Jésus et ne paraissez pas sensible à ses rigueurs. N'a-t-il pas dissimulé souvent avec vous, en ne punissant pas vos fautes? Jamais il ne pourra abandonner celui qui se confie réellement en lui. — J'avais un ami désolé, mais confiant en Dieu. Un jour qu'il sentait son cœur dans l'allégresse, et se disait à lui-même : Qu'as-tu mon cœur pour te réjouir tant? Il entendit au-dedans de lui, cette réponse : Je n'ai au monde rien qui puisse me réjouir ; je n'ai ni richesse, ni honneur, ni amis, ni plaisir. Mais je me réjouis dans mon âme, parce que Dieu est mon

souverain bien, parce qu'il est mon unique ami et qu'il fait tout mon bonheur.

Souvenez-vous que la vertu est une montagne très-haute, très-escarpée, très-difficile et qu'il faut bien des fatigues et des sueurs, pour arriver au repos du sommet. Il est par trop faible, le soldat que le seul signal de la bataille fait fuir. Si en combattant, vous tombez, relevez-vous bien vite, reprenez avec confiance les exercices que vous avez négligés et recommencez toujours sans désespérer jamais. — Dans cette vie nous ne pouvons rester sans cesse au même degré, et dans les commencements surtout, les chutes sont fréquentes. Ce qui distingue les élus, des réprouvés, c'est que ceux-ci ne se relèvent pas, quand ils tombent; mais que ceux-là, au contraire, se redressent et tâchent en gémissant de retourner à Dieu; et souvent la grâce du retour est plus forte que la grâce première. Si vous voulez vous affermir en Dieu, fuyez les choses extérieures, appliquez-vous aux exercices spirituels, et vivez au-dedans de vous-même, parce que la vie intérieure est la plus forte, la plus sûre et la plus victorieuse. Celui qui se livre sans nécessité aux choses extérieures, porte dans son cœur une fausse paix. Ce qui faisait dire à Albert le Grand : Je ne suis jamais sorti pour me mettre en rapport avec les hommes, sans revenir dans ma cellule, après avoir perdu quelque chose de moi-même. Aimez donc le silence, fuyez les distractions, dissimulez les défauts de votre prochain, ne vous disputez avec personne, acceptez avec joie les tribulations que le ciel vous enverra, mettez-vous aux pieds de tout le monde, accusez-vous, méprisez-vous vous-même. Évitez les petites fautes, comme vous évitez les grandes, et dans tout ce que vous

ferez ne recherchez que l'honneur et la gloire de Dieu : en vivant de cette sorte, vous vous affermirez en Jésus-Christ, et vous acquerrez de grands trésors et de grands mérites. — Adieu.

LETTRE III.

Il console une affligée.

Si Dieu vous éprouve, ma chère fille, par les croix et les adversités, bénissez-le, rendez-lui mille actions de grâces, parce que vous pouvez dire avec l'Epouse des Cantiques : Je suis noire, mais je suis belle, ô filles de Jérusalem [1]. — Les filles de Jérusalem s'étonnaient que la Reine choisie par Salomon dans un si grand nombre, fût noire de visage; mais l'Esprit-Saint a voulu dire par là, que tous les fidèles affligés, terrassés, défigurés, et sans cesse tourmentés de Dieu, par les plus pesantes croix, s'ils persévèrent dans la patience et la sainte résignation, deviennent les favoris les plus intimes de la cour céleste. — Il est bien facile, ma sœur, de parler, d'entendre discourir et d'écrire sur les afflictions; mais quand elles arrivent, il est bien difficile de les supporter. Quelquefois les serviteurs de Dieu éprouvent de si grandes peines, qu'ils peuvent douter, si Dieu se souvient encore d'eux. Ils pourraient lui dire : Ah ! Seigneur, avez-vous oublié que nous sommes dans le monde ! quel sujet de colère avez-vous contre nous, et comment se fait-il que votre main soit si pesante et si dure, vous dont le cœur est si miséricordieux et si bon. — A ces plaintes amoureuses Dieu répondrait : Mes bien-aimés, contem-

[1] Nigra sum, sed formosa, filiæ Jerusalem. Cant. I. 4.

plez le Paradis et voyez les myriades de saints qui y règnent et qui brillent d'une éblouissante lumière ; ce sont les pierres vivantes qui servent à bâtir les rues et les palais de la cité bienheureuse ; mais souvenez-vous que lorsqu'ils étaient sur terre, ils ont été travaillés et polis avec le marteau et le ciseau. Mes apôtres n'ont-ils pas été la dérision du monde ? les martyrs et les confesseurs n'étaient-ils pas tourmentés, exilés, soumis à de si grands malheurs, que tout semblait conjuré contre eux ? Tous, pour l'amour de moi, ont souffert le martyre, les uns dans leur cœur, les autres dans leur cœur et dans leur corps. Écoutez donc ces paroles divines, ô ma fille bien-aimée, et le désir ardent que vous avez de cette gloire, vous donnera tant de courage, que vous direz : Oh ! que maintenant se précipitent sur moi la tempête, les malheurs, les croix, les tourments ; que la mort même ne m'épargne point. Pour votre amour, ô mon Jésus, j'accepte, je souffre tout.

Si parfois le poids des afflictions vous faisait faiblir, n'allez pas pour cela, perdre la grâce de Dieu, et ne désespérez jamais de votre salut. C'est le matin et le soir réunis qui forment une journée entière. Il suffit que vous ne vous révoltiez pas et que votre volonté soit toujours soumise à Dieu ; lorsque, au fort de vos angoisses, votre visage pâlira, votre bouche sera brûlante, lorsque tout votre être sera ébranlé, que votre nature se fanera et languira comme une fleur desséchée, levez les yeux au ciel et dites : *Nigra sum, sed formosa, filiæ Jerusalem, sicut tabernacula Cædar, sicut pelles Salomonis* : Filles de Jérusalem, je suis noire, mais je suis belle comme les tentes de Cédar, comme les peaux de Salomon ; pensez que ces peaux royales de Salomon, durcies, battues

et sans cesse tourmentées par l'injure des vents et des orages, représentent l'humanité du Roi des rois, de Jésus-Christ, attaché pour nous à la croix, déchiré et tellement défiguré qu'il n'y avait plus en lui ni beauté, ni grâce. Quand même viendraient les plus dures afflictions, dites-moi, si vous pouvez vous comparer à Jésus-Christ? Peut-on voir un abaissement, une misère semblable à ce que nous offre sa croix, lorsqu'il disait lui-même : Non, je ne suis plus un homme, je suis un ver de terre, l'opprobre des hommes et la dérision du peuple. O ver plus splendide que le soleil ! qui pourra se plaindre au pied de votre croix; qui ne souffrira pas avec joie toute sorte de tourments?

Ma chère fille, peut-être êtes-vous si accablée d'afflictions, que vous pensez que vos croix sont plus dures et plus cruelles que celles des autres? Mais ne le croyez pas, chacun sait ce qui se passe en lui, et ressent sa douleur, sans connaître celle des autres. Et moi aussi. ces pensées me sont venues, et je me suis exagéré mes peines. C'est à Dieu qu'il appartient de faire cette comparaison. Sans mesurer vos maux, confiez-vous entièrement en lui. Je ne devrais pas vous parler de toutes ces choses, ma chère fille; mais la charité m'a inspiré de partager et d'alléger un peu le poids qui pèse sur vous. Quand les pauvres se rencontrent, ils aiment à se parler, et leurs douces confidences leur font oublier un peu leurs besoins. Souffrez, ma bien chère sœur, souffrez avec courage, et attendez avec une ferme espérance les couronnes du Ciel. Adieu.

LETTRE IV.

Il fortifie et affermit une novice que le démon engageait à retourner dans le monde.

Rejetteriez-vous, mépriseriez-vous, ma chère fille, les conseils que je vous donne? Retourneriez-vous à cette vie d'autrefois que vous avez eu tant de peine à quitter? Ne vous souvenez-vous pas des chagrins que vous avez soufferts alors, dans votre réputation et dans votre âme? Pensez-vous qu'il soit permis, dans un cloître, de se complaire à ses fantaisies? Êtes-vous assez affermie dans la voie de Dieu pour pouvoir suivre tous les rêves de votre volonté et pour tout vous permettre? Pourquoi ne vous rappelez-vous point les fautes nombreuses que Dieu vous a pardonnées, les grandes difficultés que vous avez éprouvées pour arriver où vous êtes, et surtout votre fragilité, votre misère, votre nullité? Je vois quelles sont vos excuses, vos raisons. Si je fréquente mes parents, mes amis, dites-vous, je les édifierai, je les porterai à Dieu. — Pauvre malheureuse, fuyez, cachez-vous et ne pensez qu'à Dieu. Ne voyez-vous pas que le démon vous étrangle avec un fil de soie, et qu'il veut vous conduire à votre ruine? Pendant tant d'années, vous n'avez pu apprendre Dieu vous-même, et vous voulez l'enseigner aux autres. Ne voyez-vous pas que vous êtes plus faible qu'Ève, qui se laissa tromper par un serpent, et se perdit, elle et Adam? Vous voulez convertir les autres à Dieu! N'est-ce pas mettre un tison mal éteint et couvert d'un peu de cendre, près d'un monceau de paille? Peut-être vos rapports avec les hommes seront-ils d'abord religieux; mais ils deviendront

bientôt charnels. Vous comprenez la vérité de mes paroles, et vous devez en trouver des preuves dans vos souvenirs. Et quand vous sentirez que vous êtes tombée dans les piéges du démon, que ferez-vous ? Ce n'est pas une chose facile de tromper Dieu et les hommes, et seule vous resterez trompée. Allez, ma chère sœur, c'est une assez grande tâche de combattre le démon et de vous vaincre à vous-même. Je vous dirai, avec le Psalmiste, ce que je disais à une autre, en pareille circonstance : *Combattez vaillamment, et votre cœur s'affermira, ô vous tous qui espérez dans le Seigneur*[1]. Quand un capitaine conduit son armée à la bataille, il lui donne de l'âme et du courage avec ces paroles : C'est maintenant qu'il faut avoir de la résolution et se battre généreusement; la peur ne vous fera jamais fuir comme des lâches; une mort glorieuse vaut mieux qu'une vie déshonorée ; lorsque vous aurez supporté le choc du danger , la joie la plus vive sera votre récompense.

Soyez donc ferme et inébranlable en Dieu, ma fille ; ne vous laissez jamais prendre aux artifices du démon. Je sais bien qu'à cette heure, votre âme souffre de rudes angoisses et de terribles tentations ; mais si vous avez du courage, si vous franchissez ce mauvais pas, vous arriverez bientôt aux champs, aux prés fleuris d'une vie spirituelle et tranquille ; je voudrais bien pouvoir combattre pour vous et recevoir dans mon cœur, les attaques et les blessures que vous essuyez ; mais vous ne pourriez pas remporter dans le ciel, la palme du triomphe avec les autres soldats de Jésus-Christ. La guerre n'est

[1] Viriliter agite, et confortetur cor vestrum, omnes, qui speratis in Domino. Ps. XVII. 18.

pour vous qu'une occasion de victoire; et toutes le tentations qui vous frappent maintenant, deviendront des diamants et des pierres précieuses qui embelliront votre couronne. Résistez donc au démon avec courage; la lutte durera un instant, et votre gloire sera éternelle, si vous surmontez les obstacles et les peines de votre noviciat. Combien de vierges, et plus nobles et plus délicates, ont été en butte aux attaques acharnées de l'enfer! avec quelle gloire aussi ont-elles renversé leurs ennemis! — Soyez bien persuadée, que Dieu ne vous abandonnera jamais; confiez-vous entièrement en lui. Fermez les oreilles à tout ce qu'on pourra vous dire, pour vous détourner de votre sainte résolution. Ne soyez pas trop facile et trop complaisante pour cet aspic venimeux qui ronge votre cœur. Ne le saisissez pas par la queue; car il vous mordrait davantage, et finirait par vous donner la mort; mais hâtez-vous de lui écraser la tête; réfugiez-vous en Dieu, cachez-vous en lui; ne paraissez plus, ne répondez pas quand on vous appellera; c'est là le moyen de rompre les lois et les attraits du démon; pensez qu'il serait bien triste pour une épouse de Jésus-Christ de retomber dans la misère et la honteuse condition d'une esclave. — Adieu.

LETTRE V.

Il se réjouit de la conversion d'une pécheresse et il l'encourage.

Votre retour à Dieu, ma chère sœur, me cause une telle joie que je ne puis plus la contenir; je bénis de toute l'affection de mon âme la très-glorieuse reine du ciel, Marie, dont la douce lumière est venue éclairer votre cœur. Ma jubilation est si grande que je suis tout

hors de moi. Je crois vivre dans un âge d'or et me promener dans les jardins du Paradis. J'invite et j'appelle tous les petits oiseaux du ciel et les cygnes de cet océan de clarté, à louer et à remercier Dieu, de la grâce que j'ai reçue à votre sujet. Venez donc, saints anges, qui vivez dans ces régions de gloire; venez et réjouissez-vous avec moi : de l'allégresse, des fêtes et des cantiques pour cette bonne nouvelle : une âme s'est repentie ! Oui, une fille de Dieu était morte et perdue, elle est retrouvée, ressuscitée ! Un champ de roses avait été ravagé, détruit par les bêtes sauvages ; le voilà qui se couvre d'une beauté divine, et il produit en abondance les lis et les roses d'une vertu céleste. Les bêtes sauvages sont chassées, le champ est maintenant renfermé et gardé. Un jardin avait été foulé aux pieds et ravi à son maître, il lui a été rendu et lui donne une moisson de fleurs. Ainsi donc, musiciens du Paradis, prenez vos harpes, vos cithares, tous vos instruments pour faire entendre dans la bienheureuse Jérusalem, un cantique nouveau à la gloire de Dieu. Voyez, elle a ôté de son cœur toute passion impure, elle jette loin d'elle la joyeuse couronne qui ornait ses cheveux, elle a banni tout amour profane, elle qui était si avide de boire à cette coupe empoisonnée. O monde trompeur, amour coupable et impur, disparais et cache ton front sous tes cendres honteuses. Tu es vaincu, et c'est Dieu et nous, qui sommes les vainqueurs. Ne vois-tu pas que ce sauvageon est devenu un rameau fertile et divin ? Que les cieux se réjouissent, que les bien-aimés du paradis fassent une fête et chantent : Gloire à Dieu ! De toutes vos œuvres, Seigneur, ce n'est pas la moins belle, la moins digne de votre bonté ; puisque l'orage de votre terrible justice s'est dissipé, s'est

évanoui. Chantons à Dieu d'immenses actions de grâces. Quel étonnant miracle! Celle qui s'attachait à la corruption est devenue un cœur pur, et dans son ardeur, elle embrasse, elle possède Dieu lui-même ; celle qui perdait les autres, leur enseigne et leur prêche maintenant votre très-saint et très-suave amour. Celle qui était si faible et si délicate, celle qui, sans un appui, ne pouvait faire un pas, se prive maintenant de tout bien-être, elle cherche sans cesse, dans son imagination, des souffrances et des pénitences nouvelles. Elle s'aimait et elle s'adorait ; elle se traite maintenant comme un ennemi, elle se déteste. Elle se parait pour plaire au monde, elle se néglige maintenant pour lui déplaire et ne plaire qu'à Dieu. Une louve redoutable et furieuse est devenue une brebis douce et patiente dans les affronts. Son cœur était blessé, torturé par mille remords, chargé de lourdes chaînes ; sa conscience endurait l'angoisse de l'amertume et de la souffrance ; la voilà maintenant joyeuse au-dessus de toute l'allégresse du monde ; libre et sans inquiétude elle vole vers le ciel, elle ne comprend pas comment elle a pu vivre un instant au milieu des entraves pesantes, de la nuit obscure et ténébreuse des amours profanes ; ceci, mon Dieu, est bien la confirmation de ce que vous m'aviez appris déjà : dès que le corps se soumet à l'esprit, dès qu'une âme droite et d'une nature heureuse s'occupe de l'éternité, les flammes les plus ardentes de votre pur amour viennent bientôt l'embraser. C'est là, bon Jésus, un changement de votre main toute-puissante. O Marie, c'est là aussi l'œuvre de votre immense commisération.

Ma bien chère fille, en quittant les erreurs du monde pour aller à Dieu, nous devons régler notre vie de telle

sorte, que rien ne puisse en éloigner notre cœur. Si une pauvre villageoise, si une servante d'auberge était aimée e devenait l'épouse d'un prince, n'aurait-elle pas pour lui le zèle le plus grand, l'amour le plus fidèle; et le souvenir de son indignité ne donnerait-il pas sans cesse un nouvel élan à son ardeur? A ce compte, nous devons tâcher de surpasser les saints et ceux qui n'ont point péché; oh! que nous ferions de choses, si nous étions aussi empressés pour le service de Dieu que nous avons été zélés pour les œuvres coupables du monde! Si nous avons tant souffert pour lui, n'est-il pas plus juste de souffrir pour le Ciel? O éternelle Sagesse, si tous les hommes pouvaient vous contempler des yeux de l'âme comme je vous contemple, toute affection terrestre ne disparaîtrait-elle pas sur-le-champ? Hélas! que ne puis-je faire, que tous se donnent à vous seul et se reposent dans l'abîme de votre bonté! Mais pourquoi, Seigneur, ne vous découvrez-vous pas à eux? Les adorateurs du monde cachent leurs difformités et couvrent d'une apparence trompeuse, d'une hypocrite splendeur, tout ce qui est en eux, criminel et difforme à voir. Ces dehors, naturels ou empruntés, ne sont au fond qu'ordure et corruption! Arrachez leur masque, et ce sont des monstres affreux. Vous, au contraire, divine Sagesse, vous ne montrez à vos serviteurs que ce qui parait dur, incommode, fatigant, et vous leur cachez tout ce qu'il y a en vous d'aimable et de délicieux. Et pourquoi? si ce n'est, ô mon Dieu! pour nous donner quelque mérite, pour nous conduire à travers quelques afflictions passagères, à la jouissance d'une couronne et d'une paix éternelles. Mon bien doux Jésus, m'aimez-vous? me chérissez-vous? ai-je été reçu au nombre de vos amis? n'avez-vous pas

chargé quelqu'un de me l'apprendre ? A cette seule pensée, je me sens défaillir de bonheur. Oh ! si j'osais désirer et demander ! pourrais-je demander et désirer une faveur plus précieuse et plus sublime, que le moment où Jésus me montra son aimable visage et me donna un baiser d'amour infini. Qui doutera que ce ne soit là tout le paradis ? Vos yeux, Jésus, sont plus brillants que les rayons du soleil, votre bouche est suave et elle distille le miel ; votre visage est de lis et de rose, et l'ensemble de votre virginale beauté surpasse infiniment tout ce que l'univers renferme de beau, de joyeux, de désirable. Plus je vous contemple au delà du temps et de la matière, plus je vous admire dans l'extase de la joie ; plus je vous sens, plus j'apprécie combien vous êtes bon, aimable et doux au cœur : *Talis est dilectus meus, et ipse est amicus meus.* Voilà quel est mon bien-aimé, c'est lui qui est mon ami. Oh ! que vous serez heureuse, ma chère fille, si vous avez pour ami, Jésus. — Adieu.

LETTRE VI.

Le Bienheureux console un de ses fils spirituels sur le point de mourir.

Que ne puis-je, mon très-cher fils, mourir pour vous ! Mais si mon corps résiste, mon cœur succombe ; car vous êtes l'enfant de mon affection et de mes plus belles espérances. Corporellement, je suis bien loin de vous ; mais j'assiste en esprit à vos derniers moments, je suis près de votre lit, je verse des larmes amères, et mon cœur se désole sur la perte douloureuse qui le menace. O mon fils, je presse vos mains affaiblies ! et, puisque c'est la volonté de Dieu que vous mouriez,

je vous conjure de vous attacher fortement à la Foi catholique, afin que vos derniers soupirs soient doux et tranquilles. Réjouissez-vous, parce que votre belle âme, qui est un être simple, raisonnable et fait à l'image de Dieu, va sortir enfin de cette prison étroite et misérable, pour voler libre et sans obstacle jusqu'à son éternelle béatitude. Le Seigneur n'a-t-il pas dit[1] : L'homme ne peut me voir sans mourir. La mort a souvent des terreurs et des angoisses; beaucoup tremblent à son approche, parce que beaucoup, pendant leur vie, ne s'exercent pas à mourir; parce que beaucoup ont à se rappeler une conduite coupable et des années perdues; ils reconnaissent alors, avoir de terribles comptes à rendre à Dieu, et ne savent comment faire pour se rassurer. Mais vous, mon cher ami, je vous donnerai un conseil que j'ai puisé dans les saintes Écritures, dans la Vérité même; si vous avez des fautes à vous reprocher, et cela doit être, car peu vivent dans l'innocence et à l'abri de tout péché, ne vous effrayez pas trop des approches de la mort; mais armez-vous des sacrements de la sainte Église, ayez sans cesse devant les yeux Jésus crucifié : contemplez son image, pressez-la sur votre cœur, cachez-vous avec confiance et humilité dans les plaies sanglantes de son immense miséricorde; suppliez-le de laver tous vos péchés dans ses cruelles blessures, et cela autant que le demande son honneur, sa gloire et vos besoins dans ce dernier passage. Puis soyez calme et joyeux; vos péchés seront effacés, et vous pourrez aller au-devant de la mort avec courage et consolation. Croyez-moi, car je vous parle d'après la foi de l'Église catholique qui ne peut se tromper.

[1] Non enim videbit me homo et vivet. Exode. XXXIII. 20.

Autrefois les Thraces pleuraient à la naissance d'un homme, et témoignaient de la joie quand il mourait ; n'avons-nous pas plus raison d'en agir ainsi, nous qui croyons à une éternité, à un paradis pour notre âme ? Ne devons-nous pas regarder la mort, comme une naissance nouvelle à une vie heureuse, ineffable, qui sera le terme de toutes les misères que nous endurons dans ce corps de mort. Ceux qui n'ont pas cette foi ardente, meurent tourmentés par l'appréhension et la crainte. Mais les serviteurs de Dieu que la foi éclaire, s'éteignent doucement ; ils soupirent même après la mort ; ils l'attendent avec joie parce qu'ils connaissent l'inconstance du monde, les persécutions de la chair, et les dangers de la vie. Combien y en a-t-il qui avoueraient n'avoir jamais eu un jour heureux, pendant toute leur existence ? Le monde est rempli de piéges, d'impostures et d'infidélités : un homme ne peut se fier à son semblable, parce que tous cherchent leurs intérêts particuliers. Si quelqu'un désire la vie, pour acquérir de plus grands mérites, qu'il songe que l'avenir est incertain, et qu'au lieu de gagner, peut-être il s'endettera davantage. Quel bonheur de pouvoir, en mourant, contempler la splendeur divine de Jésus-Christ, et se réjouir dans la compagnie de ses saints ! Celui qui n'est pas prêt à mourir aujourd'hui, le sera peut-être encore moins demain ; parce que les péchés s'amassent toujours, et qu'ordinairement les années nous font plus mauvais, au lieu de nous rendre meilleurs. Ainsi donc, mon fils, élevez votre cœur, vos mains, vos yeux vers le ciel, et saluez de toute l'affection de votre âme, votre céleste patrie ; soumettez votre volonté au bon plaisir de Dieu, et brisez tous les liens du corps et de la vie. Dieu fera de vous ce

qu'il voudra ; mais que ce soit la vie ou que ce soit la mort, recevez tout de ses mains, comme ce qui est le meilleur pour vous, et soyez sans aucune inquiétude. Oui, les anges qui vous assistent vous protégeront, vous défendront, et Dieu, dans sa très-grande miséricorde et dans son amour plus que paternel, vous délivrera de toute peine, parce que vous aurez eu confiance dans son infinie bonté. — Adieu.

LETTRE VII.

Le Bienheureux écrit à un de ses amis, supérieur d'un couvent, et il lui apprend comment il doit remplir sa charge.

Il est bien évident, mon cher Père, que celui qui se soustrait à l'obéissance, se rend la vie malheureuse et insupportable. Le peu qu'il fait contre sa volonté, est plus dur et plus pénible que tout ce qu'il fait avec amour et empressement. Recevez donc la charge que Dieu vous impose, et remplissez-la de manière à ne pas offenser votre maître, ni blesser votre conscience : j'avoue que dans une pareille charge, les chagrins et les dégoûts ne vous manqueront pas ; et là où vous devriez trouver la soumission, vous rencontrerez souvent la révolte et la méchanceté. De nos jours, celui qui veut remplir consciencieusement une dignité, ne doit pas espérer de repos, mais compter au contraire, sur des fatigues, des ennuis, sur une vie de misère et d'amertume. Ainsi donc pour l'amour de Jésus-Christ, prenez cette croix et ne vous excusez pas sur votre faiblesse et votre incapacité ; fatiguez-vous au contraire, sous le poids de cette charge et tâchez de faire ce qui vous paraît le mieux et le plus parfait ; c'est en ne suivant pas les timides inspirations

de son cœur, qu'on remplit parfaitement son devoir. En toute chose, considérez plus le service de Dieu que l'avantage temporel ; et dans l'observance des règles monastiques, soyez le même pour tous, montrez-vous aussi sévère pour vos amis, que pour ceux qui vous sont opposés ; c'est là le grand moyen pour avoir la paix. Maintenez rigoureusement la jeunesse, parce qu'une jeunesse mal élevée est la ruine de la religion. Soyez grave et modeste, mais doux et affable, pour être plus aimé que redouté ; et faites en sorte que vos ordres soient exécutés, plutôt par affection que par crainte. Dans ce qui surpassera vos forces, ayez recours aux supérieurs qui sont élevés au-dessus de vous ; et quant aux abus qu'il faut combattre, si vous ne pouvez les détruire, élevez-vous contre eux au moins. Si vous ne pouvez rappeler la règle à son ancien état, faites en sorte au moins que, sous votre administration, elle ne tombe et ne périsse pas davantage. Si on ne répare un habit vieux et déchiré, il s'en ira bientôt en lambeaux ; là où le spirituel est négligé, le temporel finit par se perdre lui-même. Conduisez ceux qui vous sont confiés par de saints exemples, plutôt que par des paroles : dans une fonction quelconque, il est impossible de plaire à tous sans offenser Dieu et la vérité ; mais lorsque vous aurez rempli votre devoir, lorsque ce que vous aurez fait dans de bonnes intentions, ne réussira pas et que ceux auxquels vous aurez fait du bien, vous déchireront et vous accableront d'ingratitude, supportez tout avec patience ; et souvenez-vous que ce qui fait la gloire des saints prélats, c'est le mépris, la malveillance et la calomnie des méchants. Prenez garde que dans le monastère, il ne se trouve des personnes scandaleuses, des compagnies mau-

vaises ; et veillez surtout avec le plus grand soin, à dissiper les amitiés dangereuses, autant que vous le pourrez et que la prudence le permettra. Voyez ce qui arrive aux couvents et aux monastères, où règnent ces deux abus : le premier détruit toute paix et le second déshonore les communautés. Mais, me direz-vous, si je le fais, il faudra tout troubler et tout bouleverser? Et moi je vous répondrai : Oh ! l'heureux bouleversement qui sera la source d'une paix éternelle ! N'est-ce pas pour les supérieurs qui sont faibles et mous, afin d'éviter les reproches et avoir la paix, que Jérémie a dit : Et ils pansaient honteusement les plaies de la fille de mon peuple, en disant : La paix, la paix ; et il n'y avait point de paix [1]. Ces supérieurs vendent leur tolérance à leurs inférieurs ; ils se délectent dans les honneurs temporels, et ils les achètent, en sacrifiant la règle et la sainteté monastique. Mais malheur à eux, parce qu'ils ont reçu leur récompense.

N'imitez pas de tels exemples et ayez toujours pour but, l'honneur, la gloire et la louange de Dieu, comme Jésus-Christ l'a fait lui-même, puisque, pour obéir et pour glorifier son Père, il s'est laissé clouer à la croix. Vous désireriez peut-être avoir un peu de repos et de tranquillité pour étudier, méditer et vous livrer à la contemplation ; mais, dit saint Grégoire, celui qui est revêtu d'une fonction, doit se consacrer à la vie active, et ne se livrer à la contemplation qu'autant que le lui permettra son emploi, et jamais davantage. Vous aurez peut-être bien des fatigues à supporter, mais comment

[1] Et curabant contritionem filiæ populi mei cum ignominia, dicentes : pax, pax, et non erit pax. Jérémie. VI. 14.

vous plaindre? Avez-vous le corps tout déchiré de blessures? Le sang vous couvre-t-il le visage, comme il arrivait aux saints martyrs, dans ces temps, où on n'élevait aux dignités que les hommes les plus parfaits et les plus courageux, ceux qui ne se recherchaient jamais eux-mêmes.

Ce que je vous recommande par-dessus toutes choses, c'est une véritable humilité, c'est de bien reconnaître intérieurement votre bassesse, le néant de votre puissance, les misères de votre corps et la multitude de vos péchés. Lorsque vous aurez à reprendre quelqu'un, reprenez-vous d'abord vous-même, et puis, faites vos réprimandes, indulgentes ou sévères, selon les circonstances; mais qu'elles partent toujours d'un cœur doux, humble et bienveillant. Administrez avec cette charité qui surmonte le mal par le bien ; car ce n'est pas le mal qui corrige le mal, et jamais un démon n'en chassera un autre. Que la prière soit votre plus douce jouissance. Quand vous vous occupez des autres, oubliez-vous vous-même; mais retrouvez-vous ensuite, dans le secret de votre âme, dans le saint exercice du recueillement, au moins deux fois par jour, le matin ou le soir ; mettez alors de côté, toutes les occupations extérieures. Elevez votre esprit à Dieu, recommandez-lui vos affaires, et suppliez-le de vous accorder la grâce de souffrir pour lui et avec lui, toutes les peines, tous les dégoûts, toutes les sollicitudes de votre charge ; tâchez que cette prière intérieure soit un repos dans vos fatigues, et qu'une petite heure consacrée ainsi à Dieu seul, vous puisse faire supporter tous les ennuis du jour. La perfection ne consiste pas dans la consolation, mais bien dans la soumission de notre volonté à Dieu, et surtout

dans les amertumes. Enfin, souvenons-nous que l'obéissance de Jésus-Christ devint parfaite, lorsque sa langue et sa bouche devinrent brûlantes, et qu'on augmenta, avec le fiel et le vinaigre, la soif cruelle qui le dévorait; nous comprendrons que nous devons plus estimer l'aridité et la désolation d'une âme soumise, que l'amoureuse langueur et le charme délicieux de la dévotion. — Adieu.

LETTRE VIII.

Il répond à une religieuse qui lui avait demandé, comment l'âme doit se conduire dans les extases et les jouissances de l'esprit.

Une flamme divine s'est donc allumée dans votre cœur, ma chère fille; une lumière nouvelle a donc excité en vous, un amour ardent pour l'éternelle Sagesse; les épreuves sont finies; vous vous sentez doucement blessée, et toute languissante d'amour, au milieu des joies de l'extase et d'une contemplation si haute, que des paroles n'en peuvent rien exprimer. Que cela me console! La joie que j'en éprouve, dissipe toutes les afflictions de mon âme. Mais pourquoi me demander de vous écrire, comment vous devez vous conduire avec Dieu, dans les consolations, les joies et les ardeurs qu'il vous prodigue? Je ne connais personne de plus incapable de vous satisfaire. Si un riche, sortant de table et tout enivré, trouvait dans un champ stérile, un homme tourmenté par la soif et attaché à un genévrier sauvage, pour en cueillir les fruits qui servent à la médecine, et si l'heureux rassasié disait au pauvre : Prends ta cithare et chante un de ces airs joyeux et brillants qui résonnent au milieu des festins, l'infortuné ne répondrait-il pas :

On voit bien que le vin et la bonne chère égarent votre raison; vous vous imaginez que tout le monde est comme vous. Mais nous n'avons pas bu à la même coupe : mes pensées et mes sentiments ne sont pas semblables aux vôtres. N'est-ce pas ce que je pourrais vous répondre, ma fille? Je me réjouirai seulement de ce que Dieu s'est montré à votre égard, si tendre, si bon, si aimable, et je consentirais bien volontiers à rester privé de ces grâces sensibles, pour que tous éprouvent ce que vous avez éprouvé, ce que j'ai éprouvé souvent moi-même.

Combien Dieu est doux et tendre pour ses serviteurs! Croyez-moi : je ne suis pas étonné de vous voir arriver si rapidement à une vie si ravissante, à une union si grande. Votre entier et absolu dévouement à Dieu, votre parfait mépris de toutes les créatures, le courage avec lequel vous avez foulé aux pieds, le vieil homme et combattu votre corps et vos sens, vous ont conduite aux joies intimes et aux délices de l'âme. La première fois qu'on goûte le vin, la saveur en paraît si attrayante qu'on veut toujours en faire usage, et qu'on le regarde comme une liqueur précieuse et désirable. Voilà votre état, je pense : vous êtes captivée, enivrée de l'amour pur et ineffable de l'éternelle Sagesse. Il me semble que Dieu veut par là vous inviter à courir, à voler à cette source immense et infinie de vie et de béatitude dont vous avez reçu une faible goutte dans votre extase. Il veut peut-être vous dévoiler les mystères, les grandeurs inénarrables de son amoureuse bonté. Mais, au sein de toutes ses faveurs, ne cherchez qu'à aimer et faire la volonté divine; et cela, sans aucune attache au plaisir et à la jouissance que vous y trouvez. C'est le seul moyen de

ne pas vous égarer. Toutes ces choses sont les faveurs du ciel, et, si on peut le dire, les jeux et les familiarités de Dieu avec l'âme. N'oubliez pas pourtant les forces de votre corps; ces extases l'affaiblissent trop. Vous devez demander à Dieu, qu'il les proportionne à la faiblesse de votre nature; qu'il s'éloigne un peu lui-même, et qu'il se cache, pour que votre âme puisse avancer davantage vers la perfection par le chemin des épreuves et de la Croix. Vous me dites que vous avez vu en esprit, avec quelle abondance de grâces, avec quelle intimité, l'éternelle Sagesse s'est unie à mon âme dans la nuit de la Nativité; mais savez-vous combien cette extase me coûta de douloureux gémissements, à la vue de mon extrême indignité. Je savais bien n'être qu'un serviteur ingrat et mercenaire, qui marche dans la fange, tout en cherchant à retirer les pécheurs, de leur vie criminelle; et certes, si Dieu ne m'avait donné qu'un roseau pour appui, ce serait déjà une grande faveur! Il faut pourtant vous dire la grâce que je reçus dans ma cellule avant la messe de l'aurore. Je me reposais dans la paix et le silence du cœur, lorsque, sans aucun effort des sens, je fus transporté dans un temple rempli de beaux anges et d'esprits bienheureux; ils entouraient l'autel où on célébrait la messe, et chantaient doucement : *Sanctus, sanctus, sanctus, benedictus qui venit in nomine Domini*... Leurs voix s'élevaient comme une harmonieuse mélodie, et je chantais aussi; je languissais d'amour, et il me semblait que de l'Hostie sainte sortait une lumière spirituelle, qui pénétrait mon âme et mon cœur; et c'était comme si deux cœurs s'unissaient d'une manière ineffable, sans intermédiaire, sans ombre et sans voile. J'étais dans une telle langueur que les forces

me manquèrent, et un jeune habitant du ciel qui se trouvait auprès de moi, riait en me regardant. — Pourquoi, lui dis-je, riez-vous et ne me plaignez-vous pas? vous voyez bien qu'un excès d'amour m'accable et que la vie m'abandonne. Et ce disant, je tombai par terre. Je revins à moi; je versai d'abondantes larmes, et je me sentis tout consolé. — Adieu.

LETTRE IX.

Le Bienheureux écrit à un de ses amis affligé et lui enseigne la voie pour arriver à la paix du cœur.

La Vérité, mon bien cher ami, est par elle-même simple, claire et dégagée de toute figure matérielle, mais l'homme, à cause de sa nature, ne peut, dans son corps mortel, la comprendre sans nuage, jusqu'à l'heure où, dégagée de toute corruption, son intelligence libre et pure pourra fixer le disque éclatant du soleil. Maintenant nous marchons comme des aveugles qui tâtonnent les murs, et nous ne savons comment et où nous pourrons trouver la vérité; même lorsque nous l'avons trouvée nous vivons encore dans le doute comme celui qui cherche ce qu'il a dans la main; personne n'est affranchi de cet état, et ces ténèbres sont les suites du péché originel. Je suis bien sûr que vous serez heureux d'apprendre ce que Dieu demande de vous, pour que vous le serviez selon son bon plaisir, et que vous répondiez parfaitement à son amour. Les âmes que dévore le zèle de Dieu, désirent souffrir la mort même, pour sa gloire et pour connaître clairement sa sainte volonté. C'est ainsi qu'Abraham quitta son pays et sa parenté, pour aller

au loin et au hasard, pour se rapprocher de Dieu et se conformer à ses commandements; et cela n'est pas étonnant, parce que, dès l'origine du monde, l'amour divin a enflammé ses disciples, les a formés, plus que ne le feraient le fer et la violence, au désir et à la recherche du bon plaisir de Dieu. Heureux, mille fois heureux qui le connaît, et qui, le connaissant, l'écoute, et ne s'écarte jamais de cette voie sainte !

Dieu, dit un sage, est le principe de tous les principes, l'Essence simple et la Vérité ; c'est lui qui fait mouvoir toutes choses et qui reste pourtant immobile en lui-même ; mais il attire l'homme, comme ferait un ardent ami ; il donne à son cœur, des grâces qui l'enflamment et des sentiments qui le portent vers lui ; et il demeure toujours en lui-même, tranquille, inébranlable, comme un centre vers lequel tendent toutes les créatures. Pour lui, les cieux accomplissent leurs immenses révolutions, les cerfs courent avec rapidité, les vautours déploient la hardiesse de leur vol : les moyens sont divers, mais la fin et le but sont les mêmes. Ainsi les amis de Dieu se tournent vers lui et vont au souverain Bien par des voies différentes. Les uns courent à Dieu par une vie très-austère, les autres par l'abandon et la séparation des hommes dans la solitude ; les autres volent à lui sur les ailes de la contemplation. Mais quelle est la voie la plus sûre, la plus avantageuse pour arriver au ciel ? — Nous ne le savons pas. — Et les Écritures saintes même ne sauraient l'apprendre.

Nous connaissons avec encore moins de certitude, ce qu'il y a de meilleur pour chacun de nous en particulier. Nous devons, comme dit l'apôtre, essayer tout et tenter ce qui nous semble bon, pour savoir de Dieu ce qu'il de-

mande de nous, et pour arriver au repos et à la tranquillité de l'âme. Mais dans les choses certaines et incertaines, la vraie et parfaite résignation à la volonté d'un Dieu qui fait ce qui nous est bon, et qui règle tout avec une infinie sagesse, délivre l'homme de tout accident, de tout péril, de tout dégoût, et le place dans un état de véritable paix. Je me souviens qu'un de mes amis ayant entrepris une affaire pour la gloire de Dieu, répondit, lorsqu'on lui demanda, s'il était sûr que Dieu l'approuvât : — Je ne le sais pas, et je ne veux pas le savoir; parce que, si je le savais, j'agirais avec trop de consolation intérieure; j'aime mieux agir comme un mort ou comme quelqu'un qui va bientôt mourir. — L'homme sage, pour conserver la paix, varie ses occupations; tantôt il rentre au fond de lui-même, tantôt il en sort pour vaquer aux choses extérieures; mais dans les choses extérieures, il désire ardemment les quitter pour revenir à lui-même; et lorsqu'il s'occupe de lui, il prépare son âme à accomplir les choses extérieures, selon toutes les exigences raisonnables; de cette manière, il possède la paix, et comme le dit Jésus-Christ : Il entrera, il sortira, et il trouvera de bons pâturages [1]. Je vous écris tout ceci, parce que vous avez à servir Dieu, loin de nous et dans un véritable exil; mais de loin ou de près, sachez trouver Dieu et soyez tout à lui. J'ai connu une personne très-affligée qui se plaignait à Jésus en croix; elle entendit le crucifix lui répondre intérieurement : Si je veux que tu ne sois aimé de personne, c'est pour que tu sois mon bien-aimé; si je veux que tu sois méprisé et tourmenté, c'est pour que tu sois mon ami de cœur, et

[1] Egredietur, et ingredietur et pascua inveniet. Joan. x. 9.

plus les hommes t'abaisseront, t'humilieront et te déprécieront, plus tu seras devant moi, digne d'estime et d'honneur. — Adieu.

LETTRE X.

A un de ses amis sur la purgation, l'illumination et la perfection de l'âme sainte.

Mon cher ami, notre Seigneur Jésus-Christ n'a point appelé ses serviteurs à une vie basse et ordinaire, mais bien à la perfection d'une sainteté sublime, puisqu'il a dit à ses disciples : Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait. — Dans le Paradis, les Anges inférieurs sont purifiés, éclairés, et rendus parfaits par les Anges supérieurs ; c'est la doctrine de saint Denis l'Aréopagiste. Et cela se fait par la splendeur qui rayonne du soleil éternel, du principe des essences, par la communication d'inspirations et de vérités nouvelles. Ce qui se fait dans le Ciel, se passe aussi sur terre, pour les serviteurs de Dieu qui sont aussi purifiés, éclairés et sanctifiés. La purification consiste à bannir de notre esprit, toute image créée, serait-ce du premier apôtre ou du premier séraphin. L'homme doit mourir à toute la {création, et ne laisser entrer dans son âme, aucune image, aucune forme de la créature, pour être libre de ne penser qu'au Créateur.

A la purgation succèdent l'illumination et la clarté de la lumière divine ; car la Vérité est une lumière qui chasse les ténèbres de l'ignorance. Cette lumière arrive souvent sans intermédiaire, et l'âme en ressent toujours le bien-être et la joie, parce qu'elle lui apporte des images et des formes divines. Plus cette lumière est vive et abondante, plus l'homme meurt parfaitement aux cho-

ses vaines et fragiles de la terre, et se revêt d'incorruptibilité. Les choses temporelles lui deviennent désagréables, et il ne peut s'en occuper sans ennui et dégoût.

De là vient la perfection de l'âme. Elle consiste dans l'union entière de nos puissances et de nos forces intellectuelles avec Dieu, auquel nous nous attachons par une contemplation sublime, un amour ardent et une délicieuse jouissance du souverain Bien, autant que le comporte la faiblesse de notre nature. Mais comme l'âme, dans son corps fragile, ne peut jamais s'unir intimement au pur et souverain Bien, comme le demanderait la grandeur et la sublimité de cette alliance, elle doit se choisir quelques images saintes et divines qui puissent l'arracher à elle-même et l'élever à Dieu. Parmi ces images, la première est l'image et l'exemple de Jésus-Christ, Dieu et homme, auteur de tous les saints, dans lequel se trouve la vie même, la récompense et la félicité de l'âme. Celui qui se transforme en l'image de Jésus-Christ, arrive à contempler la gloire du Seigneur; et soulevé par l'Esprit divin, il dépasse la lumière de sa très-douce humanité, pour se transformer dans la clarté de son éternelle divinité. Ainsi, mon cher ami, plus nous fixerons les yeux sur le corps de Jésus-Christ, et plus nous nous conformerons à sa vie, plus aussi nous jouirons de Dieu, et plus sera grande notre béatitude dans le ciel. — Adieu.

LETTRE XI.

Le Bienheureux exhorte une de ses filles spirituelles à graver dans son cœur, le saint nom de Jésus.

Ma fille bien-aimée, Dieu désire et demande que les âmes pures portent en elles-mêmes, l'empreinte de notre

Sauveur Jésus. N'est-il pas écrit dans le Cantique des Cantiques : Portez-moi comme un cachet sur votre cœur[1]. Aussi, tout amant véritable de la Divinité doit s'appliquer à entretenir son âme, de quelques images pieuses, de quelques sentiments célestes, afin que son cœur soit toujours passionné et enflammé pour Jésus-Christ. La plus grande perfection à laquelle nous puissions tendre en cette vie est certainement de nous souvenir continuellement de lui, de penser à lui, d'en parler souvent, et de nous nourrir de sa vérité ; de soupirer après lui, de tout faire pour lui, et de n'avoir d'autre intention que de plaire à lui seul. Que nos regards soient donc sans cesse fixés sur Dieu ; que notre cœur écoute ses exhortations, et que tout notre esprit, tout notre être s'applique, s'attache amoureusement à lui. Quand nous avons le malheur de l'offenser, apaisons-le par la prière ; quand il nous éprouve par les douleurs, supportons-les avec résignation ; quand il se cache, cherchons-le et ne nous reposons pas avant de l'avoir trouvé ; et quand nous l'aurons trouvé, étreignons-le si fortement que toujours, dans l'action et dans le repos, dans les repas et dans le travail, le nom de Jésus brille sur notre cœur, comme un bijou précieux : que notre bouche, que notre langue, que notre voix ne s'occupent que de Jésus ; pensons-y avec tant d'ardeur, lorsque nous sommes éveillés, que nous y songions encore pendant notre sommeil, et que nous puissions dire avec le saint prophète : O Dieu éternel ! ô très-douce Sagesse ! que vous êtes délicieuse à l'âme qui vous cherche et qui ne soupire qu'après vous.

[1] Pone me ut signaculum super cor tuum. Cant. VIII. 6.

Croyez-le bien, ma fille, ce souvenir et cette prière continuelle de Jésus est le couronnement de tous les exercices spirituels, et c'est vers ce but que doivent tendre tous nos efforts. Les bienheureux, dans le ciel, font-ils autre chose que de contempler Dieu, l'aimer et le louer toujours ? Ainsi donc, plus amoureusement nous fixons dans nos cœurs Jésus, qui est l'éternelle Sagesse, plus nous le contemplons et l'embrassons de toutes les puissances de notre âme, plus aussi nous en jouirons délicieusement en cette vie et en l'autre. Que le souvenir de saint Paul nous encourage et nous anime. Ce saint apôtre portait si fortement gravé dans les entrailles de son affection, le nom de son divin Maître, qu'au moment de son supplice, sa tête séparée du tronc, prononça encore trois fois le nom de JÉSUS. Et saint Ignace martyr, lorsque les bourreaux lui demandaient, pourquoi il prononçait sans cesse le nom de Jésus : C'est, répondit-il, que je l'ai gravé en lettres d'or sur mon cœur. On vit après sa mort, qu'il disait la vérité. Je termine ici ma lettre, et, puisque vous me demandez, ma bien douce fille, que je pose ma main sur l'endroit de ma poitrine où j'ai gravé le nom de Jésus dans ma chair, et que je vous bénisse avant de mourir, je ne veux pas vous refuser cette consolation. Ainsi, plein de confiance en la miséricorde de Jésus-Christ, je place ma main sur ma poitrine, et après y avoir imprimé la marque que Jésus y a laissée, je vous bénis, vous et tous mes enfants spirituels qui seront dévoués à Jésus et à Marie. — Adieu.

MÉDITATIONS

PENDANT LES TROIS HEURES D'AGONIE

DE JÉSUS-CHRIST SUR LA CROIX.

1° O très-miséricordieux Jésus, rappelez-vous pour moi, cette sueur de sang que fit couler en si grande abondance, de toutes vos veines, l'angoisse inexprimable de votre cœur, pendant votre prière au jardin de Gethsémani ;

2° Rappelez-vous et redites-moi cette injuste arrestation, les liens dont vous chargèrent ceux qui vous conduisaient avec tant de violence, dans les premiers instants de votre douloureuse Passion ;

3° N'oubliez pas, ô bon Jésus, cette nuit dans laquelle vous avez été pour moi si maltraité, lorsqu'on vous frappait impitoyablement, lorsqu'on vous crachait au visage, lorsqu'on vous accablait d'injures et qu'on vous bandait les yeux ;

4° Et, le matin, lorsqu'en présence de Caïphe, vous avez été déclaré coupable et digne de mort ;

5° Souvenez-vous, ô très aimable Jésus, de votre pauvre mère, dont le cœur virginal, était déchiré, et vous voyait frapper au visage, et si odieusement outrager ;

6° Rappelez-vous cette comparution devant Pilate, ses fausses accusations, et son injuste condamnation ;

7° Dites-moi, ô mon Jésus, ce que faisait votre éternelle Sagesse, lorsque vous étiez tourné en ridicule par

Hérode, revêtu d'une robe blanche et regardé comme un fou;

8° Lorsqu'attaché à la colonne, votre corps délicat était frappé de verges, brisé, déchiré, mis en lambeaux par des fouets insatiables;

9° Et, lorsque votre tête adorable était percée par des épines aiguës, et que le sang découlait de mille endroits et inondait votre beau visage;

10° Racontez à mon cœur, très-doux et très-patient Agneau, avec quelle humilité et quel amour, vous avez entendu votre sentence; avec quelle joie, vous avez pris la croix sur vos épaules, et au milieu de quels affronts vous avez été conduit au lieu de votre supplice.

PRIÈRE.

O mon Jésus, éclat de la lumière, sagesse du Père, et seule espérance de mon âme, en vous rappelant votre Passion, ne m'oubliez pas; je vis combattu, éprouvé de mille manières et accablé de peines intérieures. Délivrez-moi des liens de mes péchés. Que vos blessures détruisent ma honte, qu'elles guérissent mes plaies. Défendez-moi, je vous en conjure, contre l'amour du monde, contre les ruses du démon, contre les occasions et les inclinations que j'aurais à faire le mal. Enseignez-moi à vivre avec raison et sagesse; que la douleur de votre tête ensanglantée éclaire mon esprit, fortifie mon cœur, afin que je vous imite dans vos souffrances, et dans votre Passion, afin que je porte avec vous votre croix; et au terme de ma vie, lorsque je rendrai le dernier soupir, soyez pour moi un juge plein de miséricorde. Ainsi soit-il.

1° Oh! mon très-doux Jésus, rappelez-vous le moment où vous fûtes élevé sur l'arbre ignominieux de la Croix; lorsque vos yeux, si calmes et si brillants, perdirent leur beauté et leur éclat;

2° Lorsque vos oreilles divines se remplirent d'injures, de moqueries et de blasphèmes;

3° Lorsque votre odorat très-pur fut assailli d'infectes odeurs;

4° O Jésus! n'oubliez pas surtout cette affreuse boisson, composée de vinaigre et de fiel, qui abreuva de son amertume, votre bouche, votre langue et votre palais;

5° N'oubliez pas les douloureuses blessures qui torturaient votre tact si délicat;

6° Souvenez-vous aussi, mon doux Jésus, comment votre tête sacrée, à cause de la violence du mal et du supplice de la Croix, fut, pendant trois heures d'agonie, sans soutien, sans force, dans la plus pénible position;

7° Combien votre cou, si blanc et si beau, fut cruellement blessé et tiraillé;

8° Mais, par-dessus tout, ô le plus cher, le plus aimable des amis, rappelez-vous, comment alors votre visage était souillé d'ordures et de crachats, que ne pouvait laver tout le sang qui inondait votre figure;

9° Vos couleurs, si vives et si belles, avaient été remplacées par la pâleur de la mort;

10° Ah! combien, au milieu de ces tourments cruels, se sont évanouies les grâces et la beauté de tout votre divin corps.

PRIÈRE.

O mon Jésus! si déchiré, si torturé, puissiez-vous, en

souvenir de toutes vos douleurs, puissiez-vous délivrer mes yeux des frivolités et des vanités du monde ; mes oreilles, des fables et des conversations inutiles ; mon odorat, de la sensualité des odeurs ; mon goût, des recherches de la nourriture, et des choses superflues dans le boire et dans le manger ; mon toucher, de tous les soins inutiles et de toutes les délicatesses du corps.

Oh ! quand triompherai-je de mes sens ! quand aimerai-je véritablement la gêne et le malaise de mon corps, quand me mépriserai-je moi-même ; quand mortifierai-je et foulerai-je aux pieds mes désirs et mes appétits sensuels, ayant en horreur les plaisirs du monde et de la chair. Oh ! qui m'obtiendra de ne goûter de bonheur qu'en vous seul, ô mon Jésus qui avez souffert et qui êtes mort pour moi. Ah ! faites, par l'efficacité de votre sang, que toutes les choses visibles et corporelles me paraissent viles et méprisables comme elles le sont, que je comprenne combien elles sont indignes de mon âme ; que toutes les vanités du temps ne m'inspirent plus que du dégoût et de l'horreur.

1° Dites à mon cœur, ô Sauveur très-clément, quelles furent vos souffrances, lorsqu'on perça votre main droite à grands coups de marteau ;

2° Lorsqu'on rompit les os et qu'on déchira les veines de votre main gauche ;

3° Lorsqu'on étendit votre bras droit avec violence sur la croix ;

4° Lorsqu'on fit de même pour votre bras gauche ;

5° Quelles furent vos angoisses, lorsqu'on perça votre pied droit;

6° Lorsqu'on vous fit souffrir le même supplice pour votre pied gauche ;

7o Rappelez-vous votre défaillance, votre épuisement, votre agonie ;

8° Lorsque vos jambes affaiblies étaient toutes tremblantes ;

9° Ah ! comment oublier, ô mon Jésus expirant, avec quelle barbarie, on cloua vos membres si délicats sur la Croix ;

10° Et comment votre sang brûlant coulait à flots de vos veines et inondait tout votre corps.

PRIÈRE.

O Jésus, déchiré, abandonné, faites, par les mérites de votre inépuisable patience, que je sois, dans la prospérité comme dans le malheur, toujours égal, calme, immobile comme si j'étais cloué avec vous sur la Croix. Fixez mes puissances et mes forces sur la Croix, mon intelligence et ma volonté surtout, de sorte que je ne comprenne, que je n'aime plus que la Croix, et que je ne puisse jamais rechercher les affections du monde et les délices du corps ; qu'il n'y ait en moi, aucun membre qui ne médite à sa manière, votre mort et qui ne représente fidèlement votre très-aimable Passion.

1° O Jésus transfiguré, rappelez-vous, comment votre corps si florissant, si beau, devint sur la Croix, lorsque vous n'aviez personne pour vous secourir , sec , desséché, un corps insensible, n'ayant plus que les os et la peau ;

2° Rappelez-vous comment vos épaules furent cruellement écorchées par le bois grossier de la croix;

3° Comment votre corps tout ensanglanté était affaissé sur lui-même;

4° Rappelez-vous toutes vos plaies, tout votre sang, toutes vos douleurs;

5° Mais n'oubliez jamais, ô mon Amour crucifié, la charité de votre cœur si ardent; rappelez-vous avec quel amour, avec quel bonheur vous avez enduré pour moi, tant de souffrances.

PRIÈRE.

O Seigneur très-clément, ranimez, fortifiez mon âme par cette privation de tout secours que vous avez endurée, par cet abandon si sensible; et que le déchirement de vos épaules sur la rude écorce de la Croix, fasse naître dans mon âme le calme intérieur, la paix du cœur et de l'esprit. Que l'affaissement de votre corps vers la terre, soutienne la faiblesse de mon âme; que vos douleurs guérissent les miennes, et que le feu de votre amour échauffe et embrase mon âme, des flammes d'une ardente charité.

1° N'oubliez pas, ô Verbe de Dieu, outragé et bafoué, ô mon Jésus, n'oubliez pas de combien d'injures, de mépris, d'affronts, de blasphèmes, vous accablèrent vos ennemis, lorsque vous étiez près d'expirer dans vos dernières douleurs;

2° N'oubliez pas les gestes et les paroles par lesquels ils vous insultèrent;

3° Dans les angoisses de l'agonie, ils vous estimaient

un coupable qui mourait justement, un homme méprisable, un impie ;

4° Ils vous regardaient comme la honte du genre humain ;

5° Et vous, vous les aimiez de tout votre cœur, vous imploriez votre Père pour leur salut ;

6° Dites-moi, ô Jésus, si anéanti, si avili, quelle fut votre peine, lorsque vous avez été crucifié entre deux voleurs, et regardé comme le plus scélérat et le plus impie?

7° Que pensiez-vous, innocent Agneau, lorsque le voleur, qui était crucifié à votre gauche, vous condamnait lui-même et vous méprisait ?

8° Mais rappelez-vous pour moi, ô Jésus, votre miséricorde infinie, à l'égard du voleur crucifié à votre droite, lorsqu'il reconnut que vous étiez innocent et Dieu, lorsqu'il vous pria et vous adora ;

9° Vous l'avez béni, de vos mains transpercées ; vous lui avez remis tous ses péchés ;

10° Vous lui avez promis le Paradis; vous avez voulu qu'il fût avec vous dans la gloire.

PRIÈRE.

O Jésus, enseignez-moi, de votre Croix, à souffrir avec patience, les injures, les calomnies, la honte, les affronts, le mépris de mes ennemis; faites-moi la grâce de les aimer sincèrement et de les excuser toujours auprès de vous. O source inépuisable de bonté, ô Jésus très-aimant, voici que j'offre votre mort innocente à votre Père éternel, pour les péchés innombrables dont j'ai souillé ma vie, et je m'unis au bon larron pour implorer humblement votre miséricorde. *Memento, memento, obsecro mei in regno tuo. Ne me condemnes pro erratis meis; remitte*

mihi quidquid unquam male gessi. Aperi mihi celestem Paradisum. Souvenez-vous, souvenez-vous, je vous en prie, de moi, dans votre royaume : ne me condamnez pas pour mes erreurs. Remettez-moi toutes les fautes que j'ai commises. Donnez-moi place dans votre Paradis.

1° Rappelez-vous, ô Jésus, si bon et si délaissé, comment, à votre dernière heure, sur la Croix, vous avez été, par amour pour moi, abandonné de tous les hommes;

2° Vos amis mêmes voulaient paraître ne vous avoir jamais rencontré, et vous traitaient d'étranger, d'inconnu;

3° Rappelez-vous comme vous étiez là, suspendu à la Croix, dépouillé de tout et anéanti;

4° Vous étiez si faible et si épuisé que votre puissance infinie paraissait détruite et perdue;

5° Vos ennemis vous traitaient sans pitié, sans ménagement, comme une bête féroce qu'il faut dépouiller;

6° Ah! souvenez-vous surtout, très-aimable Jésus, de cette douleur immense qui accablait votre cœur, en voyant au pied de la Croix, votre pauvre mère, qui avait l'âme déchirée par des angoisses, dont vous seul connaissiez l'amertume;

7° Et vous voyiez ses larmes et ses gestes de douleur;

8° Vous entendiez ses soupirs et ses cris lamentables;

9° Et dans le moment suprême de votre mort, à cette heure cruelle de la séparation, vous la recommandiez à votre disciple, afin qu'il en prît soin et qu'il l'honorât comme sa mère;

10° Vous lui donniez saint Jean pour fils, afin qu'il vous remplaçât dans son amour de mère.

PRIÈRE.

O mon Jésus! modèle adorable de toutes les vertus, Sagesse infinie, Dieu tout-puissant, effacez dans mon cœur, avec votre sang, tout amour des choses passagères, toute affection exagérée que je puis avoir pour mes parents et mes amis, toute inquiétude, tout soin inutile et matériel. Rendez-moi ferme et courageux contre les démons qui me tentent, et doux envers les hommes qui me persécutent. O Jésus si bon, si aimable! gravez d'une manière ineffaçable, dans le fond de mon cœur, votre douloureuse passion; que votre mort illumine toutes mes prières et toutes mes œuvres; que j'imite les exemples de votre sainte Mère et de votre disciple bien-aimé.

1° Vous, ô Marie! rappelez-vous cette douleur inexprimable qui vous transperça comme un glaive, lorsque vous voyiez votre Fils unique suspendu à la Croix, pâle, défiguré, dans les angoisses de la mort;

2° Lorsque vous voyiez qu'il avait besoin de vos bras, de votre sein, de vos soins, et que vous ne pouviez le secourir;

3° O Vierge désolée! dites-moi, je vous en prie, quelle était votre peine, lorsque vous le voyiez s'affaiblir peu à peu, et mourir;

4° Racontez-moi une à une, les larmes que vous répandiez alors;

5° Lorsque, sur la Croix, il vous consolait par ses regards et ses paroles;

6° Ah! combien durent vous déchirer ces plaintes que lui causaient la soif et l'abandon de son Père;

7° Rappelez à mon cœur, ô Vierge très-sainte! vos gestes lamentables, capables d'attendrir les rochers;

8° Lorsque vous étendiez les bras et les mains pour le secourir, et que vous ne le pouviez pas;

9° Lorsque votre corps, accablé par la douleur, perdait ses forces, que vous tombiez et retombiez par terre;

10° Mais surtout, ô Marie inconsolable, révélez-moi le supplice que vous éprouviez, lorsque vous embrassiez, en pleurant, le sang de votre Fils qui coulait en abondance, le long de la Croix.

PRIÈRE A MARIE.

Oh! oui, Mère de toute grâce, Reine de la charité, que votre tendresse maternelle me guide dans tous les moments de ma vie; que votre miséricorde toute-puissante soit ma protection et ma défense à mon dernier soupir; c'est là, ô Vierge très-clémente, l'heure pour laquelle je vous invoque nuit et jour; c'est pour ce moment suprême que je veux vous servir fidèlement, toute ma vie : sa seule pensée épouvante mon cœur et glace mon sang dans mes veines; mes prières et mes supplications cesseront alors, et je ne saurai plus comment demander du secours. Aussi, ô Marie, source inépuisable de miséricorde, je me jette à vos pieds en pleurant, et c'est du fond de mon cœur, que je vous supplie de m'assister à mon dernier moment, afin qu'aucun ennemi ne puisse me nuire. Non, je ne pourrai jamais désespérer, si vous

voulez me sauver. O mon unique espérance, défendez-moi alors, de la vue des démons et de leur puissance; fortifiez-moi dans mon abattement; ranimez de votre doux regard, les forces qui m'abandonneront aux approches de la mort; tendez-moi la main et recevez mon âme avec tendresse, afin de la présenter saine et sauve à mon Rédempteur et à mon juge.

1° Très-doux Jésus, qui êtes la joie de votre Père, souvenez-vous que non-seulement vous enduriez dans votre corps de mortelles douleurs, mais que votre âme aussi, était dans l'abandon et la privation de toute consolation humaine et divine;

2° Et vous appeliez votre Père, d'une voix plaintive;

3° Et dans cette désolation si profonde, vous vous résigniez parfaitement à sa volonté;

4° O très-bon, très-aimable Sauveur, n'oubliez pas cette soif brûlante que vous donnait l'abattement de tout votre corps et l'épuisement de tous vos membres;

5° Et lorsque le supplice de la soif vous faisait mourir, on vous offrait une éponge pleine de fiel et de vinaigre;

6° Mais surtout, ô Jésus bien-aimé, rappelez-vous cette autre soif de votre amour infini qui vous faisait accomplir l'œuvre sanglante de notre Rédemption;

7° Lorsque vous avez dit sur la croix: Tout est consommé: *Consummatum est*;

8° Et au moment d'expirer, vous recommandiez humblement votre esprit à Dieu;

9° Oui, c'est par amour pour moi, qu'après tant de

peines dans votre cœur et de tourments dans votre corps, vous avez séparé votre âme très-pure de son enveloppe mortelle.

PRIÈRE.

Au nom de cet amour, ô très-doux Jésus, tenez-moi compagnie dans mes afflictions et écoutez avec indulgence et miséricorde, les cris de mon cœur désolé. Rendez ma volonté conforme à la vôtre, en toute chose; éteignez en moi, la soif des choses temporelles et fugitives, allumez au contraire en mon âme une soif brûlante des biens spirituels et célestes. Que votre breuvage de fiel et de vinaigre change mes épreuves en douceurs et en délices; accordez-moi qu'après avoir soumis mes sens, je persévère dans le bien jusqu'à la mort, sans jamais m'écarter de votre obéissance. Aujourd'hui, comme si j'étais sur le point de mourir, je remets mon esprit entre vos mains percées pour moi, et je vous supplie, oh! Jésus très-clément, de le recevoir avec bonté et miséricorde. Assurez à mon âme, par votre grâce, un heureux passage à l'éternité; que votre mort douloureuse donne de la valeur à mes œuvres si petites et si indignes, et que, par vos mérites, je quitte le monde libre de toute faute et de toute peine.

1° Rappelez-vous, ô Seigneur Jésus, cette lance cruelle qui déchira votre sein, et qui perça votre cœur déjà froid et sans vie;

2° Lorsque de cette plaie béante, sortit un sang glacé;

3° Lorsque votre cœur blessé devint une fontaine d'eau vive;

4° Oh ! Jésus, avec combien de peines et de souffrances, m'avez-vous racheté !

5° Avec quel amour et quelle miséricorde, vous m'avez rendu à la première liberté de votre grâce divine.

PRIÈRE.

O tendre Jésus, changez mon pauvre cœur en votre cœur adorable ; que la plaie profonde de votre côté entr'ouvert me défende et me sauve de tous mes ennemis ; que l'eau vivifiante que vous avez répandue, purifie mon esprit et me lave de tous mes péchés. Que votre sang glacé me ranime ; qu'il donne sa belle couleur à mon âme , et qu'il l'embellisse de grâces et de vertus. Que vos peines et vos douleurs attachent votre cœur au mien, et me le rendent toujours aimable et favorable.Que cette sainte et amoureuse joie que vous avez eue à me rendre la liberté précieuse du bien, triomphe de moi et force mon cœur a vivre toujours uni à votre cœur si aimable, si saint, si généreux.

1° O Vierge innocente, ô tendre mère, ô reine, la protection des affligés, le refuge des malheureux pécheurs, rappelez-vous aussi l'instant où vous étiez au pied de la Croix, et que vous voyiez votre fils mort, abandonné de tous et le corps affaissé vers la terre ;

2° Rappelez-vous avec quelle ardeur, avec quel amour maternel, vous receviez ses bras meurtris et percés sur la Croix ;

3° Avec quelle foi, quelle charité, vous appliquiez votre visage ensanglanté sur ses bras qui pendaient ;

4° Avec quelle douloureuse tendresse vous baisiez ses plaies et son visage pâle et livide;

5° Oh! racontez-moi, ô Marie, de combien de blessures fut alors percé votre cœur si sensible;

6° Qui me fera entendre vos gémissements profonds et lamentables?

7° Qui me fera voir aussi les larmes brûlantes et amères qui coulaient en abondance de vos yeux éteints?

8° Que ne puis-je entendre vos paroles déchirantes, vos plaintes et vos sanglots?

9° Que je compatis à vos douleurs, ô Marie, lorsque je vois votre visage, naguère si calme et si beau, et maintenant triste, pâle et tout obscurci des ombres de la mort.

10° Et votre cœur plongé dans un tel abîme de douleurs, que rien au monde n'aurait pu lui apporter la moindre consolation.

PRIÈRE.

O mère toute clémente, au nom de tout ce que vous avez souffert, soyez ma protectrice, mon guide fidèle pendant ma vie tout entière; fixez avec bonté, vos regards miséricordieux sur mon âme, et placez-la sous l'aile tutélaire de votre fils bien-aimé. Que votre bouche, qui embrassa tant de fois le sang et les plaies de Jésus-Christ, me réconcilie et me le rende favorable. Que les blessures cruelles de votre tendre cœur, m'obtiennent une contrition sincère de tous mes péchés. Que vos profonds soupirs éveillent en moi un désir incessant de Dieu seul et de son bon plaisir. Que vos paroles déchirantes m'inspirent le silence de l'esprit et de la langue. Qu'elles me délivrent de toutes les conversations inutiles

et frivoles. Que vos gestes, que les signes de votre douleur pénètrent d'une sainte gravité mon âme et mon corps ; qu'ils ôtent de moi, toute dissipation et toute légèreté. Mais, surtout, que votre cœur désolé m'enseigne à fuir, à mépriser, à détester, tout amour terrestre et passager.

1° O splendeur éblouissante de l'éternelle lumière, ô mon Jésus, lorsque je vous vois sans vie, lorsque je contemple votre corps glacé sur les genoux de votre pauvre mère, lorsqu'avec elle, au pied de la Croix, j'embrasse et je presse sur mon cœur vos membres inanimés, je pleure votre mort, mais je loue et je bénis votre infinie charité. Éteignez en moi les flammes de la concupiscence et les ardeurs de mes désirs et de mes passions ;

2° O miroir très-pur de la Majesté suprême, combien vous êtes obscurci et souillé. Que vos peines et vos difformités divines purifient mon âme de ses taches et de ses souillures ;

3° O brillante image de la bonté de Dieu votre Père, comme je vous vois méprisée, avilie, foulée aux pieds. O mon Jésus, renouvelez par ces beautés de votre grâce, l'image gâtée et perdue de mon âme ;

4° O agneau, l'innocence même, combien vous avez été cruellement maltraité et déchiré. Satisfaites à Dieu pour moi, et sanctifiez par votre sacrifice, ma vie inutile et coupable ;

5° O roi des rois, seigneur des Seigneurs, comme vous voilà humilié, abaissé. Je pleure tous ces affronts, je vous aime, je vous adore, je vous embrasse dans votre honte et votre mort. Lorsque viendra aussi pour

moi la mort, recevez-moi dans les bras de votre miséricorde et de votre charité; couronnez-moi de joie et de gloire en m'associant à votre vie éternelle.

A LA VIERGE MARIE.

1° O très-sainte Vierge Marie, rappelez-vous la douleur inexprimable qui accabla et brisa votre cœur, lorsqu'on prit et qu'on détacha de vos embrassements, le corps sanglant de votre Fils ;

2° Rappelez-vous votre tristesse, lorsqu'il fallut quitter le sépulcre de Jésus qu'on avait fermé et scellé;

3° Lorsque vous marchiez accablée sous le poids de la douleur ;

4° Lorsque vous descendiez le Calvaire en gémissant, en vous arrêtant à chaque pas pour pleurer votre Fils enseveli;

5° Mais surtout n'oubliez pas cette constance invincible, cet amour inébranlable que vous avez seule montré toujours à Jésus, dans ses peines et dans sa Passion, jusqu'au moment où il se reposa enfin dans le tombeau.

PRIÈRE.

O reine de mon cœur affligé, Marie tendre mère, obtenez-moi de votre Fils bien-aimé, qu'en vertu de sa Passion et de la part que vous y avez prise, je supporte et je surmonte toutes les afflictions, les dégoûts, les infirmités, les misères, les douleurs de ma vie; que je me cache dans son tombeau, que j'y sois mort à toutes les affaires et à toutes les inquiétudes du monde. Que cette terre soit pour moi, un douloureux exil, que je n'y aie

d'autre secours, d'autre amour, d'autre désir, d'autre vie, que de pleurer Jésus-Christ. A lui seul, mes soupirs, mes paroles, mes pensées, mes œuvres. Que je souffre toujours en lui, et que je le loue sans cesse jusqu'au dernier instant de ma vie. Obtenez-moi, ô Marie, la sagesse de l'amour, une vie pleine d'œuvres saintes, et une mort de grâce et de salut. Ainsi soit-il.

SOLILOQUE

SUR LA MISÉRICORDE DE LA VIERGE MARIE

PAR LE BIENHEUREUX HENRI SUSO.

O altitudo divitiarum sapientiæ et scientiæ Dei, quam incomprœhensibilia sunt judicia ejus et investigabiles viæ ejus! O profondeur des trésors de la sagesse et de la science de Dieu, que ses jugements sont incompréhensibles et que ses voies sont impénétrables. Oh! Seigneur tout-puissant, mon Dieu, par combien de moyens surprenants et inconnus, par quelles routes extraordinaires vous ramenez l'âme à la vertu. Qu'avez-vous pensé dans votre immuable et éternelle intelligence, qu'avez-vous décidé dans votre adorable volonté, lorsque vous avez créé le chef-d'œuvre de votre sagesse, Marie, de toutes les créatures, la plus élevée, la plus divine, la plus vierge, la plus pure, la plus belle, la plus aimable. Vous pouviez dire alors : *Ego cogito cogitationes pacis.* Je pense des pensées de paix; puisque, dans votre bonté infinie, vous faisiez celle de qui devait naître la Splendeur de la gloire, votre Fils, qui ramena à leur principe, les créatures perdues. Quel pécheur aurait osé s'approcher de vous, ô Père céleste! s'il n'avait eu pour guide l'éternelle Sagesse, votre Fils bien-aimé. Mais, ô Sagesse éternelle, l'homme ainsi souillé pouvait-il se présenter à vous, qui êtes la pureté même, sans avoir pour avo-

cate, la Mère des miséricordes. Vous êtes véritablement homme, vous êtes notre frère, mais vous êtes le Seigneur tout-puissant, le vrai Dieu, le Juge sévère, Celui qui nous punit de nos iniquités. Aussi, lorsque la conscience nous tourmente et que la crainte nous assaillit, lorsque notre cœur est accablé sous le poids de la douleur et que nous ne trouvons plus aucun remède à nos maux, notre seule consolation est de pouvoir lever nos yeux vers vous, ô reine toute-puissante du ciel.

Me voici donc, ô Vierge sacrée! Étoile brillante! Miroir éblouissant de l'éternel soleil! Trésor caché de l'infinie Miséricorde! me voici prosterné à vos pieds, moi, la plus misérable et la plus vile des créatures, pour vous saluer, en mon nom et au nom de tous les pécheurs pénitents ; et vous, esprits célestes, âmes bienheureuses, venez, descendez au centre de mon âme, pour célébrer comme vous le savez, comme vous pouvez le faire, notre paradis bien-aimé, la source de tous les biens et de toutes les jouissances, la grande reine du ciel et de la terre ; car moi j'en suis indigne et incapable. O amie chérie et choisie de Dieu, son épouse, couronne précieuse de l'éternelle Sagesse, versez sur votre pauvre serviteur, une telle abondance de lumière, qu'il puisse s'entretenir avec vous. Voyez mon âme, comme elle tremble ; voyez mon corps prosterné et sans mouvement, mes yeux baissés, mon visage couvert de honte, et mon cœur agité par la crainte ; et pourtant votre grâce me console et j'entends dire à mon âme : Espère, aie confiance, parce que, pour aimer, servir et louer une si grande reine, il n'y a d'autre moyen qu'elle-même ; elle est la médiatrice immédiate de tous les pécheurs, auprès de son Fils, et lors même que tu serais souillé de mille

péchés, tu pourrais recourir à elle avec confiance. Plus on est coupable, plus il faut se confier en Marie. Ainsi donc, du courage, âme timide ; découvre tes misères à Marie, et accours avec joie au trône de ses miséricordes. Tes fautes et tes souillures ne te feront pas repousser; car c'est Marie qui te désire, qui t'appelle, qui t'invite à recourir à son incompréhensible bonté.

O Marie, la dernière ressource des coupables, le refuge assuré des pécheurs, c'est vers vous seule que se lèvent nos yeux pleins de larmes, c'est vers vous que soupirent tous les cœurs blessés et malheureux, c'est en vous qu'espèrent toutes les âmes affligées. Soyez notre médiatrice auprès de l'éternelle Sagesse et réconciliez-nous dans la grâce et la paix. Souvenez-vous, ô très-clémente souveraine, que c'est nous, infortunés pécheurs, qui nous vous avons valu le diadême de votre puissance. Sans nos péchés, seriez-vous devenue la mère de Dieu, l'Arche d'alliance, dans laquelle fut déposée la manne véritable, le lieu où l'éternelle Sagesse a trouvé son repos. Sans notre misère, auriez-vous été appellée, Mère de grâce et de miséricorde. Qui vous a faite riche? notre pauvreté; qui vous a élevée au-dessus de toutes les créatures? nos vices et nos erreurs. Ainsi donc, ô Marie, jetez sur mon pauvre cœur, ces regards doux et compatissants, que vous n'avez jamais détournés d'aucun pécheur, lors même qu'il était perdu et désespéré. Recevez-moi, mettez-moi sous votre protection, parce que c'est de vous que j'attends mon secours; c'est en vous seule, que je place mon espérance. O combien d'impies, d'ob-

stinés pécheurs avaient abandonné Jésus-Christ, renoncé au Ciel, renié Dieu : ils étaient tombés dans l'abîme du désespoir, mais ils se sont tournés vers vous, ô Marie ; vous les avez reçus avec la tendresse d'une mère, et vous leur avez rendu la grâce de Dieu par la vertu de votre toute-puissante intercession. Les blasphémateurs, les voleurs, les assassins, en se rappelant votre charité reprennent encore courage et ne désespèrent plus de leur salut. O unique, admirable, infatigable consolatrice des pécheurs, la bonté infinie de Dieu vous a rendue chère à tous les malheureux, parce que votre compassion bienveillante ne laisse aucun affligé sans consolation. Quelle est ma joie, ô ma très-douce mère, lorsque je médite votre tendre charité. Comme je me sens ranimé, fortifié, rempli d'espérance. Il me semble que, dans la joie que j'éprouve, mon cœur devrait s'échapper de mes lèvres, comme les larmes de mes yeux, tant votre nom me plaît, ô Marie. C'est un rayon de miel qui se fond en moi et qui ravit mon âme. Comme vous êtes justement appelée la Mère, la Reine de la miséricorde! Salut, ô Mère indulgente, ô Reine très-clémente, vous dont la bonté est inépuisable et sans limite. O Marie, qu'êtes-vous donc vous-même, si votre nom seul est si délicieux. Non, les harpes et les beaux instruments n'ont pas de si douces harmonies que celles qu'apporte aux cœurs affligés, le très-saint nom de Marie, la Vierge immaculée; que tous les peuples s'inclinent et s'agenouillent à ce nom sublime et divin de Marie.

Combien de fois, ô tendre Mère, avez-vous repoussé les efforts des démons qui nous tentaient; combien de

fois les avez-vous mis en fuite. Combien de fois, par votre intercession, avez-vous arrêté et adouci la sévère justice du juge redoutable qu'avaient irrité nos péchés; combien de fois avez-vous obtenu de votre divin Fils des grâces et des consolations. Que faire pour reconnaître tant de bienfaits; comment remercier votre maternelle bonté? Ni les étoiles du ciel, ni la terre, ni les éléments, ni les anges, ni les esprits bienheureux ne peuvent assez vous bénir, et célébrer dignement votre clémence.

Ne devons-nous pas nous taire? non, nous ferons notre possible pour vous louer, vous bénir, parce que nous savons bien que votre admirable humilité ne méprisera pas la petitesse de nos dons et nous tiendra compte de notre bonne volonté.

Que les hommes ne gémissent plus d'avoir perdu le Paradis terrestre; grâce à vous, ô Marie, au lieu d'un, nous en avons deux. N'est-ce point un Paradis : le sein béni et les entrailles sacrées qui portèrent le véritable arbre de vie, l'origine de toute joie, de tout bonheur, de tout bien? Nest-ce pas un Paradis : que Jésus, qui ressuscite les morts, et dont les blessures sont des sources de miséricorde, de sagesse, de douceur, des fleuves d'amour infini qui arrosent et consolent toute la terre. Que toutes les âmes viennent se désaltérer aux eaux vives de Jésus et de Marie; elles goûteront tant de délices, qu'elles ne pourront plus regretter le Paradis terrestre.

O vous, notre illustre Souveraine, vous la reine du ciel et de la terre, vous êtes la porte de la miséricorde, toujours ouverte, jamais fermée à personne; l'univers entier périrait, avant que vous refusiez votre assistance

à qui l'implore du fond de son cœur. Aussi, le matin, en me levant, le soir, en me couchant, c'est vous la première, qu'invoque mon âme, parce que je sais que tout ce que vos mains très-pures offriront et recommanderont à Dieu, lui plaira et lui deviendra précieux, malgré son néant. Prenez donc mes œuvres, mes pensées, mes affections, mon corps, mon âme, toute ma vie : présentez-les à Dieu comme des choses qui vous appartiennent, et je serai heureux. O Marie, vase d'or très-pur, toute embellie de perles et de saphirs, toute remplie de grâces et de vertus, et plus chère aux yeux de l'éternelle Sagesse que toutes les autres créatures. O bouquet ravissant de roses et de lis, qui répandez les plus suaves et les plus délicates odeurs, avec quelle joie Dieu ne contemple-t-il pas votre virginité, votre humilité, votre charité, et les charmes de vos autres vertus. N'est-ce pas vous, ô Marie, qui avez vaincu l'unicorne sauvage? n'est-ce pas vous qui avez captivé le Roi des rois, par la beauté de votre visage? N'en obtenez-vous pas plus de grâces qu'Esther n'en obtenait, du cœur d'Assuérus. Votre beauté est incomparable, et tout ce qu'il y a de ravissant dans les créatures disparaît devant vous, comme un ver luisant devant la splendeur du soleil. Qui jouit des faveurs de Dieu, et qui peut dire, comme vous : Mon bien-aimé est à moi, et moi, je suis à lui : *Dilectus meus mihi, et ego illi*. Dieu est tout à vous, et vous, toute à Dieu; et aucune créature ne peut troubler cet amour intime qui vous unit. O éternelle Sagesse, ó doux Sauveur, écoutez votre Mère bien-aimée; regardez-la et pardonnez-moi, puisque c'est elle, si sainte et si bonne, que j'offre à votre Père et à vous. Voyez ces yeux si purs qui étaient sans cesse attachés à votre humanité ; reconnaissez ces

joues si délicates et si blanches qui s'appuiaient sur votre divin visage, cette bouche sacrée qui vous embrassait, ces mains qui vous servirent pendant tant d'années, et ce sein virginal qui vous allaita, vous pressa, vous réchauffa, vous endormit si souvent. O mon Jésus, je vous rappelle toutes les fatigues et les peines qu'endura votre sainte Mère pendant les années de votre enfance et de votre jeunesse, et cette douleur immense qui l'accabla au pied de votre croix, et au nom de tout cet amour, de toutes ces peines, je vous supplie que vous m'attachiez irrévocablement à votre cœur, et que vous me conserviez dans votre sainte grâce.

SUR LES DOULEURS DE JÉSUS ET DE MARIE.

Qui pourra donner à mes yeux, autant de larmes amères qu'il faudrait de mots et de lettres pour raconter, dans quel océan de douleur, fut plongée l'âme de Marie. O reine du Ciel et de la terre, versez au moins dans mon cœur, pour en amollir la dureté, une de ces larmes brûlantes que vous répandiez à flots, au pied de la Croix pendant l'agonie de votre divin Fils. Que je m'attendrisse, que j'éprouve, que je partage votre douleur; car pour comprendre la douleur, il faut l'éprouver et la ressentir soi-même. O ma mère, ô ma douce souveraine, faites-moi, pour que j'en profite et que je ne l'oublie jamais, le récit lamentable de vos douleurs; racontez à votre serviteur, vos peines et vos angoisses, lorsque vous avez vu l'éternelle Sagesse incarnée, votre Fils bienaimé, expirer sur la Croix.

Marie. Maintenant je suis heureuse dans le Ciel, la peine et la douleur ne peuvent m'atteindre ; mais, sur terre, j'étais plongée dans un océan de larmes et de souffrances. Mon supplice commença, lorsque je vis mon Fils frappé, blessé, maltraité de mille manières et que, la mort dans l'âme, je le suivis dans cette voie douloureuse qui le conduisait au sacrifice de la Croix. Oh ! ce que je souffris alors, personne au monde ne pourra jamais le comprendre. Tout ce que les hommes souffrent et peuvent souffrir, n'est qu'une goutte amère en comparaison des tourments qui bouleversaient mes entrailles maternelles et déchiraient mon âme. Tu sais combien l'amour enfante de douleurs. Plus un objet est aimable et précieux, plus sa perte devient affreuse et intolérable. Jamais la terre n'avait vu naître quelqu'un, si aimable, si cher, si aimé, si digne de l'être, que mon Fils, les délices de mon cœur ; il était tout pour moi, et j'aurais donné pour lui, la terre, le Ciel, tout l'univers. Je ne vivais qu'en lui ; comment ne pas mourir en le voyant mourir ! J'aimais plus qu'on a jamais aimé, je souffrais aussi plus qu'on a jamais souffert. Son humanité si belle, si gracieuse me ravissait le cœur, quand je la contemplais ; sa divinité enivrait mon âme et m'élevait à une contemplation sublime de la Bonté suprême. Je n'avais d'autre joie que de penser à lui, de m'occuper de lui, de savourer le miel de ses paroles et d'entendre l'harmonie de sa sagesse et de ses enseignements. Il était le miroir de mon cœur, les délices de mon âme ; il était pour moi, le Ciel, la terre, le monde, le Paradis, le bonheur. Et ce Fils si cher, si précieux, je le voyais attaché à une croix, succombant dans les dernières angoisses de la mort. Oh ! qui pourra jamais comprendre, les tourments de mon



âme, le supplice, l'agonie de mon cœur. Je le voyais, abattu et je ne pouvais le consoler, sanglant et je ne pouvais le secourir, blessé et je ne pouvais le panser, mourant de soif et je ne pouvais le désaltérer; il avait besoin de tous les secours humains et divins et je ne pouvais les lui donner. Aussi mon pauvre cœur se brisait dans ma poitrine, et la voix expirait sur mes lèvres. Je fis pourtant violence à ma douleur et je dis à Jésus au milieu de ces déchirements de mon âme : ô mon cher Fils, miroir délicieux de mon cœur, où j'avais tant de consolations à fixer mes regards, vous voilà donc attaché à cette affreuse croix. O l'unique trésor de mon âme, vous qui êtes mon père, ma mère, tout mon bien, accordez-moi de mourir avec vous. Pourquoi laisser ainsi votre pauvre mère dans un tel abandon? Est-ce que je ne pourrais pas boire aussi le calice amer de votre mort? O mort que j'appelle, pourquoi ne viens-tu pas? Frappe-moi, enlève-moi, tue-moi avec mon cher Fils, car la vie, quand il ne sera plus, me sera plus amère que la mort.

Mais pendant que je me lamentais ainsi en moi-même et que je désirais mourir, mon Fils me consolait intérieurement. Ma Mère bien-aimée, me disait-il avec douceur, consolez-vous, consolez-vous. Il faut que le genre humain soit ainsi racheté. Si je meurs, c'est volontairement, et le troisième jour, je ressusciterai, et je me montrerai vivant, à vous et à mes disciples. Soyez certaine que je ne vous abandonnerai jamais. Cessez vos gémissements, ô ma mère, consolez-vous.

Et quand mon Fils me consolait ainsi et me recommandait à saint Jean, ses paroles déchiraient et pénétraient mon âme, comme autant d'épées : ma peine était

si grande et si visible qu'elle attendrit la dureté de ses ennemis implacables; et moi, j'enlaçais la Croix, je baisais le sang qui coulait de ses blessures et la pâleur de mon visage en était tout inondée.

Henri. O bonté immense! quelles furent les douleurs, les angoisses de Jésus et de Marie! Où arrêter mes yeux et ma pensée : Si je regarde Jésus, la plus belle des créatures, je le vois sur la Croix, défait, défiguré, et dans de telles souffrances, que mon cœur en est brisé. Autour de lui sur le Calvaire, j'entends les cris horribles et les blasphèmes de ses ennemis; au-dedans de lui, il y a des luttes affreuses contre la mort. Ses veines sont tendues, son sang est presque tout sorti de son corps. Il n'est que plaies, douleurs; il meurt dans l'abandon, sans qu'un ange, un homme, son Père ou sa Mère le console et le guérisse de ses blessures.

Si je regarde Marie, sa pauvre Mère, je vois son âme accablée d'une immense douleur. Mille glaives transpercent son cœur virginal; jamais il n'y a eu un spectacle plus pénible, jamais n'ont retenti des cris plus lamentables, plus déchirants. Dans le Fils et dans la Mère, je trouve des misères et des angoisses incomparables. La douleur de la Mère tourmente le Fils, et la mort du Fils tue la Mère. Le fils regarde sa Mère et la console; la Mère lève les bras au ciel et demande à Dieu de mourir avec son Fils. Qui a plus souffert; qui a ressenti les plus grandes peines intérieures? O Jésus, ô Marie, moi je ne puis répondre; mais que votre Père qui frappait du haut du Ciel, le dise lui-même. O Mère admirable, votre cœur si sensible pouvait-il supporter de tels tourments. O cœur virginal, cœur si aimable, si tendre et si désolé, non, toute autre douleur auprès de

votre douleur ne sera jamais qu'une ombre, qu'un songe. O belle, ô naissante aurore, ce n'est pas la splendeur de la lumière que vous répandez, c'est le sang de l'éternelle Sagesse qui vous colore : O Jésus si beau, si délicat, si ravissant, visage qui rayonne la grâce, front où repose la science infinie, vous voilà obscurcis par les couleurs livides de la mort : O corps si pur, vous voilà tout souillé, sans vie et attaché à la Croix. Sang précieux, comme vous ruisselez sur le sein maternel d'où vous êtes sorti. Venez donc, ô mères, compatir aux larmes et à la douleur de la Mère de Dieu ; venez, ô Vierges, pleurer le sang de Jésus qui baigne et couvre le visage de la première Vierge du Paradis ; et vous, cœurs affligés qui êtes accablés de douleurs, rappelez-vous qu'aucune douleur ne ressemble et ne peut être comparée à la douleur de Jésus et de Marie. Et vous, les imitateurs et les amis du Fils et de la Mère, ne vous étonnez pas, si en les contemplant, votre cœur succombe à la peine, puisque cette douleur de Jésus et de Marie fut si grande que la nature entière y compatit ; les rochers se fendirent et se brisèrent ; la terre trembla et le soleil fut obscurci.

EXERCICE SPIRITUEL

DE L'ÉTERNELLE SAGESSE.

Notre Seigneur Jésus-Christ révéla au bienheureux Henri les exercices spirituels et les prières que doivent faire ceux qui désirent avancer dans l'amour de la divine Sagesse, afin de bien vivre et de mourir saintement. Il les indique ainsi.

Quiconque désire devenir le disciple de l'éternelle Sagesse, qui est Jésus-Christ, doit se dépouiller de tout amour déréglé du monde, de la chair et de soi-même. Il doit choisir la Sagesse pour sa maîtresse, pour son épouse, et se consacrer humblement à son amour, à sa beauté, à sa divine lumière.

Lorsqu'il se trouve enchaîné par des affections terrestres, et qu'il lui paraît trop difficile d'aspirer à cette union céleste, qu'il ne se décourage pas cependant pour cela, mais qu'il prenne une ferme résolution de sacrifier dans l'occasion et avec l'aide de Dieu ses affections terrestres. C'est là le commencement de ce qu'il faut faire. Que ceux qui se sentent froids et négligents, dans l'amour de Dieu, ne se découragent pas non plus ; mais qu'ils renouvellent souvent le choix de cette épouse et la prennent humblement pour leur bien-aimée, dans de chastes et pures fiançailles ; ils serviront Dieu d'abord par un sentiment de crainte qu'ils changeront ensuite

en un sentiment d'amour, et ils se dévoueront à la divine Sagesse avec ardeur en contemplant l'excellence, la beauté, la présence intime de cette épouse qui est la divinité de Jésus-Christ. Dieu est un esprit très-simple et très-pur, et l'âme est semblable à Dieu. Mais ce mariage ne doit pas se faire seulement intérieurement avec l'âme, il doit se faire encore extérieurement par quelques actes de dévotion, secrets cependant.

Que l'amant de la divine Sagesse se renferme dans sa chambre et, que le corps étendu par terre, il récite trois *Pater* et trois *Ave*; qu'il s'offre, qu'il se consacre entièrement au bon plaisir de celle qu'il aime. Qu'il la supplie de vouloir bien lui donner l'anneau nuptial, en signe de fidélité et de mutuel amour; amour certain, amour pur, amour fort et tel que, ni la vie, ni la mort, ni aucune créature ne pourront le troubler et le détruire. Qu'il récite chaque jour, l'office et les heures de la divine Sagesse, pour demander qu'elle conserve son corps et son cœur toujours libre des souillures, des vanités, des amours, des périls, des piéges du monde, et qu'elle le dirige toujours dans la voie du salut. Quand il ira prendre ses repas, qu'il dise un *Pater* et un *Ave* pour les âmes du Purgatoire. En outre, qu'il porte secrètement sous ses vêtements le saint nom de Jésus, afin qu'il l'ait toujours avec lui, comme un préservatif contre le péché et la mort éternelle. Qu'il récite tous les jours, en son honneur, un *Pater* et un *Ave* pour la sainte Eglise et pour tout le peuple chrétien, afin que ce nom si doux soit gravé dans toutes les âmes. Qu'il y ajoute ces paroles : *Benedictum sit dulce nomen Domini nostri Jesu-Christi, et gloriosæ virginis Mariæ matris ejus in æternum, et ultra, amen :* Que béni soit le doux nom de notre Seigneur Jé-

sus-Christ et celui de la glorieuse vierge Marie, sa mère, dans tous les siècles des siècles, ainsi soit-il. Qu'il se prosterne ensuite aux pieds de Dieu le Père et qu'il dise. *Piissime Pater omnipotens, per coæternam tibi sapientiam tuam, Dominum nostrum Jesum Christum, obsecro ut afflictæ Ecclesiæ tuæ subvenias, eamque ad pacem, unionem et tranquillitatem reducas, juxta supremun tuum honorem et beneplacitum ;* O Père tout-puissant, au nom de votre coéternelle Sagesse, Jésus-Christ, notre Seigneur, je vous conjure de secourir votre Eglise affligée et de lui donner la paix, l'union et la tranquillité, comme le demande votre honneur suprême et votre amour. Ainsi soit-il.

Qu'il célèbre plusieurs fois par an la fête de l'éternelle Sagesse, avec tout l'amour possible. Il peut choisir le premier dimanche du mois d'août dans lequel l'Eglise commence son office par le livre de la Sagesse et raconte aux fidèles ses louanges; l'avant-veille de la Nativité, jusqu'à la nuit de Pâques, pendant le temps où l'éternelle Sagesse daigna s'incarner en Marie et apparaître au monde; le jour de la Circoncision et le premier jour de l'année, afin d'obtenir de l'éternelle Sagesse une année heureuse pour tous les hommes et pour l'Eglise ; le dimanche du carnaval, pour s'exciter à l'amour de l'éternelle Sagesse et protester, qu'on ne veut pas d'autres joies et d'autres consolations en cette vie; le premier de mai, afin de renouveler notre ferveur et notre amour pour sa beauté et ses perfections; et enfin le second jour, après la commémoration des morts, que l'Eglise célèbre en novembre, afin de supplier Jésus-Christ. pour la liberté de toutes les âmes qui se purifient et qui ont été les disciples de la divine Sagesse de la même manière. Dans ces jours, il faut faire des prières par-

culières et de bonnes œuvres, pour honorer la divine Sagesse; on pourra réciter cent *Pater* et cent *Ave Maria.* Mais qu'on ne manque pas d'honorer la vierge Marie, mère de l'éternelle Sagesse, puisqu'elle veut bien nous associer à son divin Fils dans son amour maternel. Offrons, chaque matin, nos œuvres à Dieu, par son intermédiaire, et chaque soir confions-lui notre repos, en récitant en l'honneur de son cœur sacré, et de ses entrailles bénies, qui portèrent pendant neuf mois le Sauveur, neuf salutations angéliques, ou bien neuf *Salve regina*, afin qu'elle ouvre son sein miséricordieux à tous les fils de l'éternelle Sagesse et à tous les fidèles, dans la vie et dans la mort.

Celui qui ne pourra faire tout cet exercice spirituel, à cause de ses occupations ou de ses infirmités, pourra le supléer en récitant seulement neuf *Pater* et neuf *Ave Maria.*

PRIÈRE

QUE LE BIENHEUREUX ADRESSAIT TOUS LES MATINS A L'ÉTERNELLE SAGESSE.

Mon âme vous a désirée toute la nuit, et c'est du fond de mon cœur que je m'adresse à vous, dès le matin, ô sublime Sagesse. Je vous demande avec instance de me rendre digne de votre présence ; c'est uniquement après elle que je soupire ; car elle éloigne toutes les choses contraires ; elle est une source inépuisable de grâces

pour mon cœur, et l'enflamme de votre saint amour. Me voici donc, ô doux Jésus, je vous salue, je me prosterne devant vous, je conjure la multitude des anges, qui obéissent à votre moindre signe, de suppléer à ma faiblesse; et comme ils ne sont pas encore en assez grand nombre, que les myriades d'esprits bienheureux qui entourent votre trône se joignent encore à eux; que toutes les créatures s'unissent pour vous honorer, pour vous glorifier, pour bénir votre saint nom, qui est notre défense, notre bonheur, notre salut dans tous les dangers et dans toutes les occasions.

SENTENCES TIRÉES DES SAINTS PÈRES.

Notre Bienheureux avait trois endroits consacrés au silence et à la prière : la cellule, l'oratoire et le chœur ; et lorsqu'il les quittait, surtout pour aller dans la ville, il était comme un lièvre hors de son gîte, que poursuivraient et qu'entoureraient les chasseurs. Sur les murs de son oratoire, était représentée la divine Sagesse et d'autres images pieuses. On y lisait aussi ces maximes tirées des Saints Pères :

La fuite du monde, le silence et la retraite sont les grands moyens de se sauver. La source de tout bien est dans le recueillement.

La pureté du cœur donne plus de science que l'étude elle-même.

Reste dans ta cellule, elle pourra tout t'apprendre.

Gardez-vous à l'extérieur par le silence, et à l'intérieur par la pureté.

Un poisson hors de l'eau, un religieux hors de sa cellule sont en danger de mort.

La mortification du corps, la dévotion du cœur, l'éloignement des hommes, produisent et conservent la chasteté.

Ne portez jamais un vêtement par vanité.

Le premier devoir d'un soldat est de combattre courageusement ses vices.

Ne vous emportez contre personne, pas même contre celui qui voudrait vous arracher les yeux.

Un homme colère déplait à Dieu, lors même qu'il ferait de grandes choses.

On péche plus en disant du mal de son prochain, qu'en mangeant de la viande les jours défendus.

C'est un grand défaut de parler des vices des autres, et d'oublier les siens.

Les mépris et les affronts sont nécessaires à celui qui veut être parfait.

Il faut reconnaître sa folie pour obtenir la divine Sagesse.

Soyez calmes comme des morts, dans les choses heureuses ou contraires.

Un visage pâle, un corps amaigri par la pénitence, une démarche humble, une conversation modeste sont la beauté d'un religieux.

A un cheval fougueux, à un corps trop ardent, il faut retrancher la nourriture.

Craignez le vin, c'est un poison pour l'âme.

On ne doit point appeler religieux, celui qui se plaint encore, et qui ne sait pas maîtriser sa colère, fuir les conversations inutiles ou supporter les affronts.

C'est sur Jésus-Christ, étendu et mourant sur la croix, que nous devons régler toute notre vie.

Travaillez activement à votre salut ; sans cela, ni Dieu ni les hommes ne pourront vous être utiles.

Une dame demandait à saint Arsène de se souvenir d'elle devant Dieu. « Ce sera, lui répondit-il, pour lui demander de vous bannir de mes pensées. »

Il faut châtier le corps qui no s tourmente et nous accable de t ntations.

Ne suivons jamais notre propre volonté et n'enseignons rien aux autres, avant de l'avoir pratiqué nous-mêmes.

Les belles paroles sans les actions sont vaines. Elles ressemblent aux arbres qui ont beaucoup de feuilles, mais qui ne portent pas de fruits.

Celui qui fréquente le monde, y reçoit nécessairement beaucoup de blessures.

Si vous ne pouvez rien faire dans votre cellule, restez-y au moins par amour pour Dieu.

Celui qui vit dans la chasteté sera comblé d'honneur, et Dieu deviendra sa couronne.

Combattre dès le principe, c'est écraser la tête du serpent.

Un religieux porta une pierre dans sa bouche, pendant trois ans, afin d'apprendre à se taire.

On se repent souvent d'avoir parlé, jamais d'avoir gardé le silence.

Gardez le silence jusqu'à ce qu'on vous interroge.

Quand vous souffrez, réjouissez-vous, car Dieu ne vous oublie pas ; n'attribuez jamais votre maladie à vos jeûnes ; ceux qui ne jeûnent pas, ne sont-ils pas malades ? Si votre corps est éprouvé par les tentations de la chair, réjouissez-vous, car vous pouvez imiter saint Paul.

Il y a des religieux dont le soleil n'a jamais éclairé le repas.

Que le soleil ne vous voie jamais en colère.

La discrétion mérite une des premières places parmi les vertus ; elle consiste à éviter les extrêmes et à conserver la mesure en toutes choses.

A quoi servent les bons commencements, sans la persévérance?

Tout ce qui nuit à la pureté de l'âme, doit être évité, lors même qu'on y verrait l'apparence du bien.

Toute la perfection consiste, pour l'âme, à se renfermer, avec toutes ses puissances, dans son centre unique, qui est Dieu.

OFFICE

DE L'ÉTERNELLE SAGESSE

COMPOSÉ PAR LE BIENHEUREUX SUSO.

OFFICIUM DE ÆTERNA SAPIENTIA.

AD MATUTINUM.

℣. Salutem mentis et corporis,

℟. Donet nobis Jesus, Sapientia Patris.

℣. Domine, labia mea aperies,

℟. Et os meum annuntiabit laudem tuam.

℣. Deus, in adjutorium meum intende.

℟. Domine, ad adjuvandum me festina.

Gloria Patri, etc.

Hoc dicitur ante laudes et omnes horas.

INVITATORIUM. — Æternæ Sapientiæ fontem adoremus; et pro gloria nominis ejus jubilemus.

Venite, exsultemus Domino, jubilemus Deo salutari nostro : præoccupemus faciem ejus in confessione, et in psalmis jubilemus ei.

Dicitur tantum hic primus versus :

℟. Æternæ Sapientiæ.

Gloria Patri, etc. — Et pro gloria nominis, etc.

HYMNUS.

Jesu dulcis memoria,
Dans vera cordis gaudia;
Sed super mel et omnia,
Ejus dulcis præsentia.

Nil canitur suavius,
Auditur nil jucundius,
Nil cogitatur dulcius
Quam Jesus Dei filius.

Jesu, spes pœnitentibus,
Quàm pius es petentibus
Quam bonus te quærentibus,
Sed quid invenientibus.

Æterna Sapientia,
Tibi, Patrique gloria,
Cum spiritu Paraclito,
In sempiterna sæcula. Amen.

Ps. 65. Jubilate Deo, omnis terra, psalmum dicite nomini ejus; * date gloriam laudi ejus.

Dicite Deo: Quam terribilia sunt opera tua, Domine? * in multitudine virtutis tuæ mentientur tibi inimici tui.

Omnis terra adoret te, et exsultet tibi; * psalmum dicat nomini tuo. Gloria Patri, etc.

Antiphona. — Sapientia ædificavit sibi domum; excidit columnas septem; subdidit sibi gentes, superborum, et sublimium colla propria virtute calcavit.

℣. Ego autem in Domino gaudebo. — ℟. Et exsultabo in Deo Jesu meo. — Pater noster.

Benedictio. — Jesus Sapientia Patris depellat cuncta adversantia nobis. — Amen.

Lectio i. (de libro Sapientiæ, cap. 6.)

Clara est, et quæ nunquam marcescit Sapientia, et fa-

cile videtur ab his, qui diligunt eam, et invenitur ab his qui quærunt illam : præoccupat qui se concupiscunt, ut illis se prior ostendat. Cogitare ergo de illâ sensus est consummatus. —Tu autem, Domine, miserere nostri.— Deo gratias. —

℟. Emitte, Domine, Sapientiam de sede magnitudinis tuæ, ut mecum sit et mecum laboret : Ut sciam quid acceptum sit coram te omni tempore.

℣. Da mihi, Domine, sedium tuarum assistricem Sapientiam. — Ut sciam quid acceptum sit coram te omni tempore. —

Benedictio.— Æterna Sapientia custodiat corda et corpora nostra. — Amen.

Lectio II. (de libro Ecclesiastici, cap. 1.)

Fons Sapientiæ est verbum Dei in excelsis, et ingressus illius mandata æterna; Deus creavit illam in spiritu sancto; et effudit illam super omnia opera sua; et præbuit illam diligentibus se. Tu autem, Domine, miserere nostri. — Deo gratias.

℟. Da mihi, Domine, assistricem Sapientiam, et noli me reprobare à pueris tuis : quoniam servus tuus sum ego, et filius ancillæ tuæ.

Mitte illam a sede magnitudinis tuæ : ut mecum sit et mecum laboret. * Quoniam servus tuus sum ego, et filius ancillæ tuæ. —

Benedictio. — Domo Sapientiæ et intellectus, impleat nos Spiritus Sanctus. — Amen.

Lectio III. (de libro Ecclesiastici, cap. 4.)

Sapientia filiis suis vitam inspirat, et suscipit inqui-

rentes se, et præibit in via justitiæ; et qui illam diligit, diligit vitam. Qui tenuerint illam, vitam hæreditabunt, et quo introibit, benedicet Deus : et eos qui diligunt illam, diligit Deus. — Tu autem, Domine, miserere nostri. — Deo gratias.

℟ Super salutem et omnem pulchritudinem Sapientiam, et proposui pro lucem habere illam : venerunt autem mihi omnia bona pariter cum illâ. —

℣. Dixi Sapientiæ : Soror mea es; et Prudentiam amicam meam vocavi. — Venerunt autem mihi omnia bona pariter cum illâ. — Venerunt.

Canticum. Tu rex gloriæ, Christe, tu Patris sempiternus es Filius, etc. *Dicitur usque in finem.*

AD LAUDES.

℣. Salutem mentis et corporis, — etc.

Ps. 116. Laudate Dominum, omnes gentes : * laudate eum, omnes populi.

Quoniam confirmata est super nos misericordia ejus, * et veritas Domini manet in æternum. — Gloria Patri, etc.

Antiphona. — Sapientia clamitat in plateis ; si quis diligit sapientiam, ad me declinet, et eam inveniet, et eam cum invenerit, beatus erit si tenuerit eam.

Capitulum (Sap. 8). — Sapientiam amavi, et exquisivi a juventute mea; et quæsivi illam mihi sponsam assumere, et amator factus sum formæ illius. — Deo gratias.

HYMNUS.

Jesu rex admirabilis,
Et triumphator nobilis,
Dulcedo ineffabilis,
Totus desiderabilis.

Nec lingua potest dicere,
Littera nec exprimere;
Expertus potest credere,
Quid sit Jesum diligere.

Amor Jesu continuus
Mihi languor assiduus,
Mihi Jesus mellifluus,
Fructus vitæ perpetuus.

Æterna Sapientia, etc.

℣. Sapientia requiescit in corde ejus;
℟. Et prudentia in sermone oris illius.

Canticum Zachariæ. Benedictus. *Tres primi versiculi tantum.*

Antiphona.—Sapientia, quæ ex ore Altissimi prodiisti, attingens a fine usque ad finem fortiter, suaviterque disponens omnia; veni ad docendum nos viam prudentiæ.

℣. Domine, exaudi. — Et clamor.

ORATIO.

Deus, qui per coeternam tibi Sapientiam hominem, cum non esset, condidisti, perditumque mirabiliter reformasti, præsta, quæsumus, ut eamdem, corda nostra te inspirante, tota mente àmemus, et ad te toto corde curramus. — Per eumdem, etc.

AD PRIMAM.

℣. Salutem mentis et corporis, etc.

HYMNUS.

Amor Jesu dulcissimus,
Et vere suavissimus,
Plus millies gratissimus,
Quam dicere sufficimus.

Jesu, decus angelicum,
In aure dulce canticum,
In ore mel mirificum,
In corde nectar cœlicum.

Jesu mi bone, sentiam
Amoris tui copiam,
Da mihi per præsentiam
Tuam videre gloriam.

Æterna Sapientia, etc.

Ps. 142. Auditam fac mihi mane misericordiam tuam : quia in te speravi.

Notam fac mihi viam in qua ambulem; * quia ad te levavi animam meam.

Eripe me de inimicis meis, Domine; ad te confugi : doce me facere voluntatem tuam, quia Deus meus es tu.

Gloria Patri, etc.

ANTIPHONA. — Ego diligentes me diligo, et qui mane vigilaverint ad me, invenient me.

CAPITULUM. — (Sap. 7.) Sapientia vincit malitiam; attingit à fine usque in finem fortiter, et disponit omnia suaviter. — Deo gratias. —

℟. Jesu Christe, fili Dei vivi, miserere nobis, Jesu.

℣. Qui sedes ad dexteram Patris. Miserere.

Gloria Patri. — Jesu Christe, etc.

℣. Exsurge, æterna Sapientia, adjuva nos,

℟. Et libera nos propter nomen sanctum tuum.

℣. Domine, exaudi, etc.

℟. Et clamor, etc.

ORATIO.

Corda nostra, quæsumus, Domine, æternæ Sapientiæ splendor illustret; quo mundi hujus tenebris carere valeamus, et perveniamus ad patriam claritatis æternæ. Per eumdem, etc.

AD TERTIAM.

℣. Salutem mentis et corporis, etc.

HYMNUS.

**Tua, Jesu, dilectio,
Grata, mentis refectio,
Replens sine fastidio
Dans famem desiderio.**

**Qui te gustant, esuriunt,
Qui bibunt, adhuc sitiunt,
Desiderare nesciunt,
Nisi Jesum quem sitiunt.**

**Desidero te millies,
Mi Jesu, quando venies?
Quando lætum me facies?
Me de te quando saties?**

Æterna Sapientia, etc.

Ps. 142. Spiritus tuus bonus deducet me in terram rectam; * propter nomen tuum, Domine, vivificabis me in æquitate tua.

Educes de tribulatione animam meam; * et in misericordia tua disperdes inimicos meos.

Et perdes omnes qui tribulant animam meam; * quoniam ego servus tuus sum. — Gloria Patri, etc.

Antiphona. — Fili, concupiscens sapientiam conserva justitiam, et præbebit eam tibi Dominus.

Capitulum. — Sapientia, page 415.
℟. Ego autem in Domino gaudebo.
℣. Et exsultabo in Deo Jesu meo.
Gloria Patri, etc. — Ego autem, etc.
Oratio, *ut ad Laudes.*

AD SEXTAM.

℣. Salutem mentis et corporis, — etc.

HYMNUS.

Jesu, summa benignitas,
Mira cordis jucunditas,
Incomprehensa bonitas,
Tua me stringat charitas.

Bonum mihi diligere,
Jesu, nil ultra quærere,
Mihi prorsus deficere,
Ut illi queam vivere.

Jesu mi dilectissime,
Spes suspirantis animæ,
Te quærunt piæ lacrymæ,
Et clamor mentis intimæ,

Æterna Sapientia, — etc.

Ps. 32. Anima nostra sustinet Dominum ; * quoniam adjutor et protector noster est.

Quia in eo lætabitur cor nostrum ; * et in nomine sancto ejus speravimus.

Fiat misericordia tua, Domine, super nos ; * quemadmodum speravimus in te. — Gloria Patri, etc.

Antiphona. — Dominus possedit me in initio viarum suarum, antequam quidquam faceret a principio.

CAPITULUM. — (Sap. 7). — Candor est enim lucis æternæ, et speculum sine macula divinæ majestatis, et imago bonitatis illius. — Deo gratias.

℟. Sit nomen Domini benedictum,

℣. Ex hoc nunc et usque in sæculum.

Gloria Patri. — Sit nomen, — etc.

℟. A solis ortu usque ad occasum.

℣. Laudabile nomen Domini.

℟. Domine exaudi.

℣. Et clamor.

ORATIO.

Exaudi nos, omnipotens et misericors Deus ; et mentibus nostris Sapientiæ tuæ lumen ostende, et te super omnia diligere concede. Per.

AD NONAM.

Salutem mentis et corporis, etc.

HYMNUS.

Quocumque loco fuero,
Semper Jesum desidero.
Quam lætus quando invenero,
Quam felix cum tenuero !

Tunc amplexus, tunc oscula,
Quæ vincunt mellis popula,
Tunc felix Jesu copula,
Sed in his parva morula.

Jam quod quæsivi, video,
Quod concupivi, teneo ;
Amore Jesu langueo,
Et corde totus ardeo.

Æterna Sapientia, etc.

Ps. 50. Cor mundum crea in me, Deus; * et spiritum rectum innova in visceribus meis.

Ne projicias me a facie tua; * et spiritum sanctum tuum ne auferas a me.

Redde mihi lætitiam salutaris tui, * et spiritu principali confirma me. — Gloria Patri, — etc.

Antiphona. — Nondum erant abyssi, et ego paturiebar; quando præparabat cœlos, aderam cum eo cuncta componens.

Capitulum. — (Sap. 7). — Sapientia speciosor est sole, et super omnem dispositionem stellarum, luci comparata invenitur prior. — Deo gratias.

℟. A solis ortu, usque ad occasum,

℣. Laudabile nomen Domini.

Gloria Patri, — A solis, — etc.

℟. Sapientia requiescit in corde ejus;

℣. Et prudentia in ore illius.

℟. Domine exaudi.

℣. Et clamor.

ORATIO.

Infunde, quæsumus, Domine, cordibus nostris lumen Sapientiæ tuæ: ut te veraciter agnoscamus, et fideliter diligamus. — Per eumdem.

AD VESPERAS.

℟. Salutem mentis et corporis, — etc.

℣. Deus in adjutorium, — etc.

Ps. 110. Redemptionem misit populo suo; * mandavit in æternum testamentum suum.

Sanctum et terribile nomen ejus; * initium sapientiæ timor Domini.

Intellectus bonus omnibus facientibus eum ; * laudatio ejus manet in sæculum sæculi. — Gloria Patri, — etc.

ANTIPHONA. — Omnis sapientia a Domino Deo est, et cum illo fuit semper, et est ante ævum. Alleluia.

CAPITULUM. — (Sap. 8). — Sapientiam amavi et exquisivi a juventute mea : et quæsivi illam mihi sponsam assumere, et amator factus sum formæ illius. — Deo gratias.

HYMNUS.

Jesu sole serenior,
Et balsamo suavior,
Omni dulcore dulcior,
Præ cunctis amabilior.

Tu mentis delectatio,
Amoris consummatio,
Tu mea gloriatio,
Jesu mundi salvatio.

Jesus auctor clementiæ,
Totius spes lætitiæ,
Dulcoris fons et gratiæ,
Veræ cordis deliciæ.

Æterna Sapientia, etc.

℣. Ego autem in Domino gaudebo.

℟. Et exultabo in Deo Jesu meo.

AD MAGNIFICAT, ANTIPHONA. — O oriens, splendor lucis æternæ, et sol justitiæ, veni, et illumina sedentes in tenebris, et umbra mortis. Alleluia.

ORATIO, *ut ad Laudes*.

AD COMPLETORIUM.

℟. Salutem mentis et corporis, — etc.
℣. Converte nos Deus salutaris noster.
℟. Et averte iram tuam a nobis.
℣. Deus in adjutorium, — etc.

Ps. 12. Illumina oculos meos, ne unquam obdormiam in morte : * ne quando dicat inimicus meus : Prævalui adversus eum.

Qui tribulant me, exsultabunt si motus fuero : * ego autem in misericordia tua speravi.

Exsultabit cor meum in salutari tuo, cantabo Domino qui bona tribuit mihi : * et psallam nomini Domini altissimi. — Gloria Patri, — etc.

Antiphona. — Ego in altissimis habito, et thronus meus in columna nubis. Alleluia.

Capitulum. — (Sap. 8). — Sobrietatem Sapientia docet, et justitiam, et veritatem, quibus nihil utilius est in vita hominibus. — Deo gratias.

℟. In pace in idipsum * dormiam et requiescam.
℣. Si dedero somnum oculis meis, et palpebris meis dormitationem. Dormiam.

Gloria Patri. — In pace, — etc.

HYMNUS.

In pace Jesus imperat,
Qui omnem sensum superat;
Hunc mea mens desiderat,
Et illo frui properat.

Te cœli chorus prædicat,
Et tuas laudes replicat,

Jesus plebem lætificat,
Et nos Deo pacificat.

Jesus ad Patrem rediit,
Celeste regnum subiit :
Cor meum a me transiit,
Post Jesum simul abiit.

Æterna Sapientia, etc.

℟. In pace factus est locus ejus.
℣. Et habitatio ejus in Sion.

CANTICUM SIMEONIS (*Lucæ*, 2).

Nunc dimittis servum tuum, Domine : * secundum verbum tuum in pace.

Quia viderunt oculi mei : * salutare tuum.

Quod parasti ; * ante faciem omnium populorum.

Lumen ad revelationem gentium : * et gloriam plebis tuæ Israël. — Gloria Patri, — etc.

ANTIPHONA. — O Rex gloriose inter sanctos tuos, qui semper es laudabilis, et tamen ineffabilis ; tu in nobis es Domine, et nomen sanctum tuum invocatum est super nos : ne derelinquas nos, Deus noster, et in die judicii nos collocare digneris inter sanctos et electos tuos, Rex benedicte.

℣. Domine exaudi orationem meam.
℟. Et clamor meus ad te veniat.

ORATIO.

Fragilitatem nostram, quæsumus, Domine, propitius respice, et saporem nobis æternæ Sapientiæ benignus infunde : ut ejus dulcedine melliflua prægustata, omnia terrena valeamus despicere, et tibi summo bono ardenti desiderio jugiter adhærere. Per eumdem Dominum

nostrum Jesum Christum filium tuum, qui tecum vivit et regnat in unitate Spiritus Sancti Deus, per omnia sæcula sæculorum. Amen.

℣. Domine, exaudi orationem meam,

℟. Et clamor meus ad te veniat.

℣. Benedicamus Domino.

℟. Deo gratias.

Æterna Sapientia custodiat corda et corpora nostra. Amen.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

LE LIVRE DE LA SAGESSE ÉTERNELLE.

TRAITÉ DE L'UNION DE L'AME AVEC DIEU. INSTRUCTIONS ADRESSÉES A UNE RELIGIEUSE.

COLLOQUE SPIRITUEL DES NEUFS ROCHERS.

DISCOURS SPIRITUELS DU BIENHEUREUX SUSO.

LETTRES SPIRITUELLES DU BIENHEUREUX SUSO.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

Poissy. — Typographie Arbieu.



